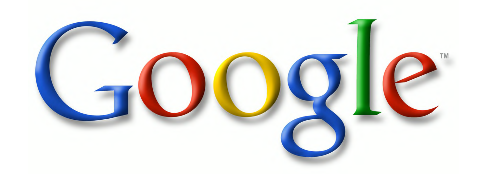


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

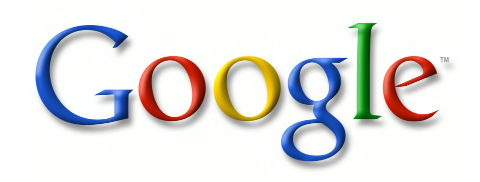
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

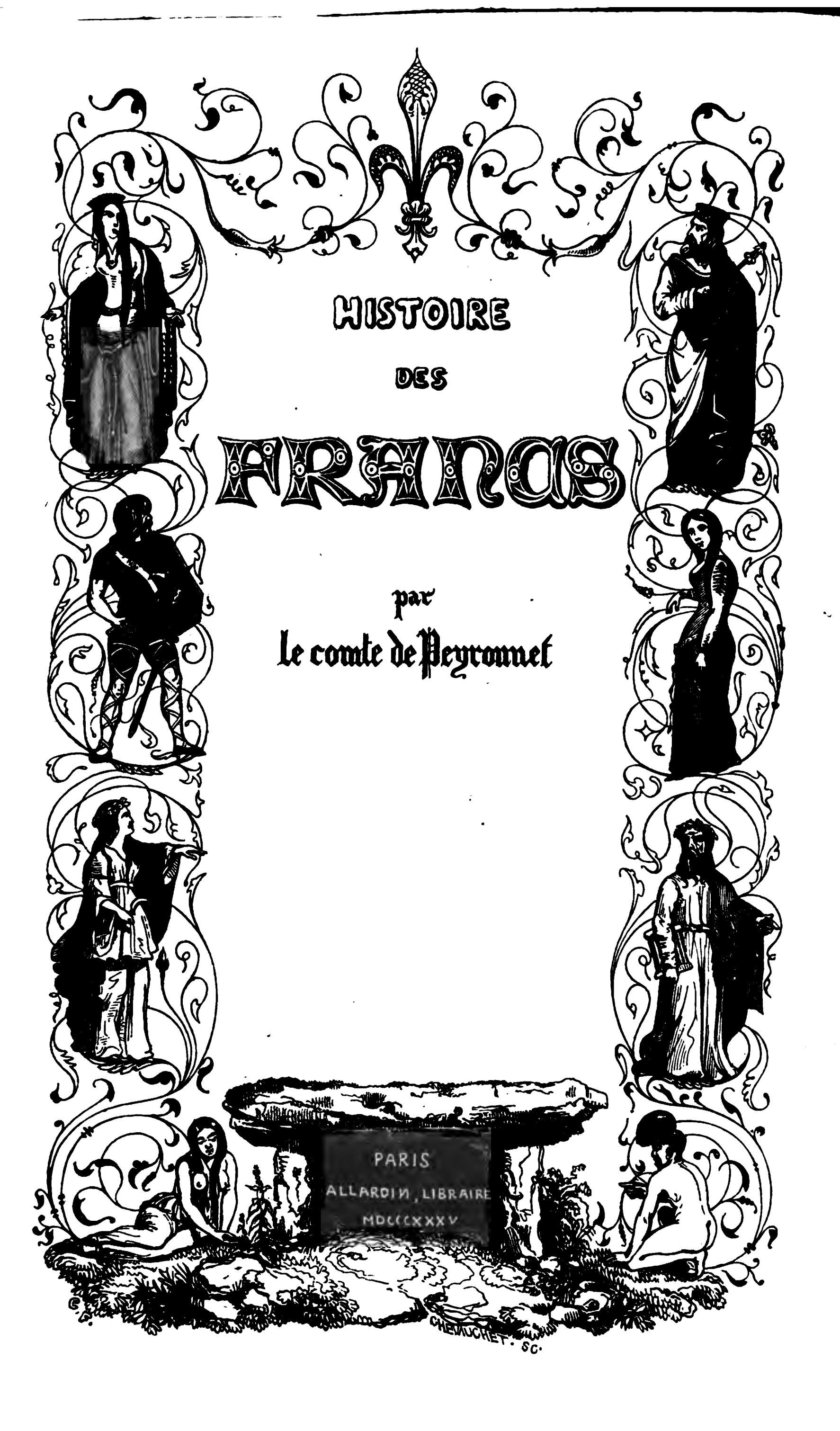


35.
644.

HISTOIRE

DES FRANCS.

IMPRIMERIE DE HENRI DUPUY,
RUE DE LA MONNAIE, 11.


HISTOIRE
DES
FRANCS
par
Le comte de Peyronnet
PARIS
ALLARDIN, LIBRAIRE
MDCCCXXXV
CHEVAUCHET. SC.

HISTOIRE

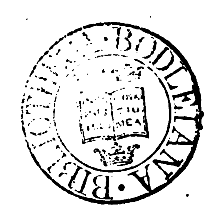
DES FRANCS

PAR

M. LE COMTE DE PEYRONNET.

> on minus oblector rancorum annalia regum
> Scripta legens, sine fuco prorsus et arte...
> Chancelier DE L'HÔPITAL.

TOME DEUXIÈME.



PARIS
ALLARDIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
PLACE SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, 13.

M DCCC XXXV

~~644.~~

237. e. 160.

LIVRE VI.

—

DEUXIÈME PARTAGE.

(*SUITE.*)

Sommaire du sixième Livre.

Childebert hérite du royaume de Bourgogne. — Soissons restitué à Chlotaire. — Guerre entre les deux rois. — Frédegonde présente son fils à l'armée. — Attaque du camp de Childebert. — Défaite des Austrasiens. — Nouveau combat. — Nouvelle victoire de Frédegonde. — Stratagème. — Interruption de la guerre. — Chapitre Ier. — Les Bretons suscités par Frédegonde. — Attaquent les frontières de Childebert. — Il marche contre eux. — Leur défaite. — Les Warnes. — Tributaires de l'Austrasie. —.Se soulèvent. — Sont exterminés. — Hermégiscle, roi de ce peuple. — Son fils Radiger. — Fiancé à la sœur d'un roi des Angles. — Mort d'Hermégiscle. —Radiger épouse sa belle-mère. — Expédition des Angles. — Radiger vaincu. — Prisonnier des Angles. — Contraint de répudier sa femme. — Et d'épouser la sœur du roi des Angles. — Chapitre II. — Mort de Childebert. — Et de Faileube. — S'ils furent empoisonnés.—Si ce crime doit être imputé à Frédegonde. — Qu'il ne peut pas l'être à Brunehault. — Caractère de Childebert.— Chapitre III. — Partage entre les fils de Childebert. — Théodebert, roi d'Austrasie. — Théodoric, roi de Bourgogne. — Frédegonde reprend les armes. — Bataille de Latofa. — Défaite des Austrasiens et des Bourguignons. — Mort de Frédegonde. — Caractère de cette reine. — Chapitre IV. — Brunehault renouvelle les anciens traités de l'Austrasie avec les Ogors. — Et avec les Lombards. — Etablit des relations avec les Saxons de la Grande-Bretagne. — Contribue à la conversion de ce peuple. — Faction en Austrasie. — Châtiment de Wintrion. — Soulèvement contre Brunehault. — Elle se réfugie en Bourgogne. — Chapitre V. — Renouvellement de la guerre contre Chlotaire. — Alliance des rois de Bourgogne et d'Austrasie. — Bataille de Dormelle. — Défaite du roi de Soissons.

CHAPITRE PREMIER.

BATAILLE DE TROUCI (593).

Frédegonde avait provoqué le traité d'Andlaw par ses violences ; son habileté ne réussit point à en empêcher l'exécution. Childebert recueillit sans obstacle la succession de son oncle. Il hérita par le droit de son adoption, et n'eut aucun besoin que l'épée aidât son droit.

On croit néanmoins que Gontran, fidèle au dessein qu'il révéla à Félix, après la confirmation du traité d'Andlaw, avait fait un lot à part de quelques cités pour Chlotaire. On dit aussi que Soissons fut retirée des mains de Théodebert, et retourna à son ancien roi (1). Quelques-uns même supposent, et j'ai du penchant à le croire, que les deux royaumes d'Austrasie et de Bourgogne ne furent point confondus, et que Childebert fit gouverner ses nouveaux sujets par Théodoric et par Brunehault (2).

(1) Gesta regum Francorum, c. 36.

(2) *Ibidem*, c. 37, 87. — M. Gaillard croit que l'auteur des Gestes se trompe; mais il n'en donne aucune raison. Pour moi, j'embrasserais volontiers l'opinion contraire. Childebert, qui destinait la Bourgogne à Théodoric, devait souhaiter qu'on s'y accoutumât de bonne heure à la domination de ce prince. Il était d'ailleurs d'un grand intérêt pour lui de prévenir le mécontentement de ces provinces qui avaient l'habitude de

Mais quand cette épineuse affaire eut été conduite à sa fin, plus fort et plus libre, il en voulut bientôt entreprendre d'autres. Le premier essai de sa nouvelle puissance fut pour l'étendre. Si la Bourgogne n'avait pu être un sujet de guerre, elle en serait le moyen. Si Childebert possédait déjà deux royaumes, ce n'était pour lui qu'un motif de plus d'en prétendre trois. Il résolut d'attaquer Chlotaire.

Les prétextes ne manquaient point à son ambition. Les longues injustices de Chilpéric, et ses violences; les haines de Frédegonde, et ses trahisons; Sigebert tué; sa veuve et son fils prisonniers; les villes envahies sans guerre; les conspirations excitées; le meurtre si souvent tenté de Brunehault et de Childebert, que fallait-il de plus, et dans quelle occasion la vengeance put-elle se confondre mieux avec la justice? Le temps semblait revenu de réunir les membres épars de la grande monarchie des Francs.

Rassemblant donc ses soldats de Bourgogne et d'Austrasie, Childebert en forma une grosse armée dont il donna le commandement à deux de ses ducs: l'un, Gondebaud; l'autre, Wintrion. En peu de temps cette armée eut traversé et ravagé la Champagne; en peu de temps elle arriva sur le territoire de Soissons. Mais, de son côté, Frédegonde se préparait à la défense. Plus le péril était grand, plus déployait-elle

l'indépendance, et qui, n'ayant plus de roi à elles, auraient pu tenter d'en établir un. L'exemple de Soissons était récent. Ce qui est certain, c'est qu'il y eut toujours deux maires du palais, l'un en Austrasie et l'autre en Bourgogne.

de courage et d'activité. Le rassemblement de ses soldats fut à Braine (1); c'était le maire du palais Landry qui les conduisait. Dès qu'il y eut une armée, la reine et le jeune roi arrivèrent. Leur premier soin fut de faire de grandes largesses aux soldats; puis, pour les animer encore plus, ils leur donnèrent un imposant et nouveau spectacle. Frédegonde, conduisant son fils par la main (2), alla de rang en rang solliciter leur fidélité et leur courage. « Voici votre roi, leur disait- » elle; souffrirez-vous qu'on vous en impose un au- » tre? Voici le fils de Chilpéric; les soldats de Chil- » péric se sépareront-ils de son fils? Prendrez-vous » son enfance en mépris plutôt qu'en pitié? Vous lais- » serez-vous vaincre par ceux que vous avez tant de » fois vaincus? Leur voulez-vous obéir, et consentez- » vous que ce royaume aille se confondre dans le » leur? Ne connaissez-vous point Brunehault? Ne » savez-vous point le sort que nous réserve sa haine? » Voyez que nous sommes venus au milieu de vous, » et que, si vous allez au danger, nous vous y suivons. »

L'armée de Childebert campait à Trouci (3). Rassu-

(1) *Brinnacum villam*. (*Gest. regum Franc.*)

(2) Chilpéric était mort en 584, Chlotaire avait alors quatre mois. La bataille de Trouci se donnait à la fin de 593. Chlotaire était donc dans sa dixième année.

Mézerai s'est donc évidemment trompé quand il a dit que « Frédegonde portait son fils dans ses bras, âgé d'environ deux ans. »

Pour Aymoin, c'est encore pire; car il représente ce prince suspendu au sein de sa mère : *regem adhuc sugentem matris ubera... Chlotarium filium suum propriis gestans ulnis...* (Liv. 3.)

(3) *Trucciacum*.

rée par la supériorité de ses forces, elle prenait peu de précautions contre un ennemi qu'elle méprisait. Etait-ce à elle de craindre? Quelle apparence qu'il fût assez téméraire pour la venir attaquer? C'était cependant ce que méditait Frédegonde. Inférieure en effet par le nombre, elle se flatta qu'une surprise pourrait balancer ce désavantage. A ce qui lui manquait de puissance, elle y suppléa virilement par l'audace et l'habileté. Sortant donc de son camp vers le milieu de la nuit, elle arriva, comme le jour commençait, en vue du camp ennemi. Aucun avertissement ne l'y avait devancée; rien n'était préparé pour un si incroyable dessein. Elle approchait, l'on niait encore; on combattait déjà, l'on doutait toujours. Ce ne fut d'abord qu'une effroyable confusion. On ne savait si l'on devait résister ou fuir; on ne recevait d'ordre que de soi-même; on n'avait de poste que celui qu'avait assigné le hasard. On lutta cependant et avec opiniâtreté, dans ce désordre; moins peut-être pour la défense du camp que pour le butin qui y était renfermé. Efforts inutiles! Qu'espérer de ces courages épars, et de ces soldats rompus avant de combattre? Que pouvaient-ils contre de profondes lignes d'ennemis, marchant unies et attaquant avec régularité? Ils cédèrent donc, non toutefois sans vengeance. Frédegonde n'entrait point dans un camp désert; il était peuplé de cadavres.

Tout fuyait. Wintrion lui seul, moins abattu qu'animé par sa mauvaise fortune, osa croire possible de la réparer. Prenant conseil de sa défaite elle-même,

il conçut l'idée de répondre à cette surprise par une nouvelle surprise; à cette audace, par une audace plus grande. Arrêtant et ralliant tout ce qu'il put de soldats, sitôt que leur troupe eut grossi: « Retournons, dit-il; c'est à nous maintenant de vaincre ! » Ils retournèrent en effet. Vaincus, ils attaquaient les vainqueurs; à peine sortis de leur camp, ils revenaient l'assaillir. La honte de leur fuite doublait leur courage; leur courage doublait leur nombre. Plusieurs fois la fortune favorisa leurs efforts; plusieurs fois elle les trahit. Accablés enfin, il fallut renoncer à toute espérance. Mais le succès fut chèrement acheté. Trente mille morts tombèrent en ce seul jour sur le champ de ces deux batailles. Frédegonde, presque vaincue par ses victoires, n'en osa point tenter de nouvelles. Satisfaite d'avoir arrêté la guerre, elle s'abstint sagement de la prolonger. Son armée rentra à Soissons, chargée de riches dépouilles, plutôt recouvrées que conquises sur les ennemis. Faibles trophées d'une si grande action; mais le trône de Chlotaire était préservé.

On fait d'autres récits de ces combats; on a orné leurs merveilles. Frédegonde, dit-on (1), unissant l'audace à la ruse, pour plus de sûreté eut recours à un stratagème. C'était l'usage des Francs d'abandonner leurs chevaux même à la guerre, et de les laisser vaguer et paître au hasard. Seulement ils leur attachaient au cou une clochette, dont le bruit les guidait;

(1) Gesta regum Franc.

le moment venu, pour les aller prendre. Profitant de cette coutume, Frédegonde, quand elle ordonna le départ, ordonna aussi qu'on laissât à ses chevaux leur clochette. De plus, elle fit prendre de hautes et fortes branches d'arbres à ses cavaliers, et leur enjoignit de les porter toujours droites et élevées pendant la marche. Ces dispositions faites, la cavalerie forma la première ligne, et l'infanterie, couverte par elle, suivait. Ils approchèrent ainsi, sans que le bruit des clochettes étonnât ceux de Bourgogne et d'Austrasie; c'étaient, croyaient-ils, leurs chevaux. Ils avancèrent sans que le bruit de l'armée pût être entendu; celui des clochettes dominait. Ils arrivèrent sans avoir été découverts, protégés qu'ils étaient par cette forêt mobile qui marchait avec eux. On ose à peine rapporter de pareilles fables. Des chevaux qu'on laisse errer devant l'ennemi, des arbres qui se meuvent sans exciter de soupçons; une forêt qui se montre subitement dans des plaines nues, sans qu'on en tire aucun avertissement! Pardonnons à la crédulité des chroniqueurs; ne l'imitons pas (1).

(1) Frédegaire, écrivain contemporain, ne dit rien de ce merveilleux stratagème.

CHAPITRE II.

LES BRETONS. — LES WARNES (595-596).

La déroute de Trouci interrompait les desseins du roi Childebert ; mais les lui faisait-elle oublier ? Suffisait-elle pour lui ôter cette supériorité de puissance qui encourageait son ambition ? Etouffait-elle en lui la vengeance, quand elle en augmentait le besoin ?

Mais d'autres guerres survinrent, qui détournèrent encore quelque temps l'inquiète activité de ce prince. Les Bretons, conduits toujours par Waroch, vinrent insulter ses frontières. On a supposé, non sans vraisemblance, que Frédegonde avait sollicité cette diversion. Un intérêt pressant le lui conseillait, et ses secrètes relations avec Waroch lui en offraient de nombreux moyens. L'entreprise toutefois n'eut d'heureux succès que pour elle. Childebert était accouru ; un combat long et furieux s'engagea ; l'ardeur était grande ; les pertes furent immenses. A qui resta la victoire ? On l'ignore. Quelle fut la fin de la guerre ? On ne le sait point. Mais les Bretons ne reculèrent point leurs limites, et ne renouvelèrent plus leurs incursions : n'est-ce pas la preuve qu'ils étaient vaincus ?

L'année suivante ce furent les Warnes qui provoquèrent et retardèrent Childebert. Ce peuple était de race germaine. Il occupait une assez étroite contrée, entre l'Océan et l'Yssel, au-delà de la dernière bouche

du Rhin. Dépendans autrefois des rois de Thuringe, ils payaient maintenant tribut à ceux d'Austrasie. Ils se soulevèrent. Quelles furent les causes, les vicissitudes, la durée du soulèvement? Je ne puis le dire. J'en connais seulement la fin. Ils furent vaincus, vaincus encore, et exterminés. Ce fut à peine si de tout ce peuple il resta son nom.

Il n'avait eu ni éclat ni force : le temps eut bientôt effacé ses annales. Un souvenir cependant en a été recueilli, qui a de l'intérêt et ne nous est pas étranger. Du temps que Théodoric, fils de Chlovis, régnait en Austrasie, les Warnes avaient un roi du nom d'Hermégiscle. La femme de ce prince mourut, laissant un fils à qui avait été donné le nom de Radiger. Hermégiscle, devenu libre, en profita pour fortifier son alliance avec l'Austrasie. Théodoric avait une fille; il la demanda et l'obtint. En même temps il faisait demander pour son fils, la sœur de l'un de ces princes, successeurs d'Uffa, qui régnaient dans la Grande-Bretagne sur les Angles (1). On la lui avait accordée, et rien

(1) Procope, de qui nous en tenons le récit, ne donne point le nom de ce roi des Angles.

C'est le docteur Lingard qui dit que ce prince était l'un des successeurs d'Uffa.

On pourrait croire alors que c'était Redowald, le deuxième des successeurs d'Uffa, lequel eut en effet assez de puissance pour entreprendre l'expédition contre les Warnes.

Mais quoique j'aie suivi l'opinion du docteur Lingard, j'y trouve pourtant des difficultés.

Car Uffa, s'il en faut croire Rapin de Thoyras, mourut en 578; et Théodoric était mort depuis 534; Théodebert, son fils, était mort lui-même depuis 548.

ne devait plus, à ce qu'il semblait, mettre obstacle à cette union, quand tout-à-coup une maladie grave le saisit. Les progrès en furent rapides. Bientôt pressentant la mort, sa prudence lui suggéra de nouveaux desseins pour mieux garantir la sûreté de son jeune fils et de son peuple. Appelant donc ses principaux serviteurs : « La paix vous est nécessaire, leur dit-il ;
» c'est pourquoi je m'étais allié avec les rois francs,
» et m'allais allier encore avec ceux des Angles. Ma
» mort rompra la première de ces alliances ; la se-
» conde alors vous suffira-t-elle? Songez quelle est la
» puissance des Francs, et que le Rhin seul vous sé-
» pare d'eux. Les Angles, plus faibles, ont aussi de
» plus difficiles barrières : l'Océan est entre eux et
» vous. Renoncez donc au traité que j'ai conclu avec
» eux ; et quand ma mort sera arrivée, au lieu de
» renvoyer la fille de Théodoric chez les Francs, don-
» nez-la pour femme à mon fils. Les Angles ne vous
» protégeraient pas contre l'ambition de l'Austrasie ;
» l'Austrasie vous aidera sans peine à braver les res-
» sentimens des Angles. »

Les craintes de ce prince n'étaient pas vaines : il mourut. Les Warnes alors, se souvenant du conseil qu'il avait donné, renoncèrent à l'alliance des Angles, et la veuve d'Hermégiscle entra dans le lit de Radiger. Les Angles ressentirent vivement cet outrage. Résolus de se venger, ils armèrent. Un vent favorable porta leur flotte dans l'embouchure du Rhin. Il n'y eut, à leur débarquement, ni combat ni obstacle : les Warnes n'avaient rien prévu.

L'armée des Angles avait deux chefs : l'un était la princesse même, fiancée au roi Radiger ; l'autre était un jeune frère de cette princesse. Celle-ci resta sur la flotte avec une faible partie des troupes ; l'autre partie, ayant le prince avec elle, entra rapidement dans le pays, et chercha l'armée des Warnes. Ils se rencontrèrent ; ils combattirent ; les Angles furent victorieux. Mais les vaincus se retirèrent dans des terres marécageuses, couvertes de forêts, presque inaccessibles.

N'osant donc aller plus avant, les Angles, chargés de butin, reprirent le chemin de la flotte. Mais quand ils y arrivèrent : « Pensiez-vous avoir achevé ? leur » dit la princesse. M'amenez-vous Radiger ? M'ap» portez-vous sa tête ? N'avons-nous passé l'Océan » que pour du pillage, et pour assister à la fuite de » notre ennemi ? Nous sommes venus pour être ven» gés ! Retournez donc. »

Ils obéirent, combattirent de nouveau, triomphèrent de tous les obstacles, et leur fortune fut si heureuse, que Radiger tomba vivant dans leurs mains. On l'amena, chargé de chaînes, aux pieds de son ennemie. « Quelle raison avais-tu de manquer à ta foi ? » lui demanda-t-elle. — L'ordre de mon père, ré» pondit le prince, et la prière des miens. Mais que » t'importe ? Je suis en ton pouvoir ; venge-toi. — La » vengeance que je veux, reprit la princesse, la voici : » tu chasseras ma rivale, et tu me rendras sur ton » trône la place qui était à moi. » Ce fut en effet à ce prix que se racheta Radiger. L'histoire n'a pas raconté comment il satisfit l'Austrasie.

CHAPITRE III.

MORT DE CHILDEBERT (596).

Aucun obstacle n'arrêtait plus Childebert; aucun ennemi secondaire ne s'offrait pour détourner les coups réservés à son véritable ennemi. Nulle ressource chez les Wisigoths, depuis la répudiation de Rigonthe; ni chez les Lombards, depuis leur traité; ni chez les Bretons, depuis leur infructueuse tentative; ni chez les tributaires de la Germanie, depuis les Warnes vaincus et exterminés. Le jour de la revanche de Trouci approchait, et l'on demandait vainement quel auxiliaire aurait cette fois Frédegonde. Elle en eut un néanmoins, et le plus imprévu et le plus redoutable : la mort!

Childebert n'avait guère que vingt-six ans, et tout-à-coup il mourut. La reine Faileube, bien plus jeune encore, mourut aussi, presque au même temps. Quelle fut leur mort? Frédegaire, qui ne raconte point celle de la reine, parle si brièvement et si simplement de celle du roi, qu'on peut affirmer qu'il ne la soupçonnait point violente. Paul Diacre, au contraire, rapporte que de son temps on les attribuait l'une et l'autre au poison (1). Aymoin répète le récit

(1) *Childebertus rex Francorum, ætatis anno vigesimo quinto, cum uxore propria, sicut fertur, vi veneni extinguitur.* (Lib. 4, cap. 12.)

de Paul Diacre (1). Belleforest adopte et développe ce récit (2). Nicolas Gilles enfin explique comment avait été préparé le poison (3). Ce fut dans leur bain, selon lui, que Childebert et Faileube trouvèrent la mort.

Si le crime est vrai, tout semble accuser Frédegonde. Son caractère, son intérêt, ses tentatives antérieures, n'autorisent que trop les soupçons; le témoignage de Du Tillet (4) et de Mézerai leur donne à son tour quelque poids.

Cependant on a accusé aussi Brunehault; mais ses accusateurs n'ont évidemment consulté que leurs préventions. Ce sont Nicolas Gilles et Belleforest; le premier, qui se contente d'affirmer le crime; le second, qui en recherche et en combine les motifs. Selon lui, Childebert éloignait Brunehault des affaires; elle s'en vengea par le parricide : Faileube aurait eu la régence de ses jeunes fils; elle y obvia par sa mort. Mais sur quels documens fondait son récit cet historien postérieur de neuf siècles à l'événement? Quelles traces a-t-il découvertes de cette profonde mésintelligence entre Brunehault et son fils (5)?

(1) Lib. 3, cap. 84.

(2) *Grandes Annales et Histoire générale de France.* Belleforest écrivait dans le seizième siècle. Cet écrivain mérite peu de confiance.

(3) *Chroniques de France.* Gilles était secrétaire de Louis XII; il écrivait dans le quinzième siècle. C'est encore un écrivain fort crédule, et qu'on ne peut suivre.

(4) *Chronique abrégée des rois de France.* Jean Du Tillet était évêque de Meaux. Il écrivait dans le seizième siècle.

(5) Belleforest cite pour preuve, et c'est la seule, les conseils que Gon-

On sait au contraire, par les lettres du pape Grégoire, que Childebert montrait, jusque dans les temps les plus voisins de sa mort, une extrême déférence pour sa mère (1). Quel doute d'ailleurs peut-on conserver, quand on se souvient que Chlotaire, qui fit mourir Brunehault, et qui, dans l'excès de sa haine, lui imputa calomnieusement plusieurs crimes dont elle était innocente, s'est abstenu cependant de lui attribuer celui-ci?

A mon avis, Brunehault n'est point coupable, et il n'est pas certain que Frédegonde le soit. Tenons-nous en au simple récit de Frédegaire : Childebert mourut (2).

Le règne de Childebert fut heureux. Commencé sous les plus funestes auspices, il finit, après de nombreuses vicissitudes, par une étonnante prospérité. L'Austrasie accablée se releva, et, d'un extrême abaissement, atteignit à une extrême puissance. Chilpéric bravé, Gontran réconcilié, les Wisigoths désar-

tran donna à Childebert, pendant la guerre contre Gondovald. Il ne fait pas attention qu'il s'est écoulé onze années entre ces conseils et le crime dont il cherche l'explication.

(1) «Saint Grégoire, pape, quelque peu auparavant le décès du fi's, » leur congratulait de la prospérité de leur royaume, provenant de l'o- » béissance que le fils portait à sa mère... Je ne vis jamais une igno- » rance si lourde, ni menterie si effrontée que cette cy en une histoire.» (Pasquier, *Recherc.*, liv. 10, chap. 11.)

(2) Le silence de Frédegaire mérite d'autant plus d'être remarqué que ce chroniqueur est en général très-défavorable à Brunehault.

J'ajouterai l'opinion de Valois : *Cùm videam Paulum et Aimonum solos hoc scribere, et de veneno dubitare, de veneficâ autem nil dicere, facilè Brunichildem absolvo.*

més, les Lombards soumis, les Grecs rendus favorables, la Bourgogne acquise, les factions surmontées, tel est ce règne. Mais ce fut celui de Wandelin, d'Ægidius, de Brunehault, et même de Gontran, plutôt que de Childebert. Ce jeune prince mourait à l'âge où allait s'ouvrir sa vraie et propre carrière de roi. N'oublions pas toutefois ce qu'en dit Gontran aux évêques, quand il traversait Orléans pour aller au baptême de Chlotaire, « que c'était un prince doué » de sagesse, et tel que, depuis longues années, à peine » en eût-on pu citer un aussi courageux et aussi prudent (1). » N'oublions pas non plus que l'histoire, chose rare en ce temps, ne lui a reproché ni crimes, ni vices.

CHAPITRE IV.

SUCCESSION DE CHILDEBERT. — MORT DE FRÉDÉGONDE (596-597).

La mort de Gontran inclinait à la réunion du royaume; par un mouvement opposé, celle de Childebert ramenait à la division. L'héritage de ce prince fut partagé entre ses deux fils : Théodebert obtint

(1) Grégoire de Tours, liv. 8.

l'Austrasie; la Bourgogne échut à Théodoric; Brunehault, tutrice de l'un et de l'autre, gouverna d'une égale autorité les deux royaumes (1). La ville de Metz était le lieu de sa résidence et de celle de Théodebert; la ville d'Orléans, le lieu de la résidence de Théodoric.

L'occasion était trop favorable pour Frédegonde; il y avait peu d'apparence qu'elle se fît scrupule d'en abuser. Aussi mit-elle promptement sur pied une armée, et avant d'avoir dénoncé la guerre, elle avait déjà surpris Paris et plusieurs autres cités des bords de la Seine. A son tour Brunehault, rivalisant de courage et d'activité, assembla précipitamment les troupes de l'Austrasie et de la Bourgogne. Bientôt on fut en présence et l'on combattit. Ce fut à Latofa, lieu inconnu (2), que se livra la bataille. Elle fut sanglante, et Frédegonde en eut encore le succès. L'armée ennemie souffrit d'incroyables pertes.

Quelles suites n'aurait pas eues cette victoire? Mais tout-à-coup éclata un événement dont le moindre effet devait être de les interrompre. Frédegonde, arrêtée enfin dans le cours de ses désastreuses prospérités, succomba inopinément à une maladie aiguë et soudaine.

Ce fut un jour d'expiation et de délivrance. La race humaine était soulagée d'un immense opprobre. Il faut

(1) Le P. Daniel prouve très-bien par les lettres du pape Grégoire, ce dont Valois a douté, savoir : que Brunehault exerçait la régence dans les deux Etats.

(2) Le nom ne s'en est conservé que dans l'histoire. Les uns placent ce lieu près de Sens, d'autres près de Laon, d'autres enfin près de Moret.

désespérer de trouver d'assez chaudes et vigoureuses couleurs pour reproduire cette effrayante figure de reine. Toutes les passions, tous les vices, toutes les fureurs; toute l'astuce que peut demander le crime; tous les crimes que peut solliciter l'ambition; toute l'ambition que peut concevoir la plus effrénée perversité.

On l'a dite habile. Louable habileté en effet, qui se réduisait à surmonter à force de crimes les périls qu'elle avait suscités à force de haine! Fut-elle habile dans cette guerre contre Sigebert, qui la mena si près de l'abîme; dans le mariage de sa fille, dont il lui fallut souffrir la répudiation; dans l'alliance des Wisigoths, qu'elle se laissa enlever; dans l'affection de Gontran, qu'elle avait obtenue (1) et qu'elle perdit; dans le traité d'Andlaw, qu'elle ne sut pas prévenir; dans l'entreprise de Gondovald, qu'elle n'osa ni contrarier, ni servir; dans le meurtre de Prétextat, qui soulevait contre elle tous les évêques; dans le procès de Grégoire, où succombaient sa haine et ses séductions; dans le massacre de Tournai, qui mit sa propre vie en péril? Sa plus grande habileté fut d'avoir tellement subjugué Chilpéric, qu'il supportait patiemment sa domination. Sa plus heureuse fortune fut qu'à la mort de ce prince, les grands de Soissons estimèrent plus profitable pour eux de maintenir ce

(1) «Il protégeait Frédegonde et l'invitait souvent à des repas, lui » promettant qu'il serait pour elle un solide appui.» (Grégoire de Tours, liv. 7.)

royaume avec une femme et un roi enfant, que de le mettre, et eux-mêmes avec lui, en la puissance des rois de Bourgogne ou d'Austrasie.

Ses fautes toutefois sont plus aisées à compter que ses crimes. Mais ne prostituons pas la louange. On ne doit que de l'exécration à de si atroces monstruosités. Plût à Dieu que l'oubli les pût effacer et anéantir! On s'en indigne et on en rougit plus qu'on ne fait des crimes de Néron et de Tibère; car elles sont d'une femme.

CHAPITRE V.

FIN DE LA RÉGENCE DE BRUNEHAULT EN AUSTRASIE (600).

La fortune de Brunehault l'emportait. Maîtresse de deux royaumes; investie d'une autorité dont l'âge de ses petits-fils reculait le terme; délivrée, par la mort de son ennemie, des périls au milieu desquels elle venait de passer trente années, tout favorisait maintenant l'ambitieuse et habile reine. Ses premiers soins furent donnés aux intérêts extérieurs. Les Ogors, ou, pour parler comme les historiens du temps, les Awares, menaçaient de rompre l'ancienne alliance qu'ils avaient faite avec Sigebert : elle les satisfit et les désarma. Les Lombards eux-mêmes se pré-

tendaient affranchis, par la mort de Childebert, du traité conclu avec ce prince; elle maintint et renouvela le traité. Des difficultés étaient soulevées par l'empereur grec et par les Lombards pour les limites du royaume de Bourgogne en Italie; elle provoqua l'intervention du pape Grégoire, et les difficultés s'aplanirent. En même temps, elle formait d'utiles relations avec les Saxons de la Grande-Bretagne; la conversion de ce peuple au christianisme en fut le moyen et le fruit.

Ethelbert était alors roi de Kent (1). Il avait épousé Berthe, laquelle était fille de l'ancien roi de Paris, Charibert, et de sa première femme Ingoberge (2). Berthe, animée d'un zèle persévérant pour sa foi, l'avait toujours fidèlement professée, et souhaitait ardemment d'y convertir Ethelbert. Elle était habilement secondée dans ce dessein par Liudhard, évêque de Soissons, qu'elle avait amené avec elle au pays de Kent. Après de longues années d'exhortations et de patience, un moment vint où l'esprit du roi leur parut, sinon changé, au moins ébranlé. Le pape Grégoire eut avis des favorables dispositions de ce prince; il en voulut profiter. Ayant donc pris quelques moines de l'ordre de Saint-Benoît, il les envoya prêcher l'Evan-

(1) Il avait de plus le titre de Bretwalda, c'est-à-dire, de chef supérieur de l'Heptarchie. Les Northumbres seuls s'étaient soustraits à sa dépendance.

Le titre et l'autorité de Bretwalda cessèrent en 670, à la mort d'Oswio, roi des Northumbres.

(2) Grégoire de Tours, liv. 4 et liv. 9.

gile aux Saxons. A leur tête était Augustin, abbé du monastère de Saint-André, de Rome. Ces missionnaires prirent leur chemin à travers la France, et Brunehault, excitée par son propre zèle, par sa politique, par les sollicitations de Grégoire, leur fournit d'abondans secours et de courageux auxiliaires. L'entreprise eut un plein succès (1), et le pape reconnaissant avoua « qu'après Dieu, c'était à Brunehault que les Saxons étaient redevables de ce bonheur (2). »

Les choses donc se maintinrent paisiblement durant les premières années. Mais il se préparait des orages. Le fatal génie de Frédegonde lui survivait, et agitait sourdement l'Austrasie. La faction qu'elle y avait si long-temps dirigée et entretenue reprenait par degrés sa vieille jalousie et sa première ambition. La lutte entre Brunehault et les grands se renouvelait. Ceux-ci, qui avaient disputé et conservé pendant tant d'années la régence du roi Childebert, ne souffraient pas sans dépit que celle de son fils fût échue à leur ennemie. Landry d'ailleurs, maire du palais de Soissons et conseiller de Chlotaire, comme il l'avait été de Frédegonde, ne pouvait guère changer de système, et ne négligeait pas vraisemblablement d'échauffer ces rivalités. Rien n'importait davantage à la sûreté

(1) Augustin fut l'apôtre des Saxons de Kent; Mellitus, des Est-Saxons; Paulinus, des Northumbres; Birinus, des West-Saxons; Wilfrid, des Saxons méridionaux; Félix, des Est-Angles. Dans l'espace de soixante ans, toute l'Angleterre devint chrétienne.

(2) Lett. du pape Grégoire, 39.

de son pupille; car il n'y avait aucune espérance d'apaiser les ressentimens de Brunehault, et la double régence de cette reine réunissait contre le royaume de Soissons toutes les forces de l'Austrasie et de la Bourgogne. Il fallait donc à tout prix, ou détruire cette régence, ou la diviser.

Brunehault pénétra le dessein de ses ennemis, et prit la résolution de les prévenir. Le plus ardent et le plus redoutable d'entre eux était le duc Wintrion, le même qui avait autrefois combattu contre les Lombards, et qui s'était laissé surprendre par Frédegonde, à Trouci. Ce fut sur lui, afin qu'elle eût plus d'éclat, que Brunehault fit courageusement tomber sa justice. Wintrion périt. Mais c'était trop de témérité ou trop peu. La faction, comme il arrive souvent, plus animée que découragée par cette indiscrète provocation, puisa dans ses périls mêmes de nouvelles forces. Elle dissimula d'abord quelque temps; mais une année à peine passée, elle quitta ces ménagemens et se déclara. Son triomphe fut prompt et complet. Théodebert, faible prince (1), consentit aisément à sacrifier son aïeule. Celle-ci, vaincue et abandonnée, fut réduite à fuir.

On raconte, mais ce récit ne mérite aucune créance, que, trahie indistinctement par tous ses serviteurs et

(1) « Bilichilde, spirituelle et chérie des Austrasiens, les dédommageait *du pauvre esprit* de Théodebert. » (Frédegaire.)

« Le saint apôtre Léoniso, évêque de Mayence, qui détestait l'*imbécillité* de Théodebert.... » (*Idem.*)

tous ses amis, elle réussit néanmoins à se dérober, mais seule et dans un dénuement absolu, aux furieux qui la poursuivaient. Elle arriva ainsi, continue-t-on, toujours délaissée et soutenue par la seule force de son courage, jusqu'auprès de la petite ville d'Arcis. Reconnue enfin et recueillie par un malheureux villageois, elle se fit conduire à la cour de Théodoric. Bientôt après, le siége d'Auxerre étant devenu vacant, elle en récompensa la fidélité de son guide, et fit témérairement d'un paysan grossier un évêque.

Cette absurde histoire a été trop fréquemment répétée pour qu'il fût permis de l'omettre. Mais elle est aussi trop évidemment fabuleuse pour qu'il soit possible d'y ajouter foi. Elle a ému et flatté les arts; elle a trouvé crédit parmi les poëtes et les peintres : chose naturelle et dont il ne faut pas s'étonner. Ces profondes chutes, ces élévations soudaines et contre nature; ces reines qui tombent en un jour de toute la hauteur de la puissance dans la misère; ces pâtres qui montent au même moment de leur misère aux plus imposantes et plus inaccessibles dignités; de si merveilleux rapprochemens, de si étranges et frappans contrastes sont en effet pour entraîner les imaginations faciles et inattentives. Mais la sévère raison de l'historien ne cède pas aussi aisément à ces séductions. Ici les invraisemblances abondent. Qu'est-il besoin cependant de les expliquer? Un fait suffira : Didier, qui fut fait alors évêque d'Auxerre, était l'homme le plus riche et le plus considérable de

son temps (1). On croit même qu'il était du sang et de la famille de Brunehault.

CHAPITRE VI.

BATAILLE DE DORMELLE (601) (2).

Cette révolution d'Austrasie était un immense succès pour Chlotaire. Non-seulement elle séparait les deux royaumes et permettait d'espérer qu'ils ne se

(1) *Cujus sæcularis dignitas tanta extitit, ut ei nemo suo tempore, quamvis potentissimus, ex æquo se conferre potuerit.* (Histoire des évêques d'Auxerre, citée par le P. Daniel et par le P. Lecointe.)

Gaillard, qui admettrait volontiers le merveilleux récit d'Aymoin et de Frédegaire, avoue toutefois que cette objection est *un peu embarrassante*. Il ne laisse pas néanmoins de disputer avec elle, mais par des assertions si frivoles, qu'il la fortifie plutôt qu'il ne l'affaiblit. (*Mémoire sur Frédegonde et sur Brunehault.*)

(2) Le président Hénault place les deux batailles de Dormelle et d'Etampes dans les années 600 et 604. Cependant Frédegaire dit qu'elles furent livrées, l'une la cinquième, et l'autre la neuvième année du règne de Théodoric. Or Gontran mourut le 28 mars 593, et Childebert dans la quatrième année de son avènement au trône de Bourgogne. Le règne de Théodoric ne commença donc vraisemblablement que dans la dernière moitié de l'année 596. C'est pourquoi il m'a paru plus probable que ces batailles se donnèrent en 601 et 605. Il faudrait bien presser les événemens, pour leur trouver place en 600 et en 604. Il faudrait que Childebert, de qui Frédegaire rapporte qu'il mourut dans la quatrième année de son règne en Bourgogne, fût mort tout au commencement de cette quatrième année. L'hiver n'était pas une saison de guerre en ce temps.

réuniraient plus contre lui; mais encore il était à croire qu'elle y allumerait de longues guerres dont il profiterait à son gré, soit pour se maintenir en repos, soit pour faire acheter sa neutralité ou son alliance, soit pour exercer l'imposant et favorable office de médiateur.

Brunehault en effet avait de nombreuses injures à venger. Réduite maintenant à la seule régence de Bourgogne, il n'était pas facile de se persuader qu'elle se résignât à ce partage. Quelle apparence, altière et implacable comme elle l'était, qu'elle voulût laisser impunies les violences des grands, les lâchetés de son petit-fils, l'insolente ingratitude de Bilichilde, misérable esclave qu'elle avait autrefois rachetée, et qui, depuis entrée dans le lit du roi, n'avait pas craint de s'élever contre elle et de la trahir? Quelle autre pensée pouvait-elle avoir que de faire servir ce qui lui restait de puissance à la recouvrance de ce qu'elle en avait perdu?

L'événement toutefois ne justifia ces calculs qu'imparfaitement et bien tard. Ebranlée en Bourgogne même par son éclatante chute en Austrasie, Brunehault reconnut qu'il lui était nécessaire de temporiser. Ni les leudes de Théodoric ne montraient d'ardeur pour sa querelle, ni l'esprit de ce jeune prince n'était encore préparé pour une guerre contre son frère. D'autres craintes aussi l'arrêtaient. Incertaine entre Théodebert et Chlotaire, par laquelle de ces deux vengeances commencerait-elle? Du rang qui leur serait assigné, dépendait peut-être l'heureux ou mal-

heureux succès de l'une et de l'autre. Qu'elle attaquât Théodebert le premier, la grandeur du péril pouvait contraindre ce prince à sacrifier les vieilles injures de l'Austrasie, et à faire alliance avec Chlotaire. Alors se perdait tout espoir de vaincre. L'union des deux rois les mettait également en sécurité. Au contraire, en attaquant d'abord le roi de Soissons. Les moyens étaient nombreux d'engager l'Austrasie dans cette guerre, et lorsque, avec le concours de Théodebert, Chlotaire aurait été accablé, ni celui-ci ne se réconcilierait aussi aisément, ni son appui ne serait aussi dangereux. Tout conseillait donc de dissimuler pour un temps l'offense récente. Où il fallait tendre, c'était à combattre Chlotaire par Théodebert, et Théodebert sans Chlotaire.

Ce fut aussi ce qu'entreprit Brunehault. Bien loin d'exciter le roi de Bourgogne à rompre avec celui d'Austrasie, elle s'appliqua au contraire à les rapprocher par le désir de venger ensemble leur défaite commune de Latofa. On put juger alors quelle faute avait commise Frédegonde en négligeant son ancienne alliance avec les Goths. Car Brunehault demanda des troupes à Récarède, et ce prince, fidèle au traité fait avec Childebert, lui en envoya. L'armée de Bourgogne devenait ainsi redoutable. A son tour celle d'Austrasie se grossit avec de nombreux corps de soldats levés chez les tributaires de l'autre rive du Rhin.

La lutte se préparait et menaçait d'être furieuse. Chlotaire, quoique seul et en apparence plus faible, ne défiait pas seulement ses ennemis, il les prévenait.

Le souvenir des deux dernières victoires enflait son courage. Il donna donc audacieusement le signal, et sans attendre qu'on lui portât la guerre sur son territoire, il l'alla commencer lui-même sur celui de Théodoric. Il pénétra jusque par-delà la rivière de l'Ouanne, non loin du village de Dormelle. Mais parvenu en ce lieu, il y rencontra les deux frères, et d'autres progrès n'étaient plus possibles, si ce n'est par une bataille et une victoire. Chlotaire en recherchait l'occasion plutôt qu'il ne la craignait. Aussi ne demeura-t-on pas long-temps dans l'inaction. A peine arrivé, on demanda tumultueusement le combat, et il s'engagea. Du côté de Soissons, étaient l'habitude et la confiance de vaincre; du parti contraire, la honte des précédentes défaites et l'impatience de l'effacer. Long-temps les attaques s'essayèrent et se répétèrent sans aucun succès. On ne fléchissait, ni ne reculait; on mourait en foule, sans être vaincu. Enfin cependant la fortune se déclara, et ce fut contre Chlotaire. Il paya chèrement ses anciens triomphes, en cette journée. Obstiné à vaincre, sa constance aida à rendre sa défaite plus irréparable. Il ne lui restait plus d'armée, et presque plus de royaume. Fugitif et poursuivi chaleureusement, il recula d'abord jusqu'à Melun, puis jusqu'à Paris, puis encore au-delà jusqu'à Atelaune.

Mais les ennemis avançaient toujours, recueillant sans se lasser les faciles fruits de leur victoire. Toutes ces villes des bords de la Seine qu'avait surprises Frédegonde à la mort du roi Childebert, et dont la victoire de Latofa lui avait ensuite confirmé la pos-

session, menacées, pressées, forcées, tombèrent presque en un seul jour devant les armes de Théodoric et de son frère. Leur sort fut affreux : on les pilla, on les renversa, on réduisit un grand nombre de leurs habitans en captivité. Car elles étaient accusées de trahison, et d'avoir provoqué ou favorisé du moins l'entreprise qui les avait livrées au roi de Soissons. Cette vengeance accomplie, on alla à Chartres. La résistance n'y fut ni plus longue ni plus heureuse. Les vainqueurs non plus n'y montrèrent ni moins d'avidité, ni moins de fureur. Chartres succomba, et quoique innocente de la faute imputée aux autres cités, elle fut comme elles saccagée et mise au pillage.

Une prompte et honteuse paix était maintenant la seule ressource de Chlotaire. Il s'y résigna, et Brunehault ne la lui voulut pas refuser. Peut-être aussi n'en eut-elle pas le pouvoir. Car les conditions étaient dures, et tant d'avantages étaient offerts aux vainqueurs, qu'il eût été difficile qu'on se mît d'accord dans les deux nations alliées pour les rejeter. On déposa donc les armes; mais à quel prix? Non-seulement Théodoric et Théodebert gardèrent leurs nombreux captifs et leur immense butin; mais encore ils reçurent, savoir : le premier, tout le pays situé entre l'Océan, la Seine et la Loire; et le second, tout celui qui s'étend depuis l'Oise et la Seine jusqu'à l'Océan (1). De toutes les possessions qu'avait eues

(1) Ce territoire formait alors un duché qui portait le nom de Dentelenus. On ne connaît pas l'origine de cette dénomination.

Chlotaire entre la mer et la Seine, il ne lui resta plus que douze cantons.

CHAPITRE VII.

BATAILLE D'ÉTAMPES (605).

Cette communauté de triomphes et de conquêtes fortifiait l'alliance des deux frères. Le moment n'était pas venu de la rompre; Brunehault ne l'essaya point. Il fallait cependant proposer un but à l'activité de ces jeunes princes, et profiter de l'ardeur que le succès avait inspirée à leur armée. On songea d'abord aux Awares, qui avaient subitement pris les armes à la mort du roi Childebert, et dont il avait fallu acheter l'inaction à prix d'or. L'injure était récente; il semblait facile, opportun, avantageux de la châtier. Mais il s'agissait de porter la guerre sur le Danube, et l'on craignait d'y consommer des trésors. Cette expédition d'ailleurs ne serait pas d'un moindre intérêt pour l'empereur grec que pour les rois francs; car les Ogors, postés à la frontière de l'empire, y faisaient de perpétuelles incursions. On délibéra donc d'envoyer une ambassade à Constantinople (1). Si Mau-

(1) Théophilacte, historien de Maurice, dit positivement que c'étaient des ambassadeurs de Théodoric. La Bourgogne devait donc prendre

rice entrait dans la ligue et fournissait un subside, on tenterait cette guerre; s'il refusait, on suivrait d'autres desseins. Maurice se souvenait des Lombards et des grandes sommes d'argent qu'il avait perdues dans ses traités de guerre avec Childebert. Il n'espérait de ses fils ni plus de désintéressement, ni plus de persévérance. Qu'ils combattissent, il les seconderait volontiers; mais de ses armes, non de ses trésors. Cet ennemi n'était pas moins le leur que le sien. Où l'intérêt était égal et semblable, les efforts devaient être semblables aussi et communs. Ainsi répondait Maurice; et, comme les Francs persistaient, la négociation échoua.

Il fallut donc chercher d'autres ennemis. Un ancien peuple (1) de l'Espagne tarragonaise était descendu des Pyrénées, la deuxième année après la mort de Chilpéric (2). Ce peuple courageux et entreprenant, sachant les désordres qui troublaient en ce temps les trois royaumes, avait étendu et prolongé

part à cette expédition, et comme l'Austrasie y était bien plus intéressée que la Bourgogne, on ne peut pas douter qu'elle n'y dût aussi concourir. Cette conjecture acquiert une nouvelle force, quand on réfléchit que les trois guerres qui précédèrent et suivirent immédiatement cette ambassade, furent faites en commun par les deux États.

Daniel aime mieux croire que Théophilacte s'est trompé. Il me semble, à moi, que c'est Daniel.

(1) Il était connu au temps de Galba. Ce furent des cohortes de Vascons qui sauvèrent l'armée romaine à l'attaque que fit Civilis du camp de Vocula. — *Vasconum lectæ à Galbâ cohortes... intentos hostes à tergo invadunt, latioremque quàm pro numero terrorem faciunt.* (Tacite, *Hist. liv.* 4. *chap.* 33.)

(2) Grégoire de Tours, liv. 9.

son incursion. Tout cédait devant lui ; les campagnes étaient ravagées ; les villes forcées et mises au pillage. On envoya bien le duc Austrovald pour le combattre ; mais les efforts de ce chef, bien que fréquemment répétés, n'eurent que de rares et médiocres succès. Les agresseurs occupèrent la Novempopulanie, et s'y maintinrent (1). C'étaient les Gascons.

Quinze ans s'étaient écoulés sans qu'on eût osé entreprendre de les expulser ou de les soumettre. Enfin nul autre intérêt ne détournant plus l'attention des Francs ; nulle autre guerre ne s'offrant plus à leur ambition et à leur courage, ils se ressouvinrent de ces étrangers, et ce fut sur eux qu'alla s'exercer l'ardeur qui les agitait. Théodebert et Théodoric réuni-

(1) Foncemagne, *Mémoire sur l'étendue du royaume de France*, etc. — Daniel a un autre système. Il nie que les Gascons se soient établis en France, à l'époque de cette première irruption, et il en conclut que ce fut en Espagne que Théodebert et Théodoric leur firent la guerre. Sa seule raison est qu'on ne voit point qu'ils eussent pris des villes, lorsqu'ils entrèrent en France après la mort de Chilpéric, chose indispensable, dit-il, pour qu'ils se maintinssent dans le pays.

Mais premièrement, Grégoire de Tours dit, en termes formels, qu'ils dévastèrent les villes, ce qui prouve bien qu'ils les avaient prises. Secondement, il n'y a nulle trace dans le récit que fait Frédegaire de l'expédition de Théodebert et de Théoderic, nulle trace d'une expédition poussée au-delà des Pyrénées. Troisièmement, il n'y a non plus, et nulle part, aucune trace entre la défaite des Gascons par les deux rois, et leur rébellion dans la quarante-troisième année du règne de Chlotaire, aucune trace d'une seconde invasion faite par eux, qu'on puisse assigner pour cause à leur établissement dans les Gaules. Il faut donc remonter nécessairement à l'invasion que rapporte Grégoire de Tours, et c'est ce qui m'a fait préférer l'opinion de M. de Foncemagne et des autres écrivains qui l'avaient exprimée antérieurement.

rent de nouveau leurs armées. Celles-ci triomphèrent aussi de nouveau. Toutefois les Gascons, quoique trop faibles pour surmonter des forces si considérables, y suppléèrent tellement par la prudence et par la valeur, qu'on ne put réussir à les repousser dans leurs montagnes, et qu'il fallut consentir qu'ils demeurassent dans les riches plaines où ils s'étaient établis. Seulement ils se reconnurent tributaires, et se soumirent au duc Génialis, que les deux rois leur donnèrent pour les gouverner.

Berthoald était alors maire du palais de Théodoric. C'était un homme de la race des Francs, sage, sincère, fidèle, doué de courage. Brunehault ne l'avait pas trouvé favorable à ses desseins; elle travaillait sourdement à le supplanter.

Il y avait dans le même temps à la cour de Théodoric un autre homme, d'extraction romaine, esprit délié, souple et habile, fécond en ressources, familiarisé avec la ruse, prompt à entreprendre, non moins prompt à exécuter. Cet homme était Protade. Il avait trouvé grâce devant Brunehault; même on a dit, quoique l'âge fort avancé déjà de la reine ne permette de voir dans ce récit qu'une fable absurde et calomnieuse (1), on a dit qu'il lui avait inspiré de l'amour, et qu'elle l'admettait dans son lit. Elle l'avait jugé

(1) Frédegaire met l'aventure de Protade à la neuvième année du règne de Théodoric. C'était par conséquent en 605; or, Brunehault avait épousé Sigebert en 564, quarante-un ans auparavant.

Selon Pasquier, elle avait soixante-treize ans quand elle mourut, et selon Gaillard et Velly, près de quatre-vingts. Or, elle mourut en 613.

propre à servir ses ressentimens, et disposé d'ailleurs à les embrasser. Aussi favorisait-elle, autant qu'elle en avait le pouvoir, son élévation. Le duc Wandalmar, qui commandait dans la Bourgogne-Transjurane, étant venu à mourir, Brunehault éleva Protade à la dignité de patrice, et lui confia ce gouvernement.

Cependant les villes placées entre la Seine et la mer, et que Chlotaire avait été contraint de céder à Théodoric, ne souffraient qu'avec peine la domination de leur nouveau maître. Les tributs s'y levaient difficilement, et la résistance s'y montrant de jour en jour plus opiniâtre, on en vint au point d'estimer nécessaire d'envoyer en ces contrées un homme de résolution et d'autorité. Soit qu'on prévît tous les dangers de cette mission, et qu'on se flattât (chose peu pro-

Elle avait donc en 605, ou soixante-cinq ans, par le calcul de Pasquier, ou par le calcul de Gaillard et de Velly, soixante-douze.

Le témoignage du pape Grégoire qui loue les mœurs de cette reine, est de quelque poids, ce me semble. Celui de Jonas est peut-être d'un plus grand poids. Jonas, auteur contemporain de la vie de saint Colomban, est prodigue de reproches envers Brunehault, qui fit expulser de France le saint moine ; et cependant il n'élève pas le plus léger soupçon contre ses mœurs.

On a besoin de se mettre en garde contre l'ignorance passionnée de ces chroniqueurs. Il faut voir par exemple les folles absurdités que débite Abbon, pour justifier Didier, dont cependant l'évêque de Lyon avait, suivant Frédegaire, conseillé la condamnation. *Ipsa*, dit-il, *semeptipsam turpissimis juvenibus exponens*. Et c'est de Brunehault qu'il parle ainsi, et de l'année où l'on fit mourir Didier. Or, cette mort est de la treizième année du règne de Théodoric ; c'est à dire de 609. Brunehault avait donc, ou soixante-neuf ans, suivant Pasquier, ou, suivant Gaillard et Velly, soixante-seize.

bable, quoi qu'en raconte Frédegaire) qu'elle hâterait la chute de Berthoald; soit plutôt que l'habile modération de ce maire eût fait espérer avec lui de meilleurs et plus faciles succès, ce fut à ses soins que l'on s'en remit. Il partit donc, et craignant sans doute d'irriter ces peuples s'il allait à eux avec un trop grand appareil de puissance, il ne se fit suivre que de trois cents soldats seulement.

Mais Chlotaire n'était pas étranger à ces répugnances et à ces refus de soumission. Il regrettait ces villes encore plus peut-être qu'il n'en était regretté, et attendait impatiemment l'occasion de les soulever ou de les surprendre. Il ne l'avait pas pu ou osé pendant l'expédition de Gascogne, quoique le moment parût favorable. Mais il était maintenant, ou mieux préparé, ou plus résolu. Les armées d'ailleurs de l'Austrasie et de la Bourgogne n'étaient plus unies.

Chlotaire donc, s'effrayant de la tentative de Berthoald, ne douta point qu'elle ne suffît pour étouffer les germes de rébellion qu'il entretenait avec tant de soin. Il la fallait troubler à tout risque, et il en prit hardiment la résolution. Sans plus de délai, il lève des troupes, les met en marche, et fait occuper par elles la plupart des villes cédées à Théodoric. Son fils Mérovée, quoique encore enfant, et en très-bas âge, marchait avec cette armée. Landry en avait le commandement.

En ce moment Berthoald, dont aucun soupçon ne troublait la sécurité, s'était arrêté dans la maison royale d'Arèles, et s'y livrait à l'exercice de la chasse.

Landry survint tout-à-coup, méditant de l'envelopper et de le tuer. Mais ce dessein avorta. Berthoald, quoique surpris, et si faible par le nombre de ceux qui l'accompagnaient, réussit cependant à se dégager des embuches et de la poursuite de son adversaire. Il s'ouvrit un passage jusqu'à Orléans, et s'y enferma.

Bientôt arriva Landry, qui investit et pressa la ville. Berthoald, indigné de sa trahison, lui fit l'offre de s'en remettre au jugement de Dieu, et de terminer la querelle dans un combat singulier. Ce fut sans succès. « Qu'il promette au moins, reprit Berthoald, quand » va venir l'armée de Bourgogne pour tirer vengeance » de cette injuste agression, qu'il promette de se mon- » trer, le jour du combat, vêtu de couleur vermeille » et au premier rang. C'est ainsi que j'irai; j'en donne » ma foi. On pourra juger qui de nous deux est le » plus vaillant. » Cette fois, Landry consentit.

L'armée de Bourgogne marchait en effet. Au premier bruit des provocations de Chlotaire, Théodoric était accouru. Landry à son tour, laissant Orléans, allait au-devant de ce jeune prince pour arrêter ses progrès. On arriva à Etampes. Le Loet, petite rivière qui coule en ce lieu, séparait encore les deux armées. Théodoric, impatient de combattre, entreprit de le traverser. Landry, moins ardent, ne mit d'abord aucun obstacle à sa tentative. Mais quand le tiers de l'armée eut passé, il sortit tout-à-coup de son inaction, et se précipita avec une grande vigueur sur cette troupe isolée qu'il espérait accabler avant que le reste se ralliât et la secourût. Berthoald, fidèle à sa

promesse, prit place à la tête de ce premier corps, se jetant partout où le combat était le plus animé, cherchant et appelant sans relâche l'ennemi dont il avait reçu le serment. Mais Landry ne répondait point. Toutefois Berthoald, se dévouant généreusement pour les siens, soutint long-temps, et avec une admirable vaillance, tout l'effort de l'armée de Chlotaire. Aucune crainte et aucun péril n'eurent le pouvoir de le contraindre à céder. Inébranlable au poste qu'il avait choisi, il y mourut, mais ne recula point. Constance admirable, et qui ne fut point stérile. Car, en même temps, Théodoric désespéré se hâtait. Ses soldats eux-mêmes, honteux et irrités de ce combat qui se livrait en leur présence et sans eux, franchissaient avec une incroyable vitesse le dernier obstacle qui les arrêtait. Enfin ils eurent gagné l'autre rive, et c'en fut assez. Leur présence suffit pour faire changer la fortune. L'armée de Chlotaire, épuisée par l'héroïque résistance de Berthoald, n'osa pas même entreprendre de l'imiter. Victorieuse un moment, en un moment elle fut vaincue. Le champ du combat fut couvert de morts qui ne s'étaient pas défendus. Landry lui-même s'enfuit, laissant le malheureux fils de son roi entre les mains des vainqueurs. Le lendemain, Théodoric entrait dans Paris.

Pendant ce temps, le roi d'Austrasie, que son frère avait appelé, arrivait lui-même à Compiègne avec une armée. C'en était fait de Chlotaire. Mais par un étrange et subit changement des esprits et des intérêts, ce qui l'avait abattu servit à le relever; de sa

ruine même sortit son salut. Cette victoire d'Etampes, obtenue sans Théodebert, offensa et effraya ce jeune prince. On s'en servit avec habileté et avec succès pour lui inspirer de la jalousie et de la méfiance contre son frère. On le lui fit craindre enorgueilli de ses avantages, et affectant désormais une injurieuse supériorité. Que serait-ce, poursuivait-on, si l'entière chute de Chlotaire venait augmenter encore sa puissance, et faisait perdre tout moyen de la balancer? Ces insidieuses suggestions fructifièrent. De nouveaux desseins prévalurent dans les conseils de Théodebert, et tout-à-coup, au lieu d'une dernière et décisive action, où devait la fortune du roi de Soissons achever de s'anéantir, contre toute espérance un traité de paix rend à ce prince l'alliance de l'Austrasie, et l'enlève à Théodoric. Une défection si précipitée ne pouvait manquer de produire de grands résultats. Elle en eut de nombreux en effet, et de funestes. Mais le premier semblait favorable : Théodoric délaissé accorda lui-même la paix au roi de Soissons.

CHAPITRE VIII.

PROTADE (606).

De ces deux événemens si fâcheux pour Théodoric, savoir : la mort de Berthoald et l'abandon du roi

d'Austrasie, il n'en était aucun dont ne triomphât Brunehault. Le premier la délivrait d'un contradicteur importun, et lui permettait d'élever à la place un serviteur docile et obséquieux. Le second lui fournissait de favorables prétextes pour animer Théodoric contre son frère, et préparer sa propre vengeance.

C'étaient d'importans avantages; elle n'eut garde de les négliger. Son premier soin fut que l'office de maire du palais tombât aux mains de Protade. De son côté celui-ci, homme de résolution et de prévoyance, se proposa d'abord deux résultats principaux : l'un, d'accroître les ressources du fisc, et d'y amasser beaucoup d'or; l'autre, d'abaisser et appauvrir tous les grands dont l'ambition pouvait faire obstacle à la sienne. Il eût voulu s'être affermi dans sa puissance avant de l'exercer au dehors. Le but était sage; les moyens y répondaient mal. De violentes inimitiés s'allumèrent, et le parti contre lequel se débattait Brunehault eut promptement recouvré les avantages que la mort de Berthoald lui avait fait perdre.

Cependant les projets de guerre n'inspiraient plus les mêmes sentimens à Théodoric. Il ne s'effrayait plus d'être l'ennemi de son frère, depuis qu'il s'en était cru trahi. Brunehault, attentive à ces changemens, les secondait de toute l'activité de sa haine. Protade à son tour s'y appliquait avec une égale assiduité. Tantôt c'était à l'orgueil du jeune prince que leurs efforts s'adressaient : « Etait-il d'un roi de laisser » une si grande injure sans vengeance? » Tantôt c'é-

tait à son ambition : « Voulait-il perdre une si légitime » occasion d'étendre sa puissance et son territoire? » Qu'il lui souvînt des exemples que lui avaient légués » les anciens rois francs! » Enfin, pour mieux surmonter ses scrupules, on essaya, dit-on, de lui suggérer des doutes sur la filiation même de son frère : « Sa naissance n'avait-elle pas été supposée? Etait-il né » en effet du roi Childebert? » Et l'on assignait un jardinier pour père à ce prince.

Bientôt Théodoric ne résista plus. Le cri de guerre fut jeté; l'armée de Bourgogne fut convoquée; elle se réunit et marcha. Mais on allait avec répugnance à cette guerre, et les ennemis de Protade fomentaient avec activité l'esprit de sédition parmi les soldats. Quand on fut arrivé à Cérisy, ces fâcheuses dispositions avaient déjà fait leurs derniers progrès. Comme l'armée d'Austrasie approchait, les leudes de Bourgogne allèrent vers Théodoric et le conjurèrent de renoncer à son entreprise. Mais Protade, repoussant leurs exhortations, persuada au roi de persévérer. Alors et de toutes parts éclata une forcenée révolte. Les soldats saisirent leurs armes et coururent en tumulte, refusant unanimement de combattre, et demandant la mort de celui qui en donnait le conseil. En ce moment Protade, retiré dans la tente de Théodoric, jouait aux dés avec le premier médecin de ce prince. Les soldats arrivèrent et environnèrent la tente. Le roi voulait sortir pour les apaiser et les faire rentrer dans l'obéissance. Mais les leudes, affectant d'hypocrites frayeurs pour sa sûreté, l'en dissua-

dèrent. Ne pouvant donc leur apporter ses ordres lui-même, il leur envoya Uncilène, chargé de leur dire en son nom qu'ils s'éloignassent, et qu'ils cessassent de menacer le maire de son palais. Ce fut en vain; il était trahi. Bien loin de transmettre les ordres du roi, Uncilène en supposa audacieusement de contraires. Il annonça aux soldats que Théodoric leur accordait la mort de Protade. Ces funestes mots prononcés, les soldats, ne croyant plus qu'obéir, se précipitèrent en foule sur la tente, la mirent en pièces avec leur épée, et tout aussitôt Protade fut mort.

Théodoric n'était plus libre de suivre ses résolutions. Il dissimula et céda. On fit la paix sans avoir seulement commencé la guerre. Les deux armées furent en présence et ne combattirent point. Les princes se séparèrent, en apparence réconciliés, en réalité plus irréconciliables que jamais.

Quelques mois passèrent ainsi, pendant lesquels Brunehault et Théodoric ne laissèrent éclater aucun dessein de punir la criminelle violence qu'on leur avait faite. Mais cette feinte mansuétude eut enfin son terme. Le patrice Wolf, l'un des principaux instigateurs de la révolte, fut puni de mort. Uncilène, peut-être plus malheureux, eut les pieds coupés, et fut dépouillé de ses biens.

CHAPITRE IX.

ERMENBERGE (607).

On donna Claude pour successeur à Protade. Claude, né Romain, avait du savoir et de l'enjouement dans l'esprit; de l'aménité dans les mœurs; une ame forte, mais patiente; un caractère sage et conciliant. Il profita des fautes commises avant lui, et ne tomba dans aucune.

Théodoric n'avait point encore de femme légitime. Claude, soit pour faire cesser ses débauches que l'on a dites excessives, soit peut-être pour balancer l'influence qu'exerçait sur lui Brunehault, le sollicitait de former des engagemens plus sages et plus sérieux.

Ce prince cependant avait déjà quatre fils de ses concubines, savoir : Sigebert, Childebert, Corbus, et enfin Mérovée, qui venait à peine de naître, et que le roi de Soissons n'avait point dédaigné d'offrir au baptême. Les coutumes de ce temps, comme on sait, faisaient d'eux, malgré l'irrégularité de leur naissance, de légitimes et suffisans héritiers de la couronne de leur père. Aussi Brunehault, peu jalouse d'entrer en concurrence de pouvoir avec une jeune reine, les protégeait-elle avec de grandes affectations de zèle et d'attachement. Son ambition s'accommodait mieux de

l'impuissante et passagère faveur d'une concubine sans titre et sans nom.

Mais dès-lors se manifestaient quelques changemens dans les vieilles mœurs. Les règles sévères du christianisme étendaient progressivement leur autorité. On n'avait plus une aussi ferme opinion du droit des princes dont la naissance fortuite n'était pas garantie et consacrée par le mariage. L'exclusion de Gondovald n'avait pas eu d'autre prétexte, et l'influence de cet exemple ne pouvait manquer d'être grande. Il se trouvait d'ailleurs des évêques qui s'élevaient déjà avec beaucoup de zèle et de liberté contre le désordre de ces unions imparfaites où se complaisait l'humeur voluptueuse des rois francs. Parmi eux se signalait l'abbé Colomban, dont je conterai bientôt l'aventure. On assure même, et je le répéterai malgré mes doutes, que la déposition, l'exil et la mort de l'évêque de Vienne, Didier, n'eurent point d'autre cause (1). Mais peut-être ce récit ne mérite-t-il pas la confiance que lui ont donnée quelques historiens; car la déposition et l'exil furent l'ouvrage d'un synode d'évêques assemblé à Châlons (2); et la mort, l'effet des conseils donnés par l'évêque de Lyon, Aridius (3).

Tel était toutefois le penchant actuel des opinions. C'est pourquoi déférant enfin aux conseils de Claude,

(1) « Cujus inaudita flagitia vir pontifex Desiderius, zelo timoris Dei » inflammatus, reprimere et corrigere cupiens, tam privatim quam publicè » meliorem vitam arripere, et pœnitudinem facti monebat. » (Adon.)

(2) Frédegaire.

(3) *Idem*.

Théodoric fit choix d'Ermenberge, fille de Witterich, roi des Goths. Trois ambassadeurs allèrent par son ordre en Espagne. C'étaient Aridius, évêque de Lyon; un leude, du nom de Roccon, et le connétable OEpporin. Le prince goth hésitait, car il était informé des habitudes licencieuses du jeune roi. Il fallut renouveler le serment qu'avait exigé un autre roi goth des ambassadeurs de Chilpéric. On jura donc, comme dans ce temps, qu'Ermenberge ne serait jamais dépouillée du titre de reine, et, cette assurance donnée, Witterich ne résista plus.

La jeune princesse quitta l'Espagne et vint à Châlons. L'accueil le plus flatteur l'attendait. Ce ne furent d'abord qu'honneurs et que fêtes. Tout semblait rendre témoignage de la joie et de l'empressement de Théodoric. Mais ces apparences étaient vaines; quelques jours à peine écoulés, tout changea. Quelles pensées entrèrent subitement dans l'esprit de ce jeune prince? Quelle fut la cause de son éloignement et de ses dégoûts? Comment refusa-t-il de partager le lit de la reine? L'histoire l'ignore. Elle sait seulement que Theudelane, sœur de Théodoric, fut d'accord avec Brunehault pour entretenir ses répugnances. En conclura-t-on que ces répugnances étaient sans motif? Un an tout entier passa de la sorte, et ce terme venu, bien loin de réparer l'outrage, on y mit le comble. Ermenberge répudiée fut renvoyée avec mépris chez les Goths (1).

(1) Velly, seul, je crois, entre tous nos historiens, refuse d'admettre ce récit du mariage d'Ermenberge. Le témoignage si parfaitement cir-

Witterich ressentit profondément son injure. Sans délibérer, il envoya vers Chlotaire, puis vers Théodebert, puis enfin vers le roi des Lombards Agilulph, pour persuader à ces princes de s'associer à la vengeance qu'il se proposait. Il ne la voulait ni imparfaite ni lente. La prompte invasion des Etats de Théodoric, son expulsion, sa dégradation, même sa mort, c'était jusqu'où s'étendaient les desseins et les ressentimens du roi goth. L'espoir du partage offert séduisit les princes. Ils prirent tour à tour les engagemens qu'on exigeait d'eux, et ce monstrueux projet d'alliance se réalisa. Une effroyable tempête allait fondre sur Théodoric. Mais de si difficiles négociations avaient consumé bien du temps. Au moment qu'elles s'achevaient, une maladie dangereuse surprit Witterich. Enfin vint la mort, qui délivra le roi de Bourgogne de cet implacable ennemi. Avec lui tomba l'alliance, et tout avorta.

A cet événement s'en rattache un autre de moindre importance, mais qu'il ne faut pourtant pas négliger, soit parce qu'il fournit de nouvelles preuves de ce

constancié de Frédegaire ne lui paraît mériter aucune créance. S'il en était ainsi, je ne verrais plus quelle partie de cette chronique il ne faudrait pas rejeter.

Velly demande « quel fond on peut faire sur un fait qui a besoin de » sortilége pour l'étayer? » Celui-ci n'a aucun besoin de sortilége, et je n'en trouve d'ailleurs nulle trace dans Frédegaire.

Velly tire avantage du silence de Jonas. Le moine Jonas écrivait l'histoire de saint Colomban, et non de Théodoric.

Enfin Velly objecte que : « Si l'Espagne eût reçu un si sanglant ou- » trage, elle se fût du moins mise en devoir d'en prendre vengeance. » Mais c'est justement ce qui arriva.

progrès des opinions et des mœurs, dont j'ai déjà montré quelque chose; soit parce qu'il pourra aider à comprendre comment était devenue possible l'une des révolutions qu'on verra bientôt éclater. L'abbé Colomban, habile et célèbre moine, était venu tour à tour de l'Irlande dans la Grande-Bretagne, et de la Grande-Bretagne dans les Gaules. Il avait fondé un monastère à Luxeuil, où s'assemblaient de tous côtés de nombreux disciples, attirés par le bruit de ses vertus et de son savoir. Frappé des récits qu'on lui en faisait, Théodoric eut le désir de l'entendre; il vint à Luxeuil. Le moine avait un zèle inflexible et une témérité de vertu qui n'admettait point de ménagemens. Son langage fut austère et injurieux. « Pourquoi le roi consumait-il ses jeunes années dans la » débauche et dans l'adultère? Pourquoi se refusait-il » aux chastes voluptés d'une union légitime? C'était » de la couche d'une noble reine que devait sortir la » race royale, et non des infâmes embrassemens de » ses concubines. »

A quelque temps de là, Brunehault étant dans sa maison de Bourcheresse, le saint abbé s'y rendit. Informée de sa venue, la reine alla aussitôt vers lui, faisant mener avec elle les quatre fils de Théodoric: « Que me veulent ceux-ci? » demanda le moine. — « Ce sont les enfans du roi, répondit Brunehault, » qui viennent chercher ta bénédiction. » — « Ils ne » la recevront point, s'écria l'abbé; et sachez tous » qu'ils ne porteront jamais le sceptre royal, car ils » sont de mauvaise et criminelle naissance. »

Une si éclatante offense ne pouvait manquer d'irriter l'orgueil de la reine. Elle révélait d'ailleurs un ennemi opiniâtre et audacieux, et qui, rendu considérable par sa renommée, ne pouvait plus être impunément méprisé. Des ordres furent donnés à l'instant pour retenir les moines de Luxeuil dans leur monastère, et pour leur interdire de se répandre au-dehors. Colomban, blessé de ces ordres, en voulut obtenir la révocation. Il partit pour Espoisse, où était le roi. Ce prince, à qui son caractère et sa piété inspiraient encore une grande vénération, le voulait accueillir généreusement et avec honneur. Il envoya au devant de lui, et lui fit apporter avec d'autres présens quelques mets soigneusement préparés. Mais le moine les rejeta dédaigneusement, disant : « Le Très-Haut » réprouve les dons des impies. » Et en même temps, ceux qui étaient venus avec lui se précipitant, tout ce qu'on apportait fut mis en pièces, jeté contre terre et foulé aux pieds.

Théodoric, quelque ressentiment qu'il en eût, souffrit cependant cette nouvelle injure avec patience. Mais il ne changeait rien à sa vie, et tenait peu de compte des exhortations de l'abbé. Celui-ci alors, poussant encore plus loin qu'il n'avait fait jusque-là le zèle et la hardiesse, adressa au prince une lettre pleine de reproches, où se mêlaient même de formelles menaces d'excommunication. Cette entreprise, qui passait de beaucoup les pouvoirs religieux de l'abbé, servit merveilleusement les desseins secrets de la reine. Les leudes furent indignés, et les évêques eux-

mêmes ne dissimulèrent pas leur improbation. On se mit à faire l'examen des doctrines que préconisait Colomban, et des règles qu'il avait imposées à son monastère. On trouva des premières, qu'elles étaient équivoques ; des secondes, qu'elles étaient étranges, et ne se pouvaient tolérer. Le roi alors alla à Luxeuil. « D'où vient, demanda-t-il à l'abbé, que tu t'écartes » des usages établis par les évêques ; et quelle raison » as-tu d'empêcher que l'entrée de ta maison soit ou» verte aux chrétiens ? Tu cesseras d'en faire un lieu » mystérieux et inaccessible, ou il te faudra renon» cer à ma protection et à mes largesses. » — « J'y re» nonce, répondit, avec une dure fierté, Colomban. » Si ton dessein a été de détruire notre retraite et d'a» bolir notre discipline, entends ce qu'il arrivera de » toi-même : ton empire croulera, et tu périras, et » de toute ta race il ne restera rien. »

Continuant ainsi, et s'abandonnant aux véhémentes inspirations de sa douleur, il poursuivait le roi des plus vifs reproches et des plus offensantes menaces. Enfin le roi : « Tu te flattes, dit-il, que, lassé » de tant de provocations, je t'accorderai la glorieuse » couronne du martyre. Ne l'espère point ; je n'ai pas » si peu de prudence pour commettre une telle faute. » Reviens toi-même à de plus sages conseils, et rentre » dans la salutaire voie que tu as quittée. » Mais les leudes, moins faciles et moins patiens, criaient à l'envi qu'ils ne le voulaient plus souffrir en ce lieu. « Je n'en sortirai point, leur répondit-il, à moins d'en » être arraché par la force. » On l'en chassa cepen-

dant, et Bandulf, l'un de ces leudes, le mena en exil dans la ville de Besançon.

L'abbé s'obstinait dans sa résistance. Comme on usait de ménagemens envers lui dans son exil, il en profita et s'enfuit. Il revint à Luxeuil. Le roi, irrité, y envoya aussitôt le comte Berthaire avec une troupe de soldats. Ceux-ci, l'exhortant d'abord à la soumission, le pressèrent avec de vives instances de retourner volontairement dans le lieu que le roi lui avait assigné pour exil. Mais lui, toujours plus opiniâtre : « Je » ne crois point, leur dit-il, qu'il soit agréable à Dieu » que j'aille de nouveau dans une ville dont je ne suis » sorti que pour obéir à la voix du Christ. » On persista ; il ne fléchit point. Cependant les ordres du roi étaient rigoureux et ne souffraient point de retardemens. L'abbé reconnut enfin que s'il la rendait nécessaire on ne craindrait plus d'avoir recours à la violence. Alors il se résigna. Mais, pendant qu'il prolongeait ses refus, Berthaire était retourné vers Théodoric, et de nouvelles dispositions avaient été prises. Ce n'était plus d'un exil temporaire et dans l'une des villes du royaume, qu'il était question ; mais d'une expulsion irrévocable hors de toutes les terres de la dépendance du roi. Colomban donc fut conduit à Nantes où il s'embarqua avec le dessein de se réfugier en Irlande. Mais, repoussé de cette côte par une tempête, il tourna vers l'Italie et y fonda une nouvelle abbaye au lieu de Bobbio.

Si l'on considère l'esprit de ce siècle, l'influence qu'exerçaient les hommes voués au service de Dieu,

la réputation de sainteté qu'avait déjà Colomban, on ne doutera guère que cette longue et éclatante résistance, cette condamnation répétée des attachemens de Théodoric, ces malédictions et ces prophéties prononcées contre lui-même et contre sa race, n'aient troublé les sentimens du peuple, et, en accréditant l'opinion que les enfans du roi ne régneraient point, n'aient contribué en effet à les empêcher de régner.

CHAPITRE X.

RUINE ET MORT DE THÉODEBERT (610-612).

La funeste issue de la tentative de Protade imposait de grands ménagemens à Théodoric et à Brunehault. Ils dévoraient leurs vieilles injures, et n'eussent osé rien entreprendre contre l'Austrasie. A moins que le temps ou des événemens imprévus ne fissent fléchir l'indocile opposition des leudes, il fallait renoncer à toute vengeance, et garder la paix.

Mais cette disposition des esprits agissait diversement dans les deux royaumes. En même temps qu'elle ôtait en Bourgogne toute confiance à Théodoric, en Austrasie elle enflait celle de Théodebert. Encouragé par l'heureuse épreuve qu'il en avait faite, celui-ci s'accoutumait à croire que, quelque chose qu'il

lui plût d'essayer contre son frère, il y rencontrerait désormais peu d'obstacles. C'était une dangereuse persuasion, et à laquelle ne pouvait pas long-temps résister l'ambition d'un si jeune prince. Elle y céda en effet, et fournit imprudemment à Théodoric l'occasion qu'il attendait peut-être impatiemment, mais qu'il ne pouvait pas faire naître (1).

L'Alsace avait appartenu antérieurement aux rois d'Austrasie ; mais elle dépendait maintenant du royaume de Bourgogne. Théodoric avait été nourri et élevé dans cette province, et quand Childebert, à son lit de mort, fit la distribution de ses royaumes à ses fils, il ne voulut pas ôter au plus jeune un pays qu'il possédait, pour ainsi parler, depuis sa nais-

(1) Gaillard, emporté par ses préventions un peu outrées contre Brunehault, et voulant à tout prix lui attribuer la mort du roi d'Austrasie, raisonne ainsi : « On ne peut nier, sans renoncer entièrement à l'autorité » de Frédegaire, que Brunehault n'ait allumé la guerre entre Théode- » bert et Théodoric, et n'ait par conséquent causé la mort de Théode- » bert. »

Gaillard confond l'entreprise de Protade, qui eut lieu en 606, où Théodoric était en effet l'agresseur, et que provoqua Brunehault, avec la guerre actuelle, qui ne commença qu'en 610, et où Théodebert était manifestement l'agresseur.

C'est bien ceci qu'on ne peut nier, *sans renoncer à l'autorité de Frédegaire*.

Je ne sais d'ailleurs s'il serait bien de la justice historique, d'imputer à crime, à une reine qui aurait conseillé une guerre, la mort d'un prince qui y aurait succombé.

Au moins faudrait-il que la guerre eût été injuste. Or, après l'invasion de l'Alsace, l'irruption des Allemands et les violences de Seltz, la justice était certainement du parti de Théodoric.

Autant vaudrait, et même mieux, charger de cette mort saint Léonise, lui qui, après sa victoire de Toul, excita Théodoric à persévérer.

sance. Il l'ajouta donc aux possessions qu'il lui assignait, et pendant quatorze ans on s'était fidèlement soumis à sa volonté.

Tout-à-coup, et sans qu'aucune déclaration de guerre eût permis de prévenir son dessein, Théodebert fait irruption en Alsace, et ravage tout comme eussent fait les Barbares (1). Théodoric court aux armes; mais préférant une vengeance plus lente et plus sûre à une plus prompte et plus hasardeuse, avant de mettre son armée en marche, il envoie demander l'alliance et l'appui du roi de Soissons. A l'instant même partent des ambassadeurs de Théodebert, chargés aussi d'aller vers Chlotaire, et de solliciter ses secours. Chlotaire, dont leurs divisions faisaient la force et la sûreté, éluda tour à tour les propositions des deux princes, et annonça la volonté de demeurer neutre. On assure qu'il avait consulté Colomban, et que sa résolution lui était inspirée par le saint abbé.

Mais d'autres négociations s'engageaient. De tristes pressentimens faisaient redouter cette sacrilége guerre; on se ressouvenait de Chilpéric et de Sigebert. Il fut proposé de tenir un plaid où seraient jugés tous les différends, et où se régleraient les limites des deux royaumes. Les rois consentirent, et la ville de Seltz fut le lieu choisi. L'époque venue, Théodoric se mit en chemin avec dix mille soldats. Théodebert fut exact aussi; mais il arrivait avec d'autres

(1) Frédegaire.

desseins et une autre suite. Son armée tout entière était avec lui. Profitant de la sécurité de son frère, il s'était promis de le surprendre et de l'accabler.

Dans le même temps, de nombreuses troupes d'Allemands appelés par Théodebert se précipitaient dans la Bourgogne-Transjurane, et la ravageaient. Deux chefs, les comtes Abbelin et Herpin, assemblèrent à la hâte tout ce qu'ils purent armer de soldats. Ils marchèrent courageusement à la rencontre de ces étrangers, résolus de les combattre, et se flattant de les vaincre. Ils combattirent en effet; mais leurs espérances furent trompées; le nombre et la férocité l'emportèrent. Il y eut un affreux massacre de Bourguignons. Les Allemands vainqueurs pénétrèrent jusque dans le territoire d'Avenche, et ne rétrogradèrent que lorsque l'embarras de leur butin et de leurs captifs les y contraignit.

La situation de Théodoric était désespérée. Surpris au piége le plus odieux mais le plus sûr, il n'avait de choix que la mort, en combattant sans aucun espoir de succès contre l'immense armée qui l'enveloppait, ou la résignation et la honte en abandonnant au plus fort toutes les dépouilles qu'il trouverait bon de lui arracher. Théodoric, prince vaillant, préféra néanmoins le parti de la prudence. Peut-être l'abandonnait-on encore cette fois, et n'avait-il pas même la liberté de combattre. On exigea de lui l'Alsace d'abord, et outre cela la Turgovie, le pays de Sundgau et tout ce qu'il possédait de terres dans la Champagne.

Tel fut pour Théodebert le prix de sa trahison, pour Théodoric celui de sa liberté.

C'en était trop ou trop peu : trop, si l'on voulait ôter à Théodoric tout désir de guerre; trop peu, si l'on voulait lui en ôter les moyens. Il n'était pas sage de croire qu'on pût impunément l'accabler d'outrages, et lui laisser sa puissance. On ne tarda guère à le reconnaître. A peine échappé au joug sous lequel il lui avait fallu se courber, le jeune roi, plein de sa vengeance, en commença les préparatifs. Il y employa une année, disposant les esprits, levant des soldats, assemblant des armes, calculant et aplanissant les obstacles. Sa plus grande crainte lui venait de Chlotaire. Quelle serait la conduite de ce prince? Si, la querelle engagée, il allait prendre parti pour Théodebert, les forces trop inégales des Bourguignons n'y suffiraient plus. Il fallait à tout prix le gagner ou le désarmer. On ouvrit donc de nouvelles négociations avec lui. Mais Chlotaire, profitant sans scrupule des avantages que sa situation lui offrait, non content de refuser comme autrefois son secours, refusait même sa neutralité, à moins qu'on ne l'achetât. La nécessité commandait; Théodoric, quelque regret qu'il en eût, se soumit à ces conditions. Il y eut un traité dans lequel, pour prix de la neutralité que promettait le roi de Soissons, celui de Bourgogne prenait l'engagement de lui rendre, après qu'il aurait triomphé de Théodebert, toute la contrée entre l'Oise et la Seine (1)

(1) Le duché de Deutclenus.

échue à l'Austrasie après la bataille de Dormelle.

Ces précautions prises, Théodoric ne balança plus. Son armée était convoquée à Langres. Sitôt qu'elle fut réunie, il partit et se dirigea par Andlaw sur la ville de Naz (1) dont il s'empara. De Naz, il marcha sur Toul. Il avait prévenu l'armée d'Austrasie, mais de quelques jours seulement. Cette armée était déjà sortie de Metz, et, comme il débouchait dans la vallée de Toul, elle atteignait elle-même les côteaux qui la dominent. On fut peu de temps sans combattre. Il y avait des deux parts trop d'impatience et de haine; de si ardens ennemis ne s'évitent point. Ils se précipitèrent; les efforts et l'acharnement furent pareils, mais non les succès. La fortune cette fois prit parti pour la meilleure et plus juste cause; elle donna la victoire à Théodoric. Les troupes d'Austrasie furent taillées en pièces, et leurs débris mêmes se dispersèrent. On eût inutilement cherché cette armée; elle n'était plus.

Théodebert était vaincu, mais vivant. Il réussit à se dégager de ceux qui le poursuivaient, et rentra dans Metz. La consternation y était profonde; on allait être assiégé, et l'on n'avait plus de soldats. A quelle résolution s'arrêter? S'il se laissait enfermer dans la ville, la perte du roi était infaillible. Il se mit donc à fuir de nouveau, et n'ayant plus d'espérance que dans ses troupes de l'autre rive du Rhin, il traversa les Vosges, et ne s'arrêta qu'à Cologne.

(1) Ou Naix. Ce n'est plus qu'un village.

Les Bourguignons le suivaient. Le saint évêque Léonise était venu de Mayence au-devant de Théodoric, et lui avait dit : « Achève ainsi que tu as commencé ; la nécessité t'y oblige. Ecoute cette fable, » et n'en méprise pas la leçon : Un loup avait sa retraite sur une montagne ; ses enfans étant devenus » grands, voulurent essayer leur force et commencer » à chasser. Le loup les fit monter au plus haut de la » montagne, et leur dit : Regardez de tous côtés, mes » enfans ; aussi loin que votre vue puisse s'étendre, » il n'y a pour vous que des ennemis. Commencez » donc ; mais souvenez-vous qu'il vous faudra poursuivre et finir. »

Théodoric n'avait point d'autre dessein. Son armée franchissait déjà les Ardennes, et en peu de jours elle vint camper à Tolbiac. Mais Théodebert avait déjà une armée. Les Thuringiens, les Bavarois, les Saxons, tous les tributaires de la rive droite du Rhin lui avaient envoyé leurs soldats. Il sortit donc de Cologne, non moins redoutable qu'à Toul, et plein d'espérance. Au bruit de sa marche, Théodoric suspendit la sienne. S'il était vaincu, il ne se serait que trop avancé ; s'il triomphait, la victoire lui ouvrirait et abrégerait tous les chemins. Ce fut donc à Tolbiac qu'on se rencontra, dans la même plaine où s'étaient décidées les grandes destinées de Chlovis. Le nombre des combattans était immense ; leur ardeur, furieuse et infatigable. Les Germains de Théodebert, plus impétueux, avaient l'avantage que donnent une grande force de corps et une taille élevée ; les Bourguignons

de Théodoric, plus dociles à la discipline, ne leur cédaient point en courage, et l'emportaient par l'expérience de la guerre. On n'avait pas vu de long-temps une si longue et si terrible bataille. Tous comprenaient que ce serait la dernière, et qu'il s'y agissait de l'empire. On ne combattait pas seulement pour vaincre, mais pour ne pas cesser de régner. Le choc en quelques endroits fut si rapide et si violent, que la place manquait pour se mouvoir et pour faire usage de ses armes. Il n'y avait de champ ni pour l'attaque, ni pour la défense; ni pour le courage, ni pour la peur. On mourait sans blessure; on expirait sans pouvoir tomber, tant étaient pressés ces rangs de cadavres (1). Toutefois, et après d'incroyables vicissitudes d'heureux et de contraire succès, les Germains, moins persévérans, se lassèrent. Ils fléchirent, mais sans se rompre; ils reculaient, mais ne fuyaient pas. Ce ne fut, jusque sous les murailles de Cologne, qu'une longue succession de combats et une effroyable continuité de massacres. L'épée fit en cette bataille ce qu'avait fait la fuite à celle de Toul; l'armée de Théodebert était comme anéantie.

Ce malheureux prince s'était jeté dans Cologne,

(1) Frédegaire. — La même chose arriva à la bataille de Rosbec, en 1382. « Là fut un mons et un tas de Flamands occis moult long et » moult hault; et de si grand foison de gens morts comme il y ot là, on » ne vit oncques si peu de sang issir qu'il en issit, et c'estoit au moyen de » ce qu'ils estoient beaucoup d'esteints et estouffés dans la presse... Ce » Philippe d'Artevelle, on trouva qu'il n'avoit plaies nulles du monde, » dont il fut mort, si on l'eust pris en vie; mais il fust esteint en la » presse... » (Froissart, liv. 2, chap. 197 et 198.)

résolu d'y prolonger la lutte et de s'y défendre courageusement. Mais la ville était déjà investie, et Théodoric faisait d'horribles menaces. « Elle périrait par » le feu, et ses habitans par le fer. Nulle espérance de » grâce, à moins que, mort ou vivant, le roi d'Aus- » trasie ne fût livré à son ennemi. » Il le fut. Quelques-uns de ses serviteurs le tuèrent, et les habitans jetèrent du haut de leurs remparts sa tête à Théodoric. Il avait un fils, tout jeune enfant, qui se nommait Mérovée. Son âge eût suffi, à défaut d'autre titre, pour le recommander à la pitié. Il n'en obtint pas. Sur un signe du roi de Bourgogne, un soldat le saisit par les pieds, et le lança violemment contre une muraille. La tête fut brisée, et il n'y eut plus, pour hériter de Théodebert, que le meurtrier de son fils.

Quelques-uns font d'autres récits. Suivant eux, Théodebert était sorti de Cologne et avait traversé le Rhin. Berthaire, envoyé à sa poursuite, l'atteignit et le ramena. Traîné devant son frère, celui-ci lui fit couper sa chevelure, le dépouilla des ornemens de la royauté, et l'envoya captif à Châlons (1). D'autres vont plus loin : Théodebert, trahi par les siens, disent-ils, tomba au pouvoir de Théodoric. Théodoric l'envoya à Brunehault; Brunehault le fit enfermer dans un monastère, et à peine s'était-il écoulé quelques jours, que non contente de cette dégradation, elle donna ordre de le mettre à mort (2). Lequel de ces

(1) Frédegaire.
(2) Jonas.

trois récits préférer ? Le premier a pour lui le nombre et la conformité des témoignages (1). Peut-être a-t-il aussi la vraisemblance ; car l'odieuse et prompte mort de Mérovée semble être une preuve que son père n'était déjà plus. On comprend à peine le détestable meurtre d'un si jeune enfant; mais il s'expliquerait encore moins avant celui de Théodebert, et pendant qu'on eût hésité et délibéré sur le sort qui serait fait à ce roi. Qu'importait que le fils vécût, si le père lui-même vivait ?

Théodebert, prince faible, n'avait que des passions. Il avait le goût de la guerre ; non le génie. Il avait l'ardeur de l'ambition ; non l'habileté. De la volupté, il n'en connaissait que les emportemens et les désordres. Une jeune esclave lui parut belle (2); il crut l'aimer, et la donna pour reine à l'Austrasie. Une plus belle lui inspira des désirs (3); il tua la première de sa propre main. Ni jugement, ni intelligence, ni modération, ni sagesse. Mais il mourait à vingt-sept ans. Peut-être, avec l'âge, fût-il devenu un moins mauvais roi. Ses malheurs excitent à l'indulgence. Ses injustices eussent excusé de moindres malheurs.

(1) Aymoin, Adon, *Gesta reg. Franc.*
(2) Bilichilde.
(3) Theudichilde.

CHAPITRE XI.

MORT DE THÉODORIC (612).

Théodoric acquérait donc un second royaume. Il devenait roi d'Austrasie par droit de conquête et de meurtre; il avait vaincu, et il héritait. Mais à peine sorti d'une si périlleuse guerre, une autre, éclose de ses triomphes mêmes, allait éclater. Chlotaire, qui avait tant abusé de ses embarras et de ses périls, craignit qu'il n'abusât à son tour de ses succès et de sa puissance. Il ne se fiait plus au traité, et prévoyait que ce prince aurait quelque répugnance, victorieux qu'il était, à se croire étroitement engagé aux dures conditions qui lui avaient été déloyalement imposées. C'est pourquoi, violant lui-même la convention sous le prétexte de l'exécuter, sitôt qu'il eut vu la guerre allumée entre les deux frères, et la première bataille perdue par Théodebert, sans vouloir attendre les suites, ni recevoir du vainqueur ce que celui-ci ne voudrait peut-être plus accorder, profitant de l'éloignement des deux armées qui se préparaient à combattre de nouveau sur les bords du Rhin, il se jeta prématurément sur le pays dont la restitution lui était promise, et s'en empara.

Cette violence, peut-être prudente, mais qu'une extrême défiance pouvait seule expliquer et autoriser,

offensa la fierté de Théodoric, et fournit, si elle ne les fit pas naître, un assez plausible prétexte aux desseins que lui attribuait le roi de Soissons. Théodoric toutefois n'eut pas immédiatement recours à la force. Il se réduisit d'abord à négocier et à menacer. Une ambassade fut envoyée à Chlotaire. On lui proposait d'abandonner à l'instant tout le territoire dont il avait pris possession. S'il refusait, c'était la guerre. Chlotaire se prévalait du traité ; Théodoric, de sa violation. L'accord était difficile ; il ne se fit point.

Théodoric se préparait à de grands efforts, et peut-être à une grande conquête. La réunion des royaumes francs était la constante ambition de ces princes. Chlotaire d'ailleurs, fils de Frédegonde, avait peu de ménagement à attendre du petit-fils de Sigebert et de Brunehault. La fortune, en précipitant Théodebert, semblait préparer sa chute. Ces forces, redoutables quand elles étaient divisées, irrésistibles maintenant qu'elles étaient unies, l'allaient infailliblement accabler. Une prudence vulgaire eût peut-être conseillé au roi de Soissons de détourner par quelques condescendances le grave péril qui le menaçait. Une prudence plus élevée persuadait peut-être que le péril, qui ne pouvait guère que se différer, serait moins grand avant que la nouvelle domination de Théodoric se fût affermie, et pendant que le ressentiment de leur défaite récente rendait encore la fidélité des peuples d'Austrasie incertaine.

La guerre donc étant résolue, les deux armées d'Austrasie et de Bourgogne s'assemblèrent et pénétrè-

rent sur le territoire du roi de Soissons. Mais à peine commençaient-elles à s'y engager, que la Providence fit intervenir l'un de ces événemens décisifs et inattendus avec lesquels elle se plaît quelquefois à confondre les plus sages desseins des hommes, et à renverser, comme d'un souffle, la puissance des plus grands rois. Théodoric venait d'arriver à Metz. Tout-à-coup la dyssenterie le saisit, et il mourut (1).

Ces grandes et soudaines morts qui font tant et de si prompts changemens dans l'Etat, passent rarement sans que l'imagination des peuples leur cherche de mystérieuses causes. Tout dans celle-ci favorisait cette vieille et universelle inclination des esprits : l'âge du prince, la ville suspecte où il était attaqué, les événemens graves et prochains dont sa mort venait, avec tant d'opportunité, rompre le nœud. Aussi l'opinion s'est-elle répandue et accréditée qu'il avait péri par le poison. Mais au lieu de l'attribuer ou aux terreurs de Chlotaire, ou à la haine des grands d'Austrasie, ou à la vengeance des serviteurs de Théodebert, des chroniqueurs, peu attentifs aux intérêts de ce temps et aux vraisemblances, ont inconsidérément imputé ce crime à la reine (2).

Mérovée, disent-ils, n'était pas le seul enfant de Théo-

(1) Frédegaire. — Jonas. — *Theodoricus divinitùs percussus inter flagrantis ignis incendia mortuus est*. Telle est la phrase de Jonas. Et Gaillard y trouve l'idée du poison ; Pasquier, celle d'un coup de tonnerre. L'imagination des traducteurs produit quelquefois d'étranges interprétations.

(2) Aymoin. — Adon.

debert. Il avait d'autres fils; il avait aussi une fille que sa merveilleuse beauté préserva du funeste sort de ses frères. Saisi à sa vue d'une passion vive et subite, Théodoric résolut, non-seulement de l'épargner, mais de l'épouser. Brunehault, dont ce dessein menaçait et inquiétait l'ambition, fit de grands efforts pour en empêcher l'accomplissement. Un jour qu'elle insistait avec plus de ténacité : « Braveras-tu, demanda-t-» elle à Théodoric, les censures des évêques et les » murmures des Francs? Ne sais-tu point de qui » elle est fille? Mettras-tu dans ton lit ta nièce? » — Son père était donc en effet mon frère, s'é-» cria le roi, et sa mort fut un fratricide? » Et dans la forcenée colère qui le transportait, ayant saisi son épée, il osa, ce malheureux prince, en menacer la tête de son aïeule. Celle-ci, irritée et épouvantée, vengea la menace du crime par le crime même. Son petit-fils avait voulu lui donner la mort; elle la donna à son petit-fils.

Mais ce récit ne mérite aucune créance. Aymoin, qui en est l'inventeur, n'a pas pris garde que par l'âge où était mort le roi d'Austrasie, sa fille, s'il en avait une, ne pouvait être encore qu'une jeune enfant inhabile à inspirer de l'amour. Il n'a pas fait attention que Brunehault, de qui l'esprit n'était dépourvu ni de pénétration ni de prévoyance, n'eût point choisi, pour ôter la vie à son petit-fils, le moment où il lui importait le plus qu'il la conservât; lorsque sa puissance en Austrasie était encore chancelante, et qu'il s'apprêtait enfin à satisfaire les vifs ressentimens qu'elle

gardait contre la race de Frédegonde et de Chilpéric. Aymoin, venu tant d'années après Frédegaire et Jonas, ne doit pas leur être préféré.

Les premiers effets de cet événement furent aussi prompts que lui et non moins funestes. A peine l'armée en eut-elle reçu la nouvelle, il n'y eut plus d'armée. Soit trahison ou terreur, on se désunit à l'instant, on se retira, on se dispersa. Ceux d'Austrasie, les premiers, sortirent du camp, se prétendant affranchis du devoir militaire par la mort du roi. Ceux de Bourgogne, à leur tour, entraînés par la défection de leurs alliés, incertains du sort qu'allait avoir leur pays, ne sachant plus qu'entreprendre ni à quel commandement obéir, suivirent l'exemple donné et repassèrent précipitamment leur frontière. Brunehault, restée seule dans la maison de Théodoric pour en soutenir la fortune, n'avait pas si peu d'ennemis parmi les hommes puissans des deux royaumes, qu'il lui fût facile d'y faire reconnaître son autorité, et qu'un ordre d'elle suffît en de tels momens pour imposer à l'armée et prévenir sa dispersion. Chlotaire, doublement heureux, et de l'agression commencée, et du subit abandon de ce dessein, se trouva, par un merveilleux retour de fortune, dans cette étrange et favorable situation d'avoir la guerre sans qu'on la lui fît, d'être en armes sans qu'on y fût contre lui, de pouvoir agir en ennemi sans en craindre et sans en rencontrer devant soi. En paix s'il voulait, en guerre s'il le jugeait préférable, c'était peu que la mort imprévue de son rival l'eût mis inopinément hors de péril, par une ad-

mirable combinaison de circonstances également fortuites; il était maître, et pouvait, dans cet événement, acquérir tous les avantages qu'il en oserait retirer.

Théodoric n'avait vécu que vingt-cinq ans, et il en avait régné plus de seize. Ce règne serait mémorable; car il s'y fit d'éclatantes choses: la défaite et la soumission des Gascons; la défaite et l'abaissement de Chlotaire; la défaite et la ruine de Théodebert; Dormelle, Étampes, Toul, Tolbiac. Le jeune roi avait un courage brillant et la fortune lui était favorable à la guerre. Mais sa renommée se flétrit dans les cruautés et dans la débauche. Mais l'inflexible et hautaine domination de son aïeule offensa les grands et affaiblit leur fidélité. Il est incertain si les services qu'elle lui rendit par son habileté et par sa constance ne le cèdent pas au tort que lui firent ses emportemens. Quelques-uns nient que le supplice de Didier ait été un crime; au moins était-ce une faute. On nie aussi que l'expulsion de Colomban fût une faute; au moins était-ce un malheur. Quels souvenirs, d'ailleurs, et quelle louable action qui ne s'effacent devant le détestable meurtre de Théodebert et de Mérovée? Horreur et malédiction à ce roi taché du sang de son frère et de son neveu! Quelque grande qu'on veuille faire la part qu'eut Brunehault à ces crimes, celle de Théodoric est toujours trop grande.

CHAPITRE XII.

MORT DE BRUNEHAULT (613).

Surprise, mais non abattue par cet événement désastreux et inopiné, Brunehault, isolée, privée d'appuis, pressée par Chlotaire, menacée en Austrasie, pliant déjà sous le faix de l'âge, n'ayant de droits que les droits incertains de quatre faibles enfans, Brunehault ne démentit cependant ni son caractère, ni sa renommée. Elle embrassa hardiment le double dessein de maintenir au trône la descendance illégitime de Théodoric, et de perpétuer la réunion des royaumes de Bourgogne et d'Austrasie. Peut-être était-ce trop entreprendre. Peut-être eût-elle prévenu de grands malheurs en accordant un roi à l'Austrasie, et en cessant de prétendre à la gouverner. Mais son orgueil ne pouvait s'abaisser à de si timides conseils. Sigebert, l'aîné des fils de Théodoric, fut proclamé roi des deux royaumes.

Les difficultés cependant étaient grandes, et, pour tout autre courage, accablantes et insurmontables. Chlotaire réduit à lui-même, cette guerre en eût suscité de peu dangereuses. Je ne sais même s'il n'eût pas fallu s'en féliciter pour les occasions qu'elle offrait à ce nouveau règne, de s'affermir promptement par des succès et par des triomphes. Mais Chlotaire trouvait de formidables auxiliaires qui doublaient sa puissance

par l'appui qu'ils lui apportaient, et par les forces qu'ils retiraient à son ennemi. C'étaient à la fois les leudes de Bourgogne et ceux d'Austrasie : ceux-ci, dont l'ancienne haine contre Brunehault s'était aigrie par le dépit de leur dernière défaite; ceux-là, qu'animait la crainte d'une plus longue oppression, et qui, fatigués de l'abaissement où les avait retenus cette reine pendant le règne de Théodoric, aspiraient impatiemment à recouvrer leur indépendance et leur pouvoir.

Avec ces ressentimens divers, et en quelque sorte privés, des intérêts communs et des scrupules de même nature. D'un côté, le désir toujours contraire à celui des princes, de conserver la division des royaumes. « Serait-il satisfait avec Brunehault? Son insa-
» tiable ardeur de domination s'y réduirait-elle?
» Qu'en pouvaient-ils attendre de plus? Qu'une de
» ces couronnes fût mise sur la tête du second fils de
» Théodoric. Mais Brunehault en déposerait-elle la
» régence, et les deux royaumes cesseraient-ils d'être
» réunis sous sa dure et inflexible domination? De
» plus favorables conditions seraient acceptées par
» Chlotaire, sinon pour diviser la souveraineté, au
» moins pour séparer les gouvernemens. »

D'un autre côté, la naissance illégitime de Sigebert et de ses frères. Autrefois on se serait fait scrupule de leur contester l'héritage; maintenant on s'en faisait de le leur laisser. Le changement était déjà presque complet dans les opinions; il ne restait plus qu'à le faire entrer dans la politique et dans le droit positif.

Les évêques le favorisaient avec zèle; les grands, avec toute l'ardeur de leur haine et de leur ambition.

Il en était un en Bourgogne, à qui son office et son caractère donnaient un dangereux ascendant. On le nommait Warnachaire, et il était maire du palais dans ce royaume. Ferme et habile, c'étaient ses vertus; perfide et ambitieux, c'étaient ses vices. En Austrasie, prédominaient Arnould et Pepin; Pepin, le premier que nomme l'histoire dans cette race destinée à une si haute fortune; tous deux puissans, tous deux ennemis de Brunehault, et accrédités parmi les leudes.

La reine toutefois ne montrait ni découragement, ni incertitude. Tout ce qui pouvait se prévoir fut prévu; tout ce qui pouvait être entrepris fut exécuté. Son activité croissait à l'égal de ses embarras et de ses périls. A peine les premières dispositions étaient-elles prises à Metz, qu'elle se hâtait d'accourir à Worms avec Sigebert. Placée en ce lieu au centre des deux Austrasies gauloise et germaine, elle y commandait avec plus de promptitude et de liberté, et plus rapprochée des provinces de l'autre rive du Rhin, il lui était aussi plus facile de les retenir dans la soumission. Poussant plus loin la prudence, elle résolut de s'assurer encore mieux la fidélité et l'appui des Thuringiens. Elle leur envoya Sigebert. Mais il fallait des guides et des conseillers à ce jeune prince. On lui donna Alboin, serviteur fidèle, et Warnachaire, qui déjà prenait des engagemens avec le roi de Soissons. Aussi ce voyage, si opportun en apparence et si néces-

saire, eut-il des résultats tout contraires à ceux qu'en espérait Brunehault. Les peuples embrassaient déjà sa querelle, quoique faiblement et avec froideur. Les secrètes machinations de Warnachaire les en eurent bientôt détachés.

On dit, pour excuser cette trahison, qu'elle ne fut qu'une sorte de rétribution et de représaille. Brunehault, s'il faut ajouter foi à un récit que les vraisemblances démentent, avait découvert les intelligences pratiquées entre le maire de Bourgogne et Chlotaire. Irritée en même temps et épouvantée, elle envoya à Alboin une lettre où, racontant les coupables desseins de Warnachaire, elle ordonnait de le saisir à l'instant et de le tuer. Alboin, soit que sa fidélité fût déjà moins sûre; soit qu'il eût des doutes sur la sincérité des révélations faites à la reine; soit qu'il jugeât plus sage de dissimuler, et trop dangereux, dans l'état présent des affaires, de hasarder une violence qui fournirait de nouveaux prétextes aux mécontentemens des seigneurs; soit enfin que Warnachaire, rendu défiant par son crime même, évitât trop diligemment les embuches auxquelles il se sentait exposé, Alboin, ou ne put pas, ou ne voulut pas exécuter l'ordre décisif qu'on lui apportait. C'eût été peu; mais par une inconséquence bizarre, voulant détruire la fatale lettre, il se contenta de la déchirer et d'en jeter négligemment les lambeaux. Un serviteur de Warnachaire l'observait. Etonné de cette action d'Alboin, il recueillit les lambeaux, les rapprocha, et découvrit tout. Warnachaire alors, informé du sort que lui ré-

servait Brunehault, chercha son salut dans la ruine de ceux qui avaient résolu la sienne.

N'acceptons qu'avec défiance ces explications équivoques que ne manquent guère de donner les traîtres après le succès de leurs trahisons. Le crime ne leur suffit pas, profitable; ils le veulent encore légitime et justifié. Ils crient au parjure en manquant de foi, et au meurtre les mains dégouttantes de sang. Fraude méprisable et vulgaire! Warnachaire conserva jusqu'à la fin sa puissance; on lui laissa le commandement de l'armée; il ne cessa pas un instant d'avoir en ses mains la fortune et la vie même de la race de Théodoric. Est-ce ainsi qu'eût fait Brunehault si, instruite de ses perfidies, elle eût déjà porté contre lui un arrêt de mort? Warnachaire a vendu ses maîtres : il a mérité l'infamie, et je l'y dévoue.

Déjà se révélaient les desseins et les espérances des factieux. Chlotaire, que sollicitaient Arnould et Pepin, se déterminait enfin à la guerre. Laissant la Bourgogne, où l'esprit de révolte se développait avec moins de rapidité, il marcha en Austrasie, et n'y trouvant que des auxiliaires au lieu d'ennemis, il arriva en peu de jours sur le territoire d'Andernach. Brunehault, voulant retarder ses progrès, essaya, à défaut d'armée, de l'arrêter par des négociations. Elle lui envoya deux ambassadeurs, le comte Herpon et Chadoin. Ceux-ci donc lui vinrent demander la paix, lui représentant que ces terres étaient l'héritage des fils de Théodoric, et l'exhortant avec de vives instances à s'en éloigner. Mais le prince niant les droits de Sige-

bert et de ses frères, affermi d'ailleurs dans son ambition par le nombre toujours croissant des leudes qui la secondaient : « Allez, leur dit-il, et rapportez » ceci à la reine : elle ne veut pas la guerre? J'y re» nonce. Elle prétend que je retourne à Soissons? J'y » consens. Si les chefs des Francs l'ordonnent ainsi, » j'y consens. Qu'ils se rassemblent et qu'ils jugent. » Quelle que soit leur décision, je fais serment de » l'exécuter. »

Chlotaire ne se laissait pas abuser par les artifices de Brunehault; elle, à son tour, ne cédait pas à ceux de Chlotaire. Au lieu du plaid, auquel il la conviait, elle assembla une armée. Tout ce qui lui restait de soldats en Austrasie, elle l'appela, et l'entraîna avec elle dans l'ancien royaume de Théodoric. Ce fut là qu'elle réunit toutes ses ressources, n'osant plus se fier à la foi douteuse des peuples conquis, et s'abandonnant, pour dernière espérance, à la vieille fidélité de ses Bourguignons.

Mais Warnachaire revenait déjà de la Thuringe avec Sigebert, et il rentrait en Bourgogne en même temps que la reine. A peine y était-il arrivé, les trames coupables s'étendirent et se fortifièrent. Il y eut d'actives correspondances et de mystérieuses réunions. On en vint au point de délibérer, dans un conseil de leudes et d'évêques, comment on ferait périr Brunehault et ses fils, et comment on livrerait la Bourgogne au roi de Soissons. Pour dépouiller la race de Théodoric, il ne fallait rien moins que l'exterminer. Mais, dans ces grands trafics de royaumes,

un meurtre n'arrête guère, et le marché ne se rompt pas pour un peu de sang.

Les conditions étaient déjà faites. Chaque trahison avait sa garantie et son prix. Le patrice Aléthée, le duc Sigoald, le duc Roccon, le duc Eudelan, le connétable Herpon, le comte Radon, et d'autres encore. On accédait au parti, mais en stipulant son salaire. Il se faisait un scrupuleux échange d'infâmes sermens; les uns jurant le parjure; les autres, de l'honorer et de le payer. On distribuait les richesses, les dignités, les commandemens. Herpon serait duc, et gouvernerait les provinces transjuranes. Radon administrerait l'Austrasie, et serait maire du palais. Warnachaire, plus utile encore, mais aussi plus ambitieux et plus prévoyant, aurait la Bourgogne, et la dignité de maire du palais deviendrait pour lui viagère et irrévocable; concession funeste et où se marque et s'annonce le déclin de l'autorité des rois francs.

Cependant l'armée achevait de se réunir, et s'il en fallait juger par le nombre, elle pouvait maintenant combattre et vaincre. Sigebert, ou plutôt Warnachaire, en prit le commandement. Ils se dirigèrent vers la Champagne, entrèrent sur le territoire de Châlons, et arrivèrent jusqu'aux bords de l'Aisne. Chlotaire, au premier bruit de ces mouvemens, les imita et se mit en marche. Beaucoup d'entre les leudes d'Austrasie avaient déjà passé dans son camp. Bientôt les armées se rencontrèrent, et l'on se prépara comme pour une sérieuse bataille. Les lignes se formaient; les colonnes s'ébranlaient et se déployaient; les postes

prescrits étaient occupés. Que le signal se donnât, à l'instant commençait l'affreuse mêlée. Warnachaire en donna un en effet ; mais, au lieu d'un signal de guerre, ce fut un signal de fuite et de trahison. Aucun des soldats de Sigebert n'y désobéit. Les rangs se rompirent ; le champ qui dut être celui du combat fut abandonné. Tout se dispersa : ceux de l'Austrasie en reprirent incontinent le chemin. Le reste, animé du même esprit de rébellion, retourna précipitamment en Bourgogne. Chlotaire les suivait avec son armée, mais lentement, comme il avait été convenu, de peur qu'une poursuite trop vive et trop menaçante ne leur rendît la volonté de combattre en leur en montrant la nécessité.

Des quatre fils de Théodoric, il y en eut trois qui tombèrent au pouvoir de leur ennemi : Sigebert, Corbus, Mérovée. Childebert, plus heureux, réussit à se dérober. Son sort est resté inconnu ; l'histoire elle-même a perdu sa trace. Chlotaire n'osa tuer Mérovée, qu'il avait offert au baptême, et qui l'appelait du nom de père. Le malheureux enfant alla languir et mourir en Neustrie, dans la maison du comte Ingobad, à la garde duquel il était remis. Sigebert et Corbus furent impitoyablement massacrés (1). Le meurtre des fils de Théodoric acquittait le meurtre du fils de Théodebert.

(1) Anquetil prétend que ce fut Brunehault qui, voulant se concilier l'esprit de Chlotaire, lui livra les enfans de Théodoric. J'ignore sur quel fondement cet historien a cru pouvoir imputer un si grand crime à cette malheureuse reine. Il la présente, dit-il, telle que l'a peinte Mézerai. Peut-être eût-il été plus sûr de remonter aux sources mêmes où Mézerai a puisé. Mais d'ailleurs Mézerai dit formellement que les jeunes princes

Brunehault fuyait. Fille, femme, mère, aïeule et bisaïeule de rois; tout à l'heure puissante, tout à l'heure maîtresse d'une formidable armée et de deux royaumes, la fuite même ne lui était maintenant qu'un faible et douteux secours. Il n'y avait d'asile ouvert nulle part pour cette grande et terrible reine. Theudelane seule, fille fidèle, l'accompagnait et la consolait. Elle franchit pourtant le Jura, et parvint à Orbe; mais Herpon, Herpon le connétable de Théodoric, s'était attaché à sa trace, et ne tarda guère à la découvrir. L'ingrat serviteur, le sujet rebelle et parjure, ne s'arrêta point dans son crime, et si loin que ce crime le voulut conduire, il lui obéit. Il ne craignit pas de violer la retraite de sa bienfaitrice; d'achever, lâche et abject instrument, les malheurs de celle qui avait fait son élévation; de la traîner prisonnière aux pieds de son ennemi (1).

furent livrés par les grands qui s'étaient engagés dans le parti de Chlotaire, et Frédegaire qui mérite bien qu'on le croie quand il s'abstient d'accuser Brunehault, atteste qu'ils furent pris dans leur fuite par les soldats qui les poursuivaient.

Il est vrai qu'Adon va encore plus loin qu'Anquetil; car il assure que Brunehault fit mourir elle-même ses petits-fils. Mais de quel poids est le témoignage d'Adon, et comment l'emporterait-il sur celui de Frédegaire? Quel intérêt eût poussé la reine à ce crime atroce, qui ne pouvait manquer de soulever contre elle le peu qu'elle avait encore d'amis et de serviteurs?

Jonas, l'un de ses plus grands détracteurs, avoue lui-même que les six enfans de Théodoric, car il lui en donne six, furent tous mis à mort par Chlotaire.

(1) Jusqu'où va quelquefois la crédulité, ou l'inattention des vieux chroniqueurs! L'auteur des Gestes raconte sérieusement que Brunehault vint d'elle-même s'offrir à Chlotaire magnifiquement parée et chargée

Comment continuer ce récit ? Comment rapporter des fureurs tellement atroces que, les sachant vraies et certaines, on les croit encore impossibles? Chlotaire avait son camp à Ryonne, sur la Vingeanne. Ce fut en ce lieu que l'infâme geôlier de Brunehault la livra. Le roi, par un déplorable oubli de ce qu'il devait à son rang, ne la voulut pas seulement traiter en ennemi, mais en juge. Sa haine ne trouvait pas assez de satisfaction dans la mort ; il lui fallut de l'opprobre. La reine donc, après quarante-neuf ans passés sur le trône, comparut devant un roi comme une accusée; et ce roi était son neveu ! Autour de lui siégeaient, pour l'assister dans cet odieux simulacre de jugement, les leudes mêmes de la Bourgogne et de l'Austrasie, si coupables envers celle qu'ils allaient juger. Qui le pourra croire ? Chlotaire, sur qui ruisselait encore le sang de Corbus et de Sigebert, eut l'inexplicable courage de l'accuser de leur mort. Il l'accusa d'avoir fait mourir dix rois francs : Sigebert d'Austrasie, qu'avait assassiné Frédegonde ; Mérovée fils de Chilpéric, autre victime de la cruauté de Frédegonde ; Chilpéric lui-même, dont tant de voix attribuent la mort à Frédegonde ; Mérovée de Soissons, tué dans la déroute d'Etampes ; Théodebert, tué à Cologne ; son fils Mérovée, tué par Théodoric ; Théo-

des ornemens de la royauté, se persuadant qu'il l'épouserait ainsi qu'il lui en avait donné l'espérance.

L'écrivain oublie, entre autres choses, que Chlotaire n'avait que trente-cinq ans, et que Brunehault en avait au moins soixante-treize, sinon quatre-vingts.

doric enfin, et ses fils; le premier mort sans crime, les autres dont la mort était le crime de l'accusateur.

Ils la condamnèrent; car quel moyen de salut avait-elle? Chlotaire ne se fût pas cru, elle vivante, assuré de sa propre vie et de sa conquête. Les traîtres qui décidaient de son sort ne se fussent pas estimés certains de ne jamais porter la peine de leurs trahisons. Il fallait donc qu'elle mourût. Mais de quelle mort? Une mort sanglante mais prompte eût été de leur part une grâce; elle ne l'eut point. Cette mort n'eût satisfait qu'à leur sûreté, et il restait leur vengeance. Ils la lui infligèrent lente, cruelle, ignominieuse. Femme et reine, accablée par la fortune et par la vieillesse, rien ne put émouvoir en eux le plus léger sentiment de commisération et de respect. On ne lui épargna même pas la torture. Trois jours durant ils la tourmentèrent, et épuisèrent sur elle tous les supplices dont on ne meurt pas. Ensuite ils lièrent sur un chameau ce corps sanglant et brisé, et le promenant au travers du camp, ils l'exposèrent toute une journée à la féroce dérision des soldats. Enfin, car ce cadavre imparfait n'était pas encore délivré de la vie, ils l'attachèrent par un pied, par un bras et par les cheveux, à la queue d'une cavale indomptée, qui, dans sa course furieuse, en eut bientôt divisé les membres, et ne laissa d'une illustre reine que d'informes et méconnaissables lambeaux.

Brunehault avait un mâle génie; un caractère puissant et opiniâtre; un esprit ferme, réfléchi, décisif. Elle eut pour elle une excessive ambition; une plus

excessive encore pour l'autorité même qui était dans ses mains. Elle ne voulut pas seulement régner, mais qu'on régnât fortement, librement, pleinement. Ce fut la pensée et l'œuvre de toute sa vie; ce fut sa gloire et sa chute. Elle prétendait à affranchir la puissance; les leudes au contraire à la subjuguer. Elle fut leur ennemie; ils furent ses ennemis. Son génie devançait les temps. Elle eût transformé cette monarchie des Francs, qu'elle estimait trop dépendante et trop partagée. Elle succomba; mais dans l'extrême vieillesse, et par un concours prodigieux d'événemens fortuits. Elle succomba; mais après trente-cinq ans de succès.

Sa mémoire, abandonnée long-temps à ses ennemis, ne pouvait manquer d'être maudite. Sans doute elle fut ardente dans sa haine contre Frédegonde. Mais était-elle injuste, cette haine? Fallait-il qu'une sœur pardonnât le meurtre de sa sœur; une femme, le meurtre de deux maris; une mère, son fils dépouillé et captif; une reine, sa propre prison? Sans doute elle fut sévère, implacable peut-être, en Austrasie. Mais sait-on bien ce qu'exigeaient les rudes et fortes mœurs de ces peuples; l'audacieuse jalousie des leudes; les embarras d'un pouvoir toujours disputé? N'avait-elle souffert que de faibles et rares injures? N'y avait-il eu ni trahisons, ni embuches, ni tentatives de meurtre, ni rébellions? Sans doute elle fut inflexible et inexorable en Bourgogne. Mais était-ce un crime vulgaire, et un médiocre danger, que cette entreprise des leudes, refusant de combattre en pré-

sence de l'armée de Théodebert, et massacrant le maire du palais dans la tente même de leur roi? Sans doute on peut croire qu'elle ne fut pas étrangère, au moins par ses conseils, au meurtre de Théodebert et de son fils; et si le fait était plus certain, l'odieuse trahison de Seltz ne suffirait pas elle-même à l'absoudre. Mais qu'elle n'ait jamais partagé les erreurs et les fureurs de son siècle, ce n'est pas ce que je prétends.

Il y aurait donc des crimes dans sa vie, des vengeances, de périlleux desseins, une insatiable ardeur de domination; mais en même temps de la grandeur, un haut courage, une étonnante intelligence de l'art de régner. Comment la juger et la reconnaître dans le portrait qu'en ont retracé les aveugles adulateurs de Chlotaire? Qu'il y a loin des justes reproches qu'elle a mérités, aux infâmes accusations dont on l'a accablée après sa ruine et sa mort? Saint Grégoire, auquel elle n'a survécu que huit ans, louait sa piété, sa charité, son habileté, sa sagesse. Les captifs rachetés, les hôpitaux fondés, les églises et les monastères bâtis, les châteaux qu'elle embellissait ou qu'elle élevait, les nombreuses et vastes chaussées qu'elle construisait ou rétablissait, attestent assez sa magnificence et la prévoyante libéralité de son administration. Elle imitait et rappelait les Romains.

On s'est étonné que Frédegonde, après tant d'assassinats, ait fini en paix; et que Brunehault, avec de bien moindres violences, ait eu une si lamentable fin. La cause en est dans la différence des situations

où le sort les mit. Quand Chilpéric fut mort, Gontran se voulut servir de Frédegonde pour empêcher Childebert d'envahir le royaume de Soissons. Les grands de Soissons, à leur tour, eurent besoin d'elle pour éviter que leur royaume s'allât confondre dans celui de Gontran. Ils l'opposaient au roi de Bourgogne, qui l'opposait lui-même au roi d'Austrasie. Ces leudes qu'elle avait si peu ménagés, tant qu'avait vécu Chilpéric, s'unirent à elle par nécessité, et elle à eux, pour la même cause. Elle s'appuyait sur eux pour résister à Gontran, et sur Gontran pour échapper à Childebert et à Brunehault.

Celle-ci, au contraire, n'eut aucun temps où il lui fût possible de faire paix et alliance avec ses leudes. Dès la mort de Sigebert, ils lui avaient ôté la régence; quand elle l'obtint, ce fut en la leur ôtant. Le jour qu'un funeste malheur la priva inopinément de Théodoric tout lui était ennemi. Au lieu d'un roi allié et intéressé à la maintenir, elle en trouvait un armé contre elle et intéressé à la perdre. Au lieu que ses leudes jugeassent important pour eux de lui demeurer fidèles, leurs vieilles rivalités les portaient à croire qu'il leur importait de la trahir. Frédegonde, ennemie sans miséricorde, avait dépouillé ou fait périr un plus grand nombre de leudes; Brunehault, moins ennemie de la personne des leudes que de leur puissance, en avait fait périr beaucoup moins, et les avait tous offensés. Frédegonde ne trouvait ni une guerre engagée, ni de récentes conquêtes impatientes de briser

le joug qu'elles subissaient; Brunehault trouvait Soissons et l'Austrasie même contraires. Frédegonde, encore jeune, avait Landry, habile et fidèle; Brunehault, vieillie, eut Warnachaire, traître et habile.

FIN DU LIVRE SIXIÈME.

LIVRE VII.

DEUXIÈME RÉUNION.

Sommaire du septième Livre.

Réunion des trois royaumes. — Concile convoqué à Paris. — Décisions de ce concile. — Election des évêques. — Autorité des juges royaux sur les clercs. — Juridiction mixte. — Etat des juifs. — Les préceptions. — Confirmation des concessions obtenues par les leudes. — Projets du roi contre Warnachaire. — Plaid convoqué à Bonneuil. — Chapitre Ier. — Soulèvemens dans la Bourgogne Trans-Jurane. — Sévérité de Herpon. — Le patrice Aléthée. — L'évêque Leudémond. — Leurs desseins. — Nouvelle révolte. — Meurtre de Herpon. — Chlotaire mène son armée en Alsace. — Soumission et châtiment des révoltés. — Aléthée succède à Herpon dans le gouvernement de la Bourgogne Trans-Jurane. — La reine Bertrude. — Propositions de Leudémond à cette reine. — Fuite de l'évêque. — Arrestation d'Aléthée. — Plaid à Maslcy. — Condamnation et mort du patrice. — Chapitre II. — Négociations des Lombards. — Corruption des conseillers de Chlotaire. — Nouveau traité. — Le tribut des Lombards aboli. — Adaload détrôné. — Gondeberge, sœur de ce prince et femme de son successeur. — Témérité d'Adalulf. — Emportemens de Gondeberge. — Adalulf se porte son accusateur. — Elle est enfermée dans une prison. — Intervention de Chlotaire. — Combat singulier. — Mort d'Adalulf. — Délivrance de Gondeberge. — Mort du roi lombard. — Gondeberge fait donner la couronne à Rotharis. — Elle l'épouse. — Ingratitude de ce prince. — Nouvelle intervention de Chlotaire. — Chapitre III. — Incertitudes sur le sort du quatrième fils de Théodoric. — Rumeurs populaires. — Craintes du roi. — Arrestation de l'abbesse d'Arles. — Mort du fils aîné de Chlotaire. — Délivrance de l'abbesse. — Dagobert. — Son caractère. — Son éducation. — Sadrégésile, gouverneur de ce prince. — Aversion de Dagobert contre lui. —

Outrages reçus par Sadrégésile. — Ressentimens de Chlotaire. — Fuite de Dagobert. — Tentatives pour l'arracher de l'asile de Saint-Denis. — Chlotaire pardonne. — Chapitre IV. — Chlotaire abandonne à Dagobert le royaume d'Austrasie. — Provinces qu'il en détache et qu'il retient. — Chrodoald. — Desseins de Dagobert contre lui. — Sa fuite. — Intercession de Chlotaire. — Promesses de Dagobert. — Retour de Chrodoald. — Il est mis à mort. — Mariage de Dagobert. — Il réclame les provinces détachées de l'Austrasie. — Refus de Chlotaire. — Conciliation. — Partage des provinces en litige. — Chapitre V. — Ambition de Warnachaire. — Sa mort. — Berthe, sa seconde femme, épouse Godin, fils de la première. — Chlotaire envoie une armée contre eux. — Ils se réfugient en Austrasie. — Obtiennent la protection de Dagobert. — Clémence conditionnelle de Chlotaire. — Godin répudie Berthe. — Vengeance de Berthe. — Projets de Godin. — Nouvelle exigence de Chlotaire. — Embuches tendues à Godin. — Sa mort. — Plaid à Troyes. — Refus d'élire un nouveau maire du palais en Bourgogne. — — Chapitre VI. — Guerre des Gascons. — Leur victoire. — Leur soumission. — Soulèvement des Saxons. — Berthoald. — Ses ambassadeurs. — Ses propositions. — Indignation de Chlotaire. — Premiers succès de Berthoald. — Bataille livrée par Dagobert. — Il est défait et blessé. — Marche de l'armée de Neustrie. — Insultes de Berthoald à Chlotaire. — Le roi passe le Weser. — Combat le duc. — Le tue de sa main. — Disperse l'armée saxonne. — Entre dans la Saxe. — Soumet le pays. — Cruautés commises contre les Saxons. — Chapitre VII. — Divisions à la cour de Chlotaire. — Rumeurs répandues contre son fils Charibert. — Accusations contre la reine Sichilde. — Meurtre du jeune Boson. — Plaid à Clichy. — Meurtre d'Herménaire. — Braudulf, oncle de Charibert. — Il prend les armes contre le duc Æginan. — Les leudes de Bourgogne s'interposent. — Conciliation temporaire. — Mort de Chlotaire. — Jugement sur la vie et le caractère de ce prince. — Chapitre VIII.

CHAPITRE PREMIER.

CONCILE ET PLAID (615-617) (1).

Ainsi se fit cette réunion de l'empire si long-temps divisé de Chlovis. C'était la seconde fois ; c'était aussi, chose bizarre, par un second prince du nom de Chlotaire, et par un second roi de Soissons. Je n'en eusse pas fait la remarque, mais je la répète.

Les principaux artisans de cette catastrophe étaient satisfaits ; ils avaient l'or exigé et les dignités stipulées. Le prince lui-même n'attendait plus rien ; il avait eu toutes les faveurs que pussent lui faire la mort et

(1) L'auteur de la traduction partielle de Frédegaire, publiée en 1823, n'a fait de ce concile et de ce plaid, qu'une seule chose. Il a confondu les lettres écrites par Chlotaire après le plaid, et l'édit rendu par ce prince, après le concile. (Note de la pag. 194.)

Je crois que c'est une méprise. Le concile fut tenu à Paris, et en 615 ; le plaid, en 617, et à Bonneuil.

On a les actes de ce concile, lesquels portent la date que je viens de dire. (*Conc. Gall.* tom. 1.)

On a l'édit de confirmation, également daté de Paris, et de la trente-unième année de Chlotaire, c'est-à-dire, de l'an 615. (Baluze, *Capitul.* tom. 1, pag. 22.)

On a Frédegaire qui fixe l'année et le lieu où se tint le plaid ; à savoir Bonneuil, et la trente-troisième année de Chlotaire.

Enfin le concile réunit soixante-dix-neuf évêques, et par conséquent les évêques des trois royaumes. (*Conc. Gall.*, *loc. cit.*)

Au plaid, au contraire, il n'y eut, selon le témoignage de Frédegaire, que les évêques et les leudes de Bourgogne.

la trahison : il avait les trônes. Mais le vulgaire des conjurés était encore dans l'attente; mais le clergé voulait recueillir quelques fruits d'un événement qu'il avait au moins secondé ; mais le roi lui-même ne jugeait pas inutile que ses nouveaux droits, à peine consacrés par la fortune, le fussent encore par les solennelles délibérations des grands et des évêques.

On convoqua donc un concile, et Paris fut le lieu qu'on lui assigna. Aucun n'avait encore été si nombreux, au moins dans les Gaules. Soixante-dix-neuf évêques s'y trouvèrent, et outre cela plusieurs leudes, à qui il fut accordé de prendre séance avec eux. L'élection et la juridiction des évêques, l'autorité des juges royaux à l'égard des clercs, la réduction des impôts, l'état des juifs, le choix des juges, les préceptions, les concessions obtenues du prince, les pertes éprouvées par les leudes pendant les troubles qu'avait fait éclater la mort de Théodoric, ce fut sur quoi délibéra le concile.

Quand ses décrets eurent été apportés à Chlotaire, ce prince rendit un édit pour les confirmer, non toutefois, circonstance qui ne doit pas être oubliée, sans en avoir modifié plusieurs clauses. Il fut donc ordonné qu'à l'avenir les canons de l'Eglise fussent religieusement observés; que les évêques, quoiqu'ils ne dussent être consacrés qu'après l'autorisation du prince, fussent néanmoins élus par le clergé et le peuple; que nul évêque vivant ne s'arrogeât le droit de désigner et instituer son successeur; que les clercs ne fussent en aucun temps dispensés de l'obéissance en-

vers leur évêque, ni par la protection des leudes, ni par la puissance même du roi; que les juges ordinaires n'exerçassent en matière civile aucune juridiction sur les clercs; que les procès entre les personnes publiques et celles qui dépendaient de l'Eglise fussent portés, disposition nouvelle et notable, devant un tribunal mixte, où siégeraient en nombre pareil les juges ordinaires et les commissaires que l'Eglise aurait préposés; que si l'état d'homme libre était disputé à un affranchi, la cause ne pût être jugée hors de la présence de l'évêque; que les préceptions du roi fussent maintenues et exécutées (1), si ce n'est toutefois qu'on en eût surpris qui autorisassent le mariage d'une femme consacrée à la religion; que nul ne fût établi juge dans une province où il serait étranger; que les juifs fussent privés de toute action juridique contre les chrétiens; que le nouveau cens fût remis au peuple(2); que les péages et autres redevances pareilles

(1) Il y a ici une lacune fâcheuse dans le texte de l'édit. Il manque la fin de l'art. 13, et les art. 14 et 15 tout entiers. On le doit regretter à cause des préceptions, dont ces articles feraient peut-être mieux connaître les vraies limites.

(2) Ubicunque CENSUS NOVUS impiè ADDITUS est, et à populo reclamatur, justa inquisitione misericorditer emendetur. — De teloneo, ut per ea loca debeant exigi, vel de speciebus ipsis, de quibus PRÆCEDENTIUM PRINCIPUM TEMPORE, id est usque ad transitum bonæ memoriæ domnorum parentum nostrorum Gunthramni, Chilperici, Sigheberti regum, est exactum. — (*Edictum Chlotarii regis*. Act. 8 et 9.)

Ceci semble répondre assez bien à ceux qui doutent encore qu'il y eût des impôts fixes sous la première race, et qui persistent à répéter « que » le cens et les tributs levés par les Romains dans les Gaules tombèrent » avec l'empire. »

fussent réduits ainsi qu'ils étaient avant la mort de Gontran, de Chilpéric et de Sigebert; que toutes les choses déjà concédées par le roi fussent irrévocablement acquises à ceux qui les avaient obtenues; enfin, que tout fidèle et tout leude qui, pour avoir gardé la foi due à son seigneur légitime, car c'était le titre qu'affectait Chlotaire, aurait éprouvé quelque perte durant l'interrègne, car c'était ainsi qu'il qualifiait le temps postérieur à la mort de Théodoric, en reçût sans délai un équitable dédommagement.

C'était une nouvelle et plus éclatante consécration des engagemens pris par Chlotaire; c'était qu'il proclamait la loi qu'on lui avait faite. Tous ne furent pas contens néanmoins. La Bourgogne ne rentrait qu'imparfaitement dans la soumission; plusieurs de ses leudes menaçaient encore. Warnachaire, trop puissant et de trop peu de foi pour n'être pas dangereux, inspirait, dit-on, de sérieuses craintes. On assure même que, regrettant ses promesses, Chlotaire eut un instant la pensée de lui ôter la dignité viagère dont il s'était fait investir. Si ce fut là le motif qui porta ce prince à réunir un plaid particulier à Bonneuil, quelques-uns le croient, mais il serait téméraire de l'affirmer. Ce qui est certain, c'est qu'il n'y eut à ce plaid que des évêques et des seigneurs de Bourgogne, et qu'ils y assistèrent tous. On en peut conclure que les intérêts de ce royaume en avaient seuls déterminé la convocation. Mais quels que fussent les desseins du roi, on ne voit point qu'ils aient eu une bien favorable issue; car s'il devait être en effet question de la dépo-

sition de Warnachaire, elle n'eut point lieu; et s'il s'agissait de réduire les orgueilleuses exigences des leudes, bien loin de là Chlotaire fut contraint de leur confirmer de nouveau, et par des actes écrits, tous les avantages dont il leur avait prodigué les promesses au temps de sa lutte avec Brunehault. Mais quel autre résultat pouvait-il attendre en assemblant ceux dont il redoutait et prétendait affaiblir la puissance?

CHAPITRE II.

TROUBLES DE BOURGOGNE (615-616).

Le moment d'ailleurs était peu favorable à ce difficile dessein. La Bourgogne, encore agitée des troubles récens dont elle avait été le théâtre, se fût malaisément résignée à de nouvelles extensions de la puissance royale. Ce qu'exigeaient alors les dispositions de ce peuple, était qu'on le satisfît et qu'on l'apaisât. Lui manquer de foi, c'était manquer de prudence. Car les événemens les plus dangereux venaient à peine d'éclater dans ces provinces; les uns par d'audacieuses révoltes, les autres par de secrètes et profondes conjurations. Le duc Herpon, à qui avait été donné le gouvernement de la Bourgogne-Transjurane, était un chef courageux, actif et sévère. De grands désordres désolaient ce pays; il entreprit de l'en délivrer. Il y réussit un moment, mais par l'habileté moins que

par la crainte. Il effraya et ne soumit point. Il interrompit les progrès apparens du mal, mais en en multipliant les causes. Il châtia impitoyablement quelques coupables, et ne fit guère autre chose qu'étendre le nombre de ceux qui brûlaient de le devenir.

Avec lui se trouvait alors dans cette contrée un homme de grande naissance et d'ambition non moins grande; insidieux, persévérant, doué de quelque adresse et de quelque audace. Cet homme était Aléthée, qui descendait des anciens rois bourguignons, et que ses talens pour la guerre avaient déjà élevé à la dignité de patrice. Ennemi secret, quoique naturel, d'une race qu'il accusait non injustement d'avoir dépouillé la sienne, les révolutions auxquelles il venait d'assister avaient excité en lui de vives et hautes espérances. Il avait vu avec joie ces coups redoublés de la mort, par qui avait à la fois et subitement disparu toute la descendance de Sigebert. Il ne lui fallait plus qu'une dernière faveur de la fortune pour que ce glorieux sang de Chlovis achevât de s'épuiser dans Chlotaire. Roi de Bourgogne alors, car c'était son droit, qui pouvait dire s'il n'obtiendrait pas aussi de régner à Soissons et en Austrasie?

Confident de l'ambition d'Aléthée, un évêque l'encourageait de son suffrage et de son appui. N'avait-il été entraîné que par l'évidence des titres du patrice, ou ne cédait-il point à son tour à quelques mouvemens d'ambition? Il se nommait Leudémond, et son siége, qui était celui de Sion, le rendait puissant dans cette partie de la Bourgogne. Leurs premiers efforts, car

ils étaient contraints de temporiser, n'eurent pour objet que de s'affermir dans cette province, et d'y commander sans partage. Profitant donc des ressentimens qu'avaient excités les inflexibles rigueurs de Herpon, ils eurent l'art de les fomenter sans se découvrir, et de les conduire rapidement au plus haut degré de violence, en affectant toutefois un grand zèle à les comprimer. Bientôt l'irritation publique ne pouvant plus croître, il ne resta guère qu'à la laisser éclater, et à lui imprimer une direction favorable. Le succès répondit pleinement à leurs espérances : le peuple se souleva ; Herpon, ne prenant conseil que de sa colère, courut témérairement à la rencontre des séditieux, méprisant leur nombre et se fiant sur leur lâcheté. Eux, à leur tour, fidèles aux secrets avertissemens qu'ils avaient reçus, s'attachant à lui seul, négligeant et épargnant tout ce qui suivait, ils l'enveloppèrent, l'accablèrent et le laissèrent sans vie.

Chlotaire, au premier bruit de cette révolte, vint aussitôt en Alsace, dans sa maison de Marlenheim, et de là il fit marcher un corps de soldats qui pénétra promptement dans les provinces soulevées. La résistance n'y fut pas opiniâtre. La mort de Herpon avait satisfait et épuisé la haine du peuple. La cause de la sédition ayant disparu, il n'y en avait aucune autre pour l'entretenir. En peu de jours donc, le pays rentra dans l'obéissance ; mais le roi irrité le châtia rigoureusement, et des supplices nombreux expièrent ce court et insuffisant essai de rébellion. Chlotaire se félicita, ne doutant point d'avoir pleinement triomphé

de ses ennemis. C'étaient ses vrais ennemis au contraire, qui recueillaient le fruit de ces désordres. Car l'habileté et la dissimulation d'Aléthée furent si grandes, qu'aucune révélation ne trahit son crime, et que le roi, dont rien n'avait éveillé la méfiance, fit choix de lui pour succéder à Herpon.

.C'était un important et profitable succès. Maître ainsi des provinces les plus reculées, du pays le plus difficile, du peuple le plus mécontent et le plus guerrier, si l'avenir lui devait amener des chances heureuses, le patrice les pourrait saisir avec bien plus d'avantage et de promptitude. L'ouvrage serait déjà fait à moitié le jour qu'il l'entreprendrait, et de cette portion de la Bourgogne où serait d'avance établie son autorité, elle passerait et s'étendrait aisément dans l'autre.

Mais ce succès trop heureusement obtenu accrut à l'excès sa sécurité, et déconcerta sa prudence. Une dangereuse impatience se saisit de lui : il ne lui suffit plus d'être préparé aux événemens ; il les voulut préparer eux-mêmes. Il voulut affaiblir prématurément les obstacles que lui devait, en toute fortune, opposer la cour de Soissons. Même il alla jusqu'à croire possible et facile de changer ces obstacles en moyens nouveaux.

Un bruit s'était répandu, peut-être fortuitement et sans cause, peut-être par des voies et dans des vues coupables, que la mort du roi approchait, et qu'avant l'année finie il ne serait plus. C'était une menace, une prédiction, un avertissement infaillible. On s'en

effrayait, on le répétait, on n'osait en douter, on craignait d'y croire. Aléthée, soit qu'il fût le promoteur secret de cette rumeur, soit que flattant son ambition, il eût eu la faiblesse d'y ajouter foi, soit qu'il y fût étranger, et en démêlât néanmoins l'imposture, Aléthée jugea qu'il ne la devait pas mépriser, et qu'il en pouvait tirer avantage.

La reine Bertrude, princesse de race saxonne, et que Chlotaire avait épousée après la mort de sa première femme Haldetrude, était douée de rares vertus, mais d'un esprit que ses vertus mêmes rendaient plus candide et plus facile. Cette confiante et simple bonté encouragea l'entreprenante témérité du patrice. Ce fut sur quoi il osa fonder ses nouveaux calculs; ce fut la reine elle-même qu'il prétendit engager dans ses espérances.

Il lui envoya Leudémond, et celui-ci, quand il eut été admis en sa présence: « Reine, lui dit-il, de pro» chains malheurs te menacent; mais il est en ton » pouvoir de les détourner. Dieu a condamné Chlo» taire; sa mort est prédite, et le jour est proche. » Avec la perte de ton seigneur, il te faudra souffrir » celle de ton rang et de tes trésors. Préviens au » moins celle-ci, puisque l'autre ne le peut pas être. » Profite du temps qui t'est laissé. Assemble ton or, » tes joyaux, tout ce que tu pourras de richesses. » Mon église est inviolable; elle sera ouverte à tout » ce qu'il te plaira d'y faire apporter. Tu sais de quel » sang est sorti Aléthée; le trône de Bourgogne l'at» tend. Accepte sa foi; car j'ai ordre de lui, de t'en

» faire hommage. Il a une femme; mais elle sera » répudiée, et tu ne cesseras pas d'être reine. »

La naïveté de Bertrude, sur qui le patrice et l'évêque fondaient leur espoir, fut au contraire ce qui en empêcha le succès. Elle était si grande que la reine n'eut plus aucun doute du sort de Chlotaire, et si grande aussi, qu'égarée par cette accablante révélation, elle n'eut plus, la crédule reine, assez de discernement et de prévoyance pour comprendre et craindre son propre danger. Elle avait le plus sincère amour pour le roi, et quand elle eut vu un évêque lui prophétiser avec tant de confiance et d'autorité la funeste mort de ce prince, toutes ses facultés furent aussitôt suspendues, et une seule pensée remplit son esprit. Bientôt n'entendant plus, et ne pouvant plus se contraindre, elle s'enfuit, noyée de larmes, sans rien promettre et sans rien répondre, impatiente qu'elle était de cacher dans ses appartemens sa terreur profonde et son désespoir.

L'évêque à son tour, pour qui cet accueil muet n'enfermait que trop d'avertissemens, mesurant enfin toute l'étendue de son imprudence, se sentit saisir des plus vives appréhensions. Il attendit la nuit cependant; mais à peine fut-elle arrivée, qu'il s'empressa de changer de vêtemens et de s'éloigner. Il se retira d'abord à Sion; mais jugeant bien que ce serait un trop faible abri contre la vengeance du roi, il alla secrètement implorer la pitié de l'abbé Austase, qui gouvernait le monastère de Luxeuil, et qui consentit à l'y recevoir.

Chlotaire cependant, informé de l'étrange douleur de Bertrude, en voulut connaître la cause, et eut peu de peine à lui arracher ce secret. Transporté, en l'écoutant, d'une trop légitime fureur, il jura de punir sans miséricorde l'insolent outrage fait à la reine et à lui-même. Tout aussitôt l'ordre fut donné, et quelque attentif que fût Aléthée, il ne put éviter longtemps de tomber dans les mains de ceux qui étaient envoyés contre lui. Une assemblée de leudes se fit en Bourgogne dans la maison royale de Masley. Le patrice y fut amené. Qu'avait-il à attendre, si ce n'est la mort? On la lui donna. Plus heureux que lui, quoique aussi coupable, l'évêque de Sion continua de tromper toutes les recherches, et quand il se fut écoulé un long temps et que la colère du roi se fut épuisée, l'abbé de Luxeuil osa solliciter sa grâce et l'obtint.

CHAPITRE III.

LES LOMBARDS (616).

Quand Agilulph eut succédé au trône d'Autharis chez les Lombards, et que, pressé par les deux armées de l'empereur Maurice et de Childebert, il eut résolu de rompre cette alliance en se réconciliant avec les rois francs, ceux-ci, comme il a été déjà dit,

lui firent acheter la paix au prix d'une assez importante cession de territoire, et d'un tribut annuel de douze mille sous d'or. Vingt-cinq ans s'étaient écoulés, et les Lombards, toujours résignés et fidèles, n'avaient entrepris ni de renouveler la guerre, ni de s'affranchir du tribut. Au bout de ce terme, sa puissance s'étant affermie, l'Italie ne menaçant plus, les trônes de Bourgogne et d'Austrasie étant renversés, le roi de Soissons, dont il n'avait jamais été l'ennemi, suffisant à peine au soin difficile d'accoutumer à sa domination ses nouveaux royaumes, Agilulph jugea l'occasion opportune, et conçut l'espoir d'obtenir de moins rigoureuses conditions.

Le premier essai qu'il en fit fut de tenter secrètement l'avarice de quelques leudes dont il prévoyait que le suffrage serait décisif. Il ne s'était point abusé, et la corruption des serviteurs de Chlotaire justifia pleinement ses combinaisons. Chuc, Gondeland (1), Warnachaire lui-même s'engagèrent à le seconder; ils se vendirent pour mille sous d'or. Ces conditions faites, et ces assurances obtenues, le roi lombard envoya trois ambassadeurs à Chlotaire; c'étaient Agiulf, Pompège et Gauton. Ceux-ci proposaient le rachat du tribut; mais ils n'en offraient que trente-six mille sous d'or. Il est vrai que depuis la mort de Gontran et de Childebert, et à plus forte raison depuis la mort de Théodebert et de son frère, l'ancien traité, selon les maximes du temps, semblait ne plus engager les

(1) Gondeland était maire du palais en Neustrie.

Lombards. Il est vrai aussi qu'ils offraient de renouveler l'alliance, et que dans le désordre où étaient encore les possessions mal unies du prince franc, il n'était pas d'un médiocre avantage pour lui que sa frontière d'Italie fût en sûreté. Aussi résista-t-il faiblement aux représentations spécieuses et intéressées de ses conseillers. Un nouveau traité fut fait aussitôt pour abolir et remplacer l'autre. Chlotaire accepta la dérisoire somme d'argent que promettaient les ambassadeurs. Les Lombards ne furent plus tributaires, et prirent un rang égal à celui des Francs. Mais une étroite et perpétuelle amitié fut jurée entre les deux princes.

Ce fut comme la dernière action d'Agilulph. Ce prince mort, il se passa en Lombardie un événement que je ne saurais me résoudre à omettre, tant il peut aider, si je ne m'abuse, au jugement des mœurs de ce siècle. Chlotaire d'ailleurs y eut quelque part, et y prit un rôle généreux et digne, que n'ont pas toujours su remplir les rois chez des peuples et en des siècles qui ne se croyaient ni ignorans, ni barbares. Le fils d'Agilulph avait repris, on ne dit pas pour quel intérêt, l'ancien projet d'Amalazonthe et de Théodat. Il méditait, à ce qu'on assure, d'assujétir les Lombards à l'obéissance des empereurs grecs. Les grands, indignés, le firent descendre du trône, et lui donnèrent bientôt après du poison. A sa place fut mis le duc de Turin, qui avait épousé la sœur de ce prince. Cette reine, qui avait nom Gondeberge, et en qui se réunissaient beaucoup de vertus et de beauté, devait à sa

mère d'être du sang des rois francs. Il y avait à sa cour un jeune Lombard présomptueux et hardi, que faisaient remarquer sa taille élevée et la gracieuse régularité de ses traits. Il arriva que la reine, frappée à son tour des rares avantages qu'on louait en lui, mêla elle-même ingénument et avec bonté quelques mots flatteurs à ces louanges vulgaires. Adalulf, c'était le nom du Lombard, interpréta follement ces paroles, fort simples cependant et fort innocentes, comme le lui suggéraient son orgueil et son ambition. Il osa croire que la reine avait conçu de l'amour pour lui, et poussant jusqu'au plus révoltant excès l'aveuglement et la confiance, un jour qu'il se trouvait seul fortuitement avec elle, il lui fit l'insolente prière de le laisser entrer dans son lit. Gondeberge, étonnée, ne repoussa d'abord cet outrage que par des reproches et par des menaces. Mais Adalulf, de plus en plus abusé, et ne pouvant croire à la sincérité de sa résistance, s'imagina qu'il lui suffirait, pour en triompher, de redoubler d'assurance et d'empressement. La reine alors, se livrant à toute l'impétuosité de sa colère, lui prodigua sans ménagement les termes les plus injurieux et les plus amers, et comme il restait cependant immobile et incrédule encore devant elle, ne trouvant plus que ce fût assez du langage pour exprimer le dégoût et le mépris qu'il lui inspirait, elle lui cracha au visage.

Adalulf, confondu, reconnut enfin son erreur et l'affreux péril où il était engagé. On eût pensé que son plus pressant intérêt devait être de se dérober à

ce péril. Il en embrassa un second non moins important à ses yeux, et non moins pressant. Mesurant avec rage et désespoir son affront, il ne lui suffit plus de ne pas mourir, il lui fallait être vengé. C'était un grand et hardi dessein, mais qui ne se trouva pas supérieur à sa haine. Pendant que Gondeberge, incertaine, délibérait encore si elle l'irait accuser, plus irréconciliable et plus prompt, il l'avait déjà accusée.

La révolution qui avait précipité le fils d'Agilulph ne s'était pas accomplie sans opposition et sans désordres. Unanimes pour changer de maître, on ne l'était plus pour en reconnaître un nouveau. Quelques chefs, prétendans jaloux de cette couronne, s'en étaient vus frustrer avec déplaisir, et parmi eux le duc qui gouvernait la Toscane, plus puissant et plus ambitieux qu'aucun autre, avait entrepris de faire prévaloir ses droits par les armes. Ce fut sur ce fondement, chose étrange, qu'Adalulf établit le double espoir de son salut et de sa vengeance. Sachant de quelles méfiances et de quelles craintes était obsédé l'esprit du roi, il jugea facile de les irriter et de les faire servir à la ruine de son ennemie. Il se présenta donc devant ce prince, et lui dit : « La trahison a de » plus dangereux complices que tu ne penses. Tu » crois que, satisfaite d'être reine, Gondeberge te par» donne enfin la chute et la mort de son frère. Désa» buse-toi. Trois fois elle a vu en secret le duc de » Toscane; trois fois elle s'est concertée avec lui. Le » poison est prêt : ta mort doit expier celle d'Adaload. » Le duc aura ta couronne, et Gondeberge, passant

» de ton lit dans le sien, la partagera avec lui. Avise » maintenant, et décide s'il t'est plus expédient d'at» tendre ou de prévenir l'accomplissement de leur » crime. » Des circonstances ignorées prêtaient sans doute quelque vraisemblance à l'artificieuse révélation d'Adalulf. Le roi y crut, et préoccupé de l'idée que la conservation de sa vie et de sa couronne dépendait de la promptitude de ses déterminations, sur l'heure même il fit enlever Gondeberge, et lui assigna pour lieu d'exil Lumello. Mais à peine y fut-elle, qu'un ordre vint qui changeait l'exil en une étroite prison.

Elle y languissait depuis trois ans, reléguée, comme un criminel vulgaire et convaincu, dans une tour isolée, lorsqu'enfin Chlotaire, ému de pitié, se souvenant qu'elle sortait de sa race, et la soupçonnant victime de quelque odieuse et secrète trame, résolut de demander compte au prince lombard de cette longue et dure captivité d'une reine. Il lui envoya des ambassadeurs chargés de savoir les causes d'un si injurieux traitement, et d'en réclamer avec chaleur la réparation. Mais le roi, dont le temps n'avait affaibli ni la conviction, ni la colère, répondit dédaigneusement par le faux récit des trahisons imaginaires de Gondeberge. Ansoald alors, l'un des envoyés de Chlotaire, tous les moyens de persuasion étant épuisés, eut l'heureuse et téméraire inspiration de recourir à cette périlleuse ressource, à qui la crédulité de son siècle attribuait une infaillible efficacité : « Permets le com» bat, dit-il au Lombard, et que le jugement de Dieu » en décide. » Le combat fut permis : il n'eût été ni

politique, ni sûr d'en refuser l'offre. Adalulf fut donc appelé et dut prouver par l'épée la sincérité de son témoignage. Piton au contraire, parent et champion de la reine, dut faire éclater par la même preuve la fausseté de l'accusation. La force et le succès, cette fois, furent du côté de la justice. Adalulf vaincu reçut la mort de Piton, faible et tardive expiation de son audacieuse imposture; et Gondeberge, enfin délivrée, recouvra sa bonne renommée et son rang. Il en revient quelque gloire au roi Chlotaire.

Mais d'autres épreuves étaient réservées à Gondeberge. Le duc de Toscane, dont on avait cru qu'elle favorisait la révolte, avait succombé par les déloyales embuches du patrice-grec qui commandait à Ravenne, et dont le roi lombard avait secrètement acheté l'appui. Ce roi lui-même, à peine délivré de son ennemi, avait été inopinément surpris par la mort. Gondeberge, soit parce qu'elle était fille d'Agilulph, soit à cause de ses vertus et de ses malheurs, avait acquis beaucoup d'ascendant et d'autorité. On lui laissa le pouvoir de disposer de cette couronne. Elle appela donc le duc Rotharis, et, se donnant à lui, elle le fit roi. Mais ce prince altier et voluptueux, oubliant bientôt de qui sa grandeur était l'ouvrage, ne paya ses bienfaits que par des mépris. Reléguée dans un appartement écarté du palais de Pavie, rien ne rappelait plus qu'elle fût reine, et sa vie n'était ni moins solitaire, ni plus honorée qu'elle ne l'avait été dans la tour délabrée de Lumello. Ce fut encore un ambassadeur de Chlotaire qui la secourut et la délivra. Au-

bedon, que ce prince avait envoyé chez les Lombards, sut inspirer à Rotharis de vives et favorables appréhensions. On s'effraya des mécontentemens du roi franc; et, pour la seconde fois, Gondeberge redevint, par lui, libre et reine.

CHAPITRE IV.

DAGOBERT (619).

Le sort du quatrième fils de Théodoric était, comme on sait, resté incertain. Ce jeune prince, ainsi que plusieurs l'affirmaient, avait-il péri dans sa fuite, en tentant le passage de la Saône; ou bien, échappant à tous les hasards, s'était-il enfermé dans quelque retraite écartée, où il attendait, roi inconnu, de plus favorables jours? C'était un texte fécond de récits divers et contraires. Le peuple, comme il arrive toujours, préférant la supposition la moins naturelle, attendait, plein d'anxiété, l'infaillible et prochaine apparition de Childebert. Chlotaire lui-même, souvent ébranlé, croyait à son tour, à force de craindre.

De ces importunes rumeurs qui se multipliaient par le temps, bien loin de s'amortir et de s'épuiser, il y en eut une qui frappa plus vivement son esprit. Childebert vivait, disait-on; sa mort n'était qu'une fable imaginée pour dissuader de le poursuivre. Il vi-

vait, et l'on savait, avec certitude, par les soins de qui. C'était à Arles qu'il était caché; c'était dans un monastère de filles qu'était sa retraite; c'était Resticule, abbesse de ce monastère, qui, méprisant l'intérêt et la sûreté même du roi, lui dérobait témérairement la tête de son ennemi.

Chlotaire se laissa troubler et persuader. Il donna ordre de saisir l'abbesse, et de l'amener devant lui. Elle vint donc; mais cette simple et pieuse fille nia invariablement tout ce qui s'était dit contre elle. Elle ignorait que Childebert fût vivant; elle n'avait point donné asile à ce prince; la pensée même ne lui en était pas venue à l'esprit : et ces réponses, si claires et si décisives, elle les confirma par un serment solennel. Elle avait une telle réputation de candeur et de pureté, qu'après l'avoir entendue, personne n'osa mettre en doute la sincérité de son témoignage. Chlotaire lui seul, que ses secrètes terreurs rendaient plus méfiant et plus opiniâtre, persévéra encore quelque temps dans ses absurdes soupçons, et il voulut que l'abbesse continuât d'être prisonnière.

Mais à cette crainte en succéda promptement une autre, et à cette volonté rigoureuse, de nouvelles et bien différentes volontés. De sa première femme, nommée Haldetrude, Chlotaire avait eu un premier fils, nommé Mérovée. Haldetrude mourut, et Bertrude, sa seconde femme, lui donna un second fils, à qui le nom de Dagobert fut donné. A son tour mourut la reine Bertrude, deux ans après la folle tentative d'Aléthée. Le roi alors prit pour troisième femme

Sichilde, et il en eut un troisième fils, qui s'appela Charibert (1).

A peine avait-on appris que le roi refusait de faire cesser la captivité de l'abbesse d'Arles, un mal violent et soudain saisit Mérovée. On fit craindre à Chlotaire que ce ne fût un avertissement de son injustice; et bientôt, les progrès du mal ne s'arrêtant point, il finit par se croire frappé en effet, en expiation du traitement souffert par la sainte fille vouée au service de Dieu. Espérant donc conjurer le malheur qui le menaçait, il la délivra précipitamment, et la renvoya, avec de grands témoignages de repentir, dans son monastère. Ce fut toutefois un sacrifice sans fruit; cette générosité tardive et contrainte ne servit de rien à Mérovée : la mort ne se laissa point désarmer.

Dagobert devenait ainsi le premier parmi les enfans de Chlotaire. Ce jeune prince, en qui s'annonçaient d'heureuses et éclatantes vertus, faisait craindre aussi de dangereuses faiblesses. Il était impétueux, hautain, indocile, avide de commander, rebelle à qui-

(1) Selon Daniel et Velly, Dagobert serait fils d'Haldetrude, et selon Velly, Charibert serait fils de Bertrude.

Mais le moine de Saint-Denis, auteur, presque contemporain, de la vie de Dagobert, dit formellement, et en deux endroits, que Bertrude était la mère de ce prince.

Il dit aussi, une première fois, que Charibert était né de Sichilde, et une seconde fois, que Braudulf, frère de Sichilde, était l'oncle de Charibert.

Frédégaire atteste également que Charibert était neveu de Braudulf.

Daniel et Mézerai reconnaissent que ce prince eut Sichilde pour mère.

Seulement Mézerai ne donne à Chlotaire que deux femmes. Daniel, plus exact, lui en donne trois.

conque lui commandait à son tour. Son enfance avait été cependant confiée à Arnould, docte et pieux évêque de Metz. Mais ni l'habileté, ni la patience du saint prêtre, n'avaient pu dompter cette rude et farouche humeur.

Sitôt que le prince eut passé l'âge de l'enfance, Chlotaire le remit, pour le gouverner et pour l'instruire aux affaires, à Sadrégésile, dont il avait éprouvé la fidélité, et qui était duc d'Aquitaine. Celui-ci, fier de son rang et de la bienveillance du roi, estimant d'ailleurs imprudent de flatter, par de trop obséquieuses déférences, les fâcheuses inclinations de son élève, en usait librement et peu respectueusement envers lui. La fierté du prince en fut offensée. Ce qui n'était apparemment, dans l'esprit du duc, qu'une combinaison nécessaire et sage, Dagobert le prit pour un insolent témoignage de son mépris et de sa haine. Se croyant haï, il ne tarda guère de haïr. Il y eut d'ailleurs, comme il est d'habitude, d'empressés et lâches flatteurs qui, pénétrant les dégoûts du prince, ne firent faute de les irriter. « Le duc, à les croire, mé» ditait de profonds desseins. Où ne tendait point son » ambition? Quelle fortune si haute où il n'aspirât? » Pourquoi ces dédains, si ce n'est qu'on voulût abais» ser le prince; et pourquoi l'abaisser, si ce n'est pour » se faire roi, ou régner au moins sous son nom? »

Dagobert ne prêtait que trop complaisamment l'oreille à ces absurdes fourberies, et, de plus en plus irrité, il résolut à la fois de se délivrer de l'importun gouverneur, et de venger par la plus éclatante offense

toutes celles que son orgueil lui attribuait. Un jour donc que Chlotaire chassait dans une forêt éloignée, il fit asseoir Sadrégésile à sa table, et bientôt après, prenant pour prétexte que le duc, à qui il avait trois fois présenté la coupe, l'avait obstinément et indécemment repoussée, il s'abandonna tout-à-coup aux emportemens de la plus furieuse colère. Ce ne furent d'abord que d'aigres reproches et d'injurieuses menaces. Mais bientôt de plus coupables violences succédèrent. Ne tenant compte ni de l'infaillible mécontentement du roi, ni de la dignité dont Sadrégésile était revêtu, Dagobert, préparé à tout pourvu que sa haine eût satisfaction, fit saisir le malheureux duc, l'osa faire battre de verges, et, pour le flétrir encore mieux, lui fit couper la barbe; car c'était, de tous les affronts, celui que les Francs tenaient pour le plus ignominieux (1).

Mais le jour finissant, Chlotaire revint, et sa douleur fut profonde en entendant les trop justes plaintes de Sadrégésile. Résolu de punir et de réparer, autant qu'il se pouvait, l'inexcusable témérité de son fils, il veut qu'on le cherche et qu'il paraisse à l'instant même devant lui. Dagobert, informé de la colère du roi, s'en effraie, et loin de songer à la désarmer par des soumissions, il n'a d'autre pensée que de la braver de nouveau et de s'y soustraire. Il s'enfuit donc, ajoutant audacieusement à sa faute, la faute plus grave d'une éclatante désobéissance envers son père et son roi.

(1) *Si barbam alicujus tonderit non volentis, cum sex solidis componat.* (*Lex Allamanorum*, *tit.* 65, *art.* 3.)

A une assez faible distance était le lieu, devenu célèbre, où le saint évêque Denis avait souffert le martyre pendant la persécution de Dioclétien, en même temps que Rustique et Eleuthère. Une charitable et courageuse femme ensevelit secrètement leurs corps dans le même lieu, et après qu'il se fut passé bien des années, ces sépulcres ayant été reconnus, sainte Geneviève, au temps d'Attila, y fit élever une chapelle. La piété des chrétiens les amenait en grand nombre et assidument dans cette chapelle, pour solliciter la protection des martyrs. C'était une croyance déjà ancienne et accréditée, que leur intercession bienfaisante s'y était plusieurs fois manifestée par des miracles. On en citait même un tout récent, d'une espèce peut-être bizarre, mais qu'avait vu, disait-on, et qu'attestait Dagobert. Ce prince chassait un jour; le cerf, après avoir long-temps défié l'ardente poursuite des chiens, se sentant épuisé de forces et de vie, était entré et s'était arrêté dans la chapelle. La meute attachée à sa trace arrive presque aussitôt, bruyante, haletante; mais à peine a-t-elle touché le seuil, une soudaine et inexplicable stupeur la saisit. Rien ne put le lui faire franchir; les cris et les fouets des chasseurs, ni son vorace instinct qui eût dû suffire. On crut à un obstacle invisible et mystérieux qui la retenait; on jugea que les saints faisaient ce prodige pour préserver leur sépulcre d'une si indécente profanation.

Cet asile donc que protégeaient doublement les vénérables reliques des martyrs et de si unanimes convictions, fut celui qu'osa choisir Dagobert pour s'y

réfugier contre les ressentimens de son père. Celui-ci, dont ces offenses redoublées redoublaient à leur tour la sévérité, fit marcher à l'instant des gardes, qui eurent ordre de l'aller saisir dans sa retraite, et de l'en arracher sans ménagement. Mais soit que le respect du saint lieu leur inspirât en effet une sincère terreur, soit peut-être aussi que la vindicative humeur de ce jeune prince leur eût fait prévoir de fâcheux et inévitables effets de sa haine, les gardes, profitant de la commune croyance, prétendirent que le miracle du cerf se renouvelait, et qu'une puissance cachée et irrésistible les repoussait de la chapelle, chaque fois qu'ils faisaient effort pour y pénétrer.

Chlotaire toutefois ne se laissa point persuader par ce récit, jugeant impossible et même injurieux pour les saints qu'ils eussent pris en leur protection un fils coupable et rebelle. Il remplaça donc les premiers gardes par d'autres, et prescrivit à ceux-ci des ordres encore plus rigoureux. Mais l'exemple était donné, et il fut suivi. On eut moins de crainte de désobéir au roi, que de violer un si saint asile et d'encourir la dangereuse inimitié d'un prince si jeune et si implacable. L'excuse déjà alléguée le fut de nouveau, et Chlotaire, toujours incrédule, ne manqua point de la rejeter, comme il avait déjà fait. Fatigué cependant de ces résistances, et ne voulant plus commettre sa volonté à d'imbéciles soldats faciles à épouvanter ou à séduire, il en réserva pour lui-même l'exécution. Voilà donc le roi qui sort précipitamment de son palais, et qui marche à la poursuite de l'héritier de son trône, résolu de

l'enlever de sa main sur le sépulcre même des saints martyrs. Quelle fut l'issue de cette triste entreprise? Le miracle, disent les chroniques, ne cessa point par la présence du roi. Retenu à son tour dans un invincible repos, l'accès de la redoutable chapelle lui fut interdit, ainsi qu'il l'avait été à ses gardes. Une chose au moins est certaine; Dagobert, quels qu'en aient été les moyens, rentra en grâce auprès de son père, et celui-ci pardonna. Il est plus douteux si le jeune prince pardonna aussi, du moins sincèrement, à Sadrégésile; car, après la mort de Chlotaire, des meurtriers qu'on ne rechercha point tuèrent ce vieux serviteur, et ses fils furent, sous le plus frivole prétexte, dépouillés, au profit du fisc, de tous les biens qu'il laissait (1).

CHAPITRE V.

AFFAIRES D'AUSTRASIE (622-624-625).

Radon était mort, et c'était maintenant Pepin qui avait l'importante dignité de maire en Austrasie. Chlo-

(1) Dagobert, fondateur et bienfaiteur de l'abbaye de Saint-Denis, avait de grands droits à la reconnaissance des moines de cette abbaye. Il faut lire avec quelque circonspection ce qu'ils ont écrit du caractère et des actions de ce prince.

taire, soit pour s'assurer encore mieux la fidélité de ces peuples, accoutumés à servir sous un prince à eux, soit pour satisfaire et pour occuper l'ambitieuse inquiétude de son fils, soit peut-être que la jalousie de ce prince contre son jeune frère et contre la nouvelle reine lui fît pressentir des malheurs qu'une sorte de partage anticipé pouvait prévenir, Chlotaire prit inopinément la résolution d'envoyer Dagobert gouverner à Metz. Il l'associait ainsi à la royauté; mais ce ne fut ni imprudemment ni sans restrictions. Il lui imposa premièrement pour modérateurs et pour guides l'évêque Arnould et Pepin; et de plus, redoutant de mettre en de si téméraires mains une trop grande puissance, il retrancha de ce royaume d'Austrasie et conserva dans le sien, d'un côté, ce qui confinait, en-deçà des Ardennes, à la Neustrie et à la Bourgogne; de l'autre, ce qui s'étendait au-delà de la Loire et vers la Provence.

Deux ans s'écoulèrent pendant lesquels Dagobert s'appliqua, non sans succès, à faire aimer sa domination parmi les peuples d'Austrasie. Mais à ce terme s'offrit une occasion malheureuse, où son humeur dure, artificieuse et indépendante, se montra de nouveau par de hardies trahisons et des cruautés. Un homme puissant, de la race des ducs de Bavière, avait encouru sa disgrâce. On le nommait Chrodoald. Cet homme était arrogant, disait-on, audacieux, ne respectant rien, grossissant chaque jour, par la fraude et la violence, les grandes richesses dont il était déjà possesseur. Dagobert résolut sa mort. Chrodoald en

ayant été informé, s'enfuit vers Chlotaire. Sans doute qu'il combattit avec succès devant ce prince les accusations dont on le chargeait ; mais quelque chose qu'il en faille croire, au moins est-il sûr qu'il parvint à se faire accorder sa protection. Chlotaire en effet, dans sa prochaine entrevue avec Dagobert, réclama vivement de lui qu'il reprît cet homme en sa grâce. Le jeune roi, que cette impérieuse intervention de son père importunait et blessait loin de l'apaiser, dissimula cependant et promit, ne mettant d'autre condition à sa promesse, sinon que Chrodoald vécût désormais avec plus de discrétion et de modestie. Celui-ci, plein de confiance en cette promesse, ne tarda guère à retourner en Austrasie. Dagobert était venu à Trèves ; il se hâta d'y venir lui-même pour le remercier de son indulgence. Rare indulgence, en effet ! Quand il sortit de la chambre du roi, il trouva à la porte un bourreau qui lui coupa la tête à l'instant, et sur le lieu même. Ainsi gardait sa parole le roi d'Austrasie, et respectait-il l'autorité de son père.

L'année suivante, Chlotaire jugea le temps venu de donner une femme à son fils. La reine Sichilde avait une jeune sœur dont le nom était Gomatrude ; ce fut cette sœur que le roi de Neustrie choisit pour en faire à son tour une reine. Il se flattait, et avec quelque vraisemblance, que cette union attachant plus étroitement Dagobert à la famille de Sichilde, celle-ci et son jeune fils Charibert auraient moins à redouter un jour de son ambition ou de sa haine.

Il y avait une maison royale à Clichy. Chlotaire,

qui l'affectionnait, décida que les noces seraient célébrées en ce lieu. Dagobert y vint donc, mais en roi, avec une nombreuse suite de leudes, dans tout l'appareil de la grandeur et de la puissance. Les fêtes furent somptueuses, et des deux parts se manifestait une égale joie. On n'eût jamais soupçonné que la bonne intelligence dût être si promptement troublée entre les deux princes. Elle le fut dès le troisième jour. Dagobert, rejetant enfin ces dernières apparences de soumission qu'il n'affectait plus qu'à regret, prétendit que, pleinement roi de l'Austrasie, il n'était ni de sa dignité ni de son droit, de ne posséder qu'une portion de ce royaume. Il réclamait, comme s'il en eût été dépouillé, toutes les villes que son père s'était réservées. Chlotaire offensé repoussa durement cette présomptueuse réclamation. Dagobert à son tour la renouvela avec plus de chaleur encore et plus de hauteur. Il demandait tout à l'heure: maintenant il exige, et même il menace. Ce n'était plus le fils satisfait et reconnaissant des dons accordés par la libre générosité de son père; c'était le prince avide et impatient, signifiant l'irrévocable volonté de recouvrer son propre domaine. On ne saurait dire quel eût été le terme de ce scandaleux différend, et si l'ingrate ambition de Dagobert se fût effrayée même de la guerre. Mais l'indulgente faiblesse de Chlotaire tempéra insensiblement l'aigreur de ses premiers refus. Arnould, infatigable conseiller de paix, obtint de lui qu'il s'en remît à la médiation de quelques évêques et de quelques leudes. On en choisit douze, qui furent

constitués arbitres de ce grand litige. Ils arbitrèrent donc, et tout se concilia. Dagobert acquit les pays situés au-delà des Ardennes et des Vosges. On laissa à Chlotaire ceux qui étaient par-delà la Loire et vers la Provence.

Dagobert n'eut pas tout ce qu'il attendait; mais Chlotaire ne conserva pas tout ce qu'il prétendait retenir. Ce fut une transaction, une concession réciproque, un traité. La condition du roi d'Austrasie changeait. On attribuait des droits à ce prince, quand on se bornait à les réduire; on lui réconnaissait des titres pour exiger, en ne lui refusant qu'une partie de ce qu'il exigeait. On ne lui donnait plus, on lui rendait; ce n'était plus faveur, mais justice. Il devenait roi, d'un titre égal et pareil; il cessait d'être dépendant et inférieur. La division des royaumes allait être presque aussi complète qu'au temps de Théodebert. Il ne restait qu'à peine une ombre de cette réunion salutaire, acquise, il n'y avait encore que dix ans, au prix de tant de trahisons et de meurtres.

CHAPITRE VI.

AFFAIRES DE BOURGOGNE (626).

L'étrange situation de la Bourgogne achevait merveilleusement la ressemblance. On retournait de

toutes parts au passé ; l'œuvre inespérée de Chlotaire s'évanouissait. Dans ce troisième royaume, le roi véritable était Warnachaire. Encore un effort, et si le succès le favorisait, la race de Sigismond était vengée, la conquête des fils de Chlovis tombait de leurs mains.

Car ce maire, dont l'autorité toute puissante ne devait finir qu'avec lui, avait trop de pénétration et d'expérience pour ne pas comprendre les dangereuses craintes de Chlotaire, et les incertitudes d'une fortune qu'il fallait de nécessité élever encore, parce qu'il l'avait trop élevée. Quels desseins et quelles espérances avait-il ? On les soupçonne plutôt qu'on ne les découvre, à travers les temps, et c'est à peine si les actions de son fils en laissent confusément entrevoir quelque apparence.

Warnachaire avait eu plusieurs femmes. La première lui donna un fils, qu'il nomma Godin, et une fille qu'épousa le duc Arnebert. Celle qu'il avait maintenant était Berthe, née d'une race puissante ; jeune encore et ambitieuse; douée de quelque beauté et d'une assez ferme résolution ; ardente s'il s'agissait d'entreprendre, opiniâtre quand il fallait se venger. Tout-à-coup Warnachaire devient malade, et en peu de jours il est mort. Qu'en va-t-il être de cette grandeur si laborieusement usurpée, et que la fortune n'a pas laissé le temps d'affermir? Un incroyable projet a été embrassé par cette famille. Les deux ambitions de Berthe et de Godin s'associent. Les liens qui les unissent déjà ne seront point un obstacle à de plus intimes liens. Sitôt les funérailles de Warnachaire célébrées, d'incestueuses

noces les suivent. Berthe dépouille à la hâte le titre de veuve, et prend pour second époux le fils du premier.

Expliquer en pleine assurance les graves motifs de cette alliance scandaleuse (1) et précipitée, n'est maintenant au pouvoir de qui que ce soit. Mais à voir l'empressement, les ressentimens, les dispositions de Chlotaire, on est dissuadé de croire que de si actives et si imposantes mesures n'eussent pour objet que le facile châtiment d'une offense domestique et isolée. Et de même, à juger de la nature et de l'étendue de cette offense par l'importance des moyens mis en usage pour la réprimer, on incline bientôt à la conviction que le mariage de Berthe n'était qu'une combinaison secondaire dans un crime plus vaste et plus dangereux ; que l'entreprise de Godin avait un but élevé et de redoutables appuis ; que peut-être n'y allait-il de rien moins que d'arracher dès ce temps cette fatale concession qui ne tarda guère, l'hérédité dans la dignité de maire du palais.

Mais quelque opinion qu'on en doive avoir, à peine est-il informé des choses que le fils de Warnachaire tente déjà ou prépare, Chlotaire effrayé prend aussitôt une prompte et décisive résolution. Le péril est déjà si grand à ses yeux qu'il n'estime plus suffisantes les forces ordinaires de la puissance publique. Il ne lui faut pas moins qu'une armée. Il l'assemble donc, et en donne le commandement au duc Arnebert.

(1) Ut nullus sibi societ conjugio uxorem patris sui. Si quis uxorem patris acceperit, mortem incurrat. (*Décret de Childebert*, art. 3.)

« Va, lui dit-il; conduis-la avec célérité contre ton » beau-frère. Attaque-le, presse-le, ne néglige rien » pour le vaincre, et s'il tombe en ton pouvoir fais-le » mourir à l'instant. » Quelque inimitié suscitée par des rivalités de fortune ou d'ambition servait apparemment de gage à la fidélité d'Arnebert. Il consentit aux ordres du roi, et se mit en marche. Si Godin combattit et ne céda qu'après des défaites, ou si, prévenu par l'active prudence de Chlotaire, le temps lui manqua pour réunir d'assez efficaces moyens de révolte et de résistance, aucun témoignage ne nous reste pour en décider. La fuite seule de Berthe et de Godin est certaine. Trompant, en cela du moins, les espérances de Chlotaire et les efforts d'Arnebert, ils se dérobèrent aux soldats qui les poursuivaient, franchirent la frontière d'Austrasie, et s'allèrent réfugier dans l'église de Saint-Evre.

De cet asile, ils s'adressèrent au roi Dagobert et implorèrent ouvertement sa protection. Chose étonnante, ils l'obtinrent. Ce n'était pas, s'ils l'avaient en effet commis, un crime irrémissible selon la politique du gouvernement d'Austrasie, d'avoir essayé de relâcher encore les faibles liens qui unissaient la Neustrie et la Bourgogne. Ce n'était pas non plus, aux yeux du maire Pepin, un exemple si pernicieux, ni qu'il fallût condamner si sévèrement, d'avoir entrepris de rendre stable et perpétuelle une dignité qui était la sienne. Aussi Dagobert, non content d'accueillir et de protéger les deux fugitifs, leur accorda-t-il même sa médiation. Plusieurs fois des envoyés allèrent par

son ordre auprès de Chlotaire, pour obtenir de ce prince qu'il remît leur faute à Berthe et à Godin. Dagobert se ressouvenait de Chrodoald; mais Chlotaire s'en souvint aussi. Ils firent échange de rôles; au drame lui-même il n'y eut aucun changement.

Le roi de Neustrie, quand il eut prolongé assez de temps ses refus, affecta de fléchir et de se laisser aller à la clémence. Il n'y avait plus d'autre obstacle que l'offense faite à la religion. Sur ce point seul rien n'était possible, si ce n'est par une soumission absolue aux règles enfreintes. Que Berthe fût répudiée, le scandale antérieur pourrait être alors pardonné. Que les fugitifs résistassent, leur obstination dans ce crime renouvelait tous les autres, et toute grâce était refusée. Berthe, soit affection, ambition ou fierté, rejetait dédaigneusement l'offre et la condition de Chlotaire. Godin, que d'autres sentimens dirigeaient, se soumit.

Il rompit donc cette union fatale, et croyant, selon la promesse donnée, les ressentimens de Chlotaire apaisés, il retourna plein de confiance en Bourgogne. Mais il venait de se faire un autre ennemi, et de nouveaux périls lui allaient être bientôt suscités. Cette femme, qu'il avait enivrée d'espérances et qu'il trahissait maintenant et chassait ignominieusement de son lit, n'était pas d'une humeur si faible et si humble qu'elle pût souffrir docilement son affront. Il la reniait épouse, il l'eut ennemie; il repoussait sa tendresse, et subit sa haine. Indignée, elle accourt, non en Bourgogne, mais en Neustrie; non vers Godin,

mais dans le palais de Chlotaire; non pour s'humilier devant l'époux qui l'a délaissée, mais pour implorer contre lui le prince même qui l'a contraint à la délaisser. Réduite à choisir, et ne pouvant se venger à moins qu'elle ne pardonne, c'est au provocateur de l'injure qu'elle la remet, parce qu'il lui aidera à punir le lâche qui la lui a faite. Elle hait assez pour sacrifier même de ses haines. Elle est donc venue, et elle a tout révélé. Chlotaire sait maintenant tous les projets de Godin; ceux du passé, ceux du temps présent; ce qu'il a abandonné, et ce qu'il médite. Il sait que sa vie même ne sera point respectée, et que s'il accorde à Godin l'entretien secret qu'il espère, le traître a résolu de saisir l'occasion et de le tuer.

Il dissimule encore cependant, et ne jugeant ni assez certain, ni assez facile de faire attaquer le fils de Warnachaire en Bourgogne, il cherche des prétextes pour l'éloigner d'un pays où il est encore tout-puissant. Il lui a pardonné, dit-il, il est vrai; mais Godin, qui a sa promesse, n'en a de son côté fait aucune. Il avait repris sa foi; il faut qu'il la rende, et une foi nouvelle veut de nouveaux gages. Qu'il les donne donc ces garans contre de trop probables retours à la trahison. Qu'il aille, sans différer, dans les plus saints lieux, et qu'il s'y engage solennellement par les sermens les plus redoutés.

Le piége était infaillible; car Godin, soit qu'il refusât ou qu'il obéît, courait dans les deux cas à sa perte. Quel prétexte alléguer d'ailleurs pour justifier un refus? Il consentit donc, et deux officiers de la

maison de Chlotaire furent envoyés, avec l'ordre apparent de le suivre et de recevoir ses sermens. Cet ordre n'était pas le seul. Waldebert et Chramnul (ainsi se nommaient les deux envoyés) conduisirent d'abord Godin à Saint-Médard de Soissons et à Saint-Denis. Mais l'occasion qu'ils cherchaient ne s'étant point encore présentée : « Ce n'était pas assez, dirent-» ils, et le roi ordonnait qu'on allât en outre à Or-» léans et à Tours, dans les basiliques de Saint-Aignan » et de Saint-Martin. » Il fallut bien s'y résoudre ; mais aux approches de Chartres, dans une ferme où l'heure du repas les avait fait arrêter, la plupart des serviteurs de Godin vaquant à des soins divers qui les tenaient éloignés de lui, Waldebert et Chramnul surprirent le malheureux Bourguignon, le frappèrent de leur épée, et le tuèrent. Quelques-uns des siens périrent aussi pendant qu'ils s'efforçaient de le défendre ou de le venger. Le reste, déjà dispersé, prit la fuite et ne fut point poursuivi.

De ce succès, timidement obtenu à force de dissimulations et de lâchetés, Chlotaire du moins en sut faire ressortir un second, où se montrent, sous un plus favorable aspect, son habileté et sa prévoyance. La mort de Godin n'obviait qu'à un seul danger, savoir, que la dignité de maire devînt transmissible ; le roi osa davantage, et profitant des désordres qu'avait entraînés l'ambition de Warnachaire et de sa famille, il entreprit de les faire servir à l'abolition même de cette dangereuse dignité. Il se hâte donc; il convoque un plaid ; il assemble à Troyes les leudes et les évê-

ques de Bourgogne; il veut qu'on examine et qu'on délibère pendant que dure encore l'impression des événemens à peine accomplis. Sur les uns agissent leurs craintes, car ils favorisaient les prétentions de Godin; sur d'autres, leurs rivalités, car ils se souviennent de Warnachaire, et trouvent dure et honteuse la domination d'un de leurs égaux; sur le moindre nombre, les vices mêmes de cette institution, inutile aux peuples qu'elle ne protège pas mieux que les rois, pernicieuse aux rois qu'elle ne sert qu'en envahissant leur autorité sur les peuples. Les suffrages furent unanimes. On ne consentit pas seulement; on pressa et on conjura. De vives instances furent faites auprès de Chlotaire, pour lui persuader ses propres desseins. On obtint de lui d'exercer directement l'autorité souveraine. On ne voulait plus de ces maires qui s'interposaient entre le roi et ses leudes. On prenait solennellement la résolution de n'en plus élire. Heureux les fils de Chlovis, si cette sage détermination eût été mieux respectée. Par elle se corrigeaient, et avec un notable profit, quelques-unes des fautes où les difficultés de sa position avaient successivement entraîné Chlotaire. Par elle s'arrêtait inopinément le mouvement de dissolution, et se fortifiait au contraire l'union des Etats qui étaient demeurés en la domination de ce prince.

CHAPITRE VII.

RÉVOLTE DES GASCONS ET DES SAXONS (626-627).

Les Gascons, descendus victorieux et libres des sommets de leurs Pyrénées, portaient indocilement le joug que leur avaient imposé, aux lieux mêmes de leurs victoires et de leurs conquêtes, les succès tardifs des rois Théodebert et Théodoric. Relégués aux confins les plus reculés de l'empire, cet éloignement, qui les protégeait, tentait incessamment leur vieille ardeur de guerre et d'indépendance. Ils attendaient, toujours menaçans, l'occasion de redevenir maîtres et de cesser d'en avoir. Ils la crurent venue en ce temps. Chez les Francs eux-mêmes, quelques chefs et quelques évêques favorisaient secrètement la rébellion. Chlotaire d'ailleurs était peu redouté à la guerre, et Dagobert, séparé d'eux par de si longues distances, allait voir éclater autour de lui des périls qui l'arrêteraient infailliblement sur les bords du Rhin.

Ils se soulèvent donc et courent aux armes; ils refusent le tribut et répudient l'obéissance du roi franc. Mais cette entreprise ou mal concertée, ou faiblement soutenue, n'obtint qu'un succès passager. Surpris d'abord et vaincus, les Francs revinrent plus confians, et vainquirent. Leur domination, à peine ébranlée, se raffermit; le joug, qui ne se brisait pas, devint

plus pesant, et dans cette imprudente tentative pour leur liberté, les Gascons en perdirent jusqu'à l'espérance. L'évêque d'Eause et Pallade, qu'on accusait d'intelligences coupables avec eux, en furent punis par l'exil.

En même temps que les Gascons succombaient, les Saxons, autres tributaires, faisaient, à l'extrémité opposée des Etats francs, de puissans efforts pour s'affranchir à leur tour et se relever de leurs longues humiliations. Le duc Berthoald, qui régnait sur eux, avait d'abord engagé dans son entreprise plusieurs autres peuples germains. Ensuite, la ligue conclue, pendant que ses préparatifs de guerre s'achevaient, il envoya vers Chlotaire pour lui apporter la résolution des Saxons, et lui proposer de renoncer volontairement au tribut. L'exemple et le bon succès des Lombards lui faisaient peut-être espérer quelque acte pareil de condescendance et de faiblesse. Mais bien loin de là, Chlotaire, maintenant plus libre et mieux affermi, n'accueillit qu'avec de dures menaces l'arrogante déclaration de Berthoald. Son indignation fut même si grande, qu'il fit saisir les malheureux envoyés, et voulut un instant les faire mourir. Il ne fallut rien moins, pour les préserver, que leur prompte conversion au christianisme, et les pieuses importunités du saint évêque Faron.

Le duc cependant hâtait ses desseins. Déjà ses nombreuses troupes sont réunies; la guerre commence; l'Austrasie transrhénane en soutient mal le premier effort; les Saxons avancent; de cruels ravages

marquent leurs progrès. Chlotaire, long-temps inactif, convoque enfin son armée. Dagobert, plus blâmable encore de s'être laissé prévenir, assemble précipitamment ce qu'il a de soldats en-deçà du Rhin, traverse le fleuve, accourt, plein de courage au moins, sinon de prudence, pour retarder l'ennemi s'il ne peut le vaincre. Cependant arrivera peut-être le roi de Neustrie. Mais l'ardeur des Saxons redouble au lieu de se ralentir. Bien loin de s'arrêter devant Dagobert, ils l'attaquent. Le combat s'engage, se prolonge, devient furieux. Les Saxons ne déploient pas moins de persévérance que de courage. Ils résistent invinciblement partout où ils sont assaillis; où ils assaillent eux-mêmes, rien ne leur résiste. Leurs progrès, d'abord insensibles, deviennent de moment en moment plus rapides. Ils pressent, ils gagnent, ils pénètrent; tout à l'heure ils auront vaincu. Les Francs ne fuient pas encore, mais ils ont déjà reculé. Dagobert toutefois leur donne de plus généreux exemples. Il ne commande pas seulement, il combat; il est soldat aussi bien que roi. Enveloppé, il ne cède point; accablé, il brave encore le péril. La hache d'un Saxon l'atteint; il lui répond de sa hache. Mais il est blessé, son casque est rompu, la hache a tranché quelques lambeaux de sa chair et quelques parties de sa chevelure. Il tombe, et les siens l'entraînent. Les Francs se retirent, quoique sans désordre: la fortune de cette journée est pour les Saxons.

Mais celui qui avait frappé Dagobert n'eut pas la joie de remporter son trophée. Adtira, écuyer du

prince, recueillit ces débris sanglans. « Pars sur » l'heure, dit le jeune roi, et va les montrer à mon » père. Ce seront pour lui de fidèles preuves de nos » dangers et de nos efforts. » Chlotaire arrivait dans la forêt des Ardennes, quand l'atteignit enfin Adtira. Saisi de douleur, mais en même temps de colère et d'impatience, sitôt la nuit venue, il lève son camp. Le jour reparaît, et il ordonne de marcher encore; il ne prend et n'accorde plus de repos. L'armée, animée du même courage, dévore les distances, et ne s'irrite que de l'absence de l'ennemi. Enfin se découvrent, dans l'éloignement, les pavillons du roi d'Austrasie. Un long cri de joie les salue; le camp délivré l'entend et répond.

Dagobert avait occupé, après le combat, une position assez favorable, que protégeait le Weser. Sur la rive opposée, campaient les Saxons. Ceux-ci, au bruit imprévu de ces menaçantes acclamations, s'étonnèrent; mais quand ils en eurent entendu le motif, et que c'était seulement pour célébrer l'arrivée du roi de Neustrie, leurs premières craintes se tournèrent en dédain et en dérision. Car l'opinion s'était répandue depuis quelques jours dans leur armée, que ce prince, comme il se préparait à marcher contre eux, en avait été inopinément empêché par la mort, et ils ne virent plus, dans la tumultueuse joie de leurs ennemis, qu'une impuissante et grossière feinte. Berthoald lui-même partageait leur sécurité. Voulant toutefois juger de plus près de ce mouvement inaccoutumé qui se faisait chez les Francs, il était accouru sur

le bord du fleuve. Il y arrivait, quand tout-à-coup parut au bord opposé Chlotaire lui-même, suivi d'un petit nombre des siens. Le fleuve, peu large en ce lieu, permettait l'échange des provocations et des menaces. Berthoald donc, commençant, adressait aux Francs d'ironiques et injurieuses félicitations sur l'heureuse apparition de leur prince mort. A ces mots, Chlotaire, détachant son casque et laissant retomber sa longue chevelure de roi : « Me reconnais-tu à » cette heure, lui demanda-t-il, et n'espérais-tu qu'en » ma mort? Me voici vivant, moi, ton maître, et tu » le connaîtras mieux au châtiment que je te pré- » pare. » Le duc étonné, mais forcé de croire à ce qu'il voyait, ne laissa pas de poursuivre, et passa bientôt de l'arrogance froide et railleuse à l'injure la plus violente et la plus ignoble. Il comparait, dans sa brutale témérité, le roi de Neustrie à un cheval de rebut, usé avant l'âge, et dont le fouet même ne pouvait plus réveiller l'ardeur. Les plus impétueuses passions bouillonnaient au cœur de Chlotaire. Révolté, transporté, ne se pouvant plus contenir, il s'élance, il est dans le fleuve, il nage, il passe, il aborde. Ses serviteurs l'ont imité et le suivent ; l'armée à son tour s'émeut et s'ébranle, et tente et franchit les profondes eaux du Weser. Lui cependant ne retarde point ; il court à Berthoald, qui déjà balance et a reculé. Le duc craint de fuir, et n'ose combattre. Il se trouble à l'idée de frapper ce roi, contre lequel il s'est pourtant révolté. Mais il le faut, et il y va de sa vie ; car Chlotaire le presse et déjà l'atteint. La lutte s'engage : ter-

rible mais courte, elle finit par un merveilleux coup de fortune; ce prince si faible, qu'outrageait et dédaignait l'orgueil du Saxon, n'a pas fait voir cependant moins de force et d'habileté que de courage. Son épée a vaincu; Berthoald est mort.

On coupa la tête au rebelle; on la mit au bout d'une lance, et on l'alla montrer aux soldats. En même temps les Francs achevaient de passer le fleuve et chassaient devant eux tout ce qui tentait de les arrêter. Les Saxons consternés ne savaient plus que résoudre. Il n'y avait plus parmi eux ni conseil ni autorité. Vaincus par la seule défaite de leur chef, à peine s'ils crurent possible de résister et de se défendre. Ils cédèrent avant que d'être attaqués, et se dispersèrent sans qu'on eût la peine de les rompre. Ce fut une grande victoire sans ennemi, un carnage affreux sans combat. On ne triomphait point, on tuait.

Chlotaire ne s'arrêtait plus. Profitant de ces premiers momens d'épouvante, il arriva promptement jusqu'au territoire des Saxons. Bientôt il l'eut envahi, désolé, couvert de ruines. D'effroyables massacres y furent commis. Etrange moyen de soumettre ce peuple; on l'exterminait! Quelques-uns rapportent, mais qui voudrait croire à de pareilles fureurs? que Chlotaire avait impitoyablement ordonné de mettre à mort tous ceux d'entre les Saxons dont la taille passerait la hauteur de son épée. Il n'est pas besoin d'ajouter ces cruautés inaccoutumées et douteuses à tant d'autres qui le sont si peu. Chlotaire effaça sa gloire dans le sang. Les Saxons, si près d'être libres,

retombèrent en peu de jours sous la plus intolérable oppression (1).

CHAPITRE VIII.

MORT DE CHLOTAIRE (628).

La cour de Chlotaire était divisée : d'un côté Sichilde et son fils ; de l'autre, le fils de Bertrude et de nombreux partisans. Déjà se préparaient les desseins que devait bientôt tenter Dagobert. Il se répandait

(1) On a remarqué, et la chose est en effet extraordinaire, que Frédegaire ne rapporte rien de cette expédition contre les Saxons.

J'adopte l'opinion de ceux qui pensent que ce n'est pas une suffisante raison pour la rejeter ; d'abord parce qu'en y regardant de plus près, on en retrouve des traces, même dans Frédegaire. Ce chroniqueur en effet, quand il en vient à la dixième année de Dagobert, parle d'un nouveau tribut que Chlotaire avait imposé aux Saxons. Or, on ne voit point en quelle autre occasion aurait été imposé ce tribut.

Car de supposer, comme l'a fait Daniel, sur la foi du moine anonyme qui a écrit la vie de Dagobert, qu'il avait été établi par Chlotaire Ier, il n'y a aucune apparence. Les Saxons se révoltèrent deux fois du temps de ce prince : la première fois, au moment même où il venait de s'emparer du royaume d'Austrasie. Ils payaient bien alors des tributs, mais qui leur avaient été imposés long-temps auparavant par Théodoric. La seconde fois, bien loin que Chlotaire eût pu exiger d'eux de nouveaux tributs, il avait essuyé une sanglante défaite, et « dans sa consternation, dit Grégoire de » Tours, il demanda humblement la paix. Après quoi, l'ayant obtenue, » il retourna chez lui. » (Liv. 4.)

« Nous ne refusons pas de te payer ce que nous avions coutume de » payer à tes frères et à tes neveux ; nous donnerons même davantage » si tu le demandes. » Tel était le langage des Saxons lors de la seconde

d'équivoques bruits touchant la tardive intelligence de son frère. D'étranges idées d'inaptitude et d'exclusion se propageaient et s'accréditaient. La reine elle-même était attaquée, et l'on ne craignait pas d'exprimer de coupables doutes sur sa chasteté. Il s'en éleva jusque dans l'esprit de Chlotaire. Ce prince crut, on ne sait sur quelle apparence, que le jeune Boson, fils d'Audolène, avait de l'amour pour Sichilde, et nourrissait l'espérance de le lui faire partager. Ce n'était qu'un soupçon, mais il ne fallut rien de plus. Etait-ce si peu d'avoir fait craindre au roi un outrage? Au duc Arnebert fut commis le châtiment de ce crime au moins imparfait, s'il n'était pas incertain. On vengea par le meurtre la pensée de l'adultère. Il en fut de Boson comme de Godin; on lui tendit des embuches, et on le tua.

D'autres circonstances survinrent, qui firent de plus en plus éclater ces divisions. Le roi avait assigné un plaid à Clichy. Il s'y agissait d'intérêts généraux et communs; les deux royaumes de la Bourgogne et de la Neustrie avaient envoyé tous leurs leudes et tous leurs évêques. Dans la confusion que ne pouvait manquer de produire une si grande réunion d'hommes

révolte, et avant la bataille où ils triomphèrent. Donc ils ne payaient alors que les anciens tributs, et Chlotaire ne leur en avait point demandé de nouveaux antérieurement. Après, il ne l'eût pas pu.

Outre cela, il semble difficile de croire qu'une suite de faits si graves, si éclatans, si exactement enchaînés, ait été témérairement imaginée par l'auteur des Gestes des rois des Francs, et par l'auteur des Gestes de Dagobert; car ce sont là mes garans.

puissans, de graves insultes furent faites aux serviteurs du fils de Sichilde. La violence suivit, et elle fut portée à ce point qu'Herménaire, qui avait la charge de gouverner la maison de Charibert, en perdit la vie. Ce meurtre était attribué à des serviteurs du duc Œginan. Braudulf, frère de la reine, homme d'ambition, de courage et d'activité, comprit le danger de laisser impunie l'insolente offense faite à son neveu. Le prince lui-même, malgré la faiblesse de son âge, montrait le plus impatient désir d'être vengé. Ils firent prendre les armes à tout à ce qu'ils purent trouver d'hommes disposés à leur obéir et à les suivre. De son côté Œginan, se préparant avec ardeur à la résistance, assemblait ses amis et ses serviteurs. Des deux parts, les rangs grossissaient, les ressentimens s'irritaient; on était près de combattre; d'une ignoble querelle de valets, allaient peut-être sortir des rébellions et des guerres.

Les leudes de Bourgogne prenaient heureusement moins de part que ceux de Neustrie aux ambitieuses rivalités qui étaient la vraie cause de ces dissensions. Ce fut par eux que Chlotaire maintint et fit enfin respecter son autorité méconnue. Il forma une troisième troupe de ces Bourguignons et de leur suite, troupe redoutable, mais neutre, et armée seulement contre le combat. En même temps il ordonna qu'Œginan s'éloignât et s'allât établir à Montmartre. Braudulf, à son tour, eut ordre de s'arrêter à Clichy, et il leur fut annoncé à l'un et l'autre que, quel que fût le parti qui refusât d'attendre le jugement du roi et de s'y sou-

mettre, il serait à l'instant même accablé par les Bourguignons. Ainsi s'apaisa cet étrange et dangereux différend. Les haines seules restèrent, plus vives encore, pour avoir été contraintes et réprimées. Il était aisé de prévoir de quels troubles étaient menacés les royaumes francs, s'il arrivait que le roi mourût avant qu'avec l'aide du temps, se fussent faits les changemens ordinaires d'intérêts, d'affections et de volontés.

Cet événement était peu probable puisque Chlotaire n'avait encore que quarante-cinq ans. Ce fut néanmoins ce qui arriva. Atteint tout-à-coup d'une maladie qu'on eut bientôt reconnue mortelle, il eut à peine le temps de faire venir Pepin et de lui recommander ses enfans. Cet entretien achevé, son règne et sa vie s'achevèrent; car leur durée se confond, et il ne vécut guère que roi. Le premier trône de ce prince fut son berceau.

Chlotaire ne mérita point les louanges que d'indiscrets flatteurs lui ont prodiguées. Il ne fut ni débonnaire ni grand, quoiqu'on lui ait donné ces deux titres. Il fut heureux, c'est tout ce qu'on peut dire de plus favorable. Les secours inespérés de la fortune lui tinrent lieu de vertus et d'habileté. Aux commencemens, le génie de Frédegonde, l'activité de Landry, le désir qu'eut Gontran d'éviter l'agrandissement de Childebert et de Brunehault, l'imprudence inouïe de Wintrion à Trouci, la mort inopinée de Childebert quand il n'avait encore que vingt-six ans; plus tard la régence d'Austrasie arrachée aux mains de Brunehault, la rivalité de Théodebert et de son frère, la

paix follement accordée après la victoire d'Etampes, les sanglantes guerres de la Bourgogne et de l'Austrasie, l'étonnante et si opportune mort de Théodoric: et à la fin, la vieillesse de Brunehault, l'enfance et l'illégitimité de ses petits-fils, les anciennes haines des leudes d'Autrasie, les subites infidélités de ceux de Bourgogne, les ambitieuses trahisons de Warnachaire. Des trois royaumes où régna ce prince, le premier lui fut conservé par le courage artificieux de Frédegonde, et restitué par la jalouse défection de Théodebert; les deux autres, qu'il eût fallu conquérir, on les lui vendit.

Il fut à la fois clément et cruel, et l'un et l'autre par faiblesse. Sa timide condescendance pour Dagobert était d'un père, non d'un roi. Il pardonna aux évêques de Sion, de Sens et d'Eause, peut-être parce qu'ils étaient évêques. A Godin, qui était sûrement coupable, il n'osa lui faire ni loyale justice ni grâce. Il aima mieux lui manquer de foi et le faire honteusement assaillir par des meurtriers. A Boson, qui était peut-être innocent, ce furent aussi des meurtriers qu'il lui envoya, au lieu de juges. Vainqueur des Saxons, il les désarma, et désarmés, il les massacra froidement pour n'avoir plus à les craindre. Maître de la personne de Corbus et de Sigebert, il les égorgea pour posséder avec plus de sécurité leur héritage. Maître de la personne de Brunehault, il voulut sa mort pour être à l'abri de ses vengeances, et de peur d'encourir à son tour la haine de ceux à qui elle inspirait tant de haine, il l'abandonna lâchement à leur exécrable férocité.

On a dit qu'il se livrait immodérément à l'exercice de la chasse; qu'il résistait difficilement aux dangereuses séductions des femmes; qu'habile à résoudre ce que conseillait la prudence, il l'était beaucoup moins à le maintenir; que, changeant si promptement de pensée et de volonté, cette inconstance d'esprit lui avait, à la longue, ôté le respect et la confiance de ses leudes : heureux, quelque fâcheuses que fussent ces fautes, s'il n'y en avait pas de plus condamnables dans sa vie!

Il eut du zèle pour les intérêts de l'Eglise. Il en eut aussi pour la réforme des lois; car le code des Allemands, qu'avait autrefois publié Théodoric d'Austrasie, et où Dagobert devait faire à son tour de nouvelles modifications, en subit, sous ce règne, de fort importantes (1).

(1) Et quicquid Theodoricus rex propter vetustissimam paganorum consuetudinem emendare non potuit, post hæc Childebertus rex inchoavit, sed Chlotarius rex perfecit. (*Præfat. ad Capit. Dagoberti regis.*)

FIN DU SEPTIÈME LIVRE.

LIVRE VIII.

—

TROISIÈME PARTAGE

ET

TROISIÈME RÉUNION.

Sommaire du huitième Livre.

Députés de Dagobert en Bourgogne et en Neustrie. — Armée levée en Austrasie. — La Bourgogne se donne à Dagobert. — Division en Neustrie. — Tentative de Braudulf. — Soumission de la Neustrie. — Transaction. — Charibert, roi d'Aquitaine. — Meurtre de Braudulf. — Répudiation de Gomatrude. — Nantéchilde, reine. — Sigebert, fils de Dagobert. — Baptême de ce prince. — Mort de Charibert. — Meurtre de son fils Chilpéric. — Fin du royaume d'Aquitaine. — Chapitre I[er]. — — Voyages de Dagobert en Bourgogne. — Et en Austrasie. — Ragnetrude, mère de Sigebert. — Trois reines. — Nombreuses concubines. — Prodigalités. — Exactions. — Spoliation des établissemens religieux. — Retraite d'Arnould. — Disgrâce de Pepin. — Chunibert. — Ægà. — Caractère de ce leude. — Sépulcre de saint Denis. — Erection de son église. — Traité avec Héraclius. — Expulsion des juifs. — Chapitre II. — Les Vénèdes. — Vaincus par les Awares. — Esclaves de ce peuple. — Se soulèvent. — Samon. — Il prend les armes pour les Vénèdes. — Ses triomphes. — Affranchit les Vénèdes. — Devient leur roi. — Marchands de la nation des Francs, massacrés chez les Vénèdes. — Réparation demandée par Dagobert. — Imprudence de Sichaire. — Guerre contre les Vénèdes. — Succès des Lombards et des Allemands. — Combat de Wogastiburg. — Défaite des Francs. — Progrès de Samon. — Nouvelle tentative de Dagobert. — Traité avec les Saxons. — Abolition du tribut. — Les Saxons entreprennent d'arrêter les incursions des Vénèdes. — Chapitre III. — Suintila, roi des Wisigoths. — Proclamation de son fils. — Mécontentement des seigneurs. — Conjuration. — Sisenand. — Traité avec Dagobert. — Armées en Bourgogne et en Aquitaine. — Celle-ci entre en Espagne. — Occupe Sarragosse. — Suintila renversé. — Sise-

nand proclamé roi. — Violation des promesses faites à Dagobert. — Projets de vengeances. — Soumissions de Suintila. — Réconciliation. — Révolution chez les Awares. — Défaite des Bulgares. — Ils s'enfuient en Bavière. — Asile promis par Dagobert. — Infidélité de ce prince. — Massacre des Bulgares. — Chapitre IV. — Soulèvement des Gascons. — Armée des Francs. — Sa division. — Ses chefs. — Ses premiers succès.— Retraite des Gascons. — Combat de la Saule. — Défaite des Francs. — Mort du duc Arimbert. — Soumission des Gascons. — Tentatives des Bretons. — Ils refusent le tribut. — Saint Eloi. — Son ambassade auprès de Judicaël. — Succès de ses exhortations. — Nouveau traité. — Hommage de Judicaël à Dagobert. — Chapitre V. — Nouvelles incursions des Vénèdes. — Radulf, duc de Thuringe. — Sigebert, déclaré roi d'Austrasie. — Chlovis, deuxième fils de Dagobert. — Partage entre ces deux princes. — Chlovis déclaré roi de Neustrie. — Testament de Dagobert. — Sa mort. — Croyances populaires. — Prodige. — Caractère de Dagobert. — Chapitre VI.

CHAPITRE PREMIER.

ROYAUME D'AQUITAINE (628-631).

La fortune ne secondait pas seulement l'ambition du roi d'Austrasie; on eût dit qu'elle l'appelait et la provoquait. Cette mort de Chlotaire, venue si tôt, et, pour ainsi parler, contre nature, lui montrait les voies tout ouvertes, et les obstacles aplanis plutôt que formés. Que pouvait contre lui Charibert si jeune?. Que pouvaient pour Charibert Sichilde et Braudulf? Encore un peu plus d'années à Chlotaire, et cet enfant était homme, cet homme guerrier, ce guerrier roi. Chacun se fût empressé pour le défendre; personne peut-être n'eût eu la pensée de l'attaquer.

Les circonstances donc favorisant ainsi ses inclinations, Dagobert s'y abandonna sans ménagement. Ne se fiant point entièrement à la force, ni entièrement non plus à la persuasion, en même temps qu'il envoie des députés en Neustrie et en Bourgogne, pour lui concilier les esprits, il rassemble en Austrasie une forte armée, pour aider encore mieux au succès de leurs sollicitations. Il se hâte, et pendant qu'on délibère encore dans les deux royaumes, ses troupes, déjà réunies, se mettent en marche, débouchent par les Ardennes, passent la Meuse, et viennent camper entre les deux villes de Reims et de Soissons.

Dès ce moment toutes les irrésolutions cessèrent en Bourgogne. Les leudes et les évêques se soumirent; Dagobert fut roi. En Neustrie, au contraire, on continuait d'hésiter. Mais l'hésitation même était un succès. On se divisait, et la résistance eût demandé la plus étroite union. Parmi les leudes, et même parmi les évêques, quelques-uns seulement persistaient à maintenir les droits du jeune fils de Chlotaire; tous les autres condescendaient à l'usurpation de Dagobert. Braudulf cependant réussit à soulever quelques parties du peuple; mais ses succès ne furent ni étendus ni durables. Les troupes d'Austrasie eurent bientôt dissipé ce fantôme d'armée, et une troisième couronne ceignit le front de leur roi. Le principe de la succession légitime avait triomphé par Chlotaire; il se faisait maintenant un premier essai de succession par droit de primogéniture. On était parvenu à exclure les enfans nés hors du mariage; on tentait d'exclure à leur tour les puînés.

Mais cette tentative, d'abord si heureuse, n'eut cependant pas un succès aussi absolu que le promettaient ces commencemens. Les mécontentemens croissaient en Neustrie; les divisions s'y perpétuaient. Il était difficile de garder toujours l'armée d'Austrasie, et difficile aussi d'espérer qu'après son départ le nombreux parti qu'avait encore Charibert, continuât de rester soumis et paisible. L'idée prévalut de lui accorder une satisfaction partielle, et de le désarmer par une sorte de transaction. Charibert serait roi, et posséderait un royaume; mais ce ne serait ni un royaume

assez puissant pour renouveler de fatales luttes, ni aucun des trois royaumes déjà reconnus et constitués. Dagobert régnerait toujours en Neustrie, en Austrasie, en Bourgogne; mais il serait fait un nouvel Etat avec l'Aquitaine, et Charibert l'irait gouverner. Charibert défendrait au midi la frontière contre les Wisigoths et les Gascons; Dagobert à l'est, contre les Lombards, et au nord, contre les peuples germains.

Ces propositions n'étaient ni généreuses, ni justes; mais la nécessité les fit accepter. Les possessions de Charibert s'étendirent des bords de la Loire jusqu'aux Pyrénées. Il eut Périgueux, Saintes, Bordeaux, Agen, Cahors, Toulouse. Tout le reste fut à Dagobert. Un traité solennel garantit l'exécution de ce partage, et Charibert renonça à toute prétention nouvelle sur l'héritage de son père. A ces conditions, il lui fut permis de régner. Il alla donc, et à l'exemple des anciens rois wisigoths il établit sa capitale à Toulouse. Sa domination, favorable et douce, lui fit obtenir dès l'abord l'affection de ces peuples. Bientôt l'âge venant, et avec lui le courage, il entreprit de soumettre vers les Pyrénées quelques portions assez étendues de territoire, où les Gascons, qui les avaient autrefois envahies, s'étaient toujours maintenus depuis en paix et sans maître. Cette expédition fut heureuse, et le royaume d'Aquitaine acquit par elle quelque accroissement et une frontière plus sûre.

Mais pendant que le jeune roi s'exerçait ainsi à la guerre et à la gloire, il recevait en échange de cruelles injures dans la Neustrie. Dagobert ne pardonnait pas,

et, quoiqu'il eût traité avec son frère, il n'en gardait pas moins la pensée de châtier ceux qui l'y avaient contraint. Il dissimula durant trois années ; mais au bout de ce terme, un jour que Braudulf, qu'il haïssait et redoutait plus qu'aucun autre, l'était venu trouver à Saint-Jean-de-Losne, il le fit traîtreusement surprendre et tuer. Le patrice Willibade et les ducs Amalgaire et Arnebert en reçurent l'ordre de la bouche même du roi, et l'exécutèrent.

Vengé de l'oncle de Charibert, il restait encore au roi de Neustrie l'aversion et les craintes que lui inspirait la tante de ce prince. Il ne tarda guère; peu de jours après le meurtre de Braudulf, sa sœur Gomatrude fut répudiée, et tout aussitôt fut mise en sa place Nantéchilde, l'une des servantes de cette reine.

Toutefois Charibert ou déguisa, ou déposa bientôt ses ressentimens; car dès l'année suivante, invité par son frère, il consentit à quitter Toulouse et à venir jusqu'à Orléans. C'était pour y offrir au baptême un fils que Dagobert avait eu récemment d'une concubine. Le rapprochement ne fut pas complet cependant entre les deux rois. Au lieu de Dagobert, qui ne s'éloigna point de Paris, ce fut Pepin qui amena le jeune prince au roi d'Aquitaine. On nomma cet enfant Sigebert.

Charibert, si tant d'exemples contraires permettent de juger d'une longue vie de prince par ses premières années, eût été un sage et bon roi; mais le temps manqua pour vérifier ce présage. Charibert mourut, n'ayant régné guère plus de trois ans. Il

laissait un fils, né à peine, et qu'on avait nommé Chilpéric. Cet enfant suivit de bien près son père au tombeau. N'est-ce point un crime dont il faille accuser Dagobert? Frédegaire, qui ne montre nulle part aucune prévention fâcheuse pour ce prince, avoue qu'on le racontait ainsi de son temps. De si nombreux et fréquens exemples avaient consacré dans la maison de Chlovis, pour ainsi parler, ce funeste moyen de sécurité et d'usurpation! Le meurtre des enfans trop voisins du trône y était devenu comme un usage et un droit. Peut-être Charibert lui-même n'avait-il été préservé, après l'invasion de la Bourgogne et de la Neustrie, que parce que la race royale était épuisée, et que Dagobert, n'ayant point encore obtenu de fils, il était après lui le seul héritier qui restât pour recueillir les trois couronnes des Francs.

Avec Charibert et son fils tomba et se confondit le nouveau royaume. Dagobert fut prompt à s'en ressaisir. Les trésors de son frère ne tentaient guère moins sa cupidité. Mais il n'en recouvra qu'une partie; le duc Baronte, qu'il avait imprudemment chargé de les recueillir, détourna l'autre.

CHAPITRE II.

ADMINISTRATION DE DAGOBERT (629-630).

L'unité donc se rétablit de nouveau dans la monarchie des Francs, mais imparfaitement encore, et pour peu d'années. L'indocilité de ces peuples n'y mettait guère moins d'obstacles que leurs usages. Devenu maître, non sans difficulté, de la Neustrie, Dagobert comprit qu'il serait périlleux pour lui de s'en éloigner, et voulant à la fois la flatter et la contenir, il transféra sa résidence à Paris. Mais l'Austrasie, exigeante aussi et prompte à changer d'affection, perdait tout ce qu'acquérait la Neustrie. Mécontente, elle se montrait moins soumise. La Bourgogne elle-même obéissait faiblement. Tels étaient l'arrangement des choses et la propension des esprits. On avait plus de sécurité sur un point, et d'autant moins sur les autres; la puissance du roi, toujours inégale, ne se fortifiait qu'en s'affaiblissant.

Docile encore en ce temps aux sages conseils de Pepin et d'Arnould, Dagobert entreprit d'obvier à ces dangereux inconvéniens de son absence. Il crut, non sans apparence, que de courts voyages pourraient, nonobstant leur brièveté, inspirer de salutaires appréhensions et prévenir de plus grands désordres. Il alla d'abord en Bourgogne. Au premier bruit de sa venue, tout s'agita dans ce royaume. Les

leudes et les évêques n'en auguraient rien de favorable pour leur ambition, et les effets ne démentirent point ces pressentimens. A Langres, à Auxerre, à Saint-Jean-de-Losne, à Dijon, partout où Dagobert s'arrêta, il se montrait sévère aux puissans, charitable aux pauvres, juste pour tous. Nul ne sortait de sa présence, qu'il n'eût été fait droit à ses plaintes. Quand le jour ne suffisait pas, il y suppléait dans la nuit. Les abus furent corrigés, les torts redressés, les violences punies. L'or et le rang n'arrachaient et n'achetaient aucune faveur; l'indigence et l'obscurité n'essuyaient ni humiliations, ni disgrâces. Les grands étaient abaissés, les petits élevés jusqu'à la justice. Jamais plus légitimes changemens ne furent plus politiques et plus salutaires. Une soudaine révolution se fit dans tous les esprits : le peuple était plein de joie et d'admiration.

L'année suivante, ce fut le tour de l'Austrasie. Dagobert y vint avec un grand appareil de magnificence, et y répéta, quoique avec moins de succès, les sages actions qui lui avaient attiré en Bourgogne tant de louanges. Sa réputation était grande alors, et puissante. Elle s'était étendue jusqu'aux derniers confins de la Germanie, et tous ces peuples sollicitaient à l'envi sa protection. Il était même arrivé que ceux dont le territoire était contigu aux Ogors et aux Esclavons, l'étaient venus provoquer à subjuguer ces redoutables voisins et à reculer ainsi sa frontière jusqu'aux frontières de l'empire grec. Mais leurs offres, dont on se souvint trop tard, avaient été négligées.

Dagobert s'endormait déjà dans sa puissance, et l'essai de gloire qu'il venait de faire n'était qu'un effort passager.

Il y avait eu une grande et honteuse faute dans le voyage de Bourgogne; le meurtre de Braudulf, qui a été déjà raconté. Il y en eut une aussi dans le voyage d'Austrasie, et qui, moins coupable, devint cependant plus funeste par les autres fautes semblables auxquelles elle encouragea Dagobert. Ce prince venait à peine de répudier Gomatrude et d'épouser Nantéchilde; la nouvelle reine ne suffisait déjà plus à ses insatiables voluptés. Il vit à Metz une jeune fille dont les grâces et la beauté l'enivrèrent; il la fit entrer dans son lit. Elle se nommait Ragnetrude, et ce fut elle qui lui donna Sigebert. Dès ce moment, le frein fut rompu, d'incroyables scandales suivirent, la vie du roi ne fut plus que désordres et que débauches. Trois reines portèrent en même temps la couronne. En même temps des foules de concubines leur disputaient la faveur du roi. Le nombre en était si grand que la naïve exactitude des chroniqueurs s'en est effrayée, et n'a pu se résoudre à transcrire cette longue liste de noms flétris. Les reines seules ont été nommées : c'étaient Wulfégonde et Berchilde, et encore Nantéchilde, qui toujours préférée, malgré les succès alternatifs de ses rivales, eut l'étonnante habileté d'étouffer dans le cœur du roi jusqu'à la pensée de sa répudiation.

De ces déréglemens insensés sortirent bientôt, comme il était naturel, d'autres passions et d'autres

désordres. Le prince, sur qui régnaient ses plaisirs, ne régna plus que pour eux, et le trouble de sa vie troubla ses royaumes. Tant et de si réitérées faiblesses entraînèrent d'incroyables prodigalités ; celle-ci, l'appauvrissement du fisc ; les besoins du fisc, des violences, des confiscations, de nouveaux impôts. Le prince voluptueux devint avare ; le prince avare devint exacteur. Et le peuple mécontent murmura ; les leudes offensés s'irritèrent ; le clergé lui-même, dont on ne ménageait ni les sentimens ni les intérêts, fit éclater d'importunes plaintes. Car, non content de violer avec tant d'éclat les règles de la pureté chrétienne et du mariage, Dagobert avait étendu sa rapacité jusque sur les terres que possédaient les établissemens religieux. Il avait envoyé des délégués dans les provinces pour faire le dénombrement de ces terres, et sous le prétexte d'en faire des distributions à ses gens de guerre, il en avait violemment pris la moitié, qui resta confondue avec les domaines du fisc (1).

Arnould et Pepin n'étaient plus écoutés en ce temps. Le premier, voyant ses représentations méprisées, tomba dans une profonde affliction. Ne pouvant ni contenir les débordemens de son élève, ni se résoudre à les voir sans les condamner, il sollicita pour

(1) Ut quid hi quibus jubetur victu et mediocri habitu contentos esse, magnorum erunt possessores prædiorum ? — Vivant, et nobis militantibus et domino regi servientibus, pauciora habere permittant. (*Act. SS. ord. S. Bened.*, t. 1, p. 376.)

toute faveur qu'il lui fût permis de s'éloigner des conseils et de la présence du roi. Il renonça même aux saintes fonctions de l'épiscopat, et s'en alla cacher la fin de sa vie dans la retraite, croyant peut-être expier, à force de prières et de pénitence, ces fautes qui n'étaient pas les siennes, et que sa prudence n'avait pas pu prévenir. Pepin, à son tour, abandonné par le roi aux ressentimens de ses ennemis, perdit par degrés toute sa puissance, et fut même un instant en danger de perdre la vie. Il vint d'Austrasie des leudes, dont son élévation avait autrefois offensé l'orgueil, et qui, le trouvant dénué d'appuis à cette heure, jugèrent l'occasion bonne pour l'accabler et pour se venger. Ils élevèrent la voix contre lui, et Dagobert, se souvenant mal de ses services, prêtait complaisamment l'oreille à leurs calomnies. Pepin eût infailliblement succombé; mais son habileté fut si grande, son langage si grave, ses mesures si justes, sa fermeté si constante à la fois et si réservée, qu'il lassa enfin et déconcerta toutes ces attaques. Le roi s'arrêta dans cette odieuse voie d'ingratitude et d'iniquité.

A la place d'Arnould, évêque de Metz, était maintenant Chunibert, évêque de Cologne; à la place de Pepin, l'un des principaux d'Austrasie, était Æga, l'un des plus puissans d'entre les Neustriens. Æga possédait de grandes richesses, et sa naissance, qui était illustre, lui donnait plus d'importance encore et d'autorité. Il avait de la grâce, de la souplesse, de la dextérité, de la condescendance, des mœurs faciles. Son esprit était pénétrant et ingénieux; son langage,

prompt, insinuant, persuasif, entraînant. Il eût aimé la justice, mais l'amour du gain l'emportait. Dagobert, dont il ménageait les penchans, le prit en grande faveur, et s'abandonna à lui sans réserve.

Toutefois ce prince, si faible et si imprévoyant qu'il fût devenu dans ses dégradantes habitudes de lubricité, ne l'était pas à tel point qu'il n'en ressentît jamais ni scrupule ni crainte. Il lui venait, par intervalles, d'assez vifs désirs, sinon de se dépouiller, au moins de se racheter de ses vices. Pénétré des pernicieuses opinions de son siècle, il ne doutait point que le crime même ne se pût compenser avec des largesses, et que des fondations religieuses ne lui fissent remettre ses plus grands outrages envers la religion. Aussi le vit-on bientôt recourir à cette commode pratique de réparation et de pénitence. Enchaînement misérable d'absurdes idées et de scandaleuses actions : de ses fautes vinrent de capricieuses prodigalités envers les églises, et, de ses prodigalités, une funeste sécurité dans ses fautes.

Ses principales libéralités furent en faveur de l'abbaye de Saint-Denis ; car il avait une grande dévotion au saint martyr, reconnaissant, a-t-on dit, de la protection qu'il avait autrefois trouvée près de son tombeau. C'était lui d'ailleurs qui avait fondé cette abbaye, et qui en avait construit la basilique. Quelque temps écoulé après son établissement en Neustrie, il avait fait exhumer les reliques des trois martyrs Eleuthère, Rustique et Denis. De la modeste chapelle où les avait placées Geneviève, on les transporta dans un

somptueux sépulcre tout incrusté de pierres précieuses et d'or, et dont la voûte était recouverte d'argent. Bientôt autour du sépulcre s'éleva le plus magnifique temple qu'on eût encore vu dans les Gaules. L'autel était d'or. Au-dessus de l'autel était placée une croix où les plus brillantes et plus rares pierres s'enchâssaient dans l'or le plus pur, œuvre merveilleuse de saint Éloi, le plus industrieux ouvrier de ce temps. En face de l'autel se rencontrait un coffre d'argent où les fidèles allaient déposer leurs offrandes. Aux colonnes et aux arceaux pendaient de riches étoffes chargées de perles et tissues d'or. A l'entrée, une vaste cuve de porphyre, et d'inestimables portes de bronze qu'on avait ôtées à l'église de Saint-Hilaire. Sous les nefs, les reliques de saint Firmin prises à Amiens; celles de saint Saturnin prises à Toulouse; celles de saint Hilaire prises à Poitiers. Pour une seule église on dépouillait toutes les autres. Une redevance annuelle de vingt sous d'or sur les droits de douane que payait Marseille, avait été assignée pour le seul luminaire de cette église de prédilection. Une seconde redevance de cent sous d'or était accordée pour le service des pauvres et des pélerins; c'était l'aumône du roi. Chaque année quatre mille livres de plomb étaient réservées sur le produit des mines pour en revêtir la voûte de la basilique. Avec cela de grands priviléges, d'importantes franchises (1), de nombreux et considé-

(1) Gaguin et Mézerai attribuent même à Dagobert l'institution de l'*Indict*, appelé depuis, par corruption, le *Landit*, lequel se tenait dans

rables domaines. Aucune abbaye ne pouvait plus disputer à celle-ci la prééminence.

Au milieu de ces constructions, unique occupation de l'esprit du roi, s'acheva pourtant une affaire dont l'issue était profitable. Pendant qu'Arnould et Pepin décidaient encore des résolutions de ce prince, il avait envoyé des ambassadeurs à Héraclius qui régnait alors dans l'empire grec. Son espoir était de renouveler l'alliance formée autrefois avec Justinien et Maurice. C'était une sage pensée; car par l'alliance les côtes de Provence seraient en sécurité, et même, s'il éclatait quelque différend avec les Lombards, une diversion que feraient les Grecs en Italie préserverait facilement cette autre frontière. La négociation eut un plein succès. Servat et Paterne (ainsi se nommaient les ambassadeurs) revinrent bientôt avec un traité qui confirmait ceux des temps antérieurs. On ajoute même qu'Héraclius, qui s'appliquait à l'astrologie, ayant conçu dans l'étude de cet art frivole, de graves soupçons touchant les desseins qu'on attribuait alors à la nation juive, fit apporter à Dagobert, avec le traité, de rigoureux conseils contre cette malheureuse nation. Au moins est-il sûr qu'en ce même temps, soit qu'il le faille imputer ou non aux exhortations de l'empereur grec, tous les juifs de France qui s'obstinèrent à refuser le baptême furent condamnés à l'exil.

la plaine de Saint-Denis. Mais c'est une erreur. (Voy. la *Dissertation de l'abbé Lebœuf*.)

Il est pourtant vrai que l'auteur de la vie de Dagobert en parle comme Mézerai et Gaguin.

CHAPITRE III.

LES VÉNÈDES (623-631-632.)

Parvenu ainsi à réaliser tous les rêves de sa première ambition, Dagobert, rassasié de succès, ne semblait plus devoir sortir du voluptueux repos où il se plongeait. Mais tout-à-coup il éclata une guerre qui ne fut méprisable ni par l'importance ni par la durée, et qui venait d'un côté d'où l'on pouvait le moins l'attendre et la craindre. Un peuple de la race des Slaves, quittant la Vistule vers l'embouchure de laquelle il avait long-temps habité, s'était avancé jusqu'au-delà du Danube, et avait formé, dans ces régions, un nouvel établissement. C'étaient les Vénèdes, qu'on appelait aussi du nom de Bisulciens, pour indiquer de quelle contrée ils étaient sortis (1). Ce peuple, maintenant voisin des Awares, ne fut pas long-temps en paix avec eux. Quelquefois vainqueur, plus souvent vaincu, d'humiliantes et intolérables conditions purent seules le préserver d'une entière extermination. Il devint sujet ou plutôt esclave des Awares. Non contens des lourds tributs qu'ils leur imposaient, lorsque ces derniers allaient à la guerre, c'étaient toujours les Vénèdes qui formaient leur première ligne, et toujours eux qu'ils livraient au premier effort de

(1) La Vistule est nommée *Bisula* par Ptolémée.

leur ennemi. S'ils reculaient, ils les chargeaient eux-mêmes dans leur fuite, et les ramenaient, deux fois vaincus, au combat. S'ils triomphaient, frustrés de leur propre victoire, ils ne recevaient aucune part du butin. L'hiver, quand ce n'était plus la saison des excursions de guerre, les Awares venaient sur leurs terres, en usaient en maîtres, et prenaient pour eux celles de leurs filles et de leurs femmes qu'il leur plaisait.

Les Vénèdes furent bientôt las d'un joug si pesant. Mais pour le briser il n'y avait que les armes. Ils les prirent donc, aidés même et excités, à ce qu'on raconte, par les enfans nés de ces unions fortuites et forcées; car ces enfans laissés à leurs mères n'avaient de patrie que la leur. La guerre avait déjà commencé, et se poursuivait sans qu'on pût encore prévoir quel en serait le succès, lorsque la fortune amena parmi les Vénèdes un homme ignoré, d'humble condition, étranger aux armes, et qui décida néanmoins de la destinée de ces peuples. Cet homme se nommait Samon. C'était un simple marchand du pays de Sundgau, Franc de naissance, et que les habitudes de son trafic attiraient seules sur le territoire des Vénèdes. Il se trouva que cet homme avait de la grandeur d'ame, de l'habileté, du génie. Touché de la généreuse résolution de ses hôtes, il oublia pour quel intérêt il était venu, et n'eut plus d'autre pensée que de se vouer à leur délivrance. Il combattit avec eux comme eussent fait, entre les Francs, les plus expérimentés et les plus braves. Son courage excita leur étonnement,

et sa prudence, leur admiration. Bientôt on voulut le suivre, et bientôt ne suivre que lui. Il fut chef de guerre et vainquit; il avait vaincu et fut roi. Ce peuple, retiré par lui de l'abjection, obtint avec lui d'éclatans et constans triomphes. Il lui devait sa puissance et la lui soumit. Un pauvre marchand régna glorieusement trente-cinq années dans un Etat vaste et créé par lui.

Il y en avait déjà huit d'écoulées, et cette royauté, fille du hasard, croissait de plus en plus et s'affermissait, quand un accident imprévu vint subitement obliger Samon, Franc qu'il était, à essayer ses armes contre les Francs. Des marchands de cette nation étaient venus, comme autrefois Samon lui-même, chez les Vénèdes, pour y exercer leur trafic. Des contestations, dont la première cause était apparemment d'un médiocre intérêt, éclatèrent. Les querelles vinrent à la suite; avec les querelles les violences. On massacra les marchands, et tout ce qu'ils avaient apporté fut mis au pillage. Dagobert, qui prétendait d'ailleurs quelque droit de suzeraineté sur ces peuples, ne pouvait souffrir de telles insultes sans en exiger la réparation. Il l'envoya donc demander au roi des Vénèdes; mais il avait eu la malheureuse pensée de remettre ce soin à Sichaire, homme de peu de prudence, et qui, bien loin d'apaiser les ressentimens, ne réussit qu'à les rendre plus profonds et plus opiniâtres.

Samon, qui, né chez les Francs, craignait de paraître incliner pour eux et de devenir suspect aux Vénèdes, refusait de donner audience à cet envoyé,

disant qu'il ferait une assemblée des principaux de sa nation, où seraient agitées, avec le différend actuel, toutes les autres prétentions que s'opposaient réciproquement les deux Etats. Sichaire, que ces retards offensaient et qui se fiait d'ailleurs assez peu à la sincérité de Samon, entreprit de se ménager par la ruse l'entrevue qu'on persistait à lui dénier. Il se vêtit à la façon des Vénèdes, et se mêlant parmi eux, le jour que le roi avait accoutumé d'entendre leurs plaintes et de leur distribuer la justice, il parvint ainsi, sans avoir été découvert, jusqu'en la présence de ce prince. Elevant la voix alors, et se faisant reconnaître : « D'où vient, lui demanda-t-il, que tu » tardes tant à rendre à Dagobert ce que tu lui dois? » Ne te souvient-il pas que vous êtes, toi et ton peu- » ple, en sa sujétion? — Il m'en souviendra, dit le » roi, tout le temps qu'il lui plaira être en notre ami- » tié. — Eh, quelle amitié, reprit Sichaire, imagines- » tu qu'il puisse y avoir entre de vrais serviteurs de » Dieu, et vous qui ne le servez non plus que les » chiens? — Chiens, as-tu dit? s'écria Samon. Ainsi » soit; et aussi avons-nous charge de Dieu de vous » mordre, vous ses serviteurs, qui le desservez! » Après quoi, ces paroles dites, il ordonna qu'on saisît sur l'heure le téméraire envoyé, et qu'il fût conduit hors de sa frontière.

Il était facile de prévoir quelles suites auraient ces emportemens. Certain de ne pouvoir plus éviter la guerre, Samon, sans se laisser effrayer de la grande puissance des Francs, se prépara résolument pour

cette inégale et terrible lutte. Sa renommée lui donna des auxiliaires, et la plupart des peuples d'origine slave se liguèrent généreusement avec lui. De son côté, Dagobert levait précipitamment une armée dans ses provinces d'Austrasie, et en même temps il sollicitait le secours des Lombards et des Allemands. Ce furent donc trois armées et trois ennemis qu'eurent à combattre les Vénèdes. Forcés ainsi de se diviser, ils firent de leurs troupes trois corps différens : le premier, où était Samon, et qui, envoyé pour arrêter l'armée d'Austrasie, se fortifia dans la position de Wogastiburg; les deux autres, plus faibles et peut-être moins habilement commandés, qui devaient marcher contre les Allemands et les Lombards. Samon avait bien jugé que le vrai péril, comme la vraie victoire, serait au lieu où seraient les Francs.

On ne tarda guère à combattre. Chronobert, duc des Allemands, entra le premier sur le territoire des Vénèdes. Les troupes qu'on lui avait opposées tentèrent inutilement de lui résister : il les repoussa, et leur fit essuyer d'assez grandes pertes. Un succès égal suivit l'attaque que firent à leur tour les Lombards. Mais, du côté de ceux d'Austrasie, les obstacles furent plus sérieux et les résultats plus considérables. Ils combattirent trois jours; trois jours durant les Francs assaillirent les retranchemens de Wogastiburg, sans que leur acharnement se lassât, sans que la constance de leurs ennemis s'affaiblît. Mais à la fin de la troisième journée, rebutés de tant d'efforts et de tant de pertes, leurs attaques devinrent moins vives, et

l'on put facilement reconnaître que l'espérance les abandonnait. Le moment était décisif; Samon n'eut garde de le laisser échapper. Faisant tout-à-coup ouvrir les portes du camp, il se précipite, et les rôles changent. C'est lui, à cette heure, qui est l'assaillant; ce sont les Francs, déjà ébranlés, qui cherchent en quel poste et par quelle manœuvre il leur sera possible de se défendre. Pendant qu'ils hésitent, Samon les presse; pendant qu'ils rapprochent et resserrent leurs rangs, il y pénètre et les rompt. Ils ne fuient pourtant pas encore; mais il ne leur est pas laissé de relâche, et ce premier désordre ne se peut plus réparer. Il croît, au contraire, et s'étend. Toute ressource se perd; toute résistance devient inutile. On recule enfin, et l'on se disperse; la défaite n'est plus douteuse, et l'on fuit.

Alors cessa le combat, mais non le carnage. Il fut effroyable. Aussi obstiné à la poursuite qu'ardent à l'attaque, Samon ne permit nulle part à cette foule fugitive et découragée de se rallier et de l'attendre. Tout ce qui put éviter la mort rétrograda jusque sur les terres d'Austrasie. Ce n'était pas seulement une armée vaincue, mais détruite : la peur avait achevé l'œuvre de l'épée. Tentes, armes, chevaux, butin, il ne fut rien de ce qu'avaient amené les Francs qui ne tombât au pouvoir de leur ennemi. Bientôt, et dès que le bruit de cette défaite se fut répandu, les Lombards et les Allemands, craignant pour eux-mêmes, sortirent précipitamment du territoire des Vénèdes. Les Sorabes, voisins de ceux-ci et jusque-là soumis

aux rois francs, se retirèrent de leur dépendance et se donnèrent à Samon. Ce prince lui-même, habile à profiter de ses avantages autant qu'à les préparer, entra dans la Thuringe et la ravagea. Poursuivant encore, et ne trouvant plus d'armée pour lui disputer le chemin, il alla jusqu'en Austrasie défier et humilier Dagobert. On dit que les mécontentemens du peuple de ces provinces l'y enhardissaient.

Enfin s'éveilla l'ancienne ardeur du jeune roi franc. Honteux de tant de revers et de tant d'injurès, il s'arracha un moment aux douceurs de l'oisiveté et reprit ses armes. Le printemps revenu, il assembla une nouvelle armée en Austrasie, et marcha lui-même avec des troupes d'élite, tirées de la Neustrie et de la Bourgogne. Il vint à Metz, franchit les Ardennes, atteignit Mayence, et se prépara à passer le Rhin. Mais, comme il était en ce lieu, des envoyés, venus de la part des Saxons, arrivèrent. Ce peuple offrait de prendre la querelle des Francs, et de défendre pour eux leur frontière contre les Vénèdes. Il n'en prétendait d'autre prix que d'être affranchi des tributs auxquels l'avait assujetti le roi Chlotaire. Chose inouïe, Dagobert accepta. Ses ressentimens étaient déjà amortis; il était las de la guerre qui n'avait pas encore commencé. Il en laissait à d'autres la gloire. Il se fiait à un ennemi du soin de le délivrer d'un autre ennemi. Il ne s'agissait déjà plus d'attaquer et de châtier les Vénèdes, il lui suffisait qu'on leur résistât; il ne demandait que d'être protégé contre leurs attaques. Cette étrange convention eut les effets

qu'on en pouvait espérer. Les tributs furent bien remis; les Saxons jurèrent bien solennellement de combattre et de contenir les Vénèdes; l'armée des Francs put se dissoudre et s'épargner les soins d'une expédition périlleuse. Mais le zèle douteux des Saxons fut un faible obstacle contre les incursions sans cesse renouvelées d'un ennemi si entreprenant, et Dagobert retourna à sa molle vie, plus blâmable encore de n'avoir pas achevé, qu'il ne l'eût été de n'avoir pas entrepris.

CHAPITRE IV.

LES WISIGOTHS. — LES BULGARES (631).

D'autres affaires, venues également du dehors, occupèrent dans le même temps le gouvernement de ce prince. Une révolution se préparait chez les Wisigoths. Aux paisibles règnes de Sisebut et de Récarède avait succédé le règne plus glorieux, mais moins favorable au peuple, de Suintila. Ceux des Gascons qui étaient encore de ce côté des Pyrénées avaient été subjugués, et ce qui restait de Romains en Espagne en avait été chassé sans retour. Mais il se rencontre de fatales et mémorables époques où la gloire, sur qui d'ordinaire s'appuient les rois, ne suffit plus elle-même à les protéger. Celui-ci, de sévère humeur

et de volonté inflexible, avait déjà, par l'excès de ses exigences et de ses rigueurs, perdu la meilleure part de l'affection de ses peuples. Une dernière imprudence acheva de les soulever contre lui. Il avait un fils, et souhaitait avec passion qu'il portât à son tour la couronne. Mais l'on affirmait chez les Goths que la royauté y était élective, et l'on citait quelques-uns de leurs grands qui ne craignaient point d'élever jusque-là leur ambition. Sachant leurs desseins et cherchant le moyen de les prévenir, Suintila, bien que son fils fût en très-bas âge, conçut la pensée de l'associer immédiatement à la couronne et de le faire reconnaître pour son successeur.

Il l'avait résolu, il l'exécuta. Mais dès ce moment, les factions, devenues plus fortes par l'acte même qui devait, croyait-on, les dissoudre et les désarmer, s'autorisant de cet acte, le travestissant en usurpation, s'en faisant, à force d'artifices et de persistance, comme un légitime et invincible grief, les factions agirent, grossirent, et en vinrent au point de tout espérer et de tout oser. Mais quel temps choisir? Il leur fut facile de reconnaître que tout retard serait périlleux, soit que l'enfant acquérant de l'âge parût aux soldats moins indigne de leur commander et de les conduire; soit que le peuple, s'accoutumant à lui donner le titre de roi, n'eût plus la même ardeur pour l'en dépouiller. Toutefois la résolution prise, il restait encore de graves difficultés pour l'exécution. On craignait l'armée qui avait vaincu sous les ordres de Suintila, et qui voudrait infailliblement le

défendre. On n'osait lever soi-même des troupes qui seraient certainement taillées en pièces avant d'avoir eu le temps de se réunir. On eut la pensée de tenter l'avarice de Dagobert et d'acheter son secours.

Ils avaient parmi eux un homme de noble extraction, puissant en richesses, renommé pour d'éclatantes actions de guerre, entreprenant, artificieux, plein d'habileté. Il se nommait Sisenand. C'était lui qui réunissait maintenant les suffrages et qui devait être fait roi. Ce fut lui aussi qui fut député chez les Francs. L'or qu'il apportait et qu'il proposait persuada facilement Dagobert. Il offrait de plus, l'expédition achevée, de livrer à ce prince un bassin d'or d'un poids prodigieux (1) et du plus rare travail, dont Aétius avait fait don autrefois à leur roi Thorismund. Le traité se conclut : Dagobert promit de seconder Sisenand ; Sisenand promit, outre les tributs stipulés, d'être à toujours le docile allié de Dagobert.

On leva donc deux armées : l'une, plus forte, mais qui s'assemblait en Bourgogne, lieu bien étrangement choisi si l'on avait sincèrement résolu qu'elle entrât en Espagne ; l'autre, plus faible, mais qui se formait dans l'Aquitaine avec les troupes déjà employées à la garde de cette province. Deux comtes, Abundantius et Vénérande, en avaient le commandement. L'ordre reçu, ils partirent ; laissant derrière eux l'armée de Bourgogne, plutôt destinée, il le faut croire, à épouvanter qu'à agir. A peine si le passage des Pyrénées

(1) Il pesait cinq cents livres d'or. (Frédegaire.)

fut disputé. L'appui des Francs était décisif, et donnait aux adversaires de Suintila un irrésistible ascendant. On arriva à Sarragosse sans combattre; on y entra sans avoir été contraint de l'attaquer. Sisenand s'y montra, et tout aussitôt d'unanimes acclamations retentirent; le peuple entier lui déférait le titre de roi. Il ne fallut point d'autres efforts : un même jour, pour ainsi parler, vit commencer et finir cette étonnante révolution. Suintila, quoique doué de courage, ne put rien tenter. Rien ne lui resta, pas même la triste consolation d'un dernier combat. Sitôt menacé, il était vaincu; sitôt arrivé, Sisenand régnait.

Le nouveau roi ne fut point ingrat envers les deux chefs qui l'avaient si heureusement secondé; il les renvoya chargés de présens. Mais le bassin d'or n'avait pas été délivré, et l'armée des Francs repassait déjà les montagnes. Dagobert, dont la possession d'une si précieuse chose flattait à la fois l'avarice et l'ostentation, fit repartir aussitôt Vénérande pour la réclamer, et avec lui le duc Amalgaire. La promesse n'était pas douteuse, et Sisenand n'avait aucun moyen de la dénier. Toutefois l'accomplissement en était pénible. Les Wisigoths, maintenant qu'ils étaient loin du danger, estimaient moins le secours des Francs, et beaucoup plus le sacrifice qui en devait être le prix. On se résigna cependant, ou plutôt on s'en donna l'apparence. Le riche bassin fut tristement et à grand regret retiré du trésor dont il était le plus magnifique ornement, et les envoyés de Dagobert crurent leur difficile négociation mise à bonne fin.

Ils partirent, n'imaginant point qu'ils dussent encore douter d'un succès dont ils emportaient avec eux le gage. Il l'eût fallu cependant; car avant d'avoir atteint la frontière, ils rencontrèrent une forte troupe d'hommes embusqués, qui les dépouilla, et n'eut garde de leur laisser le précieux vase.

Dagobert, si indignement abusé, jura qu'il aurait vengeance de cet outrage. Il voulait la guerre; il la voulait décisive et prompte. Cette même armée de Bourgogne, qui avait dû marcher pour élever Sisenand, marcherait en effet, mais pour le précipiter. Tout se préparait, et le vase d'or allait peut-être devenir la futile cause d'une terrible subversion. L'habileté de Sisenand prévint ce malheur. Il envoya des ambassadeurs au roi franc; il s'humilia, et pria, et rejeta tous les torts sur l'indocilité de ses Wisigoths, dont son élévation trop récente ne lui permettait pas encore de contrarier les dispositions. Pour dernière excuse enfin, il offrit sinon d'exécuter, au moins de racheter sa promesse. A cette offre, les ressentimens de Dagobert s'apaisèrent. On consentait de lui donner autant d'or qu'en pesait le vase. Il consentit à son tour, et, pour les deux cent mille sous d'or qu'on lui apporta, il remit sans trop de regrets l'insulte faite à ses envoyés.

En même temps que s'accomplissait, par la protection des Francs, cette révolution de l'Espagne, en Pannonie il en éclatait une seconde moins importante, mais plus étrange, et où Dagobert prit également une part, mais moins directe à la fois et plus

regrettable. Il était venu des bords du Volga des Bulgares. Ce peuple, qui occupait quelques portions de la Pannonie, avait formé avec les Awares plutôt une association qu'une alliance. C'étaient deux peuples en un seul Etat. Mais les Awares avaient néanmoins la prééminence, et le roi commun était de leur nation. Ce roi mourut. Les Bulgares, affectant une égalité que leurs associés contestaient, prétendirent que c'était leur tour d'exercer le commandement, et que le roi nouveau devait être pris dans leur race. Aucun ne cédant, on en vint aux armes. L'événement ne répondit pas aux espérances des Bulgares ; ils furent vaincus.

Poursuivis avec acharnement par leurs ennemis, neuf mille d'entre eux sortirent de la Pannonie, traînant dans leur fuite une grande troupe d'enfans et de femmes. Ils se mirent sous la protection du roi franc et sollicitèrent de lui un asile. L'hiver approchait : Dagobert accorda qu'ils passassent cette fâcheuse saison chez les Bavarois, promettant cependant de délibérer sur leur demande, et de leur assigner plus tard un meilleur établissement. Ils vivaient donc en sécurité, attendant toujours l'exécution de cette promesse. Mais, au lieu de l'hospitalité espérée, ce fut une lâche et inexplicable trahison. Des ordres secrets furent envoyés aux Bavarois, qu'à une nuit convenue ils surprissent leurs hôtes et les exterminassent tous sans pitié ; même les enfans, même les femmes. Les Bavarois furent atrocement fidèles à ces ordres. Dagobert n'eut guère à attendre, et le massacre qu'il demandait

se fit aussitôt. Il s'en fallut de peu qu'il ne fût complet : d'une si nombreuse foule de victimes, il ne s'en sauva que sept cents. On cherche en vain quelle cause assez grave put déterminer une si exécrable action ; on cherche quelle excuse pourrait justifier le prince qui l'autorisa.

CHAPITRE V.

LES GASCONS. — LES BRETONS (635.)

A ces événemens lointains et extérieurs en succèdent d'autres moins reculés et en quelque sorte intérieurs. Les Bretons, depuis leur comte Waroch, les Gascons, depuis le roi Charibert, étaient demeurés, sinon fidèles, au moins paisibles. Il y avait déjà quarante-cinq ans, qu'après la malheureuse expédition de Beppolène, le traître Evalchaire avait accordé ou plutôt vendu la paix à Waroch. Il semblait que le temps eût dû faire prendre à ce peuple des habitudes de bonne intelligence et de soumission, dont il n'oserait ni ne voudrait s'écarter. Les Gascons eux-mêmes, quoique leurs promesses fussent plus récentes, et leur obéissance moins assurée, avaient toutefois essuyé de si cruelles défaites qu'on les pouvait croire enfin découragés et assujettis. Il en arriva autrement. La mort du roi d'Aquitaine avait réveillé le courage et les espérances de

ces Gascons encore libres, que le jeune prince avait subjugués. Fatigués d'une servitude si dure et si nouvelle pour eux, méprisant des maîtres dont la domination s'exerçait maintenant de si loin, s'ils tardaient encore ce n'était pas par incertitude ou par lâcheté, mais par choix au contraire et pour mieux ménager leurs succès. Tant que dura l'expédition d'Abundantius et de Vénérande, ils dissimulèrent; tant qu'on put craindre la présence de l'armée qui s'assemblait en Bourgogne et qui menaçait de venir à son tour aider à l'usurpation de Sisenand, ils n'eurent garde de faire éclater leur dessein. Mais cette entreprise d'Espagne achevée, et les deux armées d'Aquitaine et de Bourgogne dissoutes, aucun obstacle prochain ne pouvant plus embarrasser leur premier effort, ils se lèvent. Avec eux se lèvent aussi ces autres Gascons, soumis autrefois par Théodoric et Théodebert, et soumis de nouveau par Chlotaire. En peu de jours tout leur territoire fut affranchi, et chaque progrès rendant de nouveaux progrès plus faciles, on les vit bientôt envahir et ravager les terres des Francs. Déjà les troupes d'Aquitaine ne suffisaient plus; il en fallut lever en Bourgogne, et se résoudre même à former une nombreuse et puissante armée.

On en confia la direction générale au référendaire Chadoinde, homme de courage et d'expérience, et qui s'était valeureusement signalé dans les guerres de Théodoric. Mais en même temps on la divisa, et ce furent plusieurs armées, qui pouvaient être vaincues, plutôt qu'une seule à qui rien n'eût pu résister. Onze

ducs marchaient à la tête d'autant de corps séparés, et outre cela plusieurs comtes qui avaient aussi des commandemens isolés et indépendans. Les ducs étaient Arimbert, Amalgaire, Baronte, Chairard, Chramnelène, Hermenric, Leudebert, Æginan, Wandalmar, Walderic et le patrice Wisibad. Les commencemens furent favorables. Sans trop s'effrayer de la supériorité de leurs ennemis, les Gascons essayèrent d'abord de les arrêter. Ils combattirent et avec courage. Mais à la fin du combat, reconnaissant qu'ils n'en auraient pas le succès, ils cessèrent de le disputer, et rétrogradèrent. Les Francs suivirent; les Gascons continuèrent de se retirer devant eux. Persévérant ainsi, et évitant avec soin de renouveler le combat, ils atteignirent enfin leurs montagnes.

L'avantage du nombre s'affaiblissait dans ces passages étroits et dans ces positions escarpées : ils s'y arrêtèrent. Une assez importante victoire justifia bientôt leur prévoyance. Arimbert, dédaignant de s'arrêter à son tour devant ce faible et impuissant ennemi qui le fatiguait de sa fuite, poursuivit témérairement sa marche, et s'engagea, sans précautions, dans la vallée de la Saule. Tout-à-coup ceux qui reculaient comme en désordre, pour mieux exciter son ardeur et sa confiance, tournent vers lui, et semblent avoir pris le dessein de tenir ferme en ce lieu. En même temps se découvrent à sa suite et sur ses deux ailes d'autres troupes de Gascons, dont aucun avertissement ne lui avait fait même soupçonner la présence. Il est entouré, séparé, sans aucun espoir de retraite ni de communication

avec les autres armées des Francs. Il n'y a plus de refuge que dans le combat, ni de salut que dans le triomphe. Mais contre tant d'ennemis que peut le courage, et dans un lieu si défavorable comment le montrer? On l'essaya cependant, mais en vain ; on résista vaillamment, mais sans fruit. Ils moururent tous. Arimbert, et les autres chefs, et les soldats mêmes, tous moururent. On ne pouvait fuir, et le vainqueur n'acceptait point de captifs.

Cependant ce succès n'eut pas tous les heureux effets qu'en attendaient les Gascons. S'ils étaient inexpugnables derrière leurs rochers, les Francs l'étaient à leur tour dans les basses-terres. Aucuns ne pouvaient être attaqués avec avantage, ni attaquer eux-mêmes sans un extrême péril. Mais les Francs occupaient, ravageaient, brûlaient les fertiles plaines où étaient les établissemens des Gascons, et ceux-ci, protégés seulement dans les montagnes, contre les derniers désastres de la guerre, ne pouvaient y vivre et s'y tenir cachés bien long-temps. Ils furent donc soumis à la fin, mais par la nécessité plus que par l'épée. L'impatience de recouvrer leurs champs surmonta leur aversion pour la dépendance. Ils se résignèrent aux conditions qu'on leur imposa.

L'une d'elles était que les chefs viendraient tous se remettre au pouvoir du roi, et attendre de lui le sort qu'il lui plairait de leur faire. Ils y vinrent. Mais leurs craintes étaient si grandes, qu'au lieu d'aller jusqu'à Clichy, où était alors Dagobert, ils se réfugièrent dans la basilique de Saint-Denis. C'était le plus invio-

lable asile aux yeux de ce prince. Aussi, quels qu'eussent été d'abord ses desseins, il leur pardonna, reçut leurs sermens, et consentit même qu'ils s'en retournassent dans leur pays. Ce fut la fin ou plutôt l'interruption de cette grande révolte; car les Gascons n'étaient fidèles qu'au seul dessein de se rendre libres.

De leur côté les Bretons, quoique leur condition ne fût point, tant s'en faut, aussi dépendante, ne laissaient pas de la trouver indigne d'eux et de s'en lasser. L'inaction où l'on prétendait les réduire humiliait leur courage et irritait leur vieille ardeur pour le gain. Souvent, malgré leurs promesses de paix, il leur était arrivé de faire irruption sur le territoire des Francs, de piller les grains, d'emmener les troupeaux, d'étendre et pousser loin ces ravages. Les tributs aussi leur semblaient pesans et ne s'acquittaient plus qu'à grand'peine. Enfin le rang qu'on les avait contraint d'abdiquer leur inspirait des regrets que le temps n'affaiblissait point. Ils s'indignaient des traités faits avec Chlovis, avec Gontran, avec Frédegonde, et souffraient impatiemment que leur noble terre eût cessé d'être un royaume, que leur comte ne fût plus roi (1). Par degrés ils s'enhardirent. Tant d'injures que les Francs avaient omis de venger les encourageaient à en essayer de nouvelles. Laissant toute crainte et ne consultant plus que leur fierté, ils reprirent tout-à-

(1) « Les Bretons, *depuis la mort du roi Chlovis*, ont toujours été » soumis à la puissance des Francs, et ils avaient des comtes, non des » rois. » (Grégoire de Tours, liv. 4.)

coup ces titres qu'avaient effacés leurs défaites et leur sujétion.

Long-temps Dagobert souffrit les provocations de ce peuple. La guerre fatiguait maintenant sa mollesse, et de vulgaires motifs n'avaient plus le pouvoir de l'y entraîner. Mais enfin la dangereuse rébellion des Gascons étant réprimée, et cette formidable armée de Bourgogne étant désormais oisive et sans ennemis, le roi se souvenant des Bretons résolut, avant de renvoyer cette armée, de la faire servir, ou au châtiment, ou à la réparation volontaire de leurs offenses. Elle allait donc marcher en Bretagne; mais auparavant on eut la pensée qu'il pourrait suffire de la menace, et que l'évidente infériorité de leurs forces ôterait peut-être aux Bretons le désir d'en faire l'épreuve. Sur cette espérance, on leur envoya saint Eloi, autrefois orfèvre, maintenant trésorier de l'épargne du roi, et depuis évêque de Noyon. Cet ambassadeur avait de l'habileté et de la sagesse. Judicaël, qui gouvernait alors la Bretagne, n'était point dépourvu lui-même de modération ni de prévoyance. Quand on eut porté devant lui les anciens traités; quand il eut entendu, de la bouche de saint Eloi, ses obligations, les infractions qu'il y avait faites, les justes plaintes des Francs, leur puissante armée, l'imminent péril où il était exposé, d'utiles regrets l'assaillirent, et sa piété, car ce prince était religieux, s'alarma. Bientôt il cessa d'être question de guerre, et l'on n'eut plus à débattre que les conditions du nouveau traité. Mais à leur tour ces dernières difficultés s'aplanirent; Judicaël donna

des ôtages, se reconnut sujet des rois francs, et promit de plus qu'il viendrait lui-même faire à Dagobert serment et hommage.

On eût pu douter de cette promesse ; mais il l'avait faite, et il n'essaya point de s'en affranchir. Il vint en effet à Clichy, suivi d'une nombreuse troupe des siens, et portant au roi de riches présens. Là, furent renouvelées les soumissions déjà consenties à Rennes. Les rapports furent rétablis entre les deux peuples, tels que les avait autrefois réglés l'épée victorieuse de Chlovis. Judicaël descendit du rang où il avait voulu s'élever, et s'humilia généreusement devant son seigneur. On raconte même, chose étrange, que Dagobert l'ayant convié à sa table, il n'accepta point, préférant, disait-il, aller partager le sobre repas de saint Ouen, qui ne s'était pas encore retiré de la cour en ce temps, et qui exerçait l'office de référendaire (1). Etait-ce modestie, en effet ; était-ce fierté? Toutefois, Dagobert ne s'offensa point, et le comte breton repartit, comblé par ce prince des plus libérales marques de sa bienveillance.

(1) Il fut depuis évêque de Rouen.

CHAPITRE VI.

MORT DE DAGOBERT (637).

Cependant les Vénèdes, cet infatigable et étrange peuple, qu'une épée de marchand avait subitement élevé, de la servitude des Awares, au pouvoir de braver l'empire même des Francs, les Vénèdes n'avaient point interrompu leurs incursions, et ils les renouvelaient chaque jour avec le même succès. Les promesses des Saxons n'étaient ni assez puissantes, ni assez fidèles. Dagobert avait bien envoyé Radulf en Thuringe, et l'avait constitué duc de cette province; mais Radulf, venu d'Austrasie, n'avait guère moins d'ambition que d'habileté. C'était un dangereux serviteur, et qui ne résistait aux Vénèdes qu'autant qu'il était nécessaire pour lui et pour ses propres desseins. De son côté l'Austrasie, toujours plus découragée et plus mécontente, montrait peu de zèle à venger les injures d'un prince qui l'avait quittée depuis qu'elle lui avait conquis deux autres royaumes. Elle murmurait d'être sans roi, et de supporter tant d'exactions pour subvenir aux magnificences dont profitait et se glorifiait la Neustrie. Peut-être aussi jugeait-elle qu'à force de pertes et de défaites, comprenant enfin l'inutilité de ses tentatives pour protéger, du fond de son palais de Clichy, des frontières si étendues et si éloi-

gnées, Dagobert se résignerait à lui rendre le gouvernement dont elle regrettait la présence.

Ces combinaisons, si elles sont véritables, ne furent point démenties par l'événement. Dagobert, que pressaient à la fois la nécessité de satisfaire ces peuples, et le désir de fonder la grandeur du seul fils qu'il eût encore obtenu, se détermina tout-à-coup, quoique ce prince n'eût passé qu'à peine sa troisième année, à relever pour lui le trône d'Austrasie. C'était un retour vers les anciens usages des Francs, si violemment changés par Chlotaire; car Sigebert, fils de Ragnetrude, n'était pas né d'une reine, et ses droits étaient tout semblables aux droits méconnus des fils de Théodoric. Mais il n'y avait pas alors d'autres princes pour lui disputer l'héritage. Il n'était question d'ailleurs que de l'Austrasie, et dans les populations germaines de ce royaume, les rigoureuses règles de la discipline chrétienne établissaient plus lentement leur autorité, que dans la Neustrie et dans la Bourgogne, où prédominaient les Gaulois.

Le roi donc, ce dessein formé, se rendit à Metz avec Sigebert. Là se trouvèrent réunis par son ordre tous les évêques et tous les leudes de l'Austrasie. S'adressant à eux, il leur dit : « Voici mon fils que je » vous donne, et qui sera votre roi. Prenez-le à ma » place, et soyez-lui de fidèles et bons serviteurs. » Rien ne pouvait mieux répondre à leurs vues; car ils trouvaient deux avantages à ce changement: que leur pays cessât d'être subordonné à la Neustrie, et qu'ils

fussent eux-mêmes délivrés d'un maître dont le règne leur était devenu odieux. Aussi, montrèrent-ils une grande joie, et s'empressèrent-ils de proclamer Sigebert. En même temps Dagobert lui assignait des officiers, lui constituait un trésor, l'environnait de toute la splendeur de la royauté. Le gouvernement du palais et la direction des affaires furent remis au duc Adalgise, à l'évêque de Cologne et à Pepin (1). Des chartes scellées du sceau de Dagobert constatèrent et confirmèrent ces dispositions.

On en vit bientôt les effets. Depuis ce jour, les Austrasiens reprirent leur ancienne ardeur pour la guerre, et ne souffrirent plus indifféremment les insultes et les agressions de leurs voisins. Les frontières furent défendues avec vigilance. Les Vénèdes eurent

(1) Frédegaire et l'auteur des Gestes de Dagobert ne nomment pas Pepin en ce lieu. Mais d'abord Pepin n'avait pas cessé d'être maire du palais d'Austrasie, et cet office lui donnait la principale part au gouvernement. De plus, il est formellement compris avec Chunibert et Adalgise dans le récit de l'auteur des Gestes des rois francs. Il est même qualifié de tuteur de Sigebert, et de régent, par l'auteur anonyme de sa vie. Enfin on voit même dans Frédegaire, qu'à la mort de Dagobert, Pepin, toujours maire d'Austrasie, exerçait la plus active influence sur les affaires de ce royaume.

Ces détails méritent qu'on y fasse attention; car si Pepin eût été exclus du gouvernement à l'époque de l'élévation de Sigebert, ce serait une grande marque d'affaiblissement dans l'autorité des maires du palais, et tout porte à croire au contraire qu'elle s'était déjà relevée de l'abaissement incomplet et momentané qu'elle avait souffert pendant les dernières années de Chlotaire.

Peut-être Frédegaire n'a-t-il pas jugé nécessaire de citer Pepin, précisément à cause de son office, qui le mettait naturellement et sans nomination nouvelle, au premier rang parmi les ministres de Sigebert.

enfin un ennemi qui ne fuyait plus, et, découragés à leur tour, ils respectèrent comme autrefois la terre des Francs.

Mais il survint un événement qui put faire prévoir de nouvelles résolutions. Sigebert régnait déjà depuis une année; la reine Nantéchilde eut un fils. Ce fut une vive satisfaction pour Dagobert, et toutefois un grave sujet de sollicitude. La naissance de Chlovis (car c'était le nom qu'on avait donné à ce jeune prince) était légitime : quelles seraient un jour la fortune et l'ambition des deux frères? Ne prendraient-ils point conseil du passé? Etait il certain que Chlovis oubliât l'exemple donné par Chlotaire; ou Sigebert, l'exemple encore plus récent que Dagobert lui avait donné? Le fils de la reine avouerait-il les droits du fils de la concubine? Le roi d'Austrasie ferait-il à son jeune frère un meilleur partage que son père au roi d'Aquitaine? Mais Nantéchilde eut plus de prévoyance et d'autorité que n'en avait eu autrefois Sichilde. De leur côté, les leudes de Neustrie, animés du même intérêt que ceux d'Austrasie, et non moins jaloux d'éviter une nouvelle réunion des royaumes, secondaient de tous leurs efforts les justes importunités de la reine. Dagobert n'y résista point. Voulant donc régler le sort de ses fils, et ne rien laisser, s'il se pouvait, aux périlleuses incertitudes de l'avenir, il annonça le dessein de faire sans plus différer un nouveau traité avec Sigebert. C'est pourquoi les évêques et les leudes d'Austrasie étant couvoqués, il fit solennellement et en leur présence la distribution de ses royaumes. A Sige-

bert, il lui attribua définitivement et à toujours les vastes territoires dont se composait l'ancien Etat d'Austrasie; à Chlovis, il lui assigna la Neustrie, la Bourgogne, et même le duché de Deutelin. Ce duché ne dépendait pas naturellement de l'Austrasie. Il n'y avait été réuni qu'après la déroute de Dormelle, et lorsque Chlotaire, réduit à de si funestes extrémités, eut été contraint de donner ce prix, pour la paix que lui refusait Théodebert. Dagobert donc prescrivit qu'il fût restitué à la Neustrie. Les leudes de Sigebert s'en affligeaient; mais ils se soumirent, et l'on jura sur les reliques des saints de respecter le partage.

Cette grande transaction consommée, des desseins d'une autre nature entrèrent dans l'esprit de Dagobert. Il semble, quoique jeune encore, que de secrets pressentimens de mort le troublaient. Ce prince, abandonné aux plus condamnables penchans, ne leur obéissait pas néanmoins sans inquiétude et sans repentir. Il y avait dans son cœur un incroyable mélange de terreurs religieuses et d'ardeur pour la volupté. Prêtant une efficacité sans limites à l'aumône et à la prière, pour secourir les pélerins et les indigens, pour acheter la faveur et l'intercession de l'Eglise, sa cupidité se taisait. Il se croyait absous par ces pieuses libéralités; aussi les répandait-il, comme ses fautes, avec abondance. Même il eut la crainte que ce fût trop peu de celles qu'il aurait distribuées durant sa vie, et il en voulut préparer encore d'autres pour le temps qui suivrait sa mort. Une seule difficulté l'arrêtait: Il

prévoyait les mécontentemens de ses fils, et n'espérait pas que le seul respect de sa mémoire fût assez puissant pour garantir après lui l'exécution de ses volontés. Elles étaient toutefois si fermes, et, à ses yeux, si légitimes et si nécessaires, qu'il n'hésita point, dans le doute qui l'inquiétait, à recourir aux solennités réservées pour les plus importantes délibérations de l'Etat.

Ayant donc assigné un plaid général dans la maison qu'il avait à Garches, il y fit appeler ses fils, aussi bien que les leudes et que les évêques des trois royaumes. Eux réunis, il vint au milieu d'eux, s'assit sur son trône d'or, se couvrit le front de sa couronne de roi, et, leur expliquant aussitôt sa résolution, il leur dit la fragilité de la vie, l'inévitable jugement de Dieu, la nécessité de désarmer sa justice, les souffrances des pauvres, le dénuement des églises, les miséricordes du ciel promises à ceux qui y subvenaient; enfin ses erreurs et ses fautes, le désir qu'il éprouvait de les expier, l'espoir qu'il avait d'en soulager le fardeau, en consacrant à de saintes œuvres tous les domaines privés qu'il avait acquis. Ces paroles dites, il leur fit faire lecture de son testament, leur prescrivit d'y mettre leur sceau, les conjura de n'en pas empêcher l'exécution, et annonça qu'il en serait déposé quatre copies, l'une à son trésor, les autres dans les cathédrales de Paris, de Lyon et de Metz. Personne ne fut assez téméraire pour s'élever contre les pieuses dispositions de ce prince.

C'était en l'année 636 et le 23 mai; Dagobert n'avait encore que trente-cinq ans. Cependant quelques mois à peine écoulés, la mort répondait déjà à sa prévoyance. Il était dans sa maison d'Epinay quand de premiers signes de dyssenterie se montrèrent. Les progrès en furent rapides; en peu de jours le péril était devenu imminent. Le roi donc, se sentant mourir, et n'ayant plus d'espoir et de confiance que dans la protection de saint Denis, ordonna qu'on le transportât dans la basilique de ce saint. Mais le mal ne se ralentissait point et l'heure venait. Dagobert alors fit appeler Ægа, et lui dit: « Voici que je vais » cesser d'être roi. Prends soin, après ma mort, de » mon fils Chlovis et de Nantéchilde. Je les confie à » ta fidélité et à ta sagesse. Enseigne à mon fils comme » il faut régner. » Après lui, furent mandés les principaux officiers du palais. « Mon jour est proche, » leur dit-il. Souvenez-vous des droits de mon fils. » Souvenez-vous aussi de sa mère. Jurez devant moi » que vous obéirez à Chlovis ainsi que vous m'avez obéi. » Ils jurèrent tous. Et lui, il ne parla plus, et l'œuvre de la mort s'acheva. On l'ensevelit dans la basilique, à la droite du tombeau des saints martyrs.

Cette mort résignée et religieuse sembla réveiller dans le peuple l'ancienne affection qu'il avait eue pour Dagobert aux commencemens. Le souvenir des désordres et des injustices de ce prince aurait fait douter qu'il pût trouver grâce devant Dieu; mais les témoignages de sa foi, les dons faits aux pauvres, les

richesses prodiguées à quelques églises, ne laissaient plus craindre qu'il eût été rejeté. Tels étaient les jugemens de ce siècle. On raconta, et je n'en dédaignerai point le récit, que dans une île de l'Adriatique, un vieux solitaire, nommé Jean, lequel était en grande réputation de sagesse et de sainteté, un jour qu'après de longues et pieuses veilles il s'était enfin laissé aller au sommeil, tout-à-coup lui apparut un autre vieillard qui lui dit : « Jean, pourquoi dors-tu ? Lève-toi, et » prie : prie pour la délivrance du roi des Francs ; » car c'est le moment qu'il meurt et qu'il va paraître » en la présence de Dieu. » Le solitaire avait obéi, et presque aussitôt il avait vu flotter sur la mer une barque où était attaché le roi Dagobert et que les esprits de l'abîme s'efforçaient de précipiter. Mais trois personnages étaient survenus, qui marchaient légèrement sur les eaux, et laissaient derrière eux de longs sillons de lumière. C'étaient les bienheureux Denis, Martin et Maurice. Au même moment, la foudre éclatait, la terre tremblait, la mer était soulevée, les noirs esprits s'évanouissaient, l'ame du roi pécheur était délivrée et s'élevait glorieuse au plus haut du ciel. On citait l'évêque de Poitiers, Ansovald, qui avait entendu, disait-on, de la bouche même de Jean, toutes les circonstances de ce prodige. Le peuple l'accueillit avec empressement et confiance, et l'on vit, chose rare, la mémoire d'un roi haï honorée.

C'était un étrange retour des esprits, et que Dagobert ne méritait pas. Toute sa gloire, s'il en avait obtenu,

était intérieure et renfermée dans les limites du vieux territoire. Tous ses efforts, quand il en avait essayé, avaient été pour lui-même et pour sa propre puissance. Celle des Francs ne lui devait rien. Audacieux contre la faiblesse de son père, injuste et entreprenant contre l'inexpérience de son jeune frère, actif et prudent contre les Gascons, timide et heureux avec les Bretons, quand il fit la guerre aux Saxons, il se laissa vaincre, quand les Vénèdes l'osèrent braver, il ne sut pas les punir. Les siens eurent sujet de le craindre; les étrangers n'apprirent qu'à le mépriser. Violent et faible, incertain et vindicatif, nonchalant et ambitieux, voluptueux et crédule, fastueux et avare. Charibert dépouillé, Chilpéric tué, Sadrégésile mutilé, Braudulf et Chrodoald opprimés, les Bulgares indignement livrés à l'épée; des trahisons, des usurpations, des exactions, des superstitions, des lâchetés, des assassinats, d'affreuses débauches, ainsi alla tout ce règne. Rien pour balancer tant de fautes, si ce n'est des fondations religieuses, des édifices assez somptueux, des travaux de législation utiles, mais peu importans. On y retrouve cependant quelque éclat, quelque majesté, quelque force. On y voit des restes de l'ancienne splendeur des rois francs. Cette vaste domination rassemblant, par un dernier effort, ses parts divisées, étonne encore et impose. Dagobert, quoique sans vertus, avait toutefois on ne sait quel fugitif instinct de grandeur. Mais après lui, cette faible lueur elle-même va s'évanouir. Avec lui, déclinait seulement la glorieuse race de Chlovis; sitôt qu'il n'est plus, elle va

se précipiter. On la reconnaissait encore même dans ses vices ; désormais on n'en reverra plus rien. Il ne fut pas le dernier roi de cette race, mais le dernier qui régna.

FIN DE LA PREMIÈRE ÉPOQUE.

DEUXIÈME ÉPOQUE.

LIVRE IX.

QUATRIÈME PARTAGE

ET

QUATRIÈME RÉUNION ;

CINQUIÈME PARTAGE ET CINQUIÈME RÉUNION.

Sommaire du neuvième Livre.

Plaid à Maslay. — Chlovis II proclamé roi de Neustrie et de Bourgogne. — Nantéchilde, régente. — Sigebert II proclamé roi d'Austrasie. — Plaid à Compiègne. — Partage des trésors de Dagobert. — Mort de Pepin le vieux. — Son fils Grimoald. — Déclaré maire du palais d'Austrasie. — Plaid à Riez. — Meurtre d'OEnulf. — Fuite d'Hermanfried. — Mort d'Ægа. — Erchinoald, maire du palais de Neustrie. — Flaochat, maire du palais en Bourgogne. — Chapitre Ier. — Radulf, duc de Thuringe. — Triomphe des Vénèdes. — Fait alliance avec eux. — Aspire à l'indépendance. — Son alliance avec Fare, fils de Chrodoald. — Commencement de la guerre. — Dispositions de Radulf. — Défaite de Fare. — Discordes dans le camp des Francs. — Attaque du camp de Radulf. — Défection. — Victoire des Thuringiens. — Regrets de Sigebert. — Traité de paix. — Indépendance de Radulf. — Chapitre II. — Willebad, patrice de Bourgogne. — Sa jalousie contre Flaochat. — Convocation d'un plaid à Châlons. — Offense de Willebad. — Flaochat marche contre lui. — Amalbert, frère de Flaochat. — Retenu comme otage par Willebad. — Conciliation. — Voyage de Chlovis II à Autun. — Il appelle auprès de lui Willebad. — Craintes du patrice. — Il lève des troupes. — Approche d'Autun. — Campe à ses portes. — Ses envoyés retenus. — Combat. — Trahison de Manaulf. — Défaite et mort de Willebad. — Incendie de Châlons. — Mort de Flaochat. — Chapitre III. — Rivalité d'Othon et de Grimoald. — Meurtre d'Othon par Leuthaire. — Projets de Grimoald. — Piété de Sigebert. — Stérilité de la reine. — Childebert, fils de Grimoald. — Il est adopté par Sigebert. — Naissance de Dagobert. — Dissimulation de Grimoald. — Maladie de Sigebert. — Il confie son fils Dagobert à Grimoald. — Il meurt. — Dagobert est proclamé

roi. — Faux bruits de sa mort. — Son enlèvement. — Ses funérailles. — Childebert est mis sur le trône. — Factions en Austrasie. — Chlovis II revendique la succession de Dagobert. — Il prend les armes. — Grimoald marche à sa rencontre. — Il est abandonné des siens. — Livré, avec Childebert, à Chlovis. — Conduit à Paris. — Mis à mort. — Chapitre IV. — Mort de Nantéchilde. — Bathilde. — Enlevée par des pirates. — Vendue à Erchinoald. — Inspire de l'amour à Chlovis. — Résiste à sa passion. — Devient reine. — Folie du roi. — Prudence de Bathilde. — Famine. — Plaid à Clichy. — Mort de Chlovis II. — Son caractère. — Chapitre V. — Les fils de Chlovis II. — Chlotaire III proclamé en Neustrie et en Bourgogne. — Bathilde reconnue régente. — Childéric II déclaré roi d'Austrasie. — Théodoric exclu du partage. — Pourquoi. — Mort d'Erchinoald. — Ebroïn lui succède. — Caractère de ce nouveau maire du palais. — Impôts abolis. — Léodgar et Sigebrand. — Leur faveur auprès de Bathilde. — Troubles à Autun. — L'évêché de cette ville donné à Léodgar. — Conjuration. — Meurtre de Sigebrand. — Bathilde renonce à la régence. — Chapitre VI. — Wlfoald, maire du palais d'Austrasie. — Mort d'Aribert, roi des Lombards. — Guerre civile entre ses deux fils. — Intervention du duc de Bénévent. — Pertharithe vaincu et fugitif. — Meurtre de son frère. — Usurpation du duc. — Ses conventions avec Pertharithe. — Tentatives sur la vie de ce prince. — Son évasion. — Il obtient l'appui du roi d'Austrasie. — Armée des Francs. — Elle entre en Lombardie. — Stratagème du duc de Bénévent, — Défaite des troupes de Pertharithe. — Traité des Lombards avec les Austrasiens. — Pertharithe se réfugie dans la Grande-Bretagne. — Mort du duc de Bénévent. — Restauration de Pertharithe. — Chapitre VII. — Oppression d'Ebroïn. — Résistance de Léodgar. — Mécontentemens en Bourgogne. — Les leudes et les évêques de ce royaume, exclus de la présence du roi. — Mort de Chlotaire III. — Ebroïn proclame Théodoric III. — Refuse le concours des leudes. — Conjuration contre Ebroïn et Théodoric. — La couronne de Neus-

trie offerte au roi d'Austrasie. — Consentement de Childéric. — Soulèvement. — Progrès de l'armée des leudes. — Défections. — Ebroïn est abandonné. — Et relégué dans l'abbaye de Luxeuil. — Théodoric dégradé. — Et enfermé dans le monastère de Saint-Denis. — Chapitre VIII.

CHAPITRE PREMIER.

SUCCESSION DE DAGOBERT (638-639-640-641).

Après Dagobert, ce furent en Neustrie la reine Nantéchilde et Ægа, et en Austrasie Chunibert et Pepin, qui régnèrent. Sigebert et Chlovis, ombres de rois, prêtaient seulement leur droit et leur nom à cette puissance qu'ils n'exerçaient point. Nantéchilde, sitôt les funérailles de Dagobert célébrées, avait convoqué les leudes de la Neustrie et de la Bourgogne dans la maison royale de Maslay, celle où avait autrefois été condamné et mis à mort le duc Aléthée, après sa révolte contre Chlotaire. Il n'était pas à craindre qu'on hésitât dans cette assemblée à reconnaître les titres de Chlovis. On n'avait pas d'autre moyen d'éviter la réunion des royaumes, chose toujours odieuse à l'ambition des leudes. Le jeune roi fut donc proclamé. On ne contesta même pas la régence que s'attribuait Nantéchilde.

De leur côté, l'évêque Chunibert et Pepin, quand la nouvelle de la mort du roi leur fut parvenue, sentant le besoin de se fortifier eux-mêmes contre les rivalités dont un si grand changement pouvait favoriser le succès, se concertèrent aussitôt, renouvelè-

rent l'ancienne amitié qui les unissait, et se jurèrent mutuellement foi et appui pour la défense de leurs biens et de leur pouvoir. L'alliance faite, ils s'appliquèrent à flatter les leudes, à les circonvenir, à les engager dans leurs intérêts. En peu de jours, leur parti devint si puissant, qu'aucun autre ne pouvait plus se former. Rassurés alors et reconnus maîtres de l'Austrasie, ils firent de nouveau proclamer leur roi Sigebert. On croit même qu'ils délibérèrent s'ils n'entreprendraient pas d'étendre sa domination, comme avait fait Dagobert, sur la Neustrie et sur la Bourgogne. On ajoute qu'ils y auraient réussi. Mais le traité de partage leur fit abandonner ce dessein, et ainsi fut justifiée la prévoyance de Nantéchilde et de Dagobert (1).

Le partage toutefois ne comprenait que les royautés et les terres, et ce prince avare avait rassemblé de riches trésors. Chunibert et Pepin, quoique résignés à se contenter de l'Austrasie, ne jugèrent pas que ces trésors, trouvés cependant en Neustrie, dussent être abandonnés à Chlovis. Ils envoyèrent donc vers Nantéchilde, et lui firent savoir leur résolution d'en exiger une part au nom du roi Sigebert. La reine, souhaitant de refuser et n'osant, proposa de tenir un plaid pour régler cette prétention. On y consentit, et Chunibert et Pepin vinrent en Neustrie. L'assemblée se fit à Compiègne. La réclamation débattue, le résultat fut qu'un tiers des trésors serait

(1) Vie du duc Pepin.

attribué au roi d'Austrasie ; un autre tiers à Chlovis, le dernier tiers à sa mère (1).

Cette importante négociation fut la dernière de la mémorable vie de Pepin. Quelques mois s'écoulèrent dont aucun événement ne troubla la paix. Après quoi la mort vint, et il s'éteignit dans sa gloire et dans sa puissance. La modération, l'équité, l'habileté de son administration avaient enfin désarmé tous ses anciens ennemis. L'Austrasie entière déplora sa perte; ces regrets étaient légitimes. Tant que Dagobert avait écouté les conseils de Pepin, il avait obtenu et mérité l'affection de ses peuples. Depuis que Sigebert, instruit et dirigé par ce duc, gouvernait, l'Austrasie, heureuse et contente, n'éprouvait plus ni oppressions ni déchiremens. Ce fut un homme de résolution, mais en même temps de conciliation et de prévoyance, qui eût tenté et achevé les plus grandes choses, mais qui en craignait l'injustice, quoiqu'il en méprisât les périls. On peut douter, malgré d'assez plausibles excuses, si ce ne fut pas une faute, dans sa jeunesse, d'avoir suivi ceux qui préférèrent de livrer son pays au roi de Soissons, que de tenir la fidélité promise aux enfans de Théodoric. Il faut le blâmer ou d'avoir

(1) C'était la loi des Ripuaires : « Mulier, si virum supervixerit...... tertiam partem de omni re quam simul conlaboraverint, sibi studeat evindicare. » (*Lex Ripuariorum*, tit. 37, art. 2).

Il est pourtant douteux, quoi qu'en ait dit un de nos historiens, que ce soit là le motif de la décision ; car il y avait deux autres reines, outre Nanthéchilde, et la loi ripuaire ne devait pas avoir une bien grande autorité pour les successions et pour les mariages de la Neustrie. La règle était, comme il a été déjà dit, que chacun fût jugé par sa loi.

excité Dagobert à sa coupable entreprise contre son frère, ou de ne l'en avoir pas détourné. Mais c'étaient les seules taches de sa vie, et ses vertus avaient tant d'éclat, que la voix du peuple le mit au nombre des saints.

Pepin avait eu pour femme Ideberge, née en Aquitaine de l'une des plus riches et plus nobles races de cette province. Ideberge lui avait donné trois enfans: Gertrude, sainte fille, qui se voua à la virginité et à Dieu; Begga, qu'épousa le duc Anségise, union féconde et de qui allaient naître des rois; Grimoald enfin, homme vaillant, ingénieux et habile, mais téméraire, perfide et ambitieux, aimant la vengeance même au prix du sang, et la puissance même au prix de la trahison. Quand il eut vu que les jours de Pepin déclinaient, il n'hésita point et embrassa hardiment l'espérance de succéder à sa dignité comme à ses biens. L'ascendant de son père était alors si puissant, que cette étonnante prétention semblait n'avoir plus rien que de naturel et de légitime. Grimoald d'ailleurs s'était concilié l'affection des principaux chefs de l'armée. Enfin Chunibert vieillissant n'osait réunir en lui seul un pouvoir toujours partagé, et n'imaginant rien de plus sage que de maintenir autant qu'il était possible les combinaisons et les influences déjà établies, afin de s'assurer le concours des anciens amis de Pepin, il approuva et favorisa l'imprudente élévation de son fils. Grimoald donc hérita de l'office et de la puissance de son père. Il fut maire du palais, non pour des services qu'il eût rendus, ou pour des talens

dont il eût fait preuve, mais parce que Pepin l'avait été. Cette dignité déjà si grande, depuis que Warnachaire l'avait fait déclarer irrévocable, le devenait démesurément maintenant qu'elle se constituait héréditaire. C'était le dernier progrès pour atteindre à la royauté, ou plutôt c'était la royauté même, où ne manquait plus que le nom. Ainsi s'accomplissait, en Austrasie et par Grimoald, le dessein tenté autrefois en Bourgogne, et où Godin avait échoué.

Mais, à son tour, Æga déclinait. Une fièvre ardente le consumait à Clichy, et tout annonçait qu'il allait mourir. On s'en effrayait en Neustrie, comme d'un malheur ; car l'administration de ce maire avait été pleine de douceur, de prudence et de discrétion. Il avait mis beaucoup d'art à satisfaire les leudes sans trop de faiblesse, à contenir le peuple sans trop de sévérité, à ranimer progressivement la confiance qu'avaient épuisée les capricieuses injustices de Dagobert. A peine avait-il fait reconnaître les droits de Chlovis et de Nantéchilde, son premier soin fut de restituer à leurs anciens possesseurs toutes les terres qui avaient été abusivement réunies au fisc ; mesure équitable et encore plus politique, et qui donnait dès les premiers jours au règne chancelant d'une femme toute la sécurité des gouvernemens les mieux affermis.

Malheureusement cet appui devait bientôt manquer à la reine, et déjà d'impatientes rivalités éclataient. Pendant qu'Æga, de plus en plus affaibli, n'attendait que le dernier effort du mal et la mort, un plaid s'était assemblé à Riez. Il s'y émut un aigre débat

entre Hermanfried et le comte Œnulf. Hermanfried, qui avait épousé la fille d'Æga, était d'humeur hautaine et impétueuse, et puisait d'ailleurs dans cette alliance plus de confiance encore et plus de fierté. Il tua Œnulf. Ce meurtre souleva le peuple et le plus grand nombre des leudes. On prit les armes. Nantéchilde elle-même reconnut la nécessité d'abandonner Hermanfried à ses ennemis. Ils le poursuivirent, pillèrent ses biens, firent un grand carnage de ceux qui l'accompagnaient, et le réduisirent à chercher un asile en Austrasie, dans la basilique de Reims. Quelle était la vraie cause de ce désordre? Sans doute l'ambition d'Hermanfried, et elle avortait, comme il arrive souvent, dans son empressement et dans sa violence.

Enfin l'événement attendu se réalisa; Æga n'était plus. On s'assembla précipitamment pour l'élection de son successeur, et la fortune de Chlovis inspira un choix si heureux, que toute grande qu'était cette perte, on crut bientôt n'avoir rien perdu. Car ce fut à Erchinoald que les suffrages des leudes et de Nantéchilde firent échoir cette imposante et redoutable dignité de maire du palais de Neustrie. Erchinoald avait un premier avantage assez important; il était de la famille de Bertrude, aïeule du roi, et il rejaillissait sur lui quelque chose de la confiance et de l'affection que l'extrême bonté de cette reine lui avait fait accorder autrefois par les leudes. Cette alliance d'ailleurs était comme un nouveau gage de fidélité. Mais son caractère en était un meilleur encore et plus sûr.

Erchinoald était affectueux, patient, plein de réserve et de modestie. Ni l'ambition, ni la cupidité, ni l'orgueil, ne le détournèrent jamais des voies de la prudence et de l'équité. Il fut tel que l'exigeaient en ce temps l'obéissance toujours incertaine des leudes, et la domination toujours menacée d'un si jeune roi. Æga n'avait pas fait voir plus d'habileté, et Erchinoald eut bien plus de désintéressement, de sincérité, de constance.

Toutefois, Æga, continuant une autorité établie antérieurement, avait pu, comme pendant le règne de Dagobert, l'exercer à la fois et sans partage, sur la Neustrie et sur la Bourgogne. Mais Erchinoald, récemment élu et dans de moins favorables conjonctures, ne conserva pas long-temps cette faculté. Les Bourguignons, à qui Chlotaire avait pu persuader autrefois qu'il était désavantageux qu'un maire fût interposé entre eux et leur prince, forcés maintenant, par la minorité de Chlovis, d'admettre de nouveau cette intervention, prétendaient qu'au moins, s'il fallait qu'un maire du palais commandât encore parmi eux, ce ne fût pas celui de Neustrie. Nantéchilde et Erchinoald s'alarmèrent des périls où les engageraient peut-être l'orgueil et l'ambition de ces leudes, s'ils résistaient trop ouvertement à leur volonté. Ils ne cherchaient plus qu'un expédient pour y déférer sans se nuire, et pour éviter l'affaiblissement de leur puissance, même en consentant qu'un nouveau maire y participât. La difficulté était épineuse; ils réussirent cependant à la surmonter.

Il y avait, parmi ces leudes de Bourgogne, un homme d'un esprit souple et facile; doué de résolution et d'activité, fidèle à ses amitiés presque à l'égal de ses haines. Il se nommait Flaochat, et ce fut lui que Nantéchilde et Erchinoald résolurent de s'associer. Mais il fallait avoir de meilleurs garans de sa docilité future qu'une promesse, et il fallait de plus lui concilier les suffrages de ceux de qui l'élection dépendait. La reine satisfit à tout avec une rare prudence. Elle prit d'abord des sûretés contre Flaochat, en lui donnant Ragnoberte, sa propre nièce, pour femme, et l'attachant ainsi par d'étroits liens à ses intérêts. Ensuite elle entreprit de capter les évêques et les autres leudes. Elle flattait, elle priait, elle accordait, elle promettait. Aucun ne lui résista. Certaine alors du succès, elle précipita l'élection. Ce fut à Orléans qu'on se réunit, et tout s'acheva selon les combinaisons de Nantéchilde et d'Erchinoald. Rien n'avait été refusé aux Bourguignons, et cependant ils ne gagnaient rien.

CHAPITRE II.

RADULF (640).

Radulf commandait toujours, ou plutôt régnait en Thuringe. D'abord satisfait de résister aux Vénèdes, il ne tarda guère à tenter de moins timides desseins.

A mesure que le gouvernement de Sigebert s'était affermi, et que l'armée d'Austrasie avait repris plus de zèle, les Barbares, contraints de se partager et de s'étendre, n'avaient plus eu de si redoutables forces à envoyer en Thuringe. Radulf avait habilement profité de ces changemens, et tandis qu'on se bornait encore à défendre les autres frontières, franchissant la sienne, et assaillant à son tour ceux qui l'assaillaient, il leur avait fait essuyer de sanglantes et glorieuses défaites. Ces succès avaient enflé son ambition. Il nourrissait secrètement l'espérance de s'élever, comme Samon, au rang des rois, et de rétablir l'indépendance de la Thuringe, perdue depuis la conquête de Théodoric. Quand il eut vu Dagobert mort, deux rois enfans sur les trônes d'Austrasie et de Neustrie, Pepin mort lui-même, et la discorde (car l'indiscrète ambition de Grimoald l'avait réveillée) troublant et affaiblissant de nouveau l'Etat dont il était tributaire, il jugea le moment venu, et n'hésita point à en profiter.

Voulant d'abord réduire le nombre de ses ennemis, et prévenir les diversions qu'auraient faites infailliblement les Vénèdes, il se mit en paix avec eux, et s'assura de leur alliance. En même temps, averti que Fare, de la famille des ducs de Bavière, et fils de ce Chrodoald que Dagobert avait fait tuer malgré ses promesses et l'intercession de Chlotaire, recherchait avec avidité l'occasion de tirer vengeance de ce meurtre, il lui fit proposer de s'unir à lui, et d'associer leurs querelles. Fare accepta, leva des soldats

en Bavière, et les conduisit à Radulf. Alors celui-ci, ses dispositions étant achevées, renonça aux déguisemens, et se déclara affranchi de toute sujétion envers les rois d'Austrasie.

Grimoald, cette nouvelle reçue, comprit aussitôt les difficultés de la lutte qui allait s'engager, et la nécessité d'un puissant effort pour les vaincre. Il appela donc toutes les troupes que pouvait fournir l'Austrasie, aussi bien celles de la rive gauche du Rhin que celles des provinces plus rapprochées de la Thuringe. Dès que les premières eurent été réunies, Adalgise et lui se mirent en marche, menant avec eux leur jeune roi Sigebert. Bientôt on passa le Rhin, on rencontra les troupes germaines, l'armée acheva de se former, et elle partit pour aller au-devant des Thuringiens.

Radulf avait partagé ses forces, ne voulant ni mettre sa fortune au hasard d'une seule action, ni s'exposer à une défaite décisive sur un point trop éloigné du territoire de ses alliés, ni laisser violer le sien sans en disputer l'entrée. Il avait donc deux armées; l'une à la tête de laquelle était Fare, et l'autre, dont il s'était réservé le commandement. Celle de Fare, destinée à rompre, s'il se pouvait, le premier choc des Austrasiens, s'avança jusqu'à la frontière, et en occupa les passages. Radulf, placé avec la sienne en seconde ligne, demeura libre d'agir selon le succès; prêt à marcher pour soutenir son lieutenant s'il avait du désavantage, ou pour rendre sa victoire plus complète et plus fructueuse, s'il l'obtenait. Mais l'événement

fut si prompt, et ses résultats si considérables, que le duc fut bientôt contraint d'abandonner ces combinaisons. Fare ne fut pas seulement vaincu, mais accablé. Son armée ne fut point repoussée, mais anéantie. Lui-même, dédaignant de fuir, périt victime de sa vaillance et de son opiniâtreté. Le nombre des morts fut immense, et ce qui ne mourut pas fut captif. Telle était la joie des vainqueurs, et la confiance dont les enivrait leur triomphe, qu'un serment solennel fut fait spontanément dans toute l'armée de n'accorder à Radulf ni composition ni merci. Il ne leur suffisait plus de sa ruine; ils juraient sa mort.

Mais lui, homme ferme et supérieur aux revers, ne désespéra pas si légèrement de lui-même et de sa fortune. Sa perte était grande; cependant elle n'avait guère atteint que les Bavarois, et ce n'était pas en eux qu'il mettait sa principale espérance. Il lui restait sa meilleure armée, ses plus fidèles soldats, ses Thuringiens, bien plus intéressés à cette entreprise que les soldats étrangers. Il lui restait de nombreuses intelligences, qu'il s'était habilement ménagées chez les ennemis. Il lui restait enfin sa renommée, imposant appui dans la guerre, et le temps, féconde ressource, qui en produit quelquefois de si imprévues.

Renonçant donc au premier plan de guerre qu'il s'était tracé, il leva son camp, s'enfonça plus avant dans l'intérieur de la Thuringe, repassa l'Unstrut et s'arrêta dans une position forte et élevée, non loin du lieu célèbre et funeste où avaient succombé, il y avait

déjà cent neuf ans, l'armée et la puissance d'Hermanfroi. Il s'y retrancha avec soin, et y rassembla de nombreux moyens de défense; car le poste était favorable, et c'était là qu'il avait dessein de combattre.

Pendant ce temps, Grimoald traversait rapidement l'immense forêt de Buchonie, et suivait, sans se détourner, la route tracée par la retraite des Thuringiens, certain, comme il croyait l'être, d'anéantir dans une facile victoire les dernières espérances du duc révolté. Sitôt arrivés à la vue du camp ennemi, l'ordre de l'investir fut donné aux Austrasiens. Mais le jour était avancé, et le soldat avait souffert de longues fatigues. Fallait-il différer ou presser l'attaque? Grimoald penchait pour le premier sentiment, et toutefois il était encore incertain. Les chefs donc furent appelés, et délibérèrent. Ce fut le moment où commencèrent à se découvrir les divisions qui fermentaient sourdement dans l'armée. Les uns, transportés d'une impatiente ardeur de combattre, s'indignaient qu'on prétendît leur prescrire de timides et inutiles délais. Dautres, que déterminaient des motifs divers, alléguaient néanmoins uniformément le besoin qu'avaient les troupes de quelque repos, et l'imprudence de mépriser un ennemi peu nombreux, mais vaillant, habile et désespéré. On contestait aigrement, et l'on s'obstinait. La délibération devenait de plus en plus stérile et tumultueuse; aucun ne cédait; aucune voix assez imposante ne pouvait désormais les concilier. On se sépara, et de toutes les résolutions qui pouvaient être propo-

sées, celle qu'on suivit fut, comme il arrive souvent, la plus imprévue et la moins sage.

Chacun persistant, chacun agit suivant le conseil qu'il entendait faire prévaloir. Ceux qui voulaient que l'on combattît, combattirent; ceux qui exhortaient à attendre, refusèrent avec opiniâtreté d'aller au combat. C'étaient déjà deux armées, deux commandemens, deux desseins contraires. Bobon, duc d'Auvergne, et OEnovald, comte du Sundgau, étaient les plus importans parmi ceux qui avaient résolu d'attaquer immédiatement. Entraînant donc avec eux, le premier toutes les troupes de sa province, et le plus grand nombre de celles qui étaient sous le commandement d'Adalgise; le second toutes les siennes, et beaucoup d'autres des diverses provinces de Germanie, leurs dispositions faites, ils marchèrent. Radulf, à qui ses intelligences avaient fait connaître le mécontentement des autres chefs de l'armée, et leur projet de rester dans l'inaction, bien loin d'attendre, comme on l'avait supposé, derrière les palissades de son camp, en sortit au contraire au moment où les agresseurs gravissaient la colline, au sommet de laquelle il était assis, et fondant sur eux avec une grande impétuosité, il les réduisit promptement à renoncer à leur tentative d'attaque, pour ne plus s'occuper que de leur défense. Mais cette défense elle-même, quoique soutenue et renouvelée courageusement, devint à son tour impuissante. Les Thuringiens, trop faibles contre l'armée entière de Grimoald, ne l'étaient plus contre une partie. Favorisés d'ailleurs par leur position, ils

l'étaient aussi par la lassitude des Francs. Enfin, pour ajouter encore à ces avantages, au nombre des troupes qui suivaient volontairement OEnovald, se trouvaient celles de Mayence. Ces troupes étaient de celles dont Radulf, prodigue de promesses, avait secrètement corrompu la fidélité. Au plus fort du combat, elles trahirent et se retirèrent, ouvrant ainsi aux Thuringiens un facile passage sur le flanc de leurs ennemis. Alors tout fut perdu pour les Francs. Ce ne fut plus qu'une déroute, une irréparable confusion, un infatigable massacre. Bobon et OEnovald et la plupart des autres chefs succombèrent. De longues et nombreuses lignes de cadavres attestaient le découragement des vaincus, et marquaient leur fuite.

Le jeune roi assistait à ce lamentable spectacle; son cœur généreux et candide en fut déchiré. Anéanti dans sa douleur, il pleurait et redemandait avec amertume ses bons serviteurs qu'il ne verrait plus. Noble prince et digne de commander à des hommes, puisqu'il n'était pas sans pitié. Cependant Radulf, quand il se fut rassasié de carnage, rappela ses troupes et se renferma de nouveau dans son camp. La joie y était profonde. Dans celui des Francs, au contraire, régnaient la terreur, la méfiance et la trahison. La nuit fut affreuse. Tous s'accusaient et se craignaient réciproquement. Il y eut même un des domestiques de Sigebert, à qui le soupçon d'avoir de l'amitié pour Radulf coûta la vie. Ce n'était pourtant pas qu'il fût encore question ni de soumettre, ni de punir le duc de Thuringe. D'autres pensées occupaient l'esprit de

Grimoald et de ses Francs. Il n'y avait plus de salut pour eux, croyaient-ils, que dans la retraite. Mais elle offrait elle-même de nombreux périls. S'ils ne pouvaient recommencer l'attaque sans témérité, rétrograderaient-ils avec moins de désavantage au travers d'un territoire ennemi, et devant une armée vigilante et victorieuse? Partagés entre tant de craintes, ils ne pouvaient guère écouter que de timides conseils. Le jour venu, ils envoyèrent des messagers à Radulf, lui offrant la paix, et ne demandant, pour seule condition, que de sortir de la Thuringe sans être assaillis. Comment eût refusé Radulf des propositions qui lui assuraient les profits du plus favorable combat, et lui en épargnaient les hasards? Il s'empressa donc de les accorder, et les Francs retournèrent dans leur Austrasie honteusement, mais en sûreté. Pour lui, fier et puissant de sa gloire, bravant et dédaignant sans péril les menaces de ses plus ardens ennemis, s'il ne cessa point d'avouer, dans d'hypocrites et vaines paroles, la supériorité des rois d'Austrasie, il ne cessa pas non plus de la désavouer par ses actions. Il gouverna pour lui-même ; il fit en son nom des traités de paix et de guerre; il vécut dans toute la splendeur et toute l'indépendance des rois.

CHAPITRE III.

FLAOCHAT (641).

Flaochat, outre les prières et les artifices de Nantéchilde, avait été réduit, pour achever de s'assurer les suffrages, à contracter envers les ducs et les évêques de Bourgogne l'engagement formel et écrit de les maintenir en pleine et perpétuelle possession de leurs dignités et de leurs biens. Ce n'était pas un bien favorable témoignage de son influence, ni de la confiance qu'il leur inspirait. Les effets répondirent bientôt à cette expressive indication. La Bourgogne avait alors un patrice qui se nommait Willebad. C'était un homme arrogant, inquiet, plein de lui-même, jaloux de son rang qu'il ne trouvait jamais assez élevé, vain de ses immenses richesses, qu'il n'avait pas toutes acquises par de légitimes voies. Il avait été quelque temps lié d'amitié avec Flaochat; mais son élévation, qu'il avait contrariée de tous ses efforts, avait effacé jusqu'aux plus faibles traces de cette ancienne affection. Chaque jour, depuis que le nouveau maire avait été revêtu de sa dignité, Willebad s'était appliqué à en embarrasser l'exercice. On croit même qu'il y aspirait, et que son orgueil était profondément offensé qu'un autre que lui l'eût obtenue. On suppose aussi que Nantéchilde lui imputait d'avoir provoqué, pour le seul intérêt de son ambition, les exigences des leudes de Bourgogne,

et de l'avoir par degrés réduite à la nécessité fâcheuse pour elle de diviser l'autorité confiée à Erchinoald.

Flaochat, soit qu'il n'obéît qu'à ses ressentimens personnels, soit qu'il servît en secret ceux du maire de Neustrie et de la reine, soit enfin que les téméraires manœuvres du patrice lui eussent fait craindre de plus dangereux désordres en Bourgogne, Flaochat résolut la ruine de son ennemi. Il vint à Châlons, et s'étant concerté avec quelques leudes, il assigna pour le mois de mai suivant, un plaid général dans la même ville. Willebad s'y rendit; mais avec une nombreuse suite d'hommes armés. Cette précaution, toutefois, ne suffisant point pour le préserver des embuches qu'on pouvait lui tendre dans l'enceinte même où les leudes étaient réunis, il refusa de s'aller asseoir parmi eux, et déclara, sans ménagement, les causes de son refus. Flaochat affectant de prendre cette méfiance à injure, et se faisant en même temps de cette injure un prétexte pour exécuter son véritable dessein, sortit à l'instant, se fit suivre par ses amis et ses serviteurs, et se prépara à assaillir Willebad. Mais au moment qu'ils allaient en venir aux mains, le frère de Flaochat, Amalbert, étant accouru vers le patrice, avec l'apparent désir de le satisfaire, et la réelle espérance d'obtenir de lui qu'il posât les armes, celui-ci, au lieu de se laisser prendre à ses artifices, ordonna à ses serviteurs de le retenir, et s'en fit un ôtage qui devait, prétendait-il, lui répondre de sa sûreté. Déconcerté par cette sage action, et ne doutant point que la vie de son frère ne fût en effet me-

nacée s'il persévérait, Flaochat se radoucit et se désista. Quelques évêques intervinrent; une fausse et passagère conciliation rapprocha les deux ennemis, et le plaid s'acheva sans qu'il eût été commis d'autres violences.

Mais les haines étaient trop profondes, et, des deux côtés, on était allé trop avant. Il n'y avait plus de retour. Nulle garantie n'était sûre; nulle promesse sincère : le salut de chacun était dans la perte de l'autre. Qui était assez téméraire pour braver un maire en ce temps, devait périr; qui ne craignait pas de menacer un patrice, devait l'accabler. On reprit donc presque aussitôt les premiers desseins qu'on avait eus contre Willebad, et de son côté celui-ci, poursuivant les siens, redoublait d'efforts pour grossir le nombre de ses partisans. Ses soins ne furent pas sans succès. Toutefois, outre son frère Amalbert, Flaochat eut l'habileté d'engager dans ses plus secrètes combinaisons les ducs Amalgaire et Chramnelène, chefs renommés, et dont la valeur s'était signalée dans la guerre contre les Gascons. Elles étaient d'ailleurs approuvées par le maire du palais de Neustrie, circonstance grave, et qui ne permet guère de croire que le patrice fût exempt de blâme, puisque le sage Erchinoald s'était mis du parti de ceux qui le poursuivaient.

Sitôt donc que le mois de septembre fut arrivé, le jeune roi, sortant de Paris, vint s'établir à Autun. Les deux maires l'y avaient suivi, et avec eux un assez grand nombre de leudes de la Neustrie. Quelques jours écoulés, l'ordre fut envoyé au patrice de partir

sur l'heure, et de se rendre auprès du roi. Willebad craignait également d'obéir et de résister. Il se mit en chemin, non toutefois sans avoir auparavant réuni tout ce qu'il put d'évêques, de leudes et de soldats : c'était une armée. Sa méfiance n'en était guère moins grande, et il n'avançait qu'avec une extrême lenteur. Déjà même il délibérait s'il ne serait pas plus sage de rétrograder. Informés de ses irrésolutions, Flaochat et Erchinoald voulurent essayer de les vaincre. Ils envoyèrent vers lui Hermanric, l'un des domestiques du roi, et lui firent apporter, par cet officier, les plus solennelles assurances de paix et de bon vouloir. Willebad se laissa convaincre. Il reprit sa marche vers Autun; mais arrivé à une faible distance, il changea encore de résolution, et refusant d'entrer dans la ville, il dressa ses tentes au-dehors. Jaloux néanmoins de connaître plus exactement les vraies dispositions de ceux dont Chlovis était alors entouré, il leur envoya à son tour le comte Gyson et l'évêque de Valence, Ægilulf. Ceux-ci, si l'on en peut juger par les apparences, avaient ordre d'exposer ses griefs, d'expliquer ses appréhensions, de justifier ses refus, d'exiger des garanties et des sûretés. Peut-être s'en offensa-t-on dans Autun, et ne reçut-on ce message que comme une éclatante confirmation de la désobéissance du patrice; peut-être aussi qu'on le jugeait assez engagé, et que ne redoutant plus qu'il pût se dérober par une retraite, on dédaignait de s'abaisser plus long-temps à d'inutiles et indignes feintes. Ce qui est certain, c'est qu'on imita, pour Gyson et pour Ægilulf, l'exemple

qu'avait déjà donné le patrice, quand il avait fait saisir Amalbert. Leur caractère d'envoyés ne leur fut qu'une insuffisante sauve-garde; on les retint à Autun.

Tout était prêt pour la vengeance convenue. Le lendemain, dès que le jour eut paru, Flaochat sortit de la ville en grand appareil de guerre, accompagné de plusieurs leudes de Bourgogne et d'une nombreuse troupe de soldats. Erchinoald sortit après lui, menant ses leudes et ses soldats de Neustrie, et se hâtant, comme pour mieux assurer le succès de l'expédition. Ainsi menacé, Willebad laissa son camp, qu'il avait négligé de fortifier, et marcha courageusement à la rencontre de Flaochat. Bientôt on se joignit, on se défia, le signal fut donné, les rangs se mêlèrent, et dans ces commencemens du combat on n'eût su dire de quel côté se montrait le plus d'ardeur ou d'acharnement. Seulement on s'étonnait de l'inaction des Neustriens, qui, témoins oisifs de la lutte, affectaient une étrange répugnance à y prendre part.

On rapporte que ce fut le comte du palais, Berthaire, qui donna l'exemple, et engagea, le premier, l'attaque contre Willebad. Devant lui, se rencontra fortuitement l'un des Bourguignons du patrice, lequel on nommait Manaulf. Celui-ci, qu'entraînait un courage imprudent et passionné, se précipita tout-à-coup hors des rangs, et, la menace à la bouche, il s'avança contre Berthaire. Le comte avait été, en d'autres temps, son ami : s'en souvenant alors, et s'effrayant du péril où sa témérité l'exposait : « Ap-

» proche, insensé, lui dit-il, et viens te mettre à cou-» vert ; » et comme il disait, levant rapidement son bouclier, il l'étendait sur lui pour le garantir. Mais Manaulf ne répondit à sa générosité que par une trahison. Ayánt saisi le moment où Berthaire s'était découvert de ses armes, il le frappa lâchement de sa lance, et le renversa. D'autres encore qui suivaient Manaulf firent au malheureux comte de graves blessures. Heureusement son fils Audebon se trouvait près de ce lieu. Averti du danger où était son père, il court, il atteint Manaulf, il le frappe et le frappe encore, et ne l'abandonne que mort. Tournant ensuite contre les soldats dont le traître s'était fait aider, aucun n'échappa vivant de ses mains. Vertueuse action, et que ma plume dispute avec orgueil à l'oubli.

Cependant Flaochat l'emportait. Willebad avait aussi rencontré la mort; ses amis étaient dispersés; son camp était au pillage; il ne restait plus rien de ces téméraires projets qui divisaient depuis un an la Bourgogne. Dès le jour suivant, Chlovis et Erchinoald sortirent d'Autun et reprirent le chemin de Paris. Flaochat se sépara d'eux et vint à Châlons. Un premier malheur l'attendait dans cette cité. A peine y arrivait-il, un incendie affreux éclatait, dont les progrès furent si rapides qu'il devint impossible de les arrêter. La ville entière périt. Contraint de l'abandonner, Flaochat s'embarqua sur la Saône; Saint-Jean de-Losne devait être le terme de ce court voyage. Mais avant qu'il fût achevé, une fièvre aiguë saisit Flaochat, et le onzième jour après sa victoire, il était

gisant aussi bien que son ennemi. Il est douteux qu'Erchinoald lui ait donné de bien sincères regrets; il ne l'est pas que la Bourgogne se soit réjouie de sa mort, comme elle avait déjà fait de celle de Willebad.

CHAPITRE IV.

GRIMOALD (640-654-655-656).

De plus graves événemens se préparaient en Austrasie. L'imprudente et précoce élévation de Grimoald lui avait suscité d'assez dangereux ennemis, et il n'usait point de cette fortune avec une telle modération qu'il pût se faire de bien favorables changemens dans leur volonté. On avait eu d'éclatantes preuves de ces mécontentemens dans l'expédition de Thuringe, où l'autorité de Grimoald avait été si malheureusement impuissante, et ses conseils si dédaigneusement accueillis. Parmi ceux qui déguisaient le moins leur inimitié, Othon était le plus irréconciliable et le plus puissant. Othon, dont le père avait été gouverneur du roi Sigebert, l'emportait peut-être sur Grimoald dans l'affection de ce prince, et son orgueil que fortifiait un si précieux avantage, ne fléchissait qu'avec répugnance devant la supériorité de son rival. Celui-ci ne tarda guère à reconnaître quel redoutable adver-

saire c'était, et de quelle importance il était pour lui de le perdre. Mais il y avait des obstacles, même des périls, et la prudence qui conseillait cependant cette entreprise, prescrivait surtout d'y paraître étranger. Car les regrets du roi ne pourraient manquer d'être profonds, ni les leudes du parti d'Othon, de les irriter pour mieux autoriser leur vengeance. Embarrassé quelque temps entre ces difficultés opposées, Grimoald réussit enfin à les surmonter. Il eut recours à Leuthaire, duc des Allemands, lequel se laissa séduire par ses promesses, et consentit à devenir l'instrument de son ambition. Leuthaire donc ayant attiré Othon sur son territoire, lui tendit de secrètes embuches que le malheureux Franc ne soupçonnait point, et où il périt.

Ainsi délivré de son plus implacable ennemi, Grimoald réduisit aisément les autres à l'inaction et à l'impuissance. Son autorité s'affermit, sa dignité ne lui était plus disputée, son ascendant pesait uniformément sur le prince lui-même et sur les peuples. Mais il s'enivra de sa domination et de sa fortune. Elevé si haut, il se voulut encore élever. Tant de choses lui étant devenues faciles, il ne croyait plus qu'il pût y avoir des difficultés pour lui à aucune. Il exerçait la souveraine puissance; il la voulut posséder. Son père avait fait monter sa famille tout auprès du trône; il entreprit de l'y faire asseoir. Quelques circonstances indépendantes de ses combinaisons les favorisaient. D'un côté, l'excessive piété du roi, qui le détachait et le détournait des affaires, et le livrait, crédule

victime, à tous les artifices de son conseiller. Outre cela la stérilité de la reine Imnichilde, et la chasteté de Sigebert qui lui inspirait un éloignement invincible pour les habitudes licencieuses des anciens rois francs. Enfin la répugnance toujours plus profonde qu'éprouvaient les Austrasiens pour le gouvernement des rois de Neustrie, et qui semblait déjà balancer leur ancienne vénération pour la race de Chlovis.

Grimoald donc, captant et circonvenant par degrés l'esprit du roi Sigebert, l'amena insensiblement à ce point de s'effrayer des désordres qui troubleraient le royaume à sa mort, des guerres que sa succession ferait éclater, des malheurs sans fin qu'aurait à déplorer l'Austrasie. De cette crainte naissait naturellement la pensée de s'en affranchir. Quel en serait le moyen? Grimoald l'offrit : « Il avait un fils, jeune enfant, en » qui se révélait déjà le plus heureux naturel. Pour- » quoi le roi ne l'adopterait-il point, comme avait fait » autrefois Gontran, de son neveu Childebert? Il » n'était pas, il est vrai, de la glorieuse race des rois ; » mais il était du sang de Pepin, et puisqu'il ne naissait » pas sur le trône, il n'en pouvait pas naître plus » près. » Sigebert entendit ce langage sans s'en étonner, et bientôt, entraîné par les spécieuses raisons où l'enlaçait Grimoald, il signa de sa main la fatale charte d'adoption.

Mais un événement qu'on n'attendait plus, vint subitement ébranler ce monstrueux édifice de fraude et d'orgueil. La reine Imnichilde eut un fils, et l'on n'eut plus à espérer ou à craindre que la royale lignée

prît fin. Il semblait que tout dût être changé dans la pensée de l'ambitieux maire du palais. Il en arriva autrement. Cet homme n'était point d'un si timide génie, qu'il pût se déconcerter pour de tels obstacles. Ses mains avaient touché la couronne, et ce n'était pas pour s'en retirer. Il prit à la vérité d'autres voies; mais il n'eut point d'autre but. Long-temps on put croire qu'il avait oublié lui-même cette adoption devenue inutile et inefficace. Il ne se montrait plus occupé que d'entretenir la paix, de tempérer les rigoureuses exigences du gouvernement, de soulager le peuple, de flatter les leudes, d'inspirer à tous de la confiance et de l'affection. Ce n'était plus ce maître inflexible et présomptueux, qui ne savait faire usage que de la force, et menaçait toujours de contraindre pour peu qu'on tardât d'obéir. Il était facile et sans orgueil maintenant, plein de modération, d'indulgence, et de piété. Il s'était fait craindre et maudire; il se faisait louer et bénir.

Tout-à-coup on apprend que le roi, si jeune encore, et si étranger aux excès qui usent la vie, languit accablé d'un mal opiniâtre que l'art ne peut vaincre. Ces bruits n'étaient point menteurs; Sigebert s'éteignait, et sa mort ne pouvait manquer d'être prochaine. Averti du danger qui le menaçait, le malheureux prince s'en effraya pour son fils. Il chercha quels appuis il lui pouvait ménager, et n'imagina point qu'aucun autre le dût mieux servir et défendre, que celui qui l'avait voulu déshériter avant sa naissance. Persévérant donc, jusqu'à la fin, dans son

aveugle préoccupation, il demanda qu'on appelât Grimoald, lui fit faire les plus solennelles promesses, remit ensuite l'enfant dans ses mains, et livra ainsi la vie et les droits de ce jeune prince au traître qui brûlait de le dépouiller.

Bientôt ce qu'on prévoyait arriva; Sigebert n'était plus. Rien ne révèla, dans les premiers temps, les desseins que méditait Grimoald. Aucune trace apparente ne put faire soupçonner qu'il dût y avoir d'autres changemens que la légitime substitution du fils du roi à son père mort. Dagobert, car c'était le nom qu'on avait donné au fils d'Imnichilde, fut proclamé et reconnu sans hésitation. Grimoald n'affecta point une autorité supérieure à celle qu'il exerçait avec Sigebert. Mais quelques mois, quelques jours peut-être écoulés, de sinistres bruits remplirent inopinément l'Austrasie. On répandait que le jeune roi se mourait, et peu après succédèrent de lamentables récits de sa mort. Les peuples s'émurent et pleurèrent; de solennelles funérailles furent célébrées; on déploya toutes les pompes de l'orgueil et de la douleur; on n'omit rien de ces fastueuses et stériles fêtes qui se donnent à la mort des rois. Alors seulement se découvrirent les criminelles espérances de Grimoald; alors reparut l'ancienne adoption surprise à l'ingénuité de Sigebert. « C'était un titre sacré, disait » le maire du palais. L'Austrasie s'élèverait-elle » contre la volonté d'un prince si religieux ? Tromperait-elle son affection et sa prévoyance? Préférerait-» elle un roi étranger? Lui plairait-il de s'humilier

» devant la Neustrie, et de lui être, comme autrefois, » soumise et sacrifiée? » Quelques évêques étaient déjà prévenus ; beaucoup de leudes, enchaînés dès long-temps à la fortune de Grimoald, confondaient la leur avec elle ; les autres, à qui le temps manquait pour se concerter, n'osèrent refuser leur assentiment, et concoururent, par faiblesse ou par impuissance, au succès de cette audacieuse usurpation. L'œuvre de Grimoald était accomplie; son fils Childebert était roi.

Mais l'usurpation exceptée, le reste n'était que mensonge. La tombe élevée à Dagobert était vide; ce prince vivait. Grimoald s'était arrêté, cette fois, dans son crime : il avait craint d'aller jusqu'au parricide. La dégradation, l'exil, l'abandon, étaient les seules choses qu'il eût osées contre son pupille. Il lui avait coupé sa chevelure; après quoi, l'évêque de Poitiers Didon, infâme instrument de ce détestable attentat, avait enlevé secrètement le malheureux roi dégradé, l'avait conduit dans une partie reculée de l'Ecosse, et l'y avait enfermé dans un monastère. Il se passa de longues années avant que cette triste histoire fût connue en France, et qu'on y fût détrompé de la téméraire imposture de Grimoald.

Cependant on s'agitait en Neustrie; en Austrasie aussi les mécontentemens fermentaient. Cette révolution, si facile et si favorisée du sort tant qu'elle n'avait pas été achevée, allait rencontrer, dans son succès même, ses plus sérieux et plus redoutables périls. Rien n'avait embarrassé ses progrès; tout devait mettre obstacle à sa durée. La mort supposée de Dagobert

avait fourni le prétexte nécessaire pour tirer avantage de l'adoption ; mais en même temps elle avait attribué à Chlovis des droits dont ce prince ne se laisserait vraisemblablement pas dépouiller. On aurait la guerre, et il faudrait vaincre ; car la couronne, déjà obtenue, était pourtant encore à ce prix : vaincus, l'on cesserait de régner. Mais de quelle affection l'Austrasie embrasserait-elle cette querelle? Combattrait-elle avec ardeur et fidélité? Ferait-elle d'assez unanimes efforts pour résister à de si puissans ennemis? Surprise et entraînée un moment par la tentative imprévue de Grimoald, maintenant elle s'étonnait, et devenait incertaine, et commençait à douter qu'il fût légitime d'obéir à d'autres qu'aux enfans de ses anciens rois. Il y avait trois fils dans la maison du roi de Neustrie. L'un d'eux eût régné à Metz, et l'Austrasie n'eût pas cessé d'être indépendante. Aucun intérêt ne la pouvait engager à subir le joug d'un prince nouveau.

Erchinoald entretenait avec soin ces dispositions. En peu de temps, elles s'étendirent, et une imposante faction s'éleva contre Grimoald. Découvrant alors ses desseins, le maire de Neustrie leva une armée, proclama la guerre, et revendiqua l'héritage de Dagobert. Grimoald aussi prit les armes, réduit maintenant à défendre par le courage cette couronne qu'il avait acquise par la trahison. Ils marchèrent, et se rapprochèrent, et furent bientôt réunis sur le champ fatal où s'allait apparemment trancher par l'épée ce grand différend. Tout se préparait, et dejà s'ouvraient

les terribles scènes de mort. Mais à ce moment, ceux d'entre les Austrasiens qui tramaient la perte de Grimoald se soulevèrent tumultueusement contre lui. On pénétra dans sa tente; on le saisit; on saisit aussi Childebert, et on les livra, chargés de liens, à Erchinoald. La trahison fut le terme de cette usurpation, comme elle en avait été le commencement. La guerre cessa; les deux armées se mêlèrent, mais pour se réjouir, au lieu de combattre; les droits de Chlovis furent reconnus; les trois royaumes étaient de nouveau réunis (1).

Grimoald, conduit à Paris, fut jeté d'abord dans une prison, et bientôt après mis à mort (2). On n'est pas certain du sort qu'éprouva Childebert; mais il est difficile de croire qu'on ne lui ait pas fait expier aussi l'ambition de son père. Ainsi finit ce premier effort de la famille de Pepin vers sa destinée. Grimoald s'était trop hâté; les temps n'étaient pas

(1) Intereà dominus rex Chlodovæus migravit à sæculo..... Suscepit illicò filius ejus Lotharius rex Francorum regimen..... Austrasii quoque receperunt filium ejus Childericum regem in Austrasiam. (*Vita sanctæ Bathildis*, cap. 2.)

Il est donc évident que Childéric ne régna en Austrasie qu'après la mort de Chlovis, et que ce fut celui-ci qui y régna après l'expulsion de Childebert. Mézerai et le président Hénault croyaient que Childéric avait succédé à Childebert immédiatement.

L'auteur dont on vient de voir le témoignage était contemporain.

De plus, parlant aux leudes assemblés à Clichy en 653, Chlovis s'exprimait ainsi : *Nostrûmque, cui etiam* TOTA NATIO FRANCORUM PARET. (Aymoin, liv. 4, ch. 41).

(2) Propter scelus quod in dominum exercuit morte vitam finivit. (*Gest. reg. franc.*, cap. 43).

venus. Mais il y aida même par sa chute : elle ouvrait et aplanissait les chemins aux fils plus habiles ou plus heureux de Begga.

CHAPITRE V.

BATHILDE (650-651-652-656).

Dans le temps que Flaochat préparait sa dernière tentative contre Willebad, une mort prématurée avait enlevé à Chlovis l'utile appui de sa mère. C'eût été une irréparable perte pour ce prince, si la fortune, qui se plaît aux événemens bizarres, ne lui eût capricieusement réservé le dédommagement le plus imprévu. Une jeune fille, de race saxonne, avait été enlevée, sur les côtes d'Angleterre, par des pirates. Ce n'était encore qu'une enfant, mais en qui se montraient déjà tous les premiers signes d'une éclatante beauté. Des marchands l'amenèrent à Paris, et la vendirent à Erchinoald. Avec le temps, ses traits se développèrent, sa beauté dépassa tout ce qu'on en avait espéré, son intelligence elle-même s'éleva bien au-dessus de sa condition. On croit qu'Erchinoald avait eu d'abord quelque dessein de la faire servir à ses plaisirs. Mais Bathilde (c'était le nom de la jeune esclave) était élevée dans toute la sévérité de la loi chrétienne, et sa vie n'était qu'innocence et que pu-

reté. Elle était d'ailleurs, on l'assure, du sang royal des Saxons : peut-être un généreux instinct de fierté secourait-il aussi et fortifiait-il sa vertu.

Un jour, Chlovis vint dans le palais d'Erchinoald, et la vit. Ce prince, que l'amour des femmes ne dominait guère moins qu'il n'avait dominé son père, conçut à l'instant le plus vif désir de la posséder. Forte encore de son inaltérable piété, Bathilde résista avec humilité, mais avec courage, refusant de croire qu'il fût permis d'aimer, même les rois, autrement que de l'amour sainte qu'approuve et consacre la religion. Sa glorieuse constance fut récompensée. Erchinoald, ayant vu que la passion du roi ne s'épuisait point, espéra qu'elle pourrait avoir de la durée, et que Bathilde, sur qui il avait de l'empire, en exercerait à son tour sur le faible esprit de ce prince. Il prit donc subitement la résolution de ne plus combattre un attachement dont son ambition pouvait profiter, et d'encourager même Chlovis à vaincre les chastes refus de l'esclave par le seul moyen qui eût désormais ce pouvoir. Le roi subjugué reçut ce conseil avec joie, et ne tarda guère à le suivre. Il mit sa couronne au front de Bathilde, et il se trouva qu'une esclave, devenue reine à force de modestie et de vertu, était une grande et illustre reine.

Elle le fit bientôt voir ; car de tristes événemens suivirent de près son élévation, et jamais sa constance, son activité, sa pénétration, ne se démentirent. Une affligeante maladie accabla le roi : sa raison s'affaiblissait progressivement, et bientôt elle se perdit.

Bathilde, quoique belle et jeune, et si récemment appelée du plus humble rang au premier, obvia néanmoins, avec un rare bonheur, à tous les embarras de cette situation difficile. On ne s'agita point autour d'elle, et l'on ne vit rien ni de ces scandales, ni de ces désordres qui devaient, après quelques siècles, flétrir et désoler un autre règne. Ce fut dans ce temps qu'éclata la révolution d'Austrasie. Peut-être même la fatale démence de Chlovis y contribua-t-elle; car Grimoald pouvait espérer qu'elle détournerait la Neustrie de faire la guerre, et que l'Austrasie regretterait plus faiblement la domination d'un roi insensé. Cependant, quelque probables que fussent ces combinaisons, l'événement les trompa. Le généreux courage de Bathilde rendait au gouvernement de Neustrie toute la force que la maladie du roi lui aurait fait perdre, et l'on raconte qu'elle contribua plus puissamment même qu'Erchinoald au renversement de l'usurpateur.

Vers la même époque, il y eut une grande famine dans les terres de la domination de Chlovis. Il devint nécessaire de pourvoir à la vie des pauvres. Mais leur nombre croissait chaque jour; les ressources du fisc s'épuisaient, et les conjonctures ne favorisaient pas l'établissement d'un nouvel impôt. On se souvint des richesses que Dagobert avait autrefois prodiguées pour l'embellissement de la basilique de Saint-Denis. La piété de Bathilde lui commandait bien de les respecter. Toutefois les misères du peuple étaient extrêmes, la paix publique était menacée, et la religion,

jalouse, il est vrai, de ses pompes, les sacrifie pourtant avec libéralité au soulagement de ceux qui souffrent. Bathilde donc, Bathilde elle-même persuada à Chlovis le conseil qui s'exécuta. Cette voûte de pur argent, dont le tombeau des trois martyrs avait été recouvert, lui fut enlevée. L'usage en fut encore pieux et sacré, puisqu'elle adoucit quelque temps les dures privations des indigens et des pélerins. De sages précautions furent prises, afin que rien ne fût détourné, et que le peuple n'en pût même pas avoir le soupçon. Ce fut à OEgulf, à l'abbé de Saint-Denis lui-même, qu'on remit le soin de distribuer cette riche aumône.

Mais quand l'affreuse calamité se fut arrêtée, et que des temps moins rigoureux furent arrivés, il fallut chercher les moyens, sinon de restituer à l'abbaye son imposante et précieuse décoration, au moins de lui en accorder un équitable dédommagement. On n'imagina rien de moins onéreux pour le fisc, et en même temps de plus profitable à cet établissement religieux, que de le placer dans une condition privilégiée, de le rendre indépendant même des évêques, de le constituer maître exclusif et perpétuel, sans redevance ni partage, de toutes les choses qui étaient déjà en sa possession, ou qu'il pourrait encore acquérir. L'attention s'arrêterait à peine sur cette faveur, qui était presque une dette, si l'on n'y retrouvait quelque trace des limites que s'imposaient alors réciproquement les diverses puissances de l'Etat. Car le consentement de l'évêque du territoire était insuffisant

pour l'autoriser, et la volonté même du roi, impuissante pour la garantir. Il fallut attendre un plaid pour l'émancipation de ce monastère, et que le roi y vînt demander l'aveu et le libre concours de ses leudes (1).

Trois années passèrent encore, après lesquelles ce prince mourut. La Neustrie ne se réjouit, ni ne s'affligea ; elle n'avait pour lui ni haine, ni affection. Chlovis vécut sur le trône ; c'est la seule chose qui lui appartienne. Sa mémoire est restée douteuse ; on ne trouve rien à en dire de plus favorable. Ses vices mêmes, s'il en avait, furent sans éclat ; ses vertus, si l'on peut lui en accorder, n'eurent ni solidité, ni grandeur. Au moins Sigebert, s'il ne se recommande que par sa piété, l'eut-il assez constante et assez profonde pour obtenir avec elle l'universelle vénération des peuples, et mériter que l'Eglise l'admît au rang de ses saints. Mais lui, il ne s'est élevé à aucune gloire. Le temps qu'il régna ne fut troublé ni par de funestes guerres, ni par de longues discordes ; il ne fut pas malheureux. Belle et flatteuse louange encore, s'il ne fallait pas la réserver tout entière à Nantéchilde, à Bathilde, à Ægа, à Erchinoald. Chlovis ne donne qu'à peine son nom à ce règne.

(1) « Notre dessein et notre vœu sont donc... *si vous le jugez bon*.. » Nous savons que le sage évêque *a résolu de se rendre* à ce vœu de » notre piété... nous déterminant à accorder, *avec votre aveu et votre libre concours*... (*Allocution de Chlovis II au plaid de Clichy, en* 633. *Vie de Dagobert.*)

On a le texte même du décret particulier de l'évêque de Paris, Landéric. Il est signé de lui et de vingt-cinq autres évêques (*Hieron. Bignoni notæ ad Marculfum.*)

CHAPITRE VI.

PARTAGE (657-670).

Il était né trois fils à Chlovis de son union avec Bathilde : Chlotaire, Childéric et Théodoric. Leur père mort, Bathilde et Erchinoald convoquèrent les leudes de la Neustrie et de la Bourgogne, et ceux-ci reconnurent Chlotaire roi des deux royaumes(1). Mais ce prince était encore en bas-âge ; la régence pouvait soulever de dangereuses contentions. Il n'y en eut point : personne ne disputa les droits de Bathilde ; pas plus que l'avaient été ceux de Nantéchilde, pendant la minorité de Chlovis.

Les esprits ne se montraient pas aussi faciles en Austrasie. La faction de la famille de Pepin y était puissante. Déconcertée un instant par la catastrophe de Grimoald, la mort inespérée du roi la rendait maintenant plus active et plus confiante. Ce n'était pas que Bathilde prétendît maintenir la réunion des trois royaumes, et déshériter également ses deux derniers fils. Son désir, au contraire, était que Childéric devînt roi de Metz. Toutefois ce projet lui-même, quoique légitime et favorable d'ailleurs à l'indépendance des Austrasiens, rencontrait encore des obstacles.

(1) Suscepit Lotharius rex Francorum regimen, suffragantibus præcellentissimis principibus. (*Vita sanctæ Bathildis.*)

Bathilde réussit à les aplanir (1). Les dissensions s'apaisèrent, et Childéric à son tour fut proclamé roi. On lui donna pour guide Wlfoald, devenu maire du palais. On consentit même qu'Imnichilde, la veuve du roi Sigebert, le suivît à Metz; car on n'avait pas encore découvert que son fils vivait, et elle était naturellement l'ennemie de la faction des Pepin. Elle avait eu d'ailleurs une fille après la naissance de Dagobert. Il pouvait arriver qu'un jour cette fille plût à Childéric. On dut croire que cette espérance, qui en effet ne fut point trompée, inspirerait à Imnichilde de l'affection pour le jeune roi.

L'empire des Francs fut donc de nouveau partagé. Chlotaire et Childéric eurent chacun leur royaume. Mais il restait un troisième prince, et celui-là fut exclu. Quelle en fut la cause? Il ne faut point la chercher dans l'âge de Théodoric; car ses frères n'étaient guère moins jeunes que lui. De plus importantes considérations déterminèrent Bathilde et ses leudes. Ce n'était plus comme après le grand Chlovis et après Chlotaire Ier. Il ne se faisait plus autant de lots qu'il y avait de princes; on n'appelait qu'autant de princes qu'il y avait de lots. Ceux-ci étaient mesurés maintenant et fixés; ils ne se subdivisaient plus. Le sentiment des intérêts politiques avait fait de grands progrès depuis le temps de Chlotaire II. Pendant que l'Austra-

(1) Austrasii quoque, pacifico ordine, faciente dominâ Bathilde per consilium quidem seniorum, receperunt filium ejus Childericum, etc..... (*Vita sanctæ Bathildis.*)

sie, terre toute germaine, tendait de plus en plus à rester séparée de la Neustrie et de la Bourgogne, celles-ci à leur tour comprenaient mieux la nécessité de ne plus rompre le lien qui les unissait. C'était le seul moyen qui leur fût laissé de balancer désormais la puissance de l'Austrasie, dont le territoire n'était pas moins étendu que le leur, et qui l'emportait, sinon par le courage, au moins par la stature, la force, la férocité des nombreux soldats que lui fournissaient ses provinces et ses tributaires de la rive droite du Rhin. On imitait ce qu'avait déjà essayé Brunehault, à la mort de Théodoric de Bourgogne, quand des quatre fils de ce prince elle ne déclara roi que l'aîné. On faisait fléchir, en la conservant, la pernicieuse loi de l'hérédité collective. Le principe d'égalité, qui en faisait le péril, se modifiait. On maintenait encore que les fils seuls devaient succéder; on ne demandait déjà plus que tous les fils succédassent. On donnait des limites au partage, en attendant qu'il devînt possible de l'abolir.

Ces difficiles arrangemens étaient à peine conclus, quand arriva la mort d'Erchinoald; perte fatale. On n'y regretta que ce qu'elle ôtait; il y fallait déplorer plutôt ce qu'elle allait amener. Au lieu de la modération, du désintéressement, de l'habileté, vinrent la fraude, la témérité, la soif de l'or et du sang. Au lieu d'Erchinoald, se leva un homme grand, puissant, terrible; grand par l'étendue de ses desseins, puissant par l'audace de sa volonté, terrible par le nombre et la promptitude de ses vengeances; foulant du même

dédain les grands et les peuples ; suscitant, délaissant, élevant, effaçant les rois ; ne les servant point, mais se servant d'eux ; homme d'entreprise, de vice et de crime ; homme de trahison et de meurtre ; homme de malheur, homme de ruine : cet homme était Ebroïn.

Les leudes avaient été d'abord incertains. Peut-être s'en trouvait-il parmi eux qui eussent voulu dès ce temps faire échoir la dignité de maire du palais à Leudésie, fils d'Erchinoald ; mais leurs irrésolutions cédèrent aux artifices d'Ebroïn, et ce fut à lui qu'ils commirent la fortune de la Bourgogne et de la Neustrie. Ils tardèrent peu à reconnaître et à regretter leur imprudence ; car le nouveau maire, quoique retenu par l'ascendant de la reine, ne pouvait pas entièrement déguiser les impatiences de son ambition et de son orgueil. Toutefois Bathilde, tant qu'elle garda son autorité, réussit à entretenir une profonde paix dans l'Etat. De généreuses actions firent même éclater alors la prévoyante équité du gouvernement. Il y avait un cens établi, que devait indistinctement toute personne née de race gauloise. C'était une charge pesante, humiliante, plus nuisible qu'avantageuse à l'Etat. Car elle rendait les mariages plus rares, et réduisait quelquefois les pauvres à vendre, ou même à exposer leurs enfans. Elle perpétuait d'ailleurs la séparation des deux peuples, chose injuste, imprudente même, et à laquelle ne contribuaient que trop les lois civiles et les lois pénales. Bathilde abolit cet impôt. Elle fit plus, elle racheta les enfans que de malheu-

reuses mères avaient mis en esclavage, ou pour réduire leur dette, ou pour l'acquitter.

Privée d'Erchinoald, et mal convaincue de la fidélité de son successeur, Bathilde avait dû rechercher d'autres appuis et d'autres guides. Elle avait fait choix de deux hommes qui la secondaient à l'envi, et n'étaient point indignes de sa confiance; différens par l'habileté, mais non par le zèle, et à qui la fortune réservait les mêmes malheurs. Le premier, neveu de cet évêque Didon, par qui Grimoald avait fait enlever Dagobert, portait le nom de Léodgar; homme docte, pieux, sévère, persévérant, inflexible; déjà censeur d'Ebroïn, bientôt son rival. Le second était évêque de Paris, et se nommait Sigebrand; homme irréprochable, si la faveur ne l'avait pas ébloui, et qu'il eût su conserver plus de gravité et de modestie.

Un événement déplorable contraignit Bathilde à souffrir l'éloignement de Léodgar. De scandaleuses divisions troublaient depuis deux ans la ville d'Autun. L'ancien évêque était mort, et deux concurrens également opiniâtres se disputaient l'honneur de lui succéder. Le peuple se partageait; les clercs eux-mêmes suivaient en nombre à peu près égal les deux factions. On s'était épuisé en représentations, en promesses, en menaces même; toutes ces tentatives de conciliation avaient échoué. Il ne restait plus que la violence, et elle ne fut pas épargnée. Les compétiteurs se défièrent; l'un d'eux succomba; l'autre fut envoyé en exil. Ils disputaient lequel était le plus digne; aucun ne l'était.

Il fallait un homme de vertu et d'autorité pour rétablir l'ordre dans cette église si long-temps troublée. Bathilde jugea que Léodgar seul pouvait l'entreprendre, et elle le fit évêque d'Autun. Mais le mal avait été si profond, qu'il ne pouvait plus être réparé que par une longue constance et par des efforts assidus. Le nouvel évêque ne s'éloignait point de la ville, où tant de soins et de devoirs l'attachaient. Pendant ce temps, la faveur de Sigebrand avait fait des progrès rapides. Trop présomptueux pour n'en user qu'avec discrétion, il avait imprudemment offensé beaucoup de leudes, et fourni à Ebroïn tous les prétextes que sa jalousie attendait. Les imprudences de ce favori furent si nombreuses, qu'il se forma aisément un puissant parti pour le renverser. Mais quel en serait le moyen? On jugea moins difficile et plus sûr de s'en délivrer par un meurtre. En même temps Ebroïn, habile à retirer des événemens tout ce qu'ils pouvaient offrir et produire, se promit, si celui-ci succédait, d'en profiter aussitôt pour s'affranchir de l'importune autorité de la reine. Tout réussit ainsi qu'ils l'avaient préparé. Ils surprirent et tuèrent Sigebrand; ensuite, et tout sanglans encore de ce meurtre, ils se présentèrent à Bathilde, et lui proposèrent de quitter le palais du roi. La prudente reine en avait depuis long-temps le dessein. Elle y consentit avec joie, et s'alla renfermer dans l'abbaye de Chelles, cachant et usant sa vie dans l'exercice de la plus austère piété. Ainsi triomphait Ebroïn; ainsi renversa-t-il les derniers obstacles qui retardaient encore son ambition.

CHAPITRE VII.

PERTHARITHE (660-663).

Pendant ce temps l'Austrasie s'était reposée. Les factions contenues, sinon satisfaites, souffraient avec patience l'active administration de Wlfoald. L'enfance de Childéric s'achevait sans agitations, et presque sans événemens. Un seul éclata, mais chez un peuple allié, et là part qu'y prit un moment l'Austrasie (1) n'eut guère plus d'importance que de durée.

Aribert régnait depuis dix ans dans la Lombardie; mais il mourut, laissant deux fils pour lui succéder. Le premier était Godebert; l'autre Pertharithe. Aribert, imitant le funeste exemple des Francs, leur avait partagé ses Etats. Ce fut une abondante source de dissensions, de guerres, de calamités. De ces deux frères, l'un refusait de reconnaître le partage; le second en demandait avec hauteur l'exécution. Ils prirent les armes. Mais Pertharithe ayant au commencement l'avantage, Godebert eut la malheureuse pensée de solliciter l'assistance d'un autre duc Grimoald, qui gouvernait le pays de Bénévent. C'en était assez:

(1) Je dis l'Austrasie, et non la Neustrie, quoique cela ait paru incertain à quelques historiens. Mes raisons sont: 1° que l'armée qui marcha contre les Lombards avait été levée en Provence, laquelle dépendait alors de l'Austrasie; 2° que le traité qui se fit après la guerre fut conclu avec le roi d'Austrasie (*Paul. Longob.*, liv. 6, ch. 32.)

les choses changèrent ; le parti de Pertharithe fut vaincu, et ce prince alla chercher un asile sur le territoire des Awares.

Godebert donc eût régné ; mais ce n'était pas pour autrui qu'avait vaincu Grimoald. La même défaite qui avait délivré Godebert de Pertharithe, le délivra lui-même de Godebert. Profitant sans ménagement et sans scrupule de l'ascendant que donne toujours une récente victoire, il séduisit ou effraya les Lombards, fit mourir le prince qui s'était imprudemment livré à sa foi, et prit pour lui la couronne, après l'avoir défendue. C'eût été trop peu ; car les droits de Pertharithe se fortifiaient par la mort même de son frère. Mais Grimoald n'eut garde de l'oublier dans sa retraite, et de lui laisser le temps d'obtenir l'intérêt et l'appui d'un peuple avide et entreprenant. Il envoya donc vers le roi des Awares, disant que ce roi choisît, ou l'expulsion de Pertharithe, ou la guerre immédiate avec les Lombards. Ce qu'il espérait arriva : les Awares, mal préparés à la guerre, consentirent à l'expulsion.

Rejeté ainsi, et n'ayant plus d'appui ni d'asile, Pertharithe, dans sa détresse, embrassa un étrange et téméraire dessein. Il se fia à un traître ; il livra sa vie au meurtrier de son frère ; il se remit courageusement en la puissance de son ennemi. Une seule garantie lui fut accordée : il reçut le serment de ce prince qui en avait déjà tant violé. Grimoald, cependant, affecta d'abord d'y être fidèle : Pertharithe eut un palais, de suffisans revenus, une suite nombreuse à Pavie. Mais les combinaisons du jeune prince se trouvèrent justes,

et l'on put connaître bientôt que cette résolution, si audacieuse, avait pourtant de probables et sages motifs. On s'émut à Pavie; la présence du légitime successeur de leurs rois réveilla l'orgueil et la générosité des Lombards. Ils accoururent et se pressèrent en foule dans ce palais, et le roi dépouillé retrouva d'assidus et affectueux courtisans.

Grimoald vit le péril et résolut de le prévenir. A moins d'un crime nouveau il allait perdre le fruit de ses autres crimes. Ses scrupules n'étaient pas si grands qu'il pût hésiter. Il décida donc que Pertharithe mourrait, et, de peur que ce dessein ne se découvrît, il n'en différa l'exécution qu'autant qu'il était nécessaire pour la préparer. C'était pour le jour suivant. Un festin serait offert, dans son palais même, à Pertharithe. De nombreux convives s'y assembleraient. Des vins précieux y seraient servis avec profusion. On aurait soin que la raison du prince se troublât, et quand la nuit serait avancée, que les convives auraient quitté le palais, que la victime dormirait de cet insurmontable sommeil qui suit et marque l'ivresse, on irait, on l'accablerait, on l'étoufferait sans résistance et sans bruit.

Mais on ne pouvait éviter de livrer quelque partie au moins de cet infâme secret à des convives, et même à des serviteurs. Entre ces derniers, celui dont l'office était d'emplir la coupe du prince reçut mystérieusement l'ordre étrange de la présenter fréquemment et toujours pleine des vins les plus dangereux. Il se trouva que cet homme, ancien serviteur du vieux roi,

était fidèle, courageux et intelligent. Il eut des soupçons, et fut tellement attentif qu'il eut bientôt tout appris. Le festin était déjà commencé; se courbant vers son maître, comme pour mieux approcher la coupe qu'il lui apportait: « Prince, murmura-t-il, » veille sur toi; » et puis il se tut. Mais à la coupe suivante, achevant ainsi qu'il avait commencé: « Ta » mort, continua-t-il, est résolue. Demain, avant que » le jour soit venu. » Le prince entendait; mais déguisant avec beaucoup d'art son émotion, aucun mouvement, aucun regard, aucune parole, ne la trahirent. Il persista, avec la même constance, jusqu'à la fin de la longue orgie, prenant en apparence sa part de joie, de bruit et de vin, et feignant même, quand il en fut temps, l'accablement et le langage insensé d'un homme ivre. Mais il n'avait pas si fidèlement imité leurs excès, et, quoique docile à toutes les provocations, sa large coupe d'argent, recouverte selon l'habitude des Lombards, ne s'était pas toujours emplie de vin.

Il fallait fuir, et sur l'heure même; car il n'y avait point d'autre salut. Mais une garde nombreuse veillait aux portes du palais du prince, et la ville elle-même était enfermée de hauts et difficiles remparts. Pertharithe avait conservé, dans sa mauvaise fortune, un fidèle ami et un serviteur dévoué. Puissant, vaincu, fugitif, ils ne s'étaient jamais séparés de lui. Chez les Awares, ils avaient suivi son exil; à Pavie, ils partageaient sa captivité. Compagnons de tous ses malheurs, eux seuls pouvaient lui aider à prévenir celui qui le

menaçait. En un instant tout fut convenu. Pertharithe se revêtit des modestes habits de son serviteur, et celui-ci, en échange, prit les vêtemens, le lit, le personnage de Pertharithe. Il le devait représenter ivre, et dormant toutefois du sommeil pesant et bruyant que donne le vin. Ces premiers arrangemens achevés, il se fit tout-à-coup un grand bruit dans les chambres voisines. C'étaient des cris, des plaintes, des injures, des menaces, des coups violens. Un homme vêtu de riches habits en repoussait, frappait, poursuivait un autre couvert du grossier vêtement des esclaves. L'homme frappé était Pertharithe; celui qui frappait, son ami. Les gardes coururent et demandèrent la cause de ce tumulte. « Laissez-le moi châtier, leur » criait Hunulf (ainsi se nommait l'ami de Pertharithe). » Ne voyez-vous point qu'il n'est pas moins ivre que » son maître? L'insolent prétend m'empêcher de sortir, » et que je passe avec lui la nuit au chevet du prince, » pour les aider, apparemment tous deux, à cuver » leur vin. » Des rires bruyans répondirent à la colère d'Hunulf, et lui recommençant sa poursuite et ses violences, le faux esclave, à son tour, recommença ses gémissemens et sa fuite. Ainsi gourmandé, chassé, toujours menacé ou atteint de l'impitoyable bâton d'Hunulf, Pertharithe franchit enfin la dernière porte du palais, sans que les gardes, témoins satisfaits de son aventure, eussent eu d'autre idée que d'y applaudir.

Ce prince avait de zélés partisans dans la ville. Il en chercha quelques-uns à la hâte; courut avec eux aux remparts; en descendit avec le secours d'une

corde; prit des chevaux qu'il trouva vaguant au bord du fossé; parvint à Ast dès la même nuit, puis à Turin, puis en France. Chose digne de louange et qui n'a pas toujours été imitée; Grimoald épargna ceux qui lui avaient dérobé sa proie. Il ne se vengea ni d'Hunulf ni du courageux serviteur. Il approuva au contraire et récompensa leur fidélité. Ce prince montrait plus de générosité ou de prévoyance que n'en ont eu d'autres princes en des temps moins barbares et moins malheureux.

Pertharithe implora l'appui du roi d'Austrasie. Il réclama les traités, rappela l'alliance des Francs avec Aribert, représenta ses malheurs, annonça les Lombards fatigués du joug qu'on leur imposait. Wlfoald fut persuadé et promit la guerre. Une armée donc se rassembla en Provence. Les préparatifs achevés, on marcha, on passa les Alpes, on pénétra jusqu'à Ast. Aucun ennemi ne s'était encore fait voir; il ne s'était point rencontré d'obstacles ni de résistance; tout semblait annoncer de faciles et inévitables succès. Mais, comme on allait arriver à Ast, on fut averti enfin que Grimoald approchait. Les Francs s'arrêtèrent et dressèrent leurs tentes en ce lieu. Les Lombards, suivant leur exemple, campèrent aussi à une assez faible distance et se fortifièrent. Il se passa quelques jours néanmoins sans combat et sans mouvement. On s'observait des deux parts; on affectait de se ménager et d'attendre. Seulement on eût remarqué, chez les Francs, plus de sécurité et d'impatience, chez les Lombards, une plus grande apparence d'inquiétude

et d'hésitation. Bientôt cette hésitation se décela par des signes plus fréquens et plus manifestes. On s'agitait au camp des Lombards; ils ne paraissaient plus si arrêtés dans la position qu'ils avaient choisie, et tout faisait croire qu'ils avaient dessein d'en changer. Quelques progrès se firent encore dans ces démonstrations ou dans ce désordre; et tout-à-coup voilà que l'armée entière s'écrie, cherche ses armes et se précipite. Elle se hâte, elle court, elle se presse aux portes du camp. Le tumulte est partout; le trouble se montre dans les dispositions des chefs autant que dans l'empressement des soldats. On dirait le péril le plus imminent. Nul n'a songé, ni aux approvisionnemens ni aux bagages; à peine si l'on est armé. Au lieu d'une vague inquiétude, c'est de la peur; au lieu d'une retraite, une fuite.

La nuit la favorisait. Au lever du jour, quand les Francs apprirent en quel état était le camp ennemi, ils y accoururent. Le butin qui s'offrait était abondant, les outres de vin en un nombre immense. A cette vue toute idée d'aller à la poursuite des Lombards se perdit. On n'eut plus d'autre volonté que du pillage et de la débauche. Le jour entier se passa dans les plus effroyables excès, et quand il finit, rassasiée de viande et de vin, toute cette armée était ivre. Grimoald l'avait espéré; car sa fuite et sa peur n'étaient pas sérieuses. Informé de l'heureux succès de son stratagème, sitôt la nuit revenue, il se remit en chemin. Sa marche était silencieuse, mais rapide; en quelques heures, il se retrouva aux portes du camp.

Alors, un cri prolongé et répété par toute l'armée annonça aux Francs sa présence. C'était le signal; signal de massacre et non de combat; car les malheureux soldats de Pertharithe, engourdis par l'ivresse et par le sommeil, n'avaient ni courage ni force, et ne pouvaient ni se défendre ni fuir. Ceux qui moururent ne sauraient être comptés; on compterait plus facilement ceux qui échappèrent. Peu de victoires furent plus complètes; peu aussi furent plus faciles et moins disputées. Mais la gloire seule manquait aux avantages qu'en recueillit Grimoald; car il ne lui resta plus d'ennemis. Pertharithe lui-même repassa les Alpes, et la couronne qui lui était due parut affermie sur le front du traître puissant et victorieux.

D'autres malheurs devaient encore éprouver Pertharithe. Quand il se fut passé quelque temps, Grimoald offrit la paix au roi d'Austrasie. Mais la condition en était, comme autrefois avec le roi des Awares, qu'on cesserait de donner asile au prince vaincu. Wlfoald n'administrait plus alors ce royaume : toute honteuse qu'était la condition, on s'y résigna, et Pertharithe alla demander aux Saxons d'Angleterre la pitié qu'il ne trouvait plus chez les Francs.

Toutefois un jour vint; Grimoald mourut. Son fils tenta de régner; ce fut vainement. Les Lombards se ressouvinrent enfin de Pertharithe; l'exil de ce généreux prince finit; la couronne revint à qui devait la porter. L'usurpation, comme on l'a vu quelquefois, avait été heureuse, mais viagère. Le crime, stérile héritage, n'eut point de fruits pour la race du spoliateur.

CHAPITRE VIII.

RÉVOLUTION DE NEUSTRIE (670-673).

Délivré enfin de l'importune inflexibilité de Bathilde, Ebroïn marchait ouvertement à la tyrannie où il aspirait. Les lois ne lui étaient plus que des instrumens; jamais un obstacle : la justice ne se distribuait plus selon le bon droit, mais suivant le prix que l'on y mettait : c'était un marché. Nul ne se pouvait croire assuré de préserver ce qu'il possédait; tant était grande et hardie la cupidité de ce nouveau maître. Personne, même entre les leudes, ne se pouvait dire exempt de péril; tant la mort était prompte à venger ses moindres offenses. On ne connaissait plus de règle pour les impôts, ni de mesure. Il les changeait, les élevait et les multipliait à son gré, disant qu'il n'était pas bon que le peuple payât si peu, et qu'il le fallait tenir pauvre, pour l'avoir docile. La crainte était l'unique ressort de ce pouvoir monstrueux, et aussi avait-il soin qu'elle n'eût aucun sujet de se ralentir.

Cependant on murmurait et on s'agitait en Bourgogne. Peut-être la dure oppression d'Ebroïn excitait-elle à rechercher les moyens de s'en affranchir, et peut-être le souvenir mal effacé de Flaochat faisait-il croire facile d'obtenir, comme on l'avait eu de son temps, un second maire du palais pour ce royaume. Léodgar, d'ailleurs, ne s'était point réconcilié avec

son ancien ennemi. Enfermé dans sa ville épiscopale d'Autun, il y bravait et déplorait également toutes ces violences. Le premier parmi les évêques de Bourgogne, par ses vertus et par sa science, le premier encore parmi les leudes, par la noblesse de son extraction, l'influence qu'il exerçait sur eux était puissante, et il était peu vraisemblable qu'il la fît servir à l'affermissement d'une domination qu'il désapprouvait.

Ebroïn ne l'ignorait pas ; aussi commença-t-il, dès ce temps, à dresser des embuches au saint évêque, et à combiner des prétextes pour provoquer sa déposition. Mais de plus pressans intérêts lui survinrent presque aussitôt, qui l'entraînèrent à de plus décisives mesures. L'irritation des esprits faisait de rapides progrès en Bourgogne; des vengeances isolées n'y suffisaient plus. On n'avait plus seulement à se défendre de la sourde contradiction d'un leude ou d'un évêque, mais de l'éclatante inimitié de tous. Il semble même, à en juger par les dangereuses précautions d'Ebroïn, que d'importantes résolutions eussent été déjà arrêtées; car un édit fut précipitamment proclamé, si étrange, si rigoureux, si téméraire, qu'une extrême nécessité pouvait seule, sinon le justifier, au moins l'expliquer. Il était interdit à tous les évêques et à tous les leudes de la Bourgogne, d'approcher des palais où serait le roi. Un ordre formel pourrait seul dispenser de l'interdiction. C'était une grave atteinte aux prérogatives des nobles, un profond changement dans l'Etat, une injurieuse exclusion des provinces dont la soumission était la plus récente et la plus dou-

teuse, une violence qui en appelait et promettait d'autres, un progrès immense hors des antiques limites de la puissance des rois.

Cet édit était à peine annoncé, une fièvre aiguë attaqua Chlotaire, et quoique ce prince n'eût guère plus de vingt ans, il y succomba (1). Roi sans souvenir et sans nom ; roi sans action et sans règne ; roi qui le fut peut-être encore moins que son père ne l'avait été. Il ne laissait point de fils pour lui succéder ; ce droit semblait échoir à Théodoric. Ebroïn n'eut garde de s'élever contre lui ; son espérance, était au contraire, qu'il lui aiderait à perpétuer son propre pouvoir. Mais les renouvellemens de règne étaient dangereux pour les maires du palais, en Neustrie ; car ils rendaient nécessaire le renouvellement de leur élection. On n'avait pas encore imité dans ce royaume la faute commise en Bourgogne avec Warnachaire. Il eût donc fallu obtenir les suffrages des leudes, puisque les maires du palais ne s'établissaient qu'avec leur assen-

(1) Le premier continuateur de Frédegaire et Mézerai n'accordent que quatre années de règne à Chlotaire III. Velly lui en donne quatorze. Hénault fait le même calcul que Velly.

Cependant il s'est conservé une concession de privilége faite par l'évêque Bertefred à l'abbaye de Corbie. Cet acte est daté du mois de septembre de la *septième* année du règne de Chlotaire. (*Hieron. Bignoni notæ ad Marculfum.*)

On a aussi une sentence rendue par ce prince en faveur de l'abbaye de Saint-Benin, au mois de novembre de la *huitième* année de son règne. (*Eodem.*)

Il y a enfin un autre acte, relatif à l'église de Notre-Dame-de-Birague, lequel a la date de la *seizième* année du même règne. (*Dissert. de l'abbé Lebeuf*).

timent. Toutefois les haines étaient si profondes contre Ebroïn, les peuples étaient tellement fatigués de son orgueil, de ses exactions, de ses cruautés, qu'il eût été insensé de croire que cette épreuve lui pût être favorable.

Craignant donc de s'y exposer, et ne voulant point cependant perdre sa puissance, il prit l'audacieuse résolution de se maintenir par sa seule force et de dédaigner ces suffrages qu'on se préparait à lui disputer. Le dessein était grand, mais doublement hasardeux : car c'était peu de l'élection du maire; il y avait de plus la reconnaissance et l'inauguration de Théodoric. Et quand les leudes seraient assemblés pour l'exercice de ce dernier droit, il serait bien tard pour les dissuader de réclamer l'autre. On les devait refuser ou souffrir tous deux ; il n'y avait point d'autre choix. Ebroïn choisit le refus. Seul, il avait appelé Théodoric, et seul il le proclama. Théodoric à son tour l'avait déclaré maire du palais, et il n'attendit rien de plus. Les leudes s'empressaient cependant, et ils accouraient, convoqués, s'il faut dire ainsi, par la mort même de Chlotaire. Mais Ebroïn, étendant cette fois à ceux de la Neustrie l'exclusion qu'il n'avait encore essayée que sur la Bourgogne, leur fit apporter à tous l'ordre formel de rétrograder. Ainsi se fût effacé le plus antique usage de la monarchie des Francs.

Ebroïn avait trop compté sur leur patience. Ils tremblaient, il est vrai, devant lui; mais quelque vives que fussent leurs craintes, la honte enfin et les ressentimens l'emportèrent. Ces mêmes leudes à

qui fut signifiée de sa part l'insolente défense de venir en la présence du roi, révoltés de cet envahissement de pouvoir et de cette offense, se rassemblèrent aussitôt en un autre lieu, et délibérèrent. On ne voulait plus d'oppression ; on ne respirait que vengeance. Ce prince, qui leur était abusivement imposé, ils l'eussent proclamé sans contradiction. Mais il était maintenant dans la dépendance de leur ennemi ; il le fallait renverser, afin de renverser Ebroïn. Ce prince n'était pas le seul de sa race. Il en était un second qui pouvait être appelé, et qui, déjà maître de l'Austrasie, leur fournirait d'abondans secours. La détermination fut prompte et presque unanime. Ceux que la peur d'Ebroïn faisait hésiter, une peur plus forte et plus prochaine les persuada. Les passions s'étaient tellement animées qu'il y allait de la vie à leur vouloir résister.

On alla donc, et l'on offrit cette seconde couronne au roi d'Austrasie. Childéric ne refusa point; Wlfoald promit une armée; tout favorisait les desseins des confédérés. Mais il fallait des actions qui y répondissent ; elles ne se firent pas attendre long-temps. On courut aux armes ; on proclama Childéric ; on cria malédiction au traître Ebroïn. L'impulsion fut profonde et irrésistible ; ce flot de colère et de révolte s'étendit en un même jour de l'un à l'autre bout de la Neustrie et de la Bourgogne. Nulle part on ne résistait; partout l'on encourageait ou l'on secondait le soulèvement. L'étonnement et l'incertitude retenaient les amis d'Ebroïn dans une fatale inaction. Bientôt on fit

davantage, et l'on ne se borna plus à ne pas servir. A chaque mouvement de l'armée des leudes, elle grossissait; à chaque moment se réduisait celle de Théodoric. Elle s'épuisait et se dissipait par degrés, sans combat, sans fortune de guerre, sans défaite. Cet Ebroïn si puissant naguère et si redouté, on n'en redoutait plus maintenant que la chute, et l'on se hâtait pour ne pas tomber avec lui. On le reniait, on l'abandonnait. Le moment venait de montrer enfin cette force à qui s'était tant fié son orgueil, et cet orgueil s'irritait en vain; aucun dévouement n'obéissait plus. Un jour encore et il se trouva que le malheureux était seul. Il voulait fuir; cette triste et extrême ressource ne lui avait pas elle-même été laissée. Entouré, poursuivi, exposé à d'incroyables périls, ce fut à peine s'il put atteindre l'église voisine et se réfugier au pied de l'autel.

Les leudes agitèrent quel châtiment ils lui devaient infliger. Plusieurs demandaient avec chaleur qu'on le fît mourir. Mais Léodgar, son plus opiniâtre ennemi, sollicita généreusement leur pitié. Il obtint d'eux qu'ils épargnassent sa vie, et que, modérant leur vengeance, ils se contentassent de lui ôter ses richesses, et de l'enfermer dans l'abbaye de Luxeuil. Léodgar ne prévoyait pas comment il devait être récompensé un jour de sa louable modération. Childéric ordonna qu'on lui amenât son frère. On le conduisit devant lui déjà dégradé et dépouillé de sa chevelure. « Parle » sans crainte, lui dit Childéric, et explique ce que » tu souhaites qu'on fasse de toi. — Je n'ai qu'un

» désir, répondit le malheureux prince. On m'enlève » injustement mon royaume : que le Dieu du ciel en » décide selon sa justice! » Théodoric fut relégué dans l'abbaye de Saint-Denis.

FIN DU LIVRE NEUVIÈME.

LIVRE X.

—

SIXIÈME PARTAGE

ET

SIXIÈME RÉUNION.

Sommaire du dixième Livre.

Nouvelle réunion. — Vengeances exercées contre les amis d'Ebroïn. — Changemens dans les lois. — Affaiblissement de l'autorité de Léodgar. — Ses reproches à Childéric. — Il demande la répudiation de Bilichilde. — Parti formé contre lui. — Wlfoald s'y engage. — Childéric à Autun. — Le patrice Victor. — Le moine de Saint-Symphorien. — Projets attribués à Victor et à Léodgar. — Violences de Childéric. — Ses emportemens dans la cathédrale. — Constance de Léodgar. — Sa fuite. — Meurtre de Victor. — Arrestation de Léodgar. — Il est enfermé dans le monastère de Luxeuil. — Chapitre Ier. — Dagobert II. — Wilfrid, évêque d'York. — Retour de Dagobert. — Il est reconnu. — Il obtient l'Alsace. — Il recouvre toute l'Austrasie. — Il délivre Wilfrid. — Condamnation et déposition de cet évêque par l'archevêque de Cantorbéry. — Sa réintégration par le pape Agathon. — Sa captivité. — Conjuration contre Dagobert. — Meurtre de ce prince. — Chapitre II. — Fautes de Childéric. — Outrage fait à Bodillon. — Complot. — Révolte. — Meurtre du roi, de la reine et de l'aîné de leurs fils. — Fuite de Wlfoald. — Caractère de Childéric. — Anarchie. — Danger de Léodgar. — Il est retiré de Luxeuil. — Parti qui se forme pour lui. — Ebroïn sort à son tour de son monastère. — Médite de surprendre Léodgar. — Renonce à ce dessein. — Se propose de s'emparer de Théodoric. — N'y peut réussir. — Théodoric III est proclamé de nouveau. — Leudésie est nommé maire du palais. — Ebroïn a recours aux armes. — Théodoric et Leudésie chassés de Saint-Cloud. — Et de Baisieu. — S'enferment à Crécy. — Embuches tendues à Leudésie. — Il est massacré. — Ebroïn lève le siége de Crécy. — Il suppose un fils de Chlotaire III. — Le proclame sous le nom de Chlovis III. — Siége d'Autun. — Dévouement de Léodgar. — Il se remet

CHAPITRE PREMIER.

LÉODGAR (672). (1).

La France était donc encore, et pour la cinquième fois, réunie. Mais cette réunion toute fortuite, et bien différente de celles qui avaient précédé, n'était pas le but des efforts qui l'avaient pourtant amenée. Ce n'étaient plus des princes guerriers se dépouillant l'un l'autre à l'envi, afin de régner sur de plus vastes Etats. Ce n'était pas non plus que les leudes, préoccupés de l'affaiblissement de l'empire, eussent moins de penchant qu'autrefois à en perpétuer la division. Les princes, instrumens oisifs d'une ambition qu'ils n'éprouvaient pas, n'étaient appelés à ces jeux de la politique, que pour rendre ou recevoir les couronnes acquises ou perdues sans eux. Théodoric tombait avec la faction d'Ebroïn; Childéric s'élevait avec la faction de Léodgar. La querelle n'était pas entre les deux princes, mais entre les deux factions. La réunion se formait, non pour elle-même, mais parce qu'elle était l'effet nécessaire de la substitution de prince à laquelle avait eu forcément recours la faction qui avait triomphé.

(1) Sanctus Leodegarius. — C'est son vrai nom. On lui donne cependant celui de Léger. D'où vient cela ?

Ce triomphe, comme il arrive toujours, fut suivi de vengeances, de réparations, de concessions, de promesses. On dépouilla et on exila; on retint les commandemens et les dignités; on dicta au prince les conditions de son règne. Ceux qui avaient servi la fortune d'Ebroïn furent chassés; Léodgar, dédaignant son titre, prit néanmoins sa puissance (1); les leudes, se ressouvenant des faveurs arrachées à Chlotaire II, n'eurent garde de consentir qu'un événement de même nature n'eût pas pour eux des avantages pareils. On fit des décrets pour éviter désormais

(1) Ursin, abbé d'un monastère du Poitou, a écrit une vie de saint Léodgar, dans laquelle il dit que cet évêque eut la dignité de maire du palais.

Dans celle qu'a écrite le moine de Saint-Symphorien, il est dit seulement que Childéric retint saint Léodgar auprès de lui, à cause de la supériorité de ses lumières et de sa sagesse.

Ces deux auteurs sont contemporains de Léodgar; mais je crois le moine, qui vivait dans la ville même d'Autun, mieux informé de ce qui concernait l'évêque de cette ville, que l'abbé, qui passait sa vie dans le Poitou.

Je ne concevrais pas, si Léodgar était devenu maire du palais, dignité si considérable, que le moine d'Autun, son panégyriste, eût négligé de le dire.

Quelques historiens ont nié que la chose eût été possible, parce que Léodgar était évêque, et que les maires avaient le commandement des armées. Je ne sais pas si l'obstacle eût été bien insurmontable en un temps si voisin de celui où l'on avait vu les évêques de Gap et d'Embrun se mêler eux-mêmes aux combattans dans une bataille contre les Lombards; en un temps où Désiré, évêque de Châlons, partageait, avec le duc de Champagne Vaimer, le commandement de l'armée qui faisait le siége d'Autun. D'ailleurs les maires du palais pouvaient commander les armées; mais ils pouvaient aussi en déléguer le commandement.

Je crois le silence du moine de Saint-Symphorien beaucoup plus concluant.

l'abusive confusion des lois, et garantir à chacun la protection de celles qui appartenaient à sa nation. On rétablit l'ancienne règle de n'accorder le gouvernement des provinces qu'à des chefs choisis dans le royaume même duquel elles dépendaient. On créa des règles nouvelles pour la distribution des emplois, et l'élévation graduelle de ceux qui y aspiraient. On imposa quelques limites à l'autorité des maires du palais, croyant ces vaines précautions assez fortes pour prévenir le retour de la tyrannie qu'Ebroïn avait exercée.

Les commencemens furent faciles et paisibles. Léodgar était tout-puissant; personne n'eût osé s'élever contre ses conseils; ce qui restait de la faction d'Ebroïn déguisait avec habileté ses ressentimens; les chefs venus d'Austrasie avec Childéric différaient encore de disputer à ceux de Bourgogne leur ascendant et leur influence. Mais il se fit par degrés de pernicieux changemens. Léodgar, prêtre sévère, et d'ailleurs homme de prévoyance et de foi, s'obstinait dans l'exécution des promesses qui avaient ouvert à Childéric la Neustrie. Ce prince au contraire, imprudent et faible, n'imaginant plus que sa puissance pût être ébranlée, s'irritait qu'on prétendît encore la borner. Dominé par des penchans vicieux, ses déréglemens l'exposaient à de fâcheuses censures. L'évêque effrayé ne ménageait pas les reproches, et cette inflexibilité généreuse n'avait d'autre effet que de le rendre plus importun, et d'affaiblir de plus en plus son autorité. Les habitudes contractées par Childéric,

gers de l'évêque; car il fit mieux comprendre à ses ennemis la nécessité d'une prompte et absolue disgrâce. On y travailla donc sans ménagement, les uns par des insinuations détournées, les autres par d'insidieuses affectations de doute et de crainte, d'autres, plus hardis, par de formelles accusations. On préparait le roi à la crédulité par la méfiance; on remplissait ce faible esprit de soupçons, afin de le disposer insensiblement à ne repousser aucune imposture. Jusque-là, quoique profondément offensé du rang subalterne où il était réduit en Neustrie, Wlfoald, dissimulant ses regrets, s'était en apparence abstenu de prendre parti dans ces divisions; mais alors, jugeant l'occasion opportune, il cessa de feindre, et se déclara. C'était une importante conquête pour les ennemis de l'évêque. Aussi, pénétrés désormais de sécurité et de confiance, les plus révoltantes suppositions leur parurent faciles à faire adopter, les plus téméraires tentatives, infaillibles. Ni le caractère religieux de Léodgar, ni les services éclatans qu'il avait rendus, ni cette élévation de Childéric enfin qui était son ouvrage, ne furent plus pour eux des obstacles. Ils osèrent, quelque invraisemblance qu'il pût y avoir, tout ce qui leur parut nécessaire pour obtenir la mort de leur ennemi. Ils osèrent lui attribuer le dessein de détruire l'autorité souveraine, et de renverser ce même roi qu'il avait créé.

C'était l'usage, en ce temps, que les évêques invitassent les rois à venir célébrer la Pâque dans leur église. Léodgar en avait fait la prière à Childéric, et

ce prince lui avait promis. Le jour approchait, quand arriva subitement à Autun un homme de noble naissance, d'une prudence éprouvée, et qui s'était élevé au plus haut rang parmi ses pareils. Cet homme, qu'on nommait Victor, avait la dignité de patrice, et gouvernait l'importante cité de Marseille. Une assez nombreuse troupe de gens armés le suivait. Lié d'une étroite amitié avec l'évêque, il avait entrepris, dit-on, ce long voyage, dans la seule pensée de réclamer son intervention pour le succès d'une demande importante qu'il avait dessein de soumettre au roi. Peut-être soupçonna-t-on que Léodgar, prévoyant les embûches qu'on pourrait lui tendre pendant le séjour de Childéric à Autun, avait appelé le patrice pour imposer à ses ennemis, et le protéger contre leurs attaques. Quoi qu'il en soit, ce fut de cet incident même que l'on prit prétexte pour mener à fin l'odieuse trame qui se préparait. On révéla mystérieusement à Childéric que l'évêque formait contre lui les plus coupables desseins, et que Victor, qui y était engagé, était venu pour aider à l'exécution. Il y avait un moine dans l'abbaye de Saint-Symphorien, qui s'était fait quelque réputation de savoir et de piété, et qui n'avait néanmoins que de l'ambition et de la cupidité dans le cœur. Le roi, frappé par les récits qu'on lui en faisait, le voulut entendre, et bientôt, subjugué par l'artificieuse austérité de son langage, il ne vit plus en lui qu'un saint homme, inspiré de la sagesse de Dieu. Ce moine s'était vendu aux accusateurs, et n'était inspiré que par leur haine.

Il confirma audacieusement leur délation; il irrita dans l'ame du prince la crainte et la colère qu'on y avait déjà allumées; il approuva, avec d'hypocrites gémissemens, que l'on prévînt même par la mort de l'évêque, si ce malheur devenait nécessaire, les malheurs plus grands dont on était menacé.

Childéric ne balançait plus; mais on eut bientôt surpris ce secret, et un autre moine, nommé Berthaire, en alla promptement donner avis à Léodgar. C'était le troisième jour avant la Pâque; l'évêque, qui ne fléchissait pas aisément devant le péril, au lieu d'éviter celui-ci, le voulut éprouver sur l'heure, et crut plus facile de le détourner en le bravant. Dès le lendemain, il se vint présenter au roi, ne doutant point qu'une si grande preuve de sécurité ne suffît pour effacer, dans l'esprit de ce prince, toutes les fausses impressions que d'absurdes récits y avaient laissées. Elles étaient plus profondes qu'il ne supposait. Bien loin que sa présence dissuadât Childéric, il n'y reconnut qu'un nouveau témoignage de dissimulation et de perfidie. Pendant que l'évêque croyait le convaincre par l'autorité d'un langage ferme et sincère, il ne réussissait qu'à redoubler son irritation. Bientôt ce fut de l'emportement, et bientôt même de la fureur. L'aveugle roi, perdant par degrés tout discernement et toute prudence, n'eut plus la force de résister à la funeste tentation qui le possédait. Il saisit ses armes, il s'écria, il allait frapper; mais on était accouru, et il s'arrêta. Un moment encore, et un saint évêque était tué de la main d'un roi.

Léodgar cependant ne se laissa pas encore émouvoir. L'inflexible prêtre refusa d'abandonner son église, et il continua d'y solenniser les saintes cérémonies de ces fêtes avec la plus religieuse sérénité. Mais Childéric aussi s'obstinait dans ses préventions et dans sa colère. Quand vint la nuit de la vigile de Pâque, il ne consentit point à se rendre dans la cathédrale, et préféra l'humble église du monastère de Saint-Symphorien. Ce fut là, et des mains du coupable moine, qu'il voulut recevoir la communion. Ensuite il se retira précipitamment, et cette pieuse veillée s'acheva pour lui dans les excès d'un festin splendide et licencieux. Au lever du jour, la tête échauffée par l'abondance du vin, il prit subitement une résolution toute nouvelle. Il alla à la cathédrale, et dès qu'il en eut dépassé la porte, élevant la voix du ton de l'impatience et de la menace, il répéta plusieurs fois, comme pour l'appeler, le nom de l'évêque. Aucune autre voix ne répondit d'abord à la sienne, car les fidèles étaient alors assemblés aux fonts baptismaux. Mais il y parvint à son tour, faisant toujours retentir les mêmes cris et le même nom. En ce moment, revêtu des somptueux ornemens de son ministère, Léodgar se leva inopinément devant lui avec la plus imposante expression de confiance et de dignité, et du ton le plus ferme à la fois et le plus modeste : « Que te » plaît-il, Seigneur? lui dit-il ; me voici. » Ces simples paroles, ce peuple en prière, les chants, les parfums, l'éblouissante clarté des cierges bénits, la pompe et l'éclat des cérémonies qui se célébraient, ont étonné et

confondu Childéric. Il ne répond point et n'appelle plus. Il se tait, il s'éloigne, il sort rapidement de la basilique, et va dans la maison de l'évêque, résolu, à ce qu'il semblait, d'attendre patiemment son retour.

Léodgar, toujours plus calme et plus grave, acheva fidèlement les offices sans les hâter, ni les ralentir. Sitôt qu'ils furent finis, il se sépara des autres évêques qui l'assistaient, et ne craignit point de paraître seul en la présence du roi. « Me voici, dit-il de nou- » veau à ce prince. Quelle cause a donc empêché mon » seigneur de venir avant les vigiles, et comment per- » siste-t-il, en de si saints jours, à se montrer irrité? » Cette fois, Childéric n'avait plus la même assurance. La persévérante tranquillité de l'évêque troublait sa conviction, et n'irritait plus ses ressentimens. Pressé toutefois d'expliquer les motifs de son affligeante détermination, si sa voix fut moins âcre et moins menaçante, ses paroles mêmes n'annoncèrent point de plus favorables volontés. « Il est vrai, » répondait-il invariablement à chaque question; « ta fidélité m'est » suspecte. » Et quand l'évêque insistait, demandant pour quelle faute ou pour quelle offense? « Pour de » bonnes et certaines causes, » disait mystérieusement Childéric.

Léodgar vit enfin qu'il n'y avait plus d'espérance, et que ses ennemis l'emportaient. C'était manifestement une résolution arrêtée : s'il différait de céder, on emploierait infailliblement la violence; le patrice, qu'on associait à sa disgrâce, le serait à tous ses périls; les plus augustes fêtes de la religion, ils les cé-

lébreraient par des meurtres. Cet homme, en qui le courage n'excluait pas toute prudence, la nécessité qui le pressait étant reconnue, s'humilia généreusement et se résigna. Il se sépara de son église, il quitta la ville, il essaya, pour seule vengeance, d'épargner à ses ennemis des dangers, des profanations et des homicides. Mais sa prévoyance et sa charité furent trompées. Son absence ne suffisait pas pour le repos de ceux qu'il avait cru désarmer. Dès qu'ils eurent appris qu'il s'éloignait, ils le poursuivirent. Victor était sorti d'Autun comme lui, ils se mirent aussi sur ses traces. Bientôt ils l'eurent atteint, et il ne lui resta plus de ressource que dans son courage. Il l'épuisa, cette ressource extrême et désespérée; il combattit valeureusement jusqu'à ce qu'accablé par le nombre il tomba, ainsi qu'avaient fait déjà la plupart des siens. Ceux qui allaient à la recherche de l'évêque ne manquèrent pas non plus à le rencontrer. Ils le ramenaient à Autun, lorsqu'un ordre leur fut apporté, qui leur prescrivait de le conduire, chose étrange, dans ce même monastère de Luxeuil où ses conseils avaient fait reléguer Ebroïn. Quelques-uns essayèrent d'inspirer à Childéric le dessein de l'en retirer, de l'accuser solennellement devant un synode, de solliciter sa déposition, et même sa mort. Le roi, que ses penchans naturels n'inclinaient que trop à la violence, n'en repoussait point la proposition. Heureusement de plus sages avis prévalurent. L'abbé Hermenaire, à qui était confiée, depuis l'éloignement de l'évêque, l'administration de la ville et de l'église

d'Autun, s'alla jeter aux pieds de ce prince, et le détourna de l'imprudente entreprise où on l'engageait. Ainsi tombait à son tour la puissance de la faction qui avait appelé Childéric en Neustrie. Une troisième faction, soumise aux leudes d'Austrasie, allait désormais dominer le gouvernement.

CHAPITRE II.

DAGOBERT II (673-679).

Cependant le jeune fils de Sigebert vivait. Cet enfant, que l'évêque Didon avait dérobé, et dont Grimoald avait insolemment célébré les frauduleuses funérailles, abandonné, ignoré, languissait dans le monastère d'Ecosse où ses ravisseurs l'avaient relégué. Mais, déjà sorti de l'enfance, il devenait homme, et la Providence lui envoyait un libérateur. Ce libérateur était Wilfrid, illustre prêtre, devenu évêque d'York, après avoir été précepteur d'Alfred, fils d'Oswy, et roi de la partie méridionale du Northumberland. Wilfrid, dont la renommée était étendue, inspira de la confiance au jeune prince, et reçut de lui l'aveu de ses droits et de ses malheurs. Il en fut vivement ému, et comme les grandes actions avaient de l'attrait pour cet esprit élevé, il résolut d'entreprendre le rétablissement du roi inconnu.

Les conjonctures n'étaient plus alors si défavorables. Les premiers spoliateurs de Dagobert avaient eux-mêmes été dépouillés. Grimoald avait subi le juste châtiment de sa trahison. Chlovis II était aussi dans la tombe. Childéric, déjà rappelé de l'Austrasie, avait obtenu deux autres royaumes. Sa femme était Bilichilde, sœur de Dagobert. Imnichilde enfin, dont il écoutait les avis avec déférence, était la mère du jeune prince, et continuait d'ailleurs d'habiter le palais de Metz. Il était naturel d'espérer qu'elle ne repousserait pas son fils. Wilfrid jugea qu'on pouvait tenter le retour.

Sa confiance ne fut ni pleinement trompée ni pleinement satisfaite. La subite apparition de Dagobert excita un profond étonnement dans les trois royaumes. Cependant il ne resta aucun doute; on ne refusa point de le reconnaître; il n'eut à subir ni les humiliations ni les violences que son étrange fortune lui avait fait craindre. Mais l'ambition de Childéric se serait difficilement résignée à la restitution d'un royaume. De son côté, la faction des Pepin ne se serait pas remise si promptement et sans résistance, en la puissance d'un prince qu'elle avait trahi, et dont elle eût redouté les ressentimens. Il fallut imaginer un moyen de conciliation et de paix. Sans accepter ni repousser entièrement Dagobert, sans retenir ni lui rendre non plus son royaume, on lui en concéda une mince part. Il obtint l'Alsace et quelques autres possessions le long de la rive droite du Rhin. On lui permit le titre de roi; mais non la puissance.

Que pouvait Dagobert sans trésors, sans alliés, sans armée? Que pouvait-il, n'ayant que son droit? Il ne se révolta point contre ces injustes conditions, et ne tarda guère à reconnaître qu'il avait bien fait de consulter la prudence plus que la fierté. Car il éclata de graves événemens en Neustrie, qui lui aidèrent bientôt à se relever de l'abaissement où on le voulait retenir. Childéric ne régnait plus; Théodoric régnait de nouveau; une affreuse confusion désolait l'empire, et Dagobert, de cette étroite portion de l'Austrasie, dont on lui avait fait bien moins un apanage qu'un second exil, puissant de son droit pendant l'impuissance momentanée de ses concurrens, se concilia des amis, réveilla la fidélité des peuples, imposa à la faction des Pepin, ressaisit l'héritage entier de son père. Cette faible part où on entendait le réduire, c'était par elle qu'il recouvrait tout ce qui lui avait été refusé. Ce partage dérisoire et inaperçu ramenait de nouveau l'ancien et véritable partage des royaumes.

Une autre faveur lui était encore réservée: il allait avoir l'occasion de s'acquitter envers son libérateur. Alfred, le protecteur de Wilfrid, était né d'une concubine d'Oswy. Son père, qui l'aimait d'une excessive tendresse, avait partagé, vivant encore, le Northumberland avec lui. Mais Oswy avait d'autres fils, nés après Alfred, d'une union légitime, et, quand il mourut, les peuples du Northumberland refusèrent de reconnaître le partage. Alfred fut banni, et Egfrid régna. Ce prince ne pouvait guère avoir pour Wilfrid la même bienveillance que son élève. Il le voyait avec

déplaisir en possession de l'important évêché d'York. A son tour, Wilfrid, dont l'ame avait de l'énergie et de la fierté, montrait peu d'empressement à seconder les desseins d'un prince qu'il accusait des malheurs d'Alfred. Le nouveau roi, à qui ces refus répétés inspiraient de jour en jour plus de méfiance, en vint bientôt à ce point de craindre qu'il importât à sa sûreté d'éloigner de lui un censeur si accrédité et si opiniâtre. Il rechercha les moyens de provoquer sa déposition.

Pendant qu'il méditait ce dessein, arriva dans le Northumberland l'archevêque de Cantorbéry. C'était Théodore, moine grec, venu de la Cilicie, homme de savoir et d'habileté, mais d'ambition et d'orgueil. L'Angleterre n'avait point alors d'autre archevêque, et la prétention de Théodore était d'envelopper dans sa juridiction canonique tous les siéges épiscopaux de l'heptarchie. Quand il eut entendu les plaintes d'Egfrid, bien loin de les contester, il résolut et promit de les satisfaire. Le désir de flatter la haine du roi n'était pas le seul motif qui l'y excitât. Il craignait aussi pour lui-même l'esprit inflexible et entreprenant de Wilfrid. Car, au temps de Paulin, précédent archevêque de Cantorbéry, le siége d'York avait été un moment érigé en archevêché, et quoiqu'on l'eût fait ensuite déchoir de ce rang, il était peu vraisemblable que Wilfrid n'aspirât pas à l'y rétablir.

Profitant donc de l'heureuse occasion qui s'offrait à lui, Théodore, quoiqu'il affectât de condescendre seulement aux craintes du roi, obéit surtout à celles

dont il était lui-même troublé, et prononça précipitamment la déposition de Wilfrid. Il fit même plus, et non content d'avoir écarté le rival habile dont il redoutait l'influence et la fermeté, voulant ôter jusqu'au prétexte que pourrait fournir le vaste et important territoire de l'église d'York, il persuada à Egfrid de le diviser et d'y constituer trois diocèses. Mais Wilfrid, qu'on avait même refusé d'entendre, n'était pas d'une humeur si humble qu'il pût se soumettre aisément à des condamnations si évidemment abusives. Il avait servi d'ailleurs avec zèle l'église romaine, dans le concile de Whilby, et il se flattait, non sans vraisemblance, que le pape accueillerait avec faveur ses réclamations. Il prit donc, et annonça le dessein d'aller lui-même déférer à Rome la conduite et le jugement de Théodore. Celui-ci en fut effrayé, et, pour prévenir les dangereux effets de cette détermination, il eut recours tout ensemble à des précautions publiques et justes, et à d'autres actes plus secrets et moins légitimes. Il fit choix d'un moine exercé aux affaires, et l'envoya à Rome pour qu'il y justifiât la condamnation de Wilfrid. Mais en même temps, sachant que l'évêque devait prendre son chemin par la France, il écrivit au maire du palais de Neustrie, lui demandant de le retenir, et de l'empêcher, à tout prix, d'aller plus avant. Wilfrid eut quelque soupçon de cette trahison de Théodore. Aussi changea-t-il de route; mais, pendant qu'il faisait effort pour éviter les côtes de France, les vents l'entraînèrent, et il aborda dans la Frise. Ebroïn (car c'était lui que les récentes

révolutions de la Neustrie avaient fait de nouveau maire du palais), Ebroïn, irrité que l'évêque se fût dérobé au piége où il l'attendait, envoya au duc qui commandait dans la Frise, pour lui enjoindre de se saisir de lui et de le tuer. Adalgise, c'était le nom de ce duc, rejeta avec horreur l'infâme proposition d'Ebroïn. A son tour, Dagobert, averti des périls dont Wilfrid était menacé, se hâta d'intercéder auprès d'Adalgise, pour l'en garantir. Il l'appela en Austrasie, lui prodigua les plus éclatans témoignages de reconnaissance, lui voulut donner le riche évêché de Strasbourg, et quand il eut vu que rien ne le pourrait détourner de ce qu'il avait entrepris, il fit du moins tout ce qui était en sa puissance pour le succès et la sûreté du voyage où il s'obstinait. Le succès fut complet à Rome; car le pape Agathon fit convoquer un synode qui décréta la réintégration de Wilfrid. Mais en Angleterre les résultats furent moins heureux; le roi de Northumberland refusa de consentir au décret, et fit même jeter Wilfrid en prison.

Il ne pouvait plus espérer alors les secours du roi d'Austrasie. Ce prince dont la fortune avait si merveilleusement favorisé le retour au trône, venait d'éprouver à son tour ce que tant d'autres exemples justifient, qu'on s'y élève plus facilement qu'on ne s'y maintient. Dès que les troubles de la Neustrie furent apaisés, et que le soin de leur propre conservation ne détourna plus l'attention de ceux qui avaient envahi l'autorité dans ce royaume, leurs efforts, comme il était naturel, se dirigèrent contre l'Austra-

sie. Ils ne pouvaient souffrir que le roi par qui ils régnaient eût moins de puissance que celui dont ils lui avaient fait prendre la place, ni que Dagobert s'affranchît impunément du traité que lui avait imposé Childéric. Ils se mirent donc en guerre avec lui. Mais incertains du succès, ils y voulurent employer encore d'autres moyens. Fidèle imitateur des exemples qu'avait laissés Frédegonde, Ebroïn s'était ménagé dès long-temps de nombreuses intelligences en Austrasie; il s'y formait un parti. Outre cela, les leudes de la faction des Pepin et des Grimoald ne se pouvaient croire en sûreté sous la domination d'un prince qu'ils avaient frauduleusement exclu et banni. Ces deux factions, quoique opposées quant à l'exercice de la puissance, se réunissaient cependant dans une haine égale et commune contre Dagobert. Elles conspirèrent, et la mort jurée du roi fut le lien de leur fragile alliance. La guerre eût pu affermir ce prince; le meurtre, plus sûr et plus prompt que la guerre, le précipita. Un jour, qu'il chassait dans la forêt de Voivre, les conjurés le surprirent et le tuèrent. Il avait eu un fils de la reine Mathilde, lequel portait le nom de son aïeul Sigebert. Quelques-uns ont dit que ce jeune prince était mort un peu de temps avant son père; d'autres, qu'il périt le même jour et de la même manière que lui.

CHAPITRE III.

RESTAURATION DE THÉODORIC (673).

Le sort de Childéric n'avait pas été moins funeste. Wlfoald avait triomphé de Léodgar; mais les amis de l'évêque, trop faibles dans les derniers temps pour le soutenir, ne le furent plus, après sa chute, pour résister à son successeur. Jamais il ne s'était vu tant de dissensions et de désordres ; jamais tant de provocations réciproques et de violences. Le prince, abandonné à ses brutales passions, menaçait, offensait, châtiait inconsidérément tous ceux dont il éprouvait ou craignait l'opposition ou le blâme. Au lieu de s'être appliqué, depuis la catastrophe d'Autun, à rassurer ceux dont elle inquiétait l'ambition, on l'eût dit occupé seulement à en augmenter le nombre. Toutes les choses qui avaient été accordées pour prix du renversement de Théodoric, étaient en oubli. Plus de lois qu'on ne violât, plus de garanties que l'on daignât reconnaître, plus de promesses que l'on consentît à garder. On murmurait, on s'indignait, on menaçait hautement cette oppression par qui tant de droits et d'intérêts étaient menacés. Tout en présageait et hâtait le terme. Les mécontentemens multipliaient les violences du prince; les violences multipliaient les mécontentemens.

Une occasion vint; car il ne manquait plus qu'elle.

On annonçait l'établissement prochain d'un nouvel impôt. Bodillon, né noble, et de la race des Francs, osa représenter à Childéric l'injustice et l'imprudence de cette entreprise. L'orgueil du roi fut blessé de sa hardiesse, et comme le Franc persistait, oubliant tout, ne se souvenant ni de son origine, ni de son rang, ni de la loi qui les protégeait, ce prince insensé ne craignit pas de lui infliger le traitement des esclaves. Il le fit dépouiller, lier à un arbre, et battre de verges. Bodillon ressentit profondément cet outrage. Les leudes qui le partageaient avec lui partagèrent aussi ses ressentimens. On résolut la vengeance; on jura de venger les lois, Léodgar, Bodillon; d'exterminer Wlfoald; de punir le prince. Ingolbert et Amalbert suscitèrent une sédition; Bodillon, les secondant, prit les armes. Le roi était alors dans sa maison de Livry; ils y pénétrèrent au moment qu'il revenait de la chasse, et le massacrèrent. La reine Bilichilde eut le même sort; son fils Dagobert ne fut pas non plus épargné; Daniel, son autre fils, fut le seul qui lui survécut. Wlfoald, qui eût dû prévenir ces malheurs, eut au moins la prudence de s'y dérober. Il s'enfuit et alla mourir en Austrasie, lieu plus favorable pour lui, et où il avait autrefois montré plus de modération et de prévoyance.

Ainsi finissait Childéric, victime des mêmes efforts dont il avait accepté le secours; élevé tour à tour et renversé par les factions; prince sans prudence, sans discernement, sans courage; aussi faible que le plus faible de ceux de sa race, moins sage que le moins

sage; dont le cœur toutefois eut quelques mouvemens d'ambition et de volonté; mais à qui cette agitation, toute d'accident et de colère, fut plus fatale encore, qu'à d'autres leur docilité et leur indolence.

Les jours qui suivirent furent des jours de désolation. La crainte était partout, partout la confusion et la violence. Aucune loi que la force, aucune sauvegarde que l'obscurité; vingt pouvoirs rivaux, et point de pouvoir. Les provinces étaient comme autant d'États isolés et libres, dont les gouverneurs se faisaient la guerre, ainsi que le voulaient leurs haines, leur rapacité, leur ambition. Les bannis, chassés de Neustrie après la condamnation d'Ebroïn, revenaient en foule, animés d'une grande ardeur de vengeance, et maudissant l'évêque d'Autun, qu'ils accusaient de tous leurs malheurs. Il était facile de juger que, par la mort de Childéric et par la fuite de Wlfoald, avait été dissipée la faction d'Austrasie, et que la lutte allait s'engager de nouveau entre les deux anciennes factions d'Ebroïn et de Léodgar.

Au moment où se tramait le complot par qui devait être renversé Childéric, ce prince, revenant à sa première résolution contre l'évêque, avait envoyé deux ducs à Luxeuil, pour le retirer du monastère et le ramener devant lui. On dit même qu'un de leurs serviteurs avait ordre de le tuer dès qu'il serait hors de l'abbaye, mais qu'à l'aspect du saint prêtre, il se troubla, confessa le crime, et perdit la force de l'exécuter. Léodgar était déjà au pouvoir des ducs, quand arriva la nouvelle de la mort du roi. Cet événement,

dont les résultats étaient faciles à prévoir, changea aussitôt les relations et les intérêts du prisonnier et de ses gardes. Le moment eût été mal choisi pour sacrifier, aux tardives méfiances de Childéric mort, une victime qui aurait maintenant tant de vengeurs. Les ducs prirent un plus sage dessein. D'ennemis qu'ils avaient été de l'évêque, ils se firent ses serviteurs empressés et ses défenseurs. Tout ce qu'ils avaient de parens, d'amis, de soldats, se réunit pour le suivre, et n'obéit plus qu'à lui seul. D'autres secours aussi arrivèrent, et en quelques jours ce proscrit, voué au supplice, eut presque une armée.

Une pareille fortune allait dans le même temps solliciter l'ambition d'Ebroïn. Ses amis et ses serviteurs couraient à Luxeuil. Les exilés, revenus d'Austrasie, y couraient comme eux. Encouragé par le nombre, il reprit toutes ses anciennes espérances, quitta l'abbaye, rejeta l'habit de moine dont on l'avait contraint de se vêtir, et se mit précipitamment en chemin pour se saisir, s'il en était encore temps, de la personne et de la puissance de Théodoric. Car ce prince, à qui son frère avait succédé, lui allait succéder aussi à son tour.

Léodgar n'avait pas lui-même d'autres vues. Ils suivaient donc le même chemin, et, à quelque distance de la ville d'Autun, ils se rencontrèrent. Ebroïn qui, pendant qu'ils étaient captifs à Luxeuil, avait affecté de se réconcilier avec son rival, ne laissa point, croyant l'occasion favorable, de délibérer avec ses amis s'ils n'essaieraient pas de le surprendre et de

le tuer. Mais le danger de l'entreprise et les conseils de l'évêque de Lyon l'en dissuadèrent. Il continua donc de dissimuler, et les deux troupes, en apparence amies, entrèrent ensemble et solennellement dans la ville. Le lendemain elles en sortirent ensemble encore, prenant toujours la même route, et se dirigeant toutes deux vers la résidence de Théodoric. Mais Ebroïn changeait déjà de pensée. Puisqu'il ne pouvait plus devancer l'évêque, son premier dessein, s'il y persistait, ne le conduirait vraisemblablement qu'à sa perte. Car Léodgar, dont la troupe actuelle était plus considérable que la sienne, aurait une supériorité bien plus assurée encore quand il se serait réuni aux leudes de sa faction, qui s'empressaient déjà autour du prince; et quelle apparence y avait-il, malgré la réconciliation de Luxeuil, qu'étant les plus forts, ils se laissassent disputer paisiblement la puissance? Ebroïn donc se sépara tout-à-coup de l'évêque, et abandonnant l'espérance de recouvrer immédiatement auprès de Théodoric la place qu'il y avait eue sous son premier règne, il alla dans les provinces plus reculées attendre que sa troupe s'étant grossie, il pût essayer de conquérir par les armes ce qu'elles seules avaient encore le pouvoir de lui donner.

Cependant on avait retiré Théodoric de l'abbaye de Saint-Denis, et on le saluait du nom de roi. Les leudes accouraient; l'évêque arriva; on renouvela la proclamation; on agita l'importante question du choix d'un maire du palais; Léodgar conseilla l'élection de Leudésie, fils d'Erchinoald; on accepta ce qu'il propo-

sait. Il se passa quelque temps. Bientôt reparut Ebroïn ; une armée était avec lui. Il s'avança jusques à Pont-Saint-Maxence. En cet endroit, un poste nombreux défendait le passage de l'Oise ; il enveloppa, surprit, égorgea le poste, traversa le fleuve, et précipita sa marche sur Saint-Cloud. C'était le lieu où se trouvaient alors Leudésie et Théodoric. Rien n'y était préparé pour une sérieuse défense. Le prince et son maire du palais prirent la fuite, emportant toutefois avec eux le trésor royal. Ils s'enfermèrent d'abord dans le château de Baisieu, non loin de Corbie. Mais Ebroïn arrivait ; on ne pouvait encore faire résistance ; il fallut fuir de nouveau, et cette fois abandonner le trésor. Ils se retirèrent à Crécy.

La défense était enfin devenue plus facile. La position était forte; quelques troupes étaient réunies ; des leudes amis étaient arrivés. Ebroïn comprit qu'il lui importait de se hâter, et cependant il doutait déjà qu'une attaque ouverte pût lui livrer Crécy et Théodoric. Le temps le pressant, et la force même allant lui manquer, il essaya de la ruse. Rien de plus décisif à ses yeux que d'ôter au roi Leudésie. Ce prince, dès qu'il se verrait isolé, ne refuserait plus de se remettre en sa dépendance. Tel fut donc le but que se proposa Ebroïn. Il demanda une entrevue à Leudésie. Il annonça le désir d'assembler un plaid, et de faire régler sans combat leurs communes prétentions. Le maire, homme timide et de faible pénétration, se laissa séduire par cette fausse générosité. Il consentit, sortit de Crécy, alla où devait l'attendre Ebroïn, et

n'y trouva, chose infaillible, que des meurtriers et la mort.

Ebroïn donc l'emportait encore; mais pour peu de temps. Ce succès, qui lui en devait assurer tant d'autres, fut au contraire ce qui servit le plus à les lui ôter. Il n'eut de son crime que le crime même, et non les fruits. Indigné, peut-être effrayé de sa trahison, Théodoric n'en fut que plus opiniâtre à le repousser. Ce ne fut pas inutilement : Ebroïn, déconcerté, menacé, tout à l'heure assiégé lui-même, se résigna enfin à quitter Crécy, et recula jusque sur les frontières d'Austrasie.

C'était la seconde fois que son ambition échouait depuis la mort de Childéric. Une ambition vulgaire se fût rebutée; la sienne s'irrita contre les obstacles, et devint plus téméraire par ses défaites. Cet homme, dont la puissance ne s'était fondée, la première fois, que sur les droits de Théodoric, qui, récemment encore, essayant de la relever, ne lui avait point cherché d'autre base, maintenant que ce prince lui était devenu si contraire, ne craignit pas de tourner contre lui-même les derniers efforts de son désespoir et de son génie. Puisqu'il ne pouvait plus régner par lui, ce serait sans lui, et par d'autres. Un de ces desseins qu'on juge insensés s'ils échouent, qu'on proclame grands s'ils ont du succès; un dessein où le crime, quoique profond, cédait pourtant à l'audace, entra dans cet esprit à qui rien ne paraissait impossible pour triompher et pour se venger. Il supposa un prince nouveau; il révéla un roi ignoré dont l'existence n'é-

tait même pas soupçonnée; il montra à son armée un enfant qu'il appelait du nom de Chlovis. C'était le fils du dernier Chlotaire, disait-il, le neveu de Théodoric, le véritable héritier de la couronne de Neustrie; le prince injustement dépouillé, dont Childéric et son frère avaient envahi l'héritage. Si le crime qu'il dénonçait eût été réel, nul n'en eût été plus coupable que lui-même; car il était maire du palais quand mourut Chlotaire, et c'était par lui que Théodoric avait été proclamé. Cette pensée ne l'arrêta point. Elle n'arrêta non plus ni les soldats, ni le peuple; encore moins les bannis de la faction d'Ebroïn. Ils proclamèrent résolument Chlovis III. Par tout où l'on hésitait à le reconnaître, ils y contraignaient par la violence. Ils répandirent même le bruit de la mort de Théodoric, et cette fable ne fut pas plus difficile à accréditer que la mystérieuse disparition du fils inconnu de Chlotaire.

Les progrès étaient rapides; mais, avant de tenter un dernier effort contre la personne même de Théodoric, Ebroïn voulut éprouver s'il n'y avait aucun moyen de le rendre moins périlleux, sinon inutile. Il reconnaissait maintenant la faute qu'il avait commise, quand il avait jugé si avantageux de priver Théodoric de Leudésie. Quels conseils et quels secours pourraient manquer à ce prince tant qu'il aurait ceux de Léodgar? Une seule chose était importante : séparer l'évêque et le roi. Il en eut l'occasion, et il la saisit. L'évêque était venu dans sa ville. Ebroïn, en ayant été averti, confia des troupes à Waimer, duc de Cham-

pagne, et à Désiré, évêque de Châlons, leur donnant l'ordre d'aller mettre le siége devant Autun. Ils partirent. Au bruit de leur prochaine arrivée, on essaya de persuader à l'évêque de fuir et d'emporter ses richesses. Mais lui, de quelque espérance qu'il fût animé, il rejeta ces conseils, disant : « C'est moi qui attire » le danger sur mon peuple; qu'au moins je le partage » avec lui. » Faisant ensuite ouvrir son trésor, il distribua aux pauvres tout ce qu'il avait, même sa vaisselle d'argent, qu'il ordonna de briser pour faciliter le partage. Le peuple admira ; et son zèle, excité par de si merveilleuses largesses, permit d'espérer les efforts les plus généreux. Ces apparences ne furent point vaines. On se fortifia dans la ville ; on y appela tous les hommes que les campagnes voisines pouvaient fournir ; on fit avec intelligence et célérité de formidables préparatifs de défense. Le courage répondit à l'empressement. Sitôt que parut l'armée de Waimer et de Désiré, celle d'Autun, dédaignant d'attendre l'attaque, demanda de la prévenir. Elle quitta ses remparts, sortit de la ville, et alla porter elle-même la guerre qu'on lui apportait. Le combat fut sanglant et opiniâtre; c'était des deux parts une égale volonté de vaincre, une répugnance égale à céder. Tant que dura le jour on ne cessa point; mais, la nuit venue, les troupes de la ville se replièrent. Elles n'étaient pas vaincues; elles n'avaient pas triomphé.

Le siége donc s'établit; les attaques devenaient fréquentes; la résistance se décourageait. « Faisons trève » aux combats, leur dit l'évêque; s'ils ne sont venus

» qu'à cause de moi, je suis prêt à les satisfaire. Sa- » chons leurs desseins. » Ces paroles ouïes, on fit descendre du haut du rempart l'abbé Méroald, et celui-ci, quand il fut en présence des chefs ennemis, leur demanda quel prix ils mettaient à la délivrance de la ville; quelle rançon ils leur voulaient imposer? « Ta ville ne sera point délivrée, répondirent-ils, avant » le jour où Léodgar, remis en nos mains, aura lavé » de son sang nos vieilles injures; si ce n'est qu'il » veuille enfin se soumettre, et qu'il jure d'être comme » nous fidèle au roi Chlovis, à qui ce royaume appar- » tient. » Et eux-mêmes après avoir achevé, voulant donner quelque couleur de justice à leurs menaces, ils firent serment devant Méroald, que Théodoric était mort.

Lorsque Méroald eut rapporté leur réponse au saint évêque, celui-ci, sans délibérer et sans s'émouvoir, fit entendre aussitôt ces généreuses paroles : « Qu'il soit connu de mes ennemis, aussi bien que de » mes amis et de mes frères, qu'aussi long-temps que » Dieu me gardera vie, j'observerai, sans le rompre, » le serment que j'ai fait devant lui à Théodoric. Pé- » risse mon corps par le glaive, plutôt que mon ame » soit souillée par la trahison ! » (1). Leçon mémorable, et que puisse-t-elle retentir et fructifier ! Mais bientôt les attaques recommencèrent; l'ardeur des ennemis redoubla; des nuées de traits, qui se succédaient sans relâche, repoussaient des remparts tous

(1) Vita sancti Leodegarii.

ceux qui y étaient envoyés. La défense n'était plus possible. Le feu même, lancé par les assaillans, s'attachait déjà à quelques parties de la ville, et menaçait de la dévorer. Elle allait périr, et tout ce peuple avec elle. En ce moment, prenant une résolution telle que l'avaient fait prévoir ses paroles, l'intrépide évêque se dévoua. Il ordonne qu'on ouvre les portes; il va, il sort, il avance; il se remet au pouvoir de ses ennemis. Ils ne démentirent point leurs menaces; les barbares lui arrachèrent les yeux. On dit qu'ils ne purent lasser son courage, et que, pendant le supplice, au lieu de gémissemens et de plaintes, il chantait les psaumes, et glorifiait Dieu.

Depuis ce jour, qui l'aurait pu croire? les projets d'Ebroïn parurent changer. Maintenant que l'évêque était dans ses mains, qui pourrait empêcher que Théodoric y tombât? Quel besoin avait-il, tout-puissant désormais, d'une révolution plus complète? Pourquoi en courir les hasards? Pour quel motif s'obstiner à cette inutile substitution de prince, où il n'y avait plus que des périls? Que lui importait, pourvu qu'il fût maître, au nom de quel roi? Abandonner Chlovis III lui était-il plus difficile que de l'élever? N'était-il pas assuré de l'aveugle docilité de sa faction? Ne serait-ce pas un moyen de conciliation avec les débris de la faction ennemie, s'il consentait à la conservation de Théodoric?

Telles furent les nouvelles combinaisons d'Ebroïn, et telle fut aussi la nouvelle direction que prirent les événemens. Le faux Chlovis disparut; Théodoric, resté sans appui, racheta son trône au prix qu'y mit

Ebroïn ; celui-ci, resté sans rival, accorda le trône au prince qui lui promettait le plus d'avantage et de sûreté. Pour la seconde fois, il devenait maire du palais ; mais sans autre élection maintenant que celle de sa volonté, de ses succès, de ses crimes.

CHAPITRE IV.

GOUVERNEMENT D'ÉBROÏN (674-676-678).

Ebroïn donc était rétabli, et Théodoric, chose bizarre, l'était lui-même par les succès de son ennemi. Cette nouvelle domination ne pouvait manquer de commencer par des vengeances. L'humeur d'Ebroïn l'y portait ; son intérêt lui en donnait peut-être aussi le conseil. La plupart des leudes qui s'étaient attachés à la fortune de Léodgar furent dépouillés et bannis. Plusieurs, prévoyant et devançant leur sentence, s'étaient réfugiés en Gascogne ; on les y laissa, mais on prit leurs biens.

Cette première satisfaction obtenue, Ebroïn en rechercha d'autres. Il publia un dérisoire édit d'abolition, qui, sous de faux dehors de générosité et d'indulgence, n'avait en réalité d'autre but que d'assurer à ceux qui l'avaient suivi et à lui-même, la paisible possession des richesses qui étaient le fruit de leurs nombreuses déprédations. Il était statué par cet édit,

que ceux qui, pendant la durée des troubles, auraient fait dommage à autrui, commis des violences, usurpé des biens qui ne leur appartenaient pas, ne pourraient être ni poursuivis en jugement, ni contraints de restituer. Etrange amnistie que s'accordaient à eux-mêmes les coupables; premier exemple dans notre histoire de cet acte, habile quand il est sincère, qui soulage le présent du poids, quelquefois accablant, du passé.

Mais bientôt les violences reprirent leur cours. C'était comme une inépuisable succession de spoliations, d'exils et de meurtres. Les premières craintes et les premières cruautés d'Ebroïn s'étaient arrêtées à ses ennemis; elles s'étendaient maintenant, et embrassaient les familles. Il servait de peu d'avoir été paisible et indifférent; on était coupable d'être le frère ou le fils de ceux qui avaient résisté à son oppression. Il s'était vengé en frappant ceux-ci; il frappait les autres, de peur qu'ils ne les vengeassent. Les établissemens religieux se ressentirent eux-mêmes de sa cupidité, de ses méfiances, de sa colère. Tous ceux qui favorisaient Léodgar en furent punis. Il y avait dans le nombre beaucoup de monastères de femmes nobles; on les détruisit, et les premières d'entre ces femmes furent bannies.

Deux années passèrent ainsi. Ce terme arrivé, Ebroïn, victime et ennemi du roi Childéric, par une hypocrite ardeur de justice, se montra subitement animé du plus noble zèle contre les meurtriers de ce prince, et ne craignit pas, complice du crime, de le

poursuivre et de le punir. Sa principale espérance était que Léodgar pourrait être enveloppé dans cette poursuite, et que l'horreur d'un si énorme attentat faisant perdre au peuple sa vénération pour l'évêque, aucun obstacle n'empêcherait plus qu'il n'achevât sa vengeance.

Nul autre que lui ne l'aurait pu croire incomplète. Après le supplice qu'il avait généreusement souffert pour racheter sa ville d'Autun, Léodgar, condamné à une irrémédiable cécité, avait été remis en la garde du duc de Champagne. Ensuite Ebroïn, n'osant encore lui ôter la vie, et le redoutant néanmoins malgré sa détresse, avait exigé de Waimer qu'il l'abandonnât dans une forêt, qu'il répandît le bruit de sa mort, qu'il le supposât tombé et noyé par accident, au passage d'une rivière, qu'enfin, et pour mieux confirmer son imposture, il élevât à ce mort vivant un tombeau. Mais cette odieuse combinaison n'avait pas eu de succès. Léodgar, quoique aveugle et épuisé par la faim, après avoir long-temps erré dans la forêt, en avait miraculeusement retrouvé l'issue, et des pâtres l'avaient reconduit à Waimer. Celui-ci confondu, et bientôt touché, s'était mis à croire qu'une si merveilleuse délivrance ne pouvait venir que de l'assistance de Dieu. Bien loin de renouveler ses persécutions contre l'évêque, il l'avait pieusement recueilli dans sa maison, et par degrés, cédant à l'influence de ses conseils et de ses exemples, il avait pris de plus justes et plus charitables sentimens.

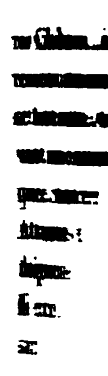
Quand vint l'accusation contre les meurtriers du

roi Childéric, Léodgar vivait paisiblement et obscurément dans un monastère où Waimer souffrait qu'il se tînt caché. On l'en retira alors, et on l'amena devant une assemblée de leudes qu'Ebroïn avait convoquée. Son frère, le comte Guérin, y fut aussi amené. Attaqués et menacés tous deux avec violence, la dédaigneuse fierté de Léodgar ne fléchit pas un instant. Il exhortait Guérin au contraire, et le consolait, disant : « Ne te trouble pas, ô mon frère ; que sont les » maux passagers de la vie auprès du bonheur sans » fin promis aux justes qui auront souffert ? Souffrons ; » c'est une grâce de Dieu. Souffrons ; nous sommes » débiteurs de la mort : acquittons-nous avec patience » et résignation. » Et à Ebroïn, repoussant avec indignation ses reproches : « Achève, lui disait-il ; mais » ne t'assure pas trop en toi-même. Par les efforts » que tu fais pour opprimer tous ceux qui habitent la » terre des Francs, tu te dégrades et te précipites de » ce haut rang où tu étais parvenu sans le mériter. » Mais si Léodgar était inflexible dans son abaissement et dans sa vertu, Ebroïn l'était à son tour dans son orgueil et dans sa puissance. Furieux, il fit entraîner Guérin hors du plaid, et donna ordre à ses serviteurs de le lapider. Plus cruel encore envers Léodgar, il lui refusa la faveur de mourir. Les supplices qu'il lui réservait ne devaient pas avoir une fin si prompte. Non content de l'avoir privé de la vue, on lui mutila de nouveau les joues, les lèvres et la langue ; on le contraignit de marcher long-temps, les pieds nus, au travers d'une piscine pavée de pierres tranchantes.

Ensuite on le dépouilla de ses vêtemens, et défiguré, sanglant, conservant à peine un reste de vie, ils le traînèrent par les places publiques, afin qu'il ne fût plus pour le peuple qu'un objet de mépris et de dégoût.

Mais il ne suffisait pas aux cruautés d'Ebroïn de ses ennemis. Ses partisans eurent leur tour, et la part qu'il leur fit ne fut point parcimonieuse. La mort, le bannissement, la confiscation leur furent libéralement répartis. Ayant assemblé un synode, il lui déféra plusieurs évêques, et dans le nombre était celui de Châlons, ce même Désiré, qui ne l'avait que trop bien servi dans sa première vengeance contre Léodgar. Ces services étaient déjà effacés, et l'on eût dit Ebroïn condamné lui-même à faire justice des crimes commis pour lui. Les autres évêques furent seulement exilés; mais celui que tant de souvenirs protégeaient, qui avait été si inexorable envers Léodgar, qui avait fait tomber en la puissance d'Ebroïn son plus redoutable ennemi, ne trouvant non plus, son jour arrivé, ni refuge, ni miséricorde, fut excommunié, rasé, exilé, enfin mis à mort. Une récompense pareille était réservée à Waimer. Ebroïn, pendant qu'il le croyait encore dévoué à ses intérêts, l'avait abusivement élevé à l'épiscopat; mais bientôt l'ayant soupçonné de relâchement ou de trahison, sans aucun égard ni pour son zèle passé, ni pour sa dignité présente, il le fit mourir de la mort la plus ignominieuse; il le fit pendre.

Les haines d'Ebroïn avaient de courts intervalles



)les retours. S'il avait différé la mort de
;e n'était pas qu'il y eût renoncé ; il évitait
. d'épuiser trop tôt sa vengeance. Après
subi son second supplice, l'évêque avait été
ı la garde d'un leude nommé Waringue, et
ı-ci renfermé dans un monastère de filles, au
Fécamp. Avec le temps, ses plaies se cicatri-
sa voix recommença à se faire entendre, sa
.. mal mutilée (1) ne refusa plus d'exprimer les
s qui surabondaient dans ce noble esprit. Il
ı de cette faveur pour reprendre les saints exer-
de son ministère. Chaque jour il célébrait la
ə devant le peuple, et quelquefois même il lui
quait les livres sacrés. Ces sons profonds et pé-
əs, cette parole faible et articulée à demi, ces
:es hideuses des tourmens soufferts, ce visage au-
fois si noble, où l'industrieuse férocité des bour-
ıux n'avait rien laissé de la forme humaine, chose
erveilleuse, donnaient aux exhortations du saint
rêtre plus de prestige et d'autorité. On se pressait
)our l'entendre, et ceux qui avaient entendu se reti-
raient pénétrés de douleur et d'admiration. On bénis-
sait le martyr ; on vouait à l'exécration ses persé-
cuteurs.

Les choses durèrent ainsi deux années, faisant

(1) La loi des Allemands contenait une étrange disposition sur ces mutilations parfaites ou imparfaites de la langue.

« Si autem lingua tota abscisa fuerit, quadraginta solidos componat.

» Si autem media, *ut aliquid intelligatur quod loquitur*, cum viginti solidis componat. » (*Lex Allamannorum*, tit. 64, art. 1 et 2.)

chaque jour de plus grands et plus rapides progrès. Au bout de ce terme, la haine d'Ebroïn se lassant, il résolut de poursuivre enfin sa dernière satisfaction. Il n'avait encore accusé Léodgar que dans un tribunal politique, d'où venait que son caractère d'évêque lui était resté; il l'appela cette fois devant des juges au pouvoir desquels n'était interdite aucune vengeance. Un synode fut convoqué, et l'on y amena Léodgar. Le prétexte fut, comme il avait été précédemment devant les leudes, le meurtre du roi Childéric. Mais de même qu'à cette première épreuve, l'évêque ne laissa échapper aucune parole dont l'accusateur pût prendre avantage, et il continua de maintenir fausse et injuste l'odieuse participation qu'on lui imputait. Il succomba néanmoins. Serviles instrumens d'Ebroïn, qui les avait établis, ces évêques choisis à dessein n'avaient garde de refuser à leur protecteur sa victime. Ils condamnèrent donc Léodgar; ils le déposèrent et l'excommunièrent, et firent solennellement lacérer sur lui sa tunique, en signe de dégradation.

Dépouillé ainsi du caractère sacré qui avait jusque-là préservé sa vie, le malheureux fut livré pour quelque temps au comte du palais, Chrodobert (1). Mais le délai ne fut pas de longue durée. Ebroïn dont la volonté suffisait, maintenant que Léodgar n'était plus évêque, en usa comme on avait dû le prévoir. L'ordre

(1) *Chrodobertus*. Ce nom est écrit ainsi dans un décret de Dagobert donné en 635.

de mort fut expédié à Chrodobert, et de peur que le souvenir de tant de souffrances et de piété n'excitât le peuple à rendre à ces tristes restes les dévotieux hommages qu'il rend aux martyrs, Ebroïn prescrivait de jeter secrètement le cadavre dans quelque puits écarté, de recouvrir le puits d'un amas de pierres, d'ensevelir enfin la sépulture même de son ennemi.

Mais ces dernières instructions furent négligées. Chrodobert, qui ne se résignait qu'avec peine à faire mourir Léodgar, jugea que c'était assez de soumission. Sa femme, chrétienne fidèle, déroba pendant la nuit la sainte dépouille, et l'alla cacher dans l'oratoire d'une maison qu'elle avait à Sercin. Il s'écoula peu de temps; Ebroïn tomba à son tour. Alors les églises de Poitiers, d'Arras et d'Autun, se disputèrent ces précieuses reliques. On prit pour juge le sort, et ce fut Poitiers qu'il favorisa. La translation se fit avec une pompe inconnue. Un immense concours de chrétiens inondait la route, et se pressait autour du cercueil. Une riche basilique fut élevée pour en garder le dépôt. On dit que de nombreux miracles y éclatèrent, et que le peuple, vivement ému, répétait avec admiration ces pieux récits. Léodgar triomphait dans la mort; son persécuteur n'y avait trouvé que l'opprobre.

CHAPITRE V.

GUERRE D'AUSTRASIE (680-681).

Mais l'active sollicitude d'Ebroïn ne s'était pas laissé épuiser dans ces déchiremens intérieurs de la Neustrie et de la Bourgogne. L'Austrasie, non moins agitée, en ressentait aussi les effets. Il avait suffi du succès qu'avait eu la conjuration formée contre Dagobert pour dissoudre à l'instant l'union fortuite dont elle avait été l'occasion. D'accord pour accabler ce malheureux prince, puisqu'il était un égal obstacle à leurs prétentions opposées, sa mort obtenue, les deux factions d'Ebroïn et de la famille Pepin reprirent aussitôt leur mutuelle animosité. A la tête de cette dernière se trouvaient alors le duc Martin, homme de courage plus que de prudence, et son cousin, Pepin d'Héristal, fils de Begga et d'Anségise, neveu de Grimoald, petit-fils de Pepin le vieux. Ces deux chefs, reprenant les desseins qu'avait tentés Grimoald, résolurent de résister aux droits de Théodoric, et de disputer leur pays à l'oppressive domination d'Ebroïn.

Il n'était pas dans le génie d'un tel homme de s'arrêter quand il avait entrepris. La guerre donc se ralluma tout aussi ardente qu'elle avait eté avant qu'ils eussent tué Dagobert. Ce meurtre avait encore, comme celui de Leudésie, trompé Ebroïn. Il avait eu

jusque-là des auxiliaires dans la faction des Pepin; maintenant il n'y comptait plus que des ennemis. Le danger lui parut pressant, et mériter qu'un puissant effort fût fait pour le surmonter. C'est pourquoi, ne se voulant fier qu'à lui-même, il alla prendre le commandement de son armée, et marcha pour attaquer sans plus de délai celle d'Austrasie. Celle-ci s'avançait comme elle, et ne montrait pas moins d'impatience. Tout faisait prévoir une prochaine et décisive action. Ce fut à Loixi qu'ils se rencontrèrent. L'impétuosité, l'acharnement, la confiance étaient semblables dans les deux partis, et chacun eut également l'avantage de faire essuyer d'immenses pertes au parti contraire. Mais, soit que l'habileté d'Ebroïn l'emportât, soit que la fortune seule en eût décidé, quand la fin du jour arriva, les troupes d'Austrasie montraient déjà de l'hésitation. Bientôt ce fut du désordre, et bientôt la fuite. La victoire, quoique chèrement achetée, demeurait cependant aux troupes de Théodoric.

Cette bataille perdue, les ducs se séparèrent. Pepin rentra dans l'intérieur de l'Austrasie pour la maintenir. Martin, pour arrêter l'ennemi, se jeta dans la ville de Laon et s'y retrancha. Poursuivant d'abord ses succès, Ebroïn pénétra dans les provinces voisines et les abandonna sans pitié à la brutale avidité des soldats. Mais changeant ensuite, et craignant que Martin, s'il s'engageait plus avant, ne vînt assaillir les derrières de son armée, pendant que Pepin, avec des troupes nouvelles, l'attaquerait directement et de

front, il rétrograda et tourna sur Laon. La ville fut enveloppée, assiégée, pressée avec une grande vigueur. Toutefois elle résistait, le temps se perdait, et Pepin, à qui tout délai était favorable, tirait avantage de celui-ci pour se fortifier sur les bords du Rhin. Ebroïn, quelque espoir que lui donnât l'emploi de la force, pensa que la ruse, si elle abrégeait, lui serait bien plus profitable. Il délibéra de tenter Martin; d'éprouver si par des flatteries et par des promesses il ne pourrait pas obtenir qu'il cessât une défense inutile, et qu'il se détachât d'un parti dont la ruine, s'il persévérait, ne pourrait manquer d'entraîner la sienne. Il lui envoya donc le comte Ægilbert, et pour plus d'assurance encore, Reule, qui était évêque de Reims. Le duc, quoique la renommée d'Ebroïn lui fût bien connue, ne laissa pas d'écouter leurs propositions. Seulement, il voulait des gages, et quand ils eurent offert de jurer sur les reliques des saints, n'imaginant pas qu'un si redoutable serment pût être éludé, toutes ses craintes se dissipèrent, et il ne contesta plus. L'évêque donc, et avec lui le comte Ægilbert, jurèrent solennellement les conditions accordées. Mais, abusant jusque dans une chose si sainte, de la candeur de leur ennemi, ils avaient eu la grossière adresse de substituer de fausses reliques aux vraies, et ne doutaient point que leur fraude ne les garantît du reproche et des châtimens du parjure. Martin cependant, fidèle aux engagemens contractés, sortit de la ville, en retira ses soldats, et vint avec eux au camp d'Ebroïn. Ils y étaient attendus par la

trahison. Sitôt arrivés, on les entoura, on les accabla, tous périrent.

Ce fut le dernier crime et le dernier succès d'Ebroïn; sa chute approchait. Il y avait un homme noble et de la race des Francs, qui se nommait Hermanfried. Cet homme occupait, dans l'administration du fisc, un office lucratif et considérable. Mais il tomba dans la disgrâce d'Ebroïn, et celui-ci, non content de lui reprendre son office, voulut encore le dépouiller de ses biens. Le Franc murmura; Ebroïn, de plus en plus irrité, laissa soupçonner le dessein de lui ôter même la vie. Il hésitait et différait peu d'habitude, quand ces sortes de tentations le sollicitaient. Hermanfried, sachant sa perte infaillible, prit conseil de ses plus fidèles amis, et se laissa facilement persuader un parti extrême, le seul qui pût encore lui offrir une dernière et faible espérance. Un jour de dimanche, comme Ebroïn sortait de sa maison, avant le lever du soleil, pour aller à l'église et assister à matines, le Franc, qu'un reste d'obscurité secondait, et qui s'était glissé tout auprès des portes, s'élança sur lui l'épée à la main, l'atteignit avant qu'on eût eu le loisir de le reconnaître, et ne le laissa qu'expirant. Le meurtre accompli, et la même fortune le favorisant, il s'enfuit, parvint jusqu'en Austrasie, et se mit sous la protection de Pepin.

Et c'était ainsi que tombait, par une obscure vengeance, cet homme implacable qui n'était jamais las de frapper et de se venger. C'était ainsi que mourait, d'un meurtre sans éclat et vulgaire, cet infatigable et

audacieux meurtrier. Quel caractère avait eu sa domination? Elle avait été grande; car il y a une affreuse mais vraie grandeur, dans cet emploi constant et toujours heureux de la force, qui croît par les obstacles mêmes qu'elle rencontre, et les brise avec violence pour être plus sûre de les surmonter. Mais cette grandeur à son tour, qu'avait-elle été? Seulement fatale; car elle était enfermée dans une seule ambition; elle n'avait eu d'autre but qu'une vaine et passagère prospérité d'homme. Elle ne servit ni au prince, ni aux peuples, ni à l'empire. A peine si elle suffit un instant à interrompre les turbulentes rivalités des factions. Ni elle ne put arrêter l'injuste irruption de Childéric; ni elle ne put rendre à Théodoric l'Austrasie. Aucune entreprise contre l'étranger; aucun succès qui ne fût un dommage ou un danger pour l'Etat. Des luttes éclatantes, mais domestiques; des combats heureux, mais intérieurs; d'immenses efforts, moins pour gouverner que pour en acquérir le pouvoir. Toujours du sang, des trahisons, des rapines. C'était une fortune de telle nature, qu'elle ne pouvait se maintenir qu'en abusant perpétuellement d'elle-même. Elle ne vivait que de ses excès; elle vivait de la mort. Le crime en était le ressort et la condition, comme à d'autres, la guerre; à d'autres, la fraude; à d'autres, la liberté, la modération et la paix.

CHAPITRE VI.

SUCCESSEURS D'ÉBROÏN (681-683-686).

On avait la guerre et un roi faible : on ne pouvait différer de donner un successeur à Ebroïn. Les grands s'assemblèrent ; Warandon obtint leurs suffrages ; Théodoric l'accepta. C'était un homme de médiocre sagesse ; imprévoyant et timide ; illustré par sa naissance plus que par sa vie ; qui n'eut d'ambition ni pour l'Etat ni pour lui. Une généreuse aversion pour les violences d'Ebroïn l'entraîna à des extrémités toutes contraires. Au lieu des excès de la force, ce furent des excès de désintéressement et d'indifférence. On eut quelques momens de repos ; mais par défaut de courage. On se préservait de la haine ; mais par le mépris.

Pepin avait réparé ses pertes en Austrasie, et bien loin d'être disposé à la soumission, il prétendait plus ouvertement que jamais à l'indépendance pour lui-même et pour son pays. Il entendait que la séparation des royaumes fût irrévocable, et ne se proposait pas un moindre dessein que de gouverner souverainement à Metz, avec son titre de duc, ainsi que faisaient en Bavière, en Saxe, en Thuringe, les chefs de ces nations. Il portait audacieusement la hache dans le tronc antique et défaillant de Chlovis. Il le dépouillait en attendant le jour de l'abattre.

Il y eût difficilement réussi avec Ebroïn. Avec Warandon, il n'eut pas même besoin de grands succès militaires. On ne cite aucune défaite qui eût réduit la Neustrie à l'humiliante nécessité d'acheter la paix à ce prix. L'incurie du prince, l'esprit irrésolu du ministre, les divisions et les jalousies des leudes firent toute la fortune de Pepin. Ce n'était déjà plus de la souveraineté des rois qu'il était question; mais des maires du palais et de leur puissance. Il était question si, dans le vaste empire des Francs, il n'y aurait qu'un seul maire du palais ou plusieurs. Or Warandon accordait que c'était assez, quant à lui, de la Bourgogne et de la Neustrie.

Il renonça donc à la guerre, et fit un traité, chose inexplicable, pour abandonner volontairement tout ce qu'il plaisait à Pepin d'usurper sur Théodoric. La succession de Dagobert était délaissée. La séparation, l'affranchissement, la dignité, la puissance, rien ne serait plus disputé à Pepin. On absolvait sa révolte, on l'avouait légitime prince, on lui donnait l'Austrasie (1).

Mais pour s'être ainsi délivré de Pepin, Warandon ne demeura point sans embarras et sans ennemis. Tout persuade même, tant ces leudes de Neustrie

(1) Ce traité de Warandon n'a pas été remarqué. Comment cela s'est-il fait? C'est lui cependant qui a constitué la souveraineté des Pepin. Jusque-là ils n'étaient que des rebelles. Depuis ce jour, ils furent princes, et reconnus tels. Ils devinrent égaux à leurs rois, en attendant qu'ils achevassent de les supplanter. Le traité de Warandon est l'acte le plus insensé, le plus crimininel, le plus considérable de ce temps.

avaient de fierté et aimaient la guerre, que son insouciante condescendance excita de nombreux mécontentemens, et que les sacrifices faits à son repos ne servirent au contraire qu'à le troubler. Il avait un fils qui se nommait Gislemar, homme artificieux, entreprenant, même habile; prudent et réfléchi au conseil; prompt et infatigable à l'exécution; prodigue de ménagemens, s'ils lui devaient être profitables; indocile à tout sentiment et à tout scrupule qui eussent gêné ses desseins. Gislemar secondait, soulageait, suppléait son père, dans les laborieux devoirs de sa dignité. C'était lui qui proposait et qui agissait. Il n'était pas maire du palais, et sans lui on eût pu croire qu'on n'en avait point. Avec le temps une étrange ambition se développa dans cette ame ingrate et ardente. Il se lassa de cette condition élevée, si voisine de la première, mais qui toutefois n'était pas elle. Il dédaignait les fonctions n'ayant point le titre; il aspirait à la dégradation de son père.

Les circonstances le favorisaient; il emporta le prix de cette rivalité contre nature. Je ne doute point qu'il n'en faille rechercher la cause dans le regret, de jour en jour plus vif chez les leudes, du honteux traité fait avec Pepin. Aussi Gislemar ne tarda-t-il point à le rompre. A peine investi de sa nouvelle dignité, il assembla une armée, et se prépara à porter la guerre en Austrasie. Ce ne furent long-temps que pillages réciproques et alternatifs, succès partagés et pareils, combats sanglans et sans résultats. Enfin cependant les deux chefs se rencontrèrent, avec toutes

leurs forces réunies, auprès de Namur. On eût cru qu'un engagement général était imminent et inévitable. Au lieu de cela, l'on ne vit d'abord que des négociations, des dispositions bienveillantes, d'heureuses apparences de paix. On touchait même à la conclusion, et Gislemar, de qui l'on exigeait des sermens, les avait déjà prononcés; mais c'étaient autant de parjures, et ce long travail de réconciliation et de concorde n'était qu'une profonde trahison. Quand l'occasion qu'il préparait fut venue, et qu'à force de patience et de fraude il eut réussi à rendre la sécurité de Pepin bien complète, Gislemar, fondant inopinément sur cette armée, qui ne croyait plus avoir d'ennemis, remporta sans péril une facile et peu glorieuse victoire. Le carnage fut grand parmi les Austrasiens; plusieurs de leurs chefs succombèrent.

Le temps toutefois ne fut pas laissé à Gislemar pour recueillir les fruits de son triomphe. A peine en jouissait-il que tout lui fut ôté; jeune et victorieux, il mourut. Il était arrêté que tout ce qui s'élèverait contre Pepin tomberait. Warandon, tristement vengé de son fils, recouvra un instant sa puissance; mais la mort vint presque aussitôt, qui l'en dépouilla sans retour, et l'on n'eut pas sujet cette fois de se plaindre qu'il eût manqué d'activité et de prévoyance.

A qui allait échoir maintenant cette imposante tutelle de Théodoric? Ansflède, mère de Warandon, entreprit de la retenir dans sa famille. C'était toujours l'ancienne tentative de Warnachaire et de Godin en Bourgogne, de Pepin-le-Vieux et de Grimoald en

Austrasie. On voulait fonder des races de maires, comme on avait des races des rois. Ansflède était de naissance noble ; elle possédait de grandes richesses ; son esprit avait de la force et de l'étendue ; la dignité de son âge ajoutait encore à l'influence que lui donnait sa dextérité. Elle n'avait parmi les siens que Berthaire qu'elle pût proposer au roi et aux leudes. Elle l'essaya, et, quoiqu'il s'y fût rencontré de nombreux obstacles, elle réussit.

Mais Berthaire, gendre d'Ansflèdé, n'en avait ni la sagacité, ni la prudence. Il n'écouta pas long-temps les conseils de celle qui avait fait cependant son élévation. C'était un esprit sans intelligence et sans gravité, sans modération et sans modestie ; léger, présomptueux, irritable. Son élection avait été vivement disputée dans l'assemblée des leudes ; il n'eut pas la sagesse de l'oublier. Ceux qui l'avaient le mieux secondé dans cette difficile lutte, quand ils lui apportaient d'utiles avis, il ne savait ni les entendre, ni même le feindre. Il arriva, chose rare, qu'après le succès le nombre de ses ennemis fut plus grand qu'avant de l'avoir obtenu.

Malheureusement l'improbation n'était pas oisive ; il se forma une imposante faction. Par une autre fatalité non moins déplorable, cette faction, quoique puissante, doutait d'elle-même et manquait de chef. L'exemple qu'avait donné Léodgar fut mal compris, et trop fidèlement imité. Ils tournèrent leurs regards vers l'Austrasie, et quoiqu'ils ne pussent plus demander à ce royaume un prince de la vieille et royale race,

ils ne laissèrent pas d'y chercher des auxiliaires et des protecteurs. Audéramne et Reule, et beaucoup d'autres encore, sollicitèrent l'appui de Pepin, et en même temps lui apportèrent le leur. L'heureux duc n'avait nul besoin de provoquer la fortune; c'était elle qui le provoquait. Un traité se fit; des engagemens furent pris; les leudes armés contre Berthaire donnèrent et reçurent des otages; quelques parties du peuple même se soulevèrent; tout se préparait pour la prochaine domination de Pepin.

CHAPITRE VII.

BATAILLE DE TESTRI (687).

Ce que les desseins de ce duc avaient d'excessif et de téméraire, il le corrigeait dans l'exécution à force de tempéramens et d'habileté. Le but, qui eût passé sa puissance, s'abaissait devant sa sagesse. Les progrès étaient mesurés; le terme seul était douteux et lointain. Déterminé à saisir l'occasion qui s'offrait à lui, Pepin cependant ne se laissa pas emporter à l'impatience des ennemis de Berthaire. Il commença, mais discrètement et sans violence; il ne refusa ni ne différa sa médiation, mais il n'y voulut employer d'abord que les conseils et la plainte. Il attendait, avant d'exiger et de menacer; avant de prendre les armes, il souhaitait d'y être contraint.

Sa première démarche fut donc d'envoyer des ambassadeurs en Neustrie. Leur langage n'était que de conciliation et de clémence. « Qu'on souffrît le re-
» tour des réfugiés ; que leur sûreté fût garantie ; qu'ils
» recouvrassent leurs biens, injustement retenus. »
Mais Berthaire n'avait garde d'accueillir ces propositions : son orgueil eût suffi pour l'en détourner ; son intérêt le lui conseillait encore plus. Le temps en était passé ; il lui était plus facile désormais de pardonner que de l'être. « Que Pepin soit plus patient,
» leur dit-il ; le temps n'est pas loin qu'il sera délivré
» de ses hôtes. Il nous les veut renvoyer. C'est trop
» de soin ; nous les irons prendre. »

Pepin, cette réponse entendue, s'en félicita. Nulle autre n'eût mieux répondu à ses vues. C'était maintenant que, menacé et bravé, il pourrait braver à son tour et frapper. On l'eût blâmé et mal soutenu peut-être pour l'agression ; pour la défense, il ne manquerait ni d'appuis, ni d'approbateurs. Jugeant donc le prétexte heureux pour engager les Austrasiens dans son entreprise, il convoqua leurs chefs et leur dit :
« Avisez à ce qui convient. Voici que Berthaire mar-
» che sur les traces d'Ebroïn et de Gislemar. Son op-
» pression pèse à la Neustrie. Le peuple se lasse ; les
» leudes s'indignent et nous sollicitent. A nous, qui
» ne lui envoyions que des paroles de paix, il ne nous
» répond que par des dédains et par des menaces.
» N'approuvez-vous pas, puisqu'il nous promet la
» guerre, qu'au lieu de l'attendre, nous allions la lui
» apporter ? » Les suffrages furent unanimes ; aucune

ils ne laissèrent pas d'y chercher des auxiliaires et des protecteurs. Audéramne et Reule, et beaucoup d'autres encore, sollicitèrent l'appui de Pepin, et en même temps lui apportèrent le leur. L'heureux duc n'avait nul besoin de provoquer la fortune; c'était elle qui le provoquait. Un traité se fit; des engagemens furent pris; les leudes armés contre Berthaire donnèrent et reçurent des otages; quelques parties du peuple même se soulevèrent; tout se préparait pour la prochaine domination de Pepin.

CHAPITRE VII.

BATAILLE DE TESTRI (687).

Ce que les desseins de ce duc avaient d'excessif et de téméraire, il le corrigeait dans l'exécution à force de tempéramens et d'habileté. Le but, qui eût passé sa puissance, s'abaissait devant sa sagesse. Les progrès étaient mesurés; le terme seul était douteux et lointain. Déterminé à saisir l'occasion qui s'offrait à lui, Pepin cependant ne se laissa pas emporter à l'impatience des ennemis de Berthaire. Il commença, mais discrètement et sans violence; il ne refusa ni ne différa sa médiation, mais il n'y voulut employer d'abord que les conseils et la plainte. Il attendait, avant d'exiger et de menacer; avant de prendre les armes, il souhaitait d'y être contraint.

Sa première démarche fut donc d'envoyer des ambassadeurs en Neustrie. Leur langage n'était que de conciliation et de clémence. « Qu'on souffrît le re- » tour des réfugiés ; que leur sûreté fût garantie ; qu'ils » recouvrassent leurs biens, injustement retenus. » Mais Berthaire n'avait garde d'accueillir ces propositions : son orgueil eût suffi pour l'en détourner ; son intérêt le lui conseillait encore plus. Le temps en était passé ; il lui était plus facile désormais de pardonner que de l'être. « Que Pepin soit plus patient, » leur dit-il ; le temps n'est pas loin qu'il sera délivré » de ses hôtes. Il nous les veut renvoyer. C'est trop » de soin ; nous les irons prendre. »

Pepin, cette réponse entendue, s'en félicita. Nulle autre n'eût mieux répondu à ses vues. C'était maintenant que, menacé et bravé, il pourrait braver à son tour et frapper. On l'eût blâmé et mal soutenu peut-être pour l'agression ; pour la défense, il ne manquerait ni d'appuis, ni d'approbateurs. Jugeant donc le prétexte heureux pour engager les Austrasiens dans son entreprise, il convoqua leurs chefs et leur dit : « Avisez à ce qui convient. Voici que Berthaire mar- » che sur les traces d'Ebroïn et de Gislemar. Son op- » pression pèse à la Neustrie. Le peuple se lasse ; les » leudes s'indignent et nous sollicitent. A nous, qui » ne lui envoyions que des paroles de paix, il ne nous » répond que par des dédains et par des menaces. » N'approuvez-vous pas, puisqu'il nous promet la » guerre, qu'au lieu de l'attendre, nous allions la lui » apporter ? » Les suffrages furent unanimes ; aucune

voix ne s'éleva contre la voix de Pepin ; aucun autre cri ne s'entendit que le cri de guerre.

Le duc satisfait leva aussitôt une armée, et voulant, s'il se pouvait, prévenir Berthaire, il s'avança rapidement jusqu'à la limite des deux pays. Il l'avait atteinte et allait enfin la franchir ; mais auparavant, attentif, comme il était, à se concilier l'affection et la confiance du soldat, il arrêta son armée, lui fit prendre place ainsi qu'elle eût fait s'il se fût agi de combattre, et appelant autour de lui tous les chefs : « Entendez, s'é» cria-t-il, et sachez pour quelle cause je vous ai ap» pelés aux armes. Gardez-vous de croire que ce soit » pour de vains projets d'ambition. Nous allons à une » guerre juste et sacrée : nous marchons pour rame» ner dans leur pays de sages et illustres Francs, que » la violence en a rejetés ; nous venons, à la voix des » pieux évêques, pour protéger leurs églises, châtier » les impies qui les dépouillent, et venger les saints. » Les saints, dont nous embrassons la défense, ne » nous abandonneront pas au jour du péril. » Ces paroles achevées, il commanda que les prêtres vinssent, et invoquassent pour lui les bénédictions et l'assistance de Dieu. Bientôt les chants sacrés commencèrent, et, à son exemple, recueillie et agenouillée, l'armée entière se mit à prier.

Ce fut ainsi, et sous quelles impressions il voulut que commençât son expédition. Reprenant sa marche, il entra en Neustrie, se dirigea vers la Somme, et vint camper entre Saint-Quentin et Péronne, auprès du village de Testri. L'armée ennemie, beaucoup

plus forte au moins par le nombre, était déjà dans le même lieu. Une rivière étroite, mais profonde et d'un abord difficile, était la seule barrière entre les deux camps. Il ne restait plus qu'à combattre; mais Pepin, toujours circonspect, toujours affectant les dehors du désintéressemeut et de la justice, résolut encore, avant d'engager l'action, d'envoyer de nouveaux ambassadeurs à Théodoric. Il offrait la paix. Son plus cher désir, à l'en croire, était d'épargner à la généreuse nation des Francs la guerre impie qui l'allait diviser en deux nations. Son armée avait déjà commis quelques ravages; il les ferait réparer. Celle de Neustrie ne s'était formée qu'en épuisant le trésor du roi; il consentait de fournir une grosse somme d'argent. Il ferait ce qu'on prétendrait à peine s'il était vaincu. Mais que la Neustrie ne fût plus interdite aux leudes bannis; qu'on satisfît aux légitimes plaintes des évêques; que le sang des Francs ne fût plus versé pour maintenir seulement des proscriptions et des rapines.

Pepin donnait peu au hasard, dans cette artificieuse tentative de conciliation. Il savait assez comment l'interpréteraient l'arrogance et la présomption de Berthaire. Celui-ci, en effet, quand le conseil des Neustriens se fut assemblé: « Quelle honte à nous, leur » dit-il, et quelle dégradation pour l'Etat, si nous ac» cueillions de si insolentes demandes! De quel droit, » rebelle lui-même, ose-t-il intercéder pour des re» belles? Il a su que nous l'emportions par le nom» bre, et il s'en est effrayé; il s'est engagé plus avant » que ne le conseillait la prudence, et il s'en repent.

» Que sa témérité reçoive son juste salaire. Nous se-
» rions insensés de délivrer l'ennemi que notre heu-
» reuse fortune nous a livré. »

Il n'y avait plus que l'épée pour résoudre ce grand différend. Sur le bord opposé de la rivière, et à une distance peu éloignée des Neustriens, était une colline, position favorable, et que Berthaire avait négligée. Pepin, qui en jugeait mieux l'importance, désirait vivement de l'occuper. Mais il fallait passer la rivière, les bords étaient escarpés, et l'ennemi était en présence. Si l'on forçait le passage, on avait vaincu, et l'occupation de la colline n'était plus utile. Mais comment, inférieur en nombre, tenter, devant une armée plus forte, une opération aussi hasardeuse? Le duc ne l'essaya point; il avait de plus sages et plus exactes pensées. Quand, la nuit arrivée, l'obscurité fut devenue profonde, il sortit sans bruit de son camp, remonta long-temps et avec précaution la rivière, atteignit un gué que l'ennemi ne défendait point, passa sans obstacle, et, protégé par les bois, redescendit rapidement vers la colline où il voulait s'établir.

Pendant ce temps, quelques soldats, laissés derrière lui, entretenaient les feux dans le camp, afin que les Neustriens le crussent toujours occupé. Ils continuèrent ainsi tant que dura la nuit; mais, un peu avant le lever du jour, voulant faire supposer que leur armée brûlait ses bagages et fuyait, ils mirent le feu à quelques tentes et à quelques chariots, après quoi ils s'éloignèrent à leur tour, et se dérobèrent. Trom-

pés, comme Pepin l'attendait, par ce subterfuge, les Neustriens ne doutèrent pas qu'il n'eût désespéré de son entreprise, et qu'il ne se fût mis en retraite. Quelle autre pensée pouvaient-ils avoir maintenant, que de poursuivre cet ennemi à moitié vaincu puisqu'il craignait de combattre? Ils se hâtent donc; ils courent et se pressent confusément au rivage; l'ardeur est grande; le désordre extrême; une moitié a déjà franchi la seule barrière qui protége encore le camp abandonné des Austrasiens.

En ce moment apparaît Pepin, au haut de la colline où il est enfin parvenu. Il a tout vu d'un regard; il sait et a mesuré sa fortune. Il ne combat pas encore, et il a vaincu. C'est l'heure marquée; il marche, il descend, il se précipite. Chez les Neustriens, l'étonnement et la peur ont remplacé la confiance et la joie. Ceux qui avaient passé la rivière rétrogradent et se préparent lentement à la repasser. Les autres se serrent et s'affermissent pour soutenir, en attendant, le premier choc de leur ennemi. Mais, par cette séparation malheureuse, l'avantage du nombre, dont ils s'enorgueillissaient tant, a passé de leurs rangs dans les rangs contraires. A peine s'ils ont pu résister un instant. Le secours, qui est si près d'eux et qu'ils voient, n'arrive point cependant avant qu'ils soient rompus, défaits, accablés. Il vient enfin; mais trop tard: trop tard pour être défendu par eux, et pour les défendre; assez tôt seulement pour être à son tour vaincu et exterminé.

Berthaire n'avait point racheté par de grands ef-

forts de courage les fautes de sa présomptueuse incapacité. Il fuyait; mais enveloppé plus qu'il n'avait craint dans ce grand désastre, il lui servait de peu d'avoir survécu. Qui n'avait su rien prévoir, saurait-il mieux réparer? Tant d'imprudences commises, tant d'offenses faites, tant de pertes et d'humiliations éprouvées, étaient-elles pour fortifier la confiance du peuple et des leudes? Son ambition et sa présence n'étaient désormais qu'un obstacle, un malheur, un péril de plus. Quelles ressources avait-on pour détourner les calamités nouvelles dont on était encore menacé? Peut-être les conjurerait-on en le sacrifiant; peut-être désarmerait-on ainsi les ressentimens des réfugiés et de Pepin. Ansflède la première, femme sans faiblesse, en donna courageusement le conseil. Du même esprit dont elle avait préparé l'élévation de son gendre, elle décida sa ruine. Ce fut par elle et par les familiers même de Berthaire qu'elle s'accomplit. Cette vie disputée avec tant de soin à ses ennemis, dans le combat, il la perdit presque aussitôt par le meurtre, et de la main de ceux qui étaient ses amis.

Toutefois Pepin ne s'arrêtait pas. Chassant devant lui sans relâche les débris épars de l'armée vaincue à Testri, il n'était occupé qu'à leur ôter les moyens de se rallier et de se grossir. Il ne marchait plus pour la guerre, mais pour le repos; pour la victoire, mais pour ses fruits; pour le combat, mais pour la puissance. En peu de jours, Paris le vit à ses portes; elles lui furent ouvertes. La terreur était si profonde, qu'il n'y eut pas même un simulacre de refus et de résis-

tance. Non contens de se livrer eux-mêmes aux vainqueurs, les habitans, tranchant d'un seul coup le nœud de cette grande querelle, livrèrent avec eux les trésors et la personne de Théodoric. Ils livraient l'empire; la France entière était maintenant à Pepin. Tour à tour divisée et réunie par lui, ce qu'avait fait l'usurpation de l'Austrasie, il l'effaçait par d'autres triomphes. Les trois royaumes se confondaient de nouveau, mais sous la domination de Pepin, et non dans la souveraineté de Théodoric. L'union se formait encore; mais par les maires du palais, non plus par les rois.

FIN DU DIXIÈME LIVRE.

LIVRE XI.

—

SEPTIÈME PARTAGE

ET

SEPTIÈME RÉUNION.

Sommaire du onzième Livre.

Théodoric III relégué à Maumaques. — Condition où il est réduit. — Réparations accordées par Pepin. — Nouveaux réglemens. — Concile. — Rétablissement des assemblées annuelles des leudes. — Admission des évêques dans ces assemblées. — Les Frisons secouent le joug des Francs. — Préparatifs de guerre. — Défaite des Frisons. — Ils sont soumis. — Chapitre I[er]. — Mort de Théodoric III. — Avènement de Chlovis III. — Sa mort. — Son frère Childebert lui succède. — Expéditions contre les Wisigoths. — Contre les Allemands. — Contre les Suèves. — Renouvellement de la guerre contre les Frisons. — Combat de Duestedern. — Prédication du christianisme chez les Frisons. — Grimoald, fils de Pepin. — Son mariage avec Théodosine. — Plectrude, première femme de Pepin. — Elle est répudiée. — Pepin épouse Alpaïde. — Naissance de Charles-Martel. — Mort du roi Childebert III. — Dagobert III, son fils, est proclamé roi. — Chapitre II. — Faction en Neustrie. — Projets contre Grimoald. — Maladie de Pepin. — Meurtre de Grimoald. — Vengeance de Pepin. — Théodoald déclaré maire du palais en Neustrie. — Plectrude tutrice de Théodoald. — Mort de Pepin. — Son caractère. — Chapitre III. — Succession de Pepin. — Autorité de Plectrude. — Alpaïde s'enferme dans un monastère. — Charles-Martel prisonnier à Cologne. — Soulèvemens en Neustrie. — Rigueurs de Plectrude. — Progrès de la révolte. — Armée appelée d'Austrasie. — Bataille de Cuise. — Victoire des Neustriens. — Plectrude réfugiée à Cologne. — Mort de Théodoald. — Chapitre IV. — Changemens en Neustrie. — Raganfried, maire du palais. — Alliance avec les Saxons. — Ils font irruption en Austrasie. — Traité avec les Frisons. — Progrès de

CHAPITRE PREMIER.

ÉTABLISSEMENT DE PEPIN (688-690).

La conquête était achevée; mais les plus embarrassantes difficultés demeuraient : il s'agissait de conserver et de maintenir. Jusque-là, il eût peut-être suffi de la fortune ; désormais il faudrait surtout de l'habileté. Les regrets du prince, les désordres profonds du pays, l'humeur inquiète et guerrière de ces peuples, les exigeantes importunités des bannis, quelques restes humiliés, mais toujours puissans, de la faction de Berthaire, tout était obstacle, et rien ne se pouvait accomplir qu'en transformant la plupart de ces obstacles eux-mêmes en instrumens de succès.

Pepin le comprit et l'exécuta. Satisfaire, occuper, désarmer, rendre impuissant, ce fut où tendirent toutes ses pensées. Oter la couronne au roi était impossible ; se servir de lui, nécessaire ; éviter qu'il ne nuisît, difficile. On avait besoin de son nom, et l'on ne pouvait lui laisser que son rang. Ce prince, dont la destinée était si étrange, roi d'un jour après la mort de son père, roi dépouillé par l'ambition de son frère, roi incertain avec Léodgar et Leudésie, roi dépendant avec Ebroïn, s'il lui restait quelque chose de sa dignité, à peine en serait-ce l'ombre. Il serait roi, mais esclave ; il serait esclave, et cependant roi.

On le relégua dans une maison éloignée, à Maumaques, entre Compiègne et Noyon (1). Des gardes toutefois lui furent laissés, quelques marques d'honneur, quelque faste; dérisoire ornement de son malheur. Auprès de lui fut placé Nortbert, homme vigilant, dont Pepin avait dès long-temps éprouvé l'affection et le zèle. On déguisait, mais on assurait sa captivité. Quand venaient des jours de solennité ou de délibération importante, on l'y amenait; on montrait cette muette figure de roi; on reproduisait en lui ce titre sacré, mais stérile, d'où l'on avait retranché la puissance et la volonté. Ensuite, et l'insolente représentation terminée, ce triste simulacre de prince était enfermé de nouveau dans sa retraite. Il assistait à ce qui était fait en son nom; il était témoin de son règne (2).

(1) L'abbé de Vertot dit et prouve que c'était une maison royale située dans le territoire de Noyon. (*Dissertation sur les rois fainéans*).

(2) La condition de ces rois devint encore plus fâcheuse après la mort de Théodoric.

« Les trésors et les forces du royaume étaient passés aux mains du » préfet du palais, qu'on appelait maire du palais, et à qui appartenait » réellement le pouvoir souverain. Le prince était réduit à se contenter » de porter le nom de roi, d'avoir les cheveux flottans et la barbe longue, » de s'asseoir sur le trône et de représenter l'image du monarque. Il » donnait audience aux ambassadeurs de quelque lieu qu'ils vinssent, et » leur faisait, à leur départ, comme de sa pleine puissance, les réponses » qui lui étaient enseignées, ou plutôt commandées. A l'exception du » vain titre de roi, et d'une rétribution mal assurée que lui réglait le » maire du palais à sa volonté, il ne possédait qu'une seule maison de » campagne d'un fort modique revenu, et c'est là qu'il tenait sa cour, » composée d'un très-petit nombre de serviteurs chargés du service le

En échange, et comme pour dédommager de ces méfiances nécessaires à son ambition, Pepin prodiguait, pour ainsi parler, les actes de générosité et de justice. Tous ceux qui avaient été contraints de fuir pendant la longue rivalité d'Ebroïn et de Léodgar, tous ceux qu'avaient expulsés Gislemar et Berthaire, furent rappelés. Ceux à qui l'on avait ôté leurs biens en obtinrent la restitution. Les églises que l'on avait dépouillées furent dédommagées de leurs pertes. On pardonna même à ceux d'entre les leudes qui s'étaient montrés les plus ardens ennemis de Pepin. Plusieurs avaient cherché un asile dans les églises de Saint-Quentin et de Saint-Fourci; les abbés de ces monastères intercédèrent pour eux, et le duc, en leur rendant même leurs terres, n'exigea d'autre garantie, que leur promesse de ne rien entreprendre contre lui. Il agissait en maître assuré de sa puissance, et l'affermissait en effet, en évitant de s'en faire voir incertain.

» plus indispensable et soumis à ses ordres. S'il fallait qu'il allât quelque » part, il voyageait monté sur un chariot traîné par des bœufs, et qu'un » bouvier conduisait à la manière des paysans. C'est ainsi qu'il avait » coutume de se rendre au palais et à l'assemblée générale de la nation, » qui se réunissait une fois chaque année pour les besoins de l'Etat. » (Eginhard, *Vie de Charlemagne.*)

L'abbé de Vertot révoque en doute la fidélité de ce récit. Il trouve Eginhard suspect, et dit de lui que ce n'est pas un historien contemporain. Cependant Eginhard était secrétaire de Charlemagne, dont l'avènement n'est postérieur que de dix-huit années à la dépossession du dernier roi mérovingien. Et pourquoi serait-il suspect? Parce qu'il était secrétaire de Charlemagne. Est-ce en effet un motif de soupçonner son exactitude en un tel sujet?

D'autres soins l'appelaient. Un incroyable désordre régnait dans toutes les parties de l'administration ; il le fit cesser. D'innombrables abus avaient pris partout la place du droit et des lois ; il ne fit grâce à aucun. Tous les ressorts de l'autorité étaient rompus ; il leur rendit leur activité. La subordination fut rétablie dans l'intérieur, la fidélité dans la perception des impôts, la discipline dans l'armée. On vit tout-à-coup ce qu'on n'avait vu de long-temps, l'obéissance, le repos, la sécurité. Les peuples se félicitèrent et bénirent celui par qui se faisaient de si heureux changemens. Cette fortune, doublement redevable aux malheurs publics, s'était formée et étendue par leur durée, et se perpétuait par leur interruption.

Les intérêts de l'Eglise eurent leur tour. Pepin était trop habile pour ne pas tirer avantage de toutes les fautes commises avant lui. Ce n'était pas assez des anciennes offenses réparées ; il ne l'eût pu refuser, et l'on en eût été peu reconnaissant. Ce qu'il lui fallait, pour se concilier l'appui des évêques, était qu'il empêchât le retour de ces spoliations répétées dont ils se plaignaient avec tant d'aigreur. Il convoqua d'abord un concile, et parmi les sages réglemens qui s'y firent pour le soulagement des pauvres, la protection des veuves, la tutelle et l'éducation des orphelins, on n'omit rien de ce que pouvait une telle assemblée pour la sûreté des établissemens religieux.

Après les réclamations de l'Eglise vinrent celles, non moins importantes, des grands de l'Etat. L'an-

tique prérogative dont les chefs des Francs étaient si jaloux, de se réunir chaque année pour délibérer sur leurs principaux intérêts, avait éprouvé dans ces derniers temps de fâcheuses altérations. Ebroïn, le premier, l'avait audacieusement méconnue, et cet exemple n'avait que trop fréquemment tenté l'ambition de ses successeurs. C'était une grave cause de mécontentemens et de murmures; mais qui en échange offrait à Pepin une infaillible occasion de flatter les leudes et de se concilier leur affection. Il ne la laissa point échapper. Par lui furent rétablies ces convocations solennelles, heureuse et ineffaçable tradition des vieilles libertés du peuple franc. Par lui fut confirmé, sinon concédé, le droit que prétendaient les évêques, de siéger dans ces assemblées. Elles reçurent de lui des règles, des formes, une vie nouvelles, et il recevait d'elles à son tour un accroissement de sécurité et d'influence, égal au moins à l'autorité qu'il leur départait.

Les premiers fruits de cette importante rénovation en firent encore mieux reconnaître l'utilité. Ce fut elle qui rendit facile à Pepin de réformer les plus défectueuses parties de la législation. Grâce au secours que ces assemblées lui accordèrent, il acheva et il affermit tout ce qu'il avait déjà commencé. Ses réglemens pour la formation et la discipline de l'armée reçurent l'inviolable caractère des lois. Les propositions du concile pour la garantie des biens et des droits de l'Église obtinrent une nouvelle et plus puissante sanction. Les désordres, les violences, les crimes les

plus dangereux et les plus fréquens furent soumis à une répression plus active et plus efficace. Par un bonheur que n'éprouvent pas toujours les peuples vaincus, le bien de l'Etat se confondait avec l'intérêt du vainqueur, et celui-ci, prévoyant et sage, n'eut pas l'imprudence de le méconnaître.

Pepin avait déjà beaucoup fait pour sa sûreté. Toutefois, il reconnut qu'une domination nouvelle et presque étrangère demandait, chez un peuple inculte et guerrier, d'autres appuis que de justes lois. Il résolut donc d'en rechercher de nouveaux, et d'occuper par des expéditions éloignées, cette inquiétude généreuse qui menaçait incessamment l'ordre intérieur. Les Frisons étaient tributaires des Francs. Mais à la faveur des troubles qui suivirent, en Neustrie et en Austrasie, les meurtres de Dagobert II et de Childéric, Adalgise, chef de ce peuple, lui avait rendu son indépendance. Radbod, fils et successeur d'Adalgise, avait embrassé le même dessein, et persistait à refuser le tribut. Ce fut lui que choisit Pepin pour détourner les regrets et le courage des Francs. Il assembla les leudes de la Neustrie, leur représenta le danger de souffrir l'insolente témérité de ces barbares, souleva leur orgueil, flatta leur aventureuse ardeur de guerre et de gloire, nia qu'il fût sage de laisser à l'Austrasie les avantages ou les embarras de cette entreprise, obtint enfin ou surprit leur assentiment.

A peine la délibération achevée, Pepin en commence déjà l'exécution. On demande à la Neustrie et à la Bourgogne tous leurs soldats; mais c'est en Aus-

trasie qu'on les réunit; ce n'est que là qu'on veut souffrir une armée. En même temps, car cette guerre en est un favorable prétexte, on transporte à Metz tous les trésors des deux autres royaumes. On entraîne tout avec soi. On ne laissera ni or, ni soldats aux vieux serviteurs de Théodoric, pour les desseins qu'ils pourraient tenter pendant qu'on serait engagé au loin avec les Frisons.

Ceux-ci toutefois ne s'effrayaient point. Instruits des préparatifs des Francs, ils firent les leurs. Ensuite ils marchèrent, et bien loin de craindre l'attaque, ce fut par eux qu'elle commença. Mais leur habileté ou leur constance ne répondirent pas à leur audace. Ils furent défaits dans une grande bataille, et réduits à reprendre le joug qu'ils avaient généreusement rejeté. On demanda le tribut, et ils le promirent; on exigea des otages, et ils en donnèrent. Ils subirent, non cependant sans regret et sans espérance, toutes les conditions qu'on leur imposa.

CHAPITRE II.

ADMINISTRATION DE PEPIN (691-695-699-711).

Les Frisons venaient d'être vaincus; la mort enleva Théodoric. Il mourait après un règne de dix-sept ans, règne orageux, dont il n'avait connu que les

malheurs, quoiqu'il y eût eu de la gloire. Ebroïn, Léodgar, Gislemar, Berthaire, Pepin, sont les vrais rois de ce règne. Théodoric avait eu trois fils : Chlovis, Childebert et Chlotaire. Les deux derniers, encore en bas âge, furent négligés par Pepin. Il lui suffisait de Chlovis pour la Neustrie; quant à l'Austrasie, il n'avait nul dessein de s'en dépouiller.

Ce fut donc Chlovis III, sous le nom duquel, après la mort de Théodoric, Pepin perpétua sa domination dans la Neustrie et dans la Bourgogne. Mais ce prince, de complexion infirme et débile, ne tarda pas à suivre son père. Il périt après avoir langui quatre années sur ce trône qu'il n'occupait point. Sa vie, qu'aucun événement n'avait signalée, s'éteignit sans que ce fût non plus un événement. En la place où on l'avait mis, fut mis à son tour le plus âgé de ses frères. Un nom nouveau dut être donné au roi de Neustrie. Au lieu de Chlovis, c'était Childebert : il n'y avait point d'autre changement.

Pepin, fidèle au système dont il avait déjà éprouvé les heureux effets, fatiguait en d'interminables guerres l'orgueil et le courage des Francs. Il les rendait dociles à force de gloire, et triomphait d'eux par leurs triomphes. Les Wisigoths, les Frisons, les Allemands, les Suèves, furent tour à tour les victimes et les instrumens de sa politique. Quel prétexte eut-il d'assaillir les Goths? Il serait difficile de le pénétrer. Combien dura, et comment finit cette guerre? On le cherche inutilement. Mieux informé pour celle des Allemands et des Suèves, on sait au moins, quoique

d'une manière encore imparfaite, que des tributs refusés en étaient la cause, et que de sanglantes victoires en furent le fruit. Trois fois ces peuples vaincus renouvelèrent leur révolte; et trois fois Pepin, menacé, fut contraint de recommencer à les vaincre. Ainsi firent aussi les Frisons. Lassés de la paix qu'ils avaient si chèrement achetée, ils y renoncèrent. Les Francs accoururent. Les deux armées combattirent de nouveau à Duestedern, et de nouveau Pepin l'emporta. Le nombre des morts fut prodigieux du côté des Frisons, et leur soumission, trop bien garantie par l'énormité de leurs pertes, promit d'avoir cette fois plus de sincérité et de durée.

On prit d'ailleurs pour la maintenir de meilleures et plus efficaces sûretés que ne pouvaient être les otages. La première fut d'arracher ce peuple à l'idolâtrie, et de resserrer, par une communauté de croyances, les nouveaux liens formés entre lui et ses alliés. On lui envoya des prêtres chrétiens, dont les prédications furent en effet fructueuses. La foule accueillit avec empressement et docilité les consolantes vérités de la religion du pauvre. Les chefs cependant s'obstinèrent, ne voulant pas, disaient-ils, renier leurs pères en reniant les dieux qu'ils leur avaient enseignés.

La seconde sûreté que voulut Pepin fut qu'une alliance domestique entre les deux princes scellât l'alliance politique des deux nations. Ce duc avait autrefois épousé Plectrude, illustre, habile, courageuse femme; digne de lui par la noblesse de l'ame et du

sang, capable comme lui de glorieux et vastes desseins. Deux fils étaient nés de leur union; Drogon d'abord, à qui Pepin confia l'administration de la Bourgogne; et après lui, Grimoald, homme religieux, bienveillant, d'inclinations généreuses, qui succéda, quand Nortbert fut mort, à ses délicates fonctions, et revêtu par son père du titre apparent de maire du palais de Childebert, fut en effet le surveillant de ce prince bien plus que son conseiller. Drogon mourut jeune; mais Grimoald vivait encore et était libre. Seulement il avait un fils, né d'une concubine; Théodoald, qu'une grande et étrange fortune attendait.

Ce fut donc avec Grimoald que Pepin essaya d'enchaîner plus étroitement, par ses affections et ses intérêts, le duc des Frisons. Ce duc avait une fille qu'il avait nommée Théodosine, et qui, moins opiniâtre que son père, s'était docilement convertie à la foi chrétienne. Pepin proposa qu'elle devînt la femme de son fils. Radbod satisfait, mais non changé, accepta. Il donna sa fille et garda sa haine. Le Franc, qui croyait l'engager, n'engageait que lui.

Mais Plectrude, quelque estime qu'elle inspirât à Pepin, ne conserva pas toujours aussi heureusement sa tendresse. Une autre femme la lui disputa, et l'obtint. Elle se nommait Alpaïde, et elle était belle; son esprit aussi avait de la grâce. On dit que Pepin l'épousa, et que Plectrude, dédaigneusement répudiée, ne reprit ses droits qu'après un long abandon. D'autres ont cru que, réduite à l'humble condition de

concubine (1), elle n'eut jamais d'autre rang. Sa faveur toutefois fut long-temps sans rivale, et toute-puissante. L'évêque Lambert la combattit inutilement, et du zèle le plus obstiné. Eût-il fallu tant d'efforts, ou plutôt les eût-on tentés, s'il se fût agi de cette union incomplète et subordonnée, qu'on tolérait encore en ce temps, et contre laquelle on eût manqué même de prétexte? Quel autre motif peut expliquer ces censures, si ce n'est l'irrégularité canonique d'une vraie et absolue union? Irrité de l'indiscret acharnement de l'évêque, le frère d'Alpaïde l'attaqua à main armée, et le tua. Il mourut lui-même à la vérité, peu de temps après, mais naturellement, et sans que Pepin eût annoncé le moindre désir de lui faire expier son crime. Ce crime impuni, cet assassinat d'un évêque, cette heureuse et téméraire vengeance, ne sont point d'une concubine offensée; Alpaïde avait de plus nobles droits. Elle était mère d'ailleurs, et sa glorieuse fécondité fut une faveur du ciel pour la France; elle était mère de Charles-Martel (2).

(1) Frodoard fait d'Alpaïde une concubine et même une esclave. (*Hist. de l'église de Reims*, liv. 2, ch. 12.) Mais ce chroniqueur n'écrivait que dans le dixième siècle, et il se montre fort animé contre Charles-Martel, à qui saint Rigobert, évêque de Reims, vait refusé l'entrée de cette ville, et que l'on punit peu après en l'expulsant de son siége.

Le second continuateur de Frédegaire, lequel écrivait sous Théodoric IV, c'est-à-dire au commencement du huitième siècle, dit au contraire : « Pepin prit une SECONDE FEMME, NOBLE et belle, nommée Al» païde. »

(2) D'où vient ce nom de Martel? On l'a fait venir de Mars, à cause des victoires de Charles; on l'a pris dans la signification de marteau,

Vingt ans s'étaient écoulés au milieu de ces guerres et de ces événemens intérieurs. Les factions sommeillaient ; les étrangers ne provoquaient plus les ressentimens de Pepin ; lui-même, il ne recherchait plus les combats, inutiles désormais à sa sûreté. La France et son maître jouissaient d'un égal repos. Tout-à-coup Childebert mourut. Sa vie, quoique cachée, ne l'avait pourtant pas été si exactement que le peuple n'eût rien découvert de ses vertus. Il sut sa bonté, sa libéralité, sa droiture, et lui décerna le surnom de juste ; titre mille fois glorieux, s'il eût été mérité par de véritables et fréquentes actions de roi. Cette époque heureuse, et qu'il faut bien appeler son règne, avait duré seize années. Il avait un fils, qui s'appela Dagobert, et sur qui Pepin laissa retomber l'oisive et servile grandeur de son père.

CHAPITRE III.

FIN DE PEPIN D'HÉRISTAL (714).

Cependant le duc déclinait, et le soin de l'avenir occupait déjà l'attention des leudes. On s'était rési-

parce que Charles frappait et abattait tous ses ennemis ; on a dit enfin que Martel était le même nom que Martin, et que ce nom appartenait dès long-temps à la famille de Charles, chose prouvée par le cousin de Pepin d'Héristal, qu'Ebroïn défit à Loixi, et tua à Laon. M. Thierry fait la remarque que « ce nom, dans l'ancienne langue germanique, équivalait » à celui de Foudre de guerre. »

gné à la bienfaisante domination de l'Austrasien; mais on en souhaitait néanmoins le terme, et l'on ne consentait point que cette usurpation se perpétuât. Ils s'indignaient que la Neustrie pût être léguée aux fils de Pepin, comme un héritage.

Un parti puissant se forma. On délibéra sur les moyens de prévenir l'abusive et pernicieuse transmission qui se préparait. Le meurtre parut le plus sûr; la mort de Grimoald s'offrit à tous comme l'expédient le plus décisif. Ce fut à lui que l'on s'arrêta. On rapporte même que Radbod, à qui son propre intérêt faisait désirer vivement que les trois royaumes cessassent d'être réunis, favorisa en secret l'odieux dessein des conjurés. Grimoald d'ailleurs traitait avec mépris Théodosine; et ce qui n'était pour les leudes qu'un sacrifice fait à leur politique, était de plus, pour l'implacable duc des Frisons, une expiation et une vengeance.

Il ne restait qu'à choisir le temps. Ce choix, qui importait peu au succès du meurtre, importait beaucoup au contraire pour l'événement que le meurtre devait amener. Il ne fallait pas que Pepin eût le loisir de venger son fils, ni de substituer des combinaisons pareilles et nouvelles à celles que sa perte déconcerterait. Une occasion vint, qu'on devait croire favorable, et qui fit cesser en effet toutes les irrésolutions. Pepin avait une maison à Jupil, sur les bords de la Meuse. Il y était depuis quelques jours, lorsqu'une maladie du caractère le plus violent se saisit de lui. On ne douta point que sa fin ne fût arrivée, et

Grimoald, préoccupé de la même crainte, accourut. Ses ennemis, attentifs à toutes ses actions, surent bientôt ce qu'il avait résolu; les meurtriers furent envoyés sur sa trace. La cité de Liége était voisine de la maison de Jupil. Il y avait dans cette cité une basilique renommée, où se conservaient les précieuses reliques de saint Lambert, et où l'espoir d'obtenir la favorable protection du martyr attirait assidument un grand concours de fidèles. Grimoald, dont la foi religieuse était vive, allait aussi prier au tombeau du saint, afin qu'il détournât de lui le malheur dont il se croyait menacé. Ce fut le lieu où l'attendirent ceux qui étaient chargés de sa mort. Pendant que, prosterné sur le pavé de l'église, il demandait, avec une pieuse ardeur, des jours plus nombreux pour son père, les siens s'achevaient. Rantgaire, fidèle instrument de la trahison, le frappa de son épée, et le malheureux, priant encore, expira.

Mais les conjurés s'étaient trop fiés à la mort. Elle ne servit qu'à moitié leurs projets; et, en les servant de la sorte, elle les ruina. Pepin, dont on avait cru l'heure venue, trompa ces calculs, et surmonta le mal dangereux où il devait succomber. Il se ranima pour sa vengeance, et pour des dispositions périlleuses où la prudence fut moins écoutée que d'aveugles et téméraires passions. Tous ceux qu'il soupçonna d'avoir eu part au complot fatal qui l'avait privé de son fils furent poursuivis sans pitié. Il le pouvait comme père; il le devait comme prince : on ne saurait condamner ni ses ressentimens, ni sa justice. Mais il

y eut de l'excès; et le désir trop impatient de dissiper le parti qui s'élevait contre sa famille l'entraîna à des violences mal justifiées, qui fortifièrent ce parti au lieu de l'anéantir.

En même temps, ne voulant rien céder même à la nécessité, même à la mort, il prétendit que ses premières résolutions subsistassent, comme s'il eût eu encore Grimoald pour les accomplir. Il refusait d'accorder au crime commis, qu'il eût pu changer quelque chose à sa volonté et à sa puissance. Il l'avait arrêté, son successeur serait de son sang. Celui que son affection appelait, et que l'âge et l'expérience avaient mûri, n'était plus : il importait peu. Il leur imposerait un enfant, puisqu'ils avaient osé l'y réduire; ils obéiraient au fils de son fils. Et Théodoald, en effet, fut constitué maire du palais de Neustrie; et pour que rien de vulgaire ne se rencontrât dans cet étrange dessein, ce fut à une femme, à l'aïeule de l'enfant, à Plectrude, qu'il commit le soin d'exercer pour lui le périlleux pouvoir qu'il lui assignait. Tout lui semblait légitime et sage, pourvu que son autorité se perpétuât chez les siens, et qu'il ne perdît pas le fruit de sa vie.

Il se voyait aisément, par le caractère hasardeux de cette entreprise, que si l'orgueil de Pepin ne fléchissait pas, quelques-unes au moins des plus nobles facultés de son esprit perdaient de leur force. Ce n'était plus sa modération d'autrefois, ni cette sagacité si habile à pénétrer l'avenir. On reconnaissait les progrès de l'âge et la préoccupation de la mort. Sa mort,

en effet, ne se fit pas attendre long-temps. Il ne survécut à son fils que ce qu'il fallut pour achever sa vengeance, et pour élever, en faveur des siens, les fragiles commencemens d'un ouvrage qui devait être changé de leurs propres mains.

Il mourait toutefois plein de jours, et de puissance, et de gloire. Son administration, ou plutôt son règne en Neustrie, n'avait pas duré moins de vingt-sept ans, et pas moins de trente-quatre en Austrasie. Quelles choses il avait tentées; quels obstacles il avait su aplanir; de quels combats il était revenu vainqueur! Il eut de faibles et imprudens ennemis; mais il en rencontra aussi d'actifs et d'habiles. Il abusa Warandon, et défit Berthaire; facile triomphe. Mais il ne céda, quoique vaincu, ni à Ebroïn, ni à Gislemar, et il subjugua les Suèves, les Allemands, les Frisons. Il se fit maître de l'Austrasie malgré la Neustrie, et de la Neustrie, à son tour, par l'Austrasie. Avec lui s'accomplit cette première occupation du puissant royaume de Metz, commencée vingt-six ans auparavant par le fils de Pepin-le-Vieux; avec lui commença, dans les deux autres royaumes, la seconde spoliation, achevée cinquante-cinq ans après par Pepin-le-Bref: puissante et colossale figure, placée entre les deux voies de ces événemens extraordinaires comme pour les protéger l'une et l'autre et marquer le point où elles s'unissent. C'est par lui que furent jetés les vrais fondemens de la grandeur de sa race; par lui que se fit ce pas décisif et prodigieux d'une usurpation comme il ne s'en était jamais vu, lente et progressive, et pour

le succès de laquelle il fut besoin de trois générations de grands hommes et du laps d'un siècle. Ainsi fut le second des Pepin : heureux, il est vrai, mais de ce bonheur infaillible, que donne l'habileté plus que le hasard ; patïent, mais de cette patience active dans son inertie, qui attend pour mieux recueillir, et diffère sans abandonner ; courageux, mais de ce courage réfléchi et intelligent, qui ose beaucoup parce qu'il comprend tout ce qui se peut. Sa fortune, que les conjonctures favorisèrent, le fut encore plus par sa profonde prudence. Il n'en a manqué qu'une fois, et quand la vie elle-même allait lui manquer.

CHAPITRE IV.

PLECTRUDE (715).

Pepin se survécut, dans les premiers temps, à lui-même. Le respect de son nom prolongeait son autorité ; ce terrible nom imposait encore et régnait. On n'eût osé, dans les jours voisins de sa mort, contester les ordres qu'il laissait et dictait encore après lui. On se fût cru téméraire de refuser soumission à sa mémoire. Les souvenirs de l'infructueuse tentative de Liége rendaient eux-mêmes ces impressions plus profondes, et y mêlaient de superstitieuses hésitations. On doutait que la Providence consentît à favoriser

une entreprise déjà condamnée, et qui avait commencé par le meurtre et le sacrilége.

Tout s'acheva donc ainsi que Pepin l'avait préparé. Le maire imposé, de sa volonté seule et sans le concours des leudes, à Dagobert et à la Neustrie, resta possesseur de ce grand pouvoir. Le droit d'hérédité y demeura substitué au droit d'élection. Une famille d'Austrasie garda et se transmit, comme un patrimoine, l'administration d'un Etat où elle était étrangère. Le roi continua de ne pas régner; le maire, impuissant encore à gouverner, ne gouverna point; Plectrude seule, les représentant tous deux, commanda. Un prince enfant, un maire enfant, pour chef réel une femme; on vit cet étonnant spectacle chez le peuple franc; on souffrit quelque temps ces étranges choses parmi les leudes, si fiers et si ambitieux, de la Neustrie.

L'Austrasie elle-même n'y résista point. Car Plectrude, à qui la dignité restreinte de son pupille semblait prescrire des limites, ne les voulut point reconnaître. Maire seulement dans la Neustrie et dans la Bourgogne, on n'eût pas cru que l'autorité de Théodoald pût être étendue au-delà; ni que l'ambition de celle qui n'avait de pouvoir que par lui, se dût trouver à l'étroit dans ces deux royaumes. Ce fut néanmoins ce qui arriva. Les vœux immodérés, quoique réfléchis pourtant, de Plectrude, embrassaient toute la puissance que Pepin avait eue. Elle en jugeait l'union nécessaire à sa durée.

Son projet fut donc que Théodoald, succédant à la

domination de son aïeul en Neustrie, par la dignité de maire du palais, succédât aussi, avec son titre de duc, à la souveraineté qu'il avait usurpée en Austrasie. Les difficultés étaient graves; car Théodoald, petit-fils seulement de Pepin, n'en était pas le seul héritier. Il y avait de plus Charles-Martel, et un frère de Charles, nommé Childebrand; il y avait un fils de Drogon, qu'on nommait Arnould. Mais Arnould et Childebrand étaient en bas âge, et Plectrude, femme et presque reine, eût sacrifié malaisément ses ressentimens et sa politique aux droits du fils d'Alpaïde. Ces droits, cependant, quelque doute qu'on pût alléguer touchant la régularité du second mariage de Pepin, n'étaient pas tellement équivoques qu'il suffît d'en nier la force pour les effacer. Charles, d'ailleurs, parvenu à l'âge où le courage acquiert le plus d'énergie et d'activité, laissait entrevoir des inclinations peu favorables à l'oisiveté où l'on prétendait le réduire. Plectrude obvia à toutes ces difficultés par un acte prompt et hardi d'oppression et de prévoyance. Pendant qu'Alpaïde allait humblement cacher sa vieillesse dans un monastère, son fils, enlevé par son inflexible rivale, était conduit à Cologne, et y restait prisonnier.

Mais les temps les plus favorables passaient. Ces temps d'une élévation récente, où toutes choses lui sont rendues faciles par sa nouveauté, s'éloignaient insensiblement. Le souvenir des vieilles traditions se renouvelait chez les Francs et sollicitait leur orgueil. On s'apercevait enfin que ce n'était plus à Pepin

qu'on obéissait ; on s'encourageait contre cette femme hautaine, qui prétendait, sans sa gloire, recommencer sa domination. Il y eut d'abord de faibles complots, des essais timides, des efforts impuissans et prématurés. Plectrude, qui ne manquait ni de résolution ni de vigilance, triompha sans peine de ces premières agressions. Mais des leçons que Pepin lui avait laissées, elle n'avait recueilli que les dernières, La trace des plus profitables s'était effacée. Au lieu de punir seulement, elle se vengea ; au lieu de frapper avec discernement et modération, elle poursuivit indistinctement, et sans relâche comme sans merci ; quand il lui fallait, ainsi qu'à tout pouvoir douteux et nouveau, dissimuler, concilier, apaiser, elle osa plus que n'eût dû tenter le pouvoir le mieux affermi et le plus juste. Elle força, comme malgré eux, ses ennemis à comprendre que leur salut n'était que dans sa ruine.

Les haines s'aigrirent ; les craintes se propagèrent ; le mécontentement devint général. Bientôt on vit se lever une armée contre Plectrude, Elle résista d'abord, et sans trop de désavantage, avec les seuls secours de la Neustrie. Mais la révolte s'étendant toujours, il fallut presqu'aussitôt chercher autre part de plus fidèles et plus désintéressés protecteurs. Des troupes nombreuses furent mandées de l'Austrasie, et l'on crut les temps revenus, de la première lutte d'Ebroïn et de Léodgar. Les Austrasiens ne rencontrèrent au commencement que de rares et faibles obstacles. Ils avançaient, et en peu de temps ils cam-

paient déjà à Compiègne. Mais au même lieu campait aussi l'armée des leudes soulevés contre la veuve de Pepin. Il n'y avait plus de progrès ni de retour possibles sans combattre. On combattit donc, et avec la plus généreuse opiniâtreté, dans la forêt même de Cuise. Théodoald, malgré sa grande jeunesse, était au rang où sa dignité l'appelait, et quoique inhabile encore aux devoirs du commandement, il remplissait du moins tous ceux du soldat. Le succès, vivement disputé, fut long-temps douteux; le nombre des morts n'attestait que trop l'ardeur et la durée des efforts contraires. Les Neustriens toutefois, qu'un intérêt plus puissant animait à cette querelle, combattant pour eux-mêmes, combattirent aussi d'un courage plus ferme et plus soutenu. Il y eût eu pour eux, dans une défaite, d'autres malheurs que la honte. Ils s'en préservèrent à force de persévérance, et la victoire à la fin, lasse d'hésiter, se donna à eux. Quand le moment fut venu, tout changea soudainement dans cette valeureuse armée d'Austrasie. Plus de commandement, ni d'obéissance; plus de prévoyance, ni de jugement. Nulle autre pensée que de fuir; aucun autre sentiment que la peur; d'inutiles troupes d'hommes timides, et pas un guerrier. Dans cette inexplicable confusion, on ne songeait pas même à Théodoald. Oublié, délaissé, séparé des siens, il erra long-temps au hasard, ne sachant ni quels lieux seraient exempts de périls, ni quels amis l'aideraient à s'y dérober. Il y réussit néanmoins; mais pour peu de temps et sans fruit. Car la mort, qui l'épargna

quand elle lui eût été glorieuse, l'enleva obscurément, quelques jours après le combat, quand elle ne pouvait plus répandre d'éclat sur sa vie.

Cette défaite de Cuise confondait toutes les espérances de Plectrude. Chassée de Neustrie, comment y rentrer? Privée de son petit-fils, comment et à quel titre garder sa puissance? Toutes les prétentions des Pepin semblaient se réunir maintenant sur Charles-Martel, sa victime et son ennemi. Se servirait-elle de lui, après l'avoir rejeté? S'y résoudrait-il, et l'oserait-elle? Son ouvrage était détruit sans retour; il n'avait fallu qu'une journée. Elle s'enferma néanmoins à Cologne, et s'y maintint encore un assez long temps, suppléant, par son ascendant et par son courage, aux droits et aux prétextes qu'elle n'avait plus.

CHAPITRE V.

RAGANFRIED (1) (715-716).

Ce fut une complète révolution en Neustrie. On venait de rompre les choquantes combinaisons de Plectrude; mais il restait de plus dangereuses traces

(1) Rainfroi. Raganfried, *Raganfredus*, est le nom que lui donne le second continuateur de Frédegaire. Or ce chroniqueur était contemporain. On en a une première preuve, lorsque parlant du quatrième Théodoric, il dit de lui : « Qui *occupe maintenant* le trône; » et une seconde, lors-

de la longue domination de Pepin. On se hâta de les effacer. Les leudes s'assemblèrent ; ils ôtèrent à la dignité de maire du palais son autorité abusive ; ils reprirent leur droit d'élection ; ils renouvelèrent l'ancienne exclusion des maires étrangers ; ils déférèrent cet important office à l'un d'eux : c'était Raganfried.

Celui-ci, homme entreprenant et doué de quelque prudence, eut bientôt compris qu'une grande lutte allait s'engager ; que, s'il n'achevait pas d'accabler la famille des Pepin en Austrasie, elle relèverait infailliblement l'édifice construit par son dernier chef ; qu'elle reviendrait en Neustrie, à moins qu'il ne rétablît dans l'Austrasie l'ancienne souveraineté des fils de Chlovis. Mais ce dessein, plutôt imposé que choisi, ne s'exécuterait pas sans de pénibles efforts. Il est vrai que ce serait un important avantage pour la Neustrie, si on lui offrait le moyen d'accroître ses forces, en même temps que de réduire celles de sa rivale.

Raganfried l'essaya, et y réussit. Les Saxons, tributaires toujours mal soumis de l'Austrasie, ne cherchaient que des occasions favorables pour se soulever. Celle-ci devait naturellement tenter leur courage. Pepin disparu, Charles captif, la Neustrie séparée, l'Austrasie vaincue et sans chef, quelles conjonctures plus heureuses auraient-ils pu espérer? Raganfried y

que, faisant le calcul des temps, il dit : « Depuis la passion de notre Seigneur Jésus-Christ jusqu'à *l'année présente*, 735 ans. »

Dans les Annales de Metz, dans la Chronique de Veimar de Chabannes, dans le *Gesta reg. Franc.*, ce nom est écrit ainsi : *Ragenfredus.*

ajouta ses exhortations, et la promesse d'un fidèle appui. Ils cédèrent; ils prirent les armes; ils se répandirent dans les provinces voisines de leur frontière, et firent, au grand avantage des Neustriens, la plus prompte et plus opportune diversion.

Une autre alliance s'offrait aussi, non moins profitable, et non moins facile. Radbod, doublement ennemi de l'Austrasie et de la famille de Pepin, ne pouvait guère manquer d'accueillir les propositions de ceux qu'il n'avait déjà que trop écoutés quand ils conspiraient la mort de Grimoald. Sa double défaite, son indépendance perdue, le tribut oublié et durement rétabli, tant d'injures si long-temps souffertes, tout le conviait à cette vengeance que la fortune lui venait offrir. Il ne s'en défendit pas mieux que les Saxons, et un traité solennel donna encore aux Neustriens les Frisons pour auxiliaires.

Mais Raganfried, quelque heureuses que fussent ses négociations, n'y bornait pas ses efforts. L'impression produite par le glorieux combat de Compiègne était un avantage trop considérable pour qu'il lui laissât le temps de se dissiper. Pendant que l'Austrasie, incertaine et humiliée, cherche encore qui peut la défendre, et à qui elle devra obéir, lui, profitant avec activité de ces hésitations et de ce désordre, il lève une armée, passe la frontière, repousse et disperse tout ce qui lui est opposé, s'étend toujours, accable, ravage, et de progrès en progrès arrive déjà aux bords de la Meuse.

Qui pourrait dire où se fussent arrêtés ces succès?

Mais en ce même moment deux événemens éclatèrent ; l'un qui contraignit Raganfried à suspendre la guerre et à s'éloigner ; l'autre, qui produisit tout-à-coup sur la scène du monde un homme inespéré, prodigieux, tel que l'appelaient les nécessités présentes en Austrasie, et de prochaines et terribles nécessités dans la France entière. Charles-Martel, trompant ses gardes et l'opiniâtre ambition de Plectrude, se délivre de sa prison, s'enfuit de Cologne, arrive à Metz, se montre aux Austrasiens, rappelle son père, invoque ses titres, réveille tous les souvenirs et tous les courages, et libre à peine lui-même s'annonce déjà en libérateur. Il en fut comme d'une apparition prestigieuse et surnaturelle. L'impression fut profonde ; l'enthousiasme subit et universel. L'Austrasie, ébranlée, se transformait et se relevait, ainsi qu'il arrive dans ces commotions rares et puissantes qui renouvellent mystérieusement les espérances et la fortune des peuples. Elle accepta, pleine d'ardeur et de confiance, le secours inopiné que la Providence lui envoyait. Elle aurait enfin un but et un dessein pour la guerre, un droit long-temps reconnu à défendre, un chef d'illustre et heureuse race pour la réunir et la conduire. Le royaume entier, si ce n'est Cologne, où Plectrude prolongeait toujours sa domination, se soumit au commandement de Charles-Martel.

Et pendant que se faisaient en Austrasie ces grands changemens, la mort en préparait de son côté, et d'aussi imprévus, en Neustrie. Dagobert, jeune roi de dix-sept ans, et qui promettait un règne si long,

expirait, n'ayant qu'à peine régné cinq années. Ce fut pour Raganfried une fâcheuse complication de difficultés; car il fallait régler cette succession, convoquer les leudes, proclamer un roi, et, comme les anciens usages avaient été rétablis, un nouveau règne entraînait une nouvelle élection de maire du palais. La nécessité allait interrompre cette expédition si heureusement commencée, et le retour de l'armée ne pourrait plus être différé.

Outre cela, Dagobert né de Childebert, né lui-même de Théodoric III, branche puînée, laissait un fils il est vrai, mais qui était encore au berceau, et la branche de Childéric n'était pas épuisée. Il restait, dans l'obscure solitude d'un monastère, ce prince, sauvé par un inexplicable hasard de la révolte où avaient péri tous les siens. Comment suffire, avec un enfant né à peine, à tous les embarras de la lutte engagée contre l'Austrasie? Comment avec lui satisfaire aux vœux de la Neustrie, et relever les rois de l'ignominieuse condition où Pepin les avait réduits? Comment balancer l'universelle puissance des maires? Comment, lorsqu'on affectait le dessein de réparer toutes les injustices passées, prolonger l'exclusion de la descendance de Childéric? Childéric d'ailleurs avait régné et avec l'assentiment général sur l'Austrasie. Son fils, héritier d'un roi d'Austrasie, apporterait des droits plus certains et des souvenirs plus récens. La guerre en deviendrait plus légitime encore et plus favorable.

Ces considérations l'emportèrent. Le fils de Dago-

bert, réservé pour d'autres temps, ne succéda point. La lignée de Childéric recouvra le trône. On eut un roi nourri dans l'oisiveté du cloître, et qui néanmoins ne se montra pas indigne de son rang. Le nom de Daniel avait été le sien jusqu'alors; il le changea en recevant la couronne, et prit le nom de Chilpéric, fameux, mais flétri.

CHAPITRE VI.

RENOUVELLEMENT DE LA GUERRE (716-717).

De si graves délibérations devaient entraîner des délais. Charles en profita avec prudence et activité; en peu de temps il eût une armée. De son côté, Raganfried, élu de nouveau maire du palais de Neustrie, si tant de soins imprévus avaient ralenti ses préparatifs, il ne les avait cependant pas négligés. Suppléant d'ailleurs par ses alliés à ces inévitables lenteurs, ce qu'il ne pouvait pas encore accomplir lui-même, il le commençait avec eux. La guerre était déjà rallumée dans les provinces de la rive droite du Rhin; et sur la rive opposée elle différait, mais en menaçant.

Tout annonçait une longue et affreuse lutte. La délivrance de Charles en augmentait les périls, quoiqu'elle n'en changeât point le caractère. On ne combattait plus, comme en d'autres temps, pour l'indépendance, mais pour l'empire. On ne prétendait point

à se séparer, mais à s'unir au contraire, en restant les maîtres. On ne songeait point à renouveler les anciens partages, mais à maintenir l'unité en plaçant, comme autrefois, les trois royaumes sous la domination des fils de Chlovis, ou comme dans les dernières années sous l'administration de l'ambitieuse race de Pepin. On savait des deux parts qu'il n'y avait de sûreté, pour aucune, que dans une entière et absolue possession de l'Etat. On aspirait réciproquement à s'assujettir.

C'étaient les Frisons maintenant, qui exécutaient ce qu'avaient fait antérieurement les Saxons. C'était Radbod, qui, franchissant la fontière avec son armée, détournait et divisait l'attention et les forces des Austrasiens. Ses premiers progrès furent rapides, et même faciles. A peine si l'on entreprenait de résister. Charles, dont l'armée était peu nombreuse, eût craint, en s'éloignant trop pour s'opposer aux Frisons, de laisser pendant ce temps l'Austrasie ouverte à l'incursion que préparait de l'autre côté Raganfried. Il attendait donc, arrêté entre les deux ennemis qui le menaçaient, et assez voisin de l'un et de l'autre pour les menacer lui-même, et aller à eux tour à tour et en peu de temps.

Radbod cependant, encouragé par cette inaction, poursuivait, et déjà maître d'une partie du Rhin il remontait vers Cologne. Charles alors jugea le moment venu ; car de même qu'il eût été dangereux de s'avancer à de grandes distances de la Neustrie, de même de temporiser tellement que les deux armées eussent

le loisir de se joindre. Résolu donc, comme la prudence le lui conseillait, à combattre ses ennemis successivement, il réunit toutes ses forces, et se porta rapidement contre les Frisons. Ceux-ci soutinrent l'attaque sans se laisser ébranler. Charles, pour qui cette première épreuve de guerre était d'un immense intérêt, persévéra, mais sans fruit; il fallut céder. Radbod eut la gloire que personne n'eut après lui; il vainquit celui qui ne devait l'être qu'une fois.

Pendant ce temps, Chilpéric et Raganfried s'étaient mis en marche, et ils approchaient. Aucun obstacle ne retardait plus leurs desseins. Charles, dont l'armée s'était dispersée après sa défaite, ne pouvait plus, comme il l'avait espéré, faire succéder un combat à l'autre, et venir à la rencontre des Neustriens, au sortir d'une victoire sur les Frisons. Ceux-ci d'ailleurs, profitant de leurs avantages, s'avançaient vers Chilpéric, comme lui vers eux. Les distances ainsi abrégées furent promptement parcourues, et la jonction, si dangereuse pour les Austrasiens, s'opéra.

Cologne, populeuse et riche cité, était devenue, depuis Pepin d'Héristal, la capitale de l'Austrasie. Les trésors de ce duc y étaient encore conservés; Plectrude y commandait toujours en souveraine, et, quoique momentanément séparée des autres provinces du royaume, cette ville, qui en était la tête et le centre, ne pouvait manquer d'être régardée comme une importante et précieuse possession. Ce fut sur elle que les deux armées unies tournèrent imprudemment leurs efforts. L'espoir d'un riche butin, la

fausse opinion que, la capitale conquise, le reste se soumettrait plus facilement, les abusèrent. Ils allèrent épuiser, devant une ville puissante et courageusement défendue, plus de temps et de force qu'il n'en eût fallu pour anéantir, en s'attachant à sa trace, les dernières ressources de Charles-Martel. Plusieurs attaques furent successivement repoussées, et l'on commençait à se rebuter. L'hiver survenait; l'impatience des Frisons devenait importune et inquiétante; on fut réduit à se réjouir, lorsque Plectrude, effrayée des dangers qui la menaçaient, proposa de se racheter et la ville avec elle, au prix d'une assez notable portion des trésors que Pepin lui avait laissés.

Ce traité conclu, les deux alliés se séparèrent, et la saison cessant d'être favorable, ils rétrogradèrent, chargés de dépouilles, l'un vers la Frise, l'autre en Neustrie. Charles, impuissant pour une attaque plus sérieuse et plus régulière, ne laissait pas de les suivre, de les fatiguer, de les surprendre même quelquefois dans leur retraite. Tout-à-coup abandonnant et dédaignant les Frisons, il tourne vers les Neustriens, et se jette, sur leurs pas, dans l'immense forêt des Ardennes, lieu plus favorable pour les entreprises furtives, les seules que lui permît sa faiblesse.

Non loin de l'abbaye de Stavelo, était une maison royale, bâtie sur une colline au pied de laquelle coulait la petite rivière d'Amblef. C'était une position assez forte, où pouvait être un camp avantageusement établi, et où l'on avait sujet de prévoir que Chilpéric s'arrêterait au retour. Charles-Martel, l'esprit oc-

cupé de cette espérance, s'était avancé secrètement et à la faveur des bois jusqu'à la colline. Une troupe choisie, mais peu nombreuse, était avec lui. Ce qu'il attendait arriva : les Neustriens campèrent en effet à Amblef. Rassurés contre toute attaque, et pleins de l'idée qu'une grande distance les séparait maintenant de leurs ennemis, ils négligeaient inconsidérément les précautions d'usage à la guerre, cherchant le repos, rejetant leurs armes, et se plongeant à l'envi dans la débauche ou dans le sommeil. Charles, caché sur une roche élevée, dominait le camp et voyait avec joie cette confusion. Pendant qu'observant et réfléchissant, il combinait de quelle façon il en pourrait tirer avantage, un de ses soldats, homme intelligent et audacieux, vint s'offrir à lui, disant : « Ecoute, et » accepte. J'irai à eux ; j'aurai le langage d'un trans- » fuge ; je leur dirai que tu viens ; que l'armée entière » te suit ; qu'elle se hâte pour les surprendre ; qu'ils » vont être à l'instant même assaillis. Ils s'effraieront » et s'empresseront ; la précipitation et la peur redou- » bleront le désordre. Tu viendras alors. »

Charles doutait ; mais le soldat sut vaincre ses doutes ; et comme il avait dit, il exécuta. Il partit, entra dans le camp, annonça les Austrasiens, les affirma nombreux, mit tout en alarmes. On fut étonné, troublé, saisi d'épouvante. On s'agitait sans agir ; on délibérait sans résoudre ; on niait le péril, et l'on y croyait. En ce moment parut Charles. Ses troupes, qu'il avait divisées malgré leur faiblesse, menaçaient à la fois toutes les portes du camp. A cette vue, on n'hésita plus

chez les Neustriens; on crut sans réserve à la fidélité du transfuge; on fut convaincu que toute l'armée des Austrasiens arrivait. Rien cependant n'avait été prévu pour la défense; rien n'était prêt, et les courages encore moins que les armes. Un seul sentiment dominait : la terreur; une seule espérance : la fuite. On se précipitait, mais pour échapper à l'ennemi, non pour l'arrêter. Jamais triomphe plus prompt, moins contesté, plus complet. D'où l'exemple aurait dû venir, du discernement et de la constance, venait celui de l'aveuglement et de la peur. Au premier rang des fugitifs étaient le roi même, le maire du palais, tous les chefs. Charles pénétra dans le camp presque sans combattre, recueillit un immense butin sans le disputer, vainquit sans effort, mais non sans fruit ni sans gloire.

Les résultats de ce succès furent plus heureux encore que lui-même. Charles victorieux redevint puissant. L'Austrasie découragée se réveilla au bruit de sa gloire. L'enthousiasme, qui s'était éteint après la bataille perdue contre les Frisons, se ralluma plus ardent et plus général qu'il n'avait été. Les Frisons eux-mêmes, s'ils ne renoncèrent pas tout d'abord à leur alliance avec la Neustrie, en remplirent du moins plus négligemment les devoirs. Satisfaits de ce qu'ils venaient d'obtenir, ils craignaient plus de le perdre qu'ils ne souhaitaient de l'accroître. Charles avait déjà moins d'ennemis, et bien plus de forces pour combattre ceux qui lui restaient. Les soldats accouraient en foule sous ses enseignes; et son armée, si faible et

si réduite avant la victoire d'Amblef, devint par elle formidable.

Le printemps revenu, les rôles changèrent. Charles, qui se défendait seulement, et avec une si dangereuse infériorité, se fit agresseur. Il entra en Neustrie, et s'étendit jusques à Cambrai. Bientôt Chilpéric et Raganfried arrivèrent, menant avec eux une forte armée, bien supérieure par le nombre à celle des Austrasiens. La bataille ne se pouvait plus éviter. On la prévoyait terrible; on l'espérait et on la craignait décisive. Charles, avant qu'elle s'engageât, proposa la paix, ou plutôt voulut la dicter. « Qu'on rétablît » toutes choses telles qu'elles étaient au temps de Pe- » pin; qu'on lui rendît l'autorité de son père; qu'on » lui remît, comme à lui, le gouvernement de la Neus- » trie et de l'Austrasie : à ces conditions, il ne serait » plus ennemi. » Qu'eût-il prétendu de plus après la victoire? Mais Chilpéric, à son tour : « Qu'il se sou- » mette, dit-il, et pose les armes; qu'il restitue l'Aus- » trasie, enlevée aux miens par son père : à ce prix, » il aura paix et pardon. » Des deux côtés, les prétentions étaient semblables et également avouées : c'était de l'empire qu'il était question.

Il fallut combattre. Ce fut à Vinci que se représenta ce drame sanglant. On dit que les Neustriens, honteux de leur déroute d'Amblef, firent de courageux efforts pour la venger. On rapporte qu'immobiles, et toujours défiant les attaques réitérées de l'ennemi, ils lui firent éprouver d'incroyables pertes. Ils furent vaincus cependant. La fortune, l'habileté,

la persévérance de Charles l'emportèrent. Il fit payer à la fin, et d'un carnage plus grand, celui qu'il avait été d'abord contraint de souffrir. Pour la seconde fois, Chilpéric fuyait devant lui. La lutte semblait approcher de son terme; l'arrêt du sort commençait à se déclarer.

Profitant de ses avantages, Charles avait suivi les Neustriens dans leur retraite, et s'était rapidement avancé jusqu'aux portes de Paris. Mais affaibli par sa victoire elle-même, il craignit de s'engager plus avant, et rétrograda. Plectrude d'ailleurs l'occupait. Il s'inquiétait des desseins qu'elle pourrait former en Austrasie, pendant qu'il s'obstinerait à la poursuite éloignée de Raganfried et de Chilpéric. Il jugea plus sage d'affermir d'abord son autorité chez les siens, de faire cesser cette double domination qui les divisait, de tenter enfin, pour dernier trophée, la possession de Cologne et des trésors qu'elle renfermait. Il marcha donc vers cette cité. Plectrude, à qui le succès de ses négociations avec Chilpéric et Radbod faisait espérer une conciliation plus facile encore avec Charles, eut recours de nouveau aux mêmes moyens, et offrit de l'or. Charles ne refusa point. Il accueillit au contraire, avec une bienveillance affectée, les médiateurs qu'elle lui avait envoyés. Mais pendant qu'ils négociaient, ses émissaires, répandus déjà dans la ville, sollicitaient le peuple contre Plectrude, et le provoquaient à la sédition. La gloire de Charles, les droits recueillis de son père, l'humiliante oppression d'une femme retenant sans titre un rang usurpé, tout se-

condait et justifiait leurs efforts. Ils réussirent et persuadèrent. On se souleva; Charles accourut; les portes s'ouvrirent; Plectrude, prisonnière à son tour de son prisonnier, tomba au pouvoir du fils d'Alpaïde.

Enfin, possesseur de tout le royaume, Charles eut la pensée de légitimer son pouvoir. Il convoqua les grands à Cologne, et quoiqu'il en eût déjà, dit-on, pris le titre, il se fit proclamer par eux duc d'Austrasie. Mais il fit plus : soit qu'il prévît des dissensions et se défiât encore de son ascendant, soit que, déterminé qu'il était à poursuivre ses premiers desseins contre la Neustrie, il reconnût la nécessité d'opposer à Chilpéric un compétiteur dont les titres fussent plus apparens aux yeux du peuple que ne pourraient être les siens, il tira de l'obscurité un fils oublié de Théodoric, et l'éleva inopinément sur le trône, si long-temps abandonné, de l'Austrasie. C'était Chlotaire (1), le troisième fils de ce prince.

Il y eut donc encore deux rois, deux Etats, une nouvelle division de la France. Mais celle-ci, bien différente de celles qui avaient précédé, n'était ni consentie, ni définitive. On l'établissait momentanément pour mieux la détruire. On créait un second roi, qui devait, croyait-on, être bientôt seul. Et de même qu'on ne l'élevait que pour supplanter le premier, celui-ci, à son tour, le méconnaissait, et n'aspirait qu'à le supplanter. C'était un partage d'étrange sorte, et

(1) Chlotaire IV.

qui loin d'exclure la réunion, comme il eût été naturel, l'appelait.

CHAPITRE VII.

EUDES (1) (718-721).

On était dans la consternation en Neustrie. Les dernières actions de Charles découvraient ses desseins et doublaient ses forces. On allait être infailliblement attaqué, et tant de pertes si récemment essuyées laissaient peu de ressources pour une résistance fructueuse. Les Saxons ne secondaient plus; Radbod, incertain, imitait leur inaction. Il fallait périr, ou subir les conditions de Cambrai, ou solliciter de nouveaux auxiliaires. Raganfried, dont l'activité ne se lassait pas, en obtint.

Les Gascons avaient dans ce temps un chef entreprenant et habile. Eudes était son nom. Docile et dissimulé sous Pepin, il n'avait pas laissé d'endormir la vigilance du duc, et de reculer progressivement les premières limites de sa puissance. Mais lorsque vint le gouvernement de Plectrude, et après lui les longues dissensions qui suivirent, cessant de craindre et

(1) On a prétendu que Eudes était fils d'un second fils de Charibert, roi d'Aquitaine, auquel Dagobert aurait laissé la vie, après l'avoir ôtée au premier.

dédaignant de se déguiser, il envahit tout-à-coup et ouvertement de vastes portions de territoire. Bordeaux était tombé dans ses mains, et franchissant même la Garonne, on eût dit qu'affectant l'ancienne domination d'Alaric, il prétendait, comme lui, ne reconnaître que la Loire pour frontière.

Si Chilpéric eût triomphé des Austrasiens, son premier soin, après la victoire, eût été infailliblement de tourner toutes ses forces contre les Gascons. Mais dans sa détresse présente, ces rebelles, qu'il eût voulu châtier, lui pouvaient être un dernier appui. Le devait-il repousser, quand la fortune ne lui en laissait aucun autre? Il se soumit à la nécessité qui le contraignait. Il se résigna, et des deux ennemis qui s'acharnaient d'une ardeur égale à le dépouiller, il choisit le moins dangereux pour s'en faire, s'il se pouvait, un ami.

Des envoyés partirent donc par son ordre, et allèrent, au lieu de menaces, porter des prières au duc des Gascons. Ils imploraient son secours; ils le pressaient de joindre son armée à celle des Neustriens pour résister aux efforts de Charles; ils le lui montraient l'allant chercher et vaincre lui-même après que Chilpéric serait accablé. Ils offraient d'ailleurs de nombreux et riches présens, et ce qui était plus précieux encore et plus décisif, ils accordaient, au nom du roi de Neustrie, que le duc possédât désormais, à titre de souveraineté, l'Aquitaine (1).

(1) Voici le texte du continuateur de Frédegaire : « Chilpericus itaque

Eudes accepta et promit. Passant donc la Loire, il alla conduire à Chilpéric et à Raganfried son armée de révoltés. La jonction faite, on marcha, on suivit la direction de Reims, on s'avança rapidement vers l'Austrasie. Mais quelle que fût leur célérité, celle de Charles fut encore plus grande; ils étaient prévenus, croyant prévenir. Comme ils allaient arriver à Reims, ils trouvèrent que Charles l'avait déjà dépassée. Leur étonnement fut extrême, et à la guerre on va promptement de la suprise à la peur. Voisins du péril, quand ils le jugeaient éloigné, forcés de combattre avant de l'avoir prévu, un changement si soudain en fit de soudains aussi dans leurs sentimens. On perdit à l'instant cette conviction de supériorité, jusque-là si profonde et si générale. On hésita, on fut ébranlé: on douta de vaincre, on était vaincu.

» et Raganfredus legationem ad Eudonem ducem dirigunt, auxilium postulantes, rogant, REGNUM et munera TRADUNT. »

Regnum signifie quelquefois, chez les historiens du Bas-Empire, *couronne* seulement, sans aucune idée de souveraineté. Aussi a-t-on hésité sur le sens de cette expression, dans le récit des conditions offertes à Eudes.

A mon avis la chose s'explique assez clairement par le don lui-même, et par les circonstances qui l'accompagnent. Chilpéric n'eût pas envoyé une couronne en signe de sujétion et de dépendance. Outre cela, il priait — *rogant*; il négociait — *legationem dirigunt*; il priait un chef devenu puissant et qui avait déjà proclamé son indépendance. Pouvait-il la lui dénier, quand il avait un si pressant besoin de son appui? Ce consentement n'était-il pas la plus naturelle et la plus inévitable condition d'une alliance sollicitée dans des conjonctures si défavorables?

Voyez au reste les tomes I et V de l'*Histoire de l'Académie des Inscriptions*; édit. in-12.

Ce ne fut en effet qu'une misérable image de bataille. A peine s'il fut nécessaire d'un premier effort aux Austrasiens. Sitôt qu'ils marchèrent, tout ce qui était devant eux disparut. On se rompait chez les Neustriens avant que de l'être. On eût dit le signal du combat donné pour la fuite; on eût dit un défi entre les soldats de Chilpéric et de Eudes à qui gagnerait le plus de honte, et montrerait le plus de lâcheté. Charles n'eut plus qu'à poursuivre; les chemins lui étaient ouverts. Il vint à Paris; Chilpéric s'enfuit. Il s'avança jusqu'à Orléans; Chilpéric recula encore. Ce malheureux roi, dont la fortune trahissait si obstinément le courage, n'avait plus d'asile que sur les terres du duc d'Aquitaine. Il accepta, ne pouvant choisir, cette extrême et dangereuse ressource, s'estimant heureux dans sa détresse d'avoir préservé ses trésors.

Charles n'était pas préparé pour une expédition nouvelle et lointaine. Sa témérité, toujours mesurée, savait attendre et se contenir. Il s'arrêta donc à la Loire et épargna l'Aquitaine, satisfait pour cette fois de la conquête déjà obtenue, et moins empressé de l'étendre que d'y affermir son autorité. Chlotaire d'ailleurs, cette ombre de roi qu'il avait, la précédente année, élevé au trône d'Austrasie, achevait inopinément son inutile vie et son règne. Aurait-il un successeur, et lequel? Charles, au pouvoir de qui tombait enfin la Neustrie, diviserait-il de nouveau ces royaumes quand sa victoire venait de les réunir? Imposerait-il volontairement d'inutiles obstacles à son am-

bition? C'était une importante délibération toutefois, et qui eût difficilement permis son absence.

Mais l'hiver passé et ces soins remplis, il reprit ses desseins interrompus contre Eudes. Déjà son armée se réunissait, prête à marcher une seconde fois sur la Loire. L'entreprise cependant ayant des périls, et la Neustrie, qu'il laisserait derrière lui, n'étant encore qu'imparfaitement apaisée, il voulut tenter si la crainte ne pourrait pas, sans la force, lui faire obtenir les principaux avantages qu'il se proposait. Eudes, que sa propre puissance rendait déjà redoutable, l'était encore plus par la présence et l'assentiment du roi de Neustrie. Qu'il réussît à le séparer de ce prince; ce serait pour le temps présent un succès assez favorable. Isolé ensuite et réduit à ses seules forces, Eudes, quand le jour en serait venu, résisterait difficilement.

Charles donc, ses préparatifs étant terminés, adressa des envoyés au duc d'Aquitaine, et renouvelant l'exemple donné à Cambrai, pour consentir à ne pas commencer la guerre il en exigeait le prix et le fruit. « Il irait, il triompherait, il porterait le fer et le » feu sur toutes les terres de son ennemi. Si pourtant, » craignant ces malheurs, le duc prévoyant souhaitait » de les détourner, il en avait les moyens. Qu'il » rendît son roi à la Neustrie; qu'il y renvoyât les » trésors dont on l'avait dépouillée. On n'attendait » rien de plus. Il garderait l'Aquitaine; Charles n'a- » vait nul dessein de la lui ôter. »

Eudes hésitait; car, sans tenir compte de la trahi-

son, l'avenir se montrait à lui plus menaçant encore après ce traité, et plus dangereux. Il consentit cependant, et trouva plus sûr de désarmer Charles que d'entrer en lutte avec lui. Deux fois infidèle à Chilpéric, ainsi qu'il s'était révolté contre sa puissance, il viola la foi due à son malheur. Il le livra, lui son hôte et son maître, à ses ennemis; il s'en fit lâchement un gage de sûreté et de paix; il l'envoya captif et dépouillé, comme l'ordonnait l'heureux Charles, à qui ses menaces tenaient déjà lieu de victoires.

Depuis ce jour, Chilpéric ne fut plus, entre les mains du duc d'Austrasie, que ce qu'avaient été pour Pepin, Théodoric et ses fils, après la bataille de Testri. Là s'arrêtait le dernier effort des leudes de Neustrie pour l'indépendance de leurs anciens rois, et l'usurpation, retardée un moment au combat de Cuise, reprenait son paisible cours. En même temps s'effaçait le partage apparent et momentané qui s'était fait pour Chlotaire. On ne donnait point de successeur à ce prince. Chilpéric, roi seulement par le titre, était du moins le seul roi.

Ce ne fut pas pour long-temps. Relégué par Charles à Noyon, il n'eut que peu de mois à souffrir de sa dégradation et de ses regrets. Sa vie finit; son règne l'était avant elle. Au moins ce règne, s'il avait été malheureux, avait-il eu de la dignité, de la générosité, quelque chose de cet éclat que répandent les grandes actions, même impuissantes, même funestes. Chilpéric, trahi par le sort, ne s'était pas lui-même trahi. Il fut vaincu, mais il combattit; il succomba,

mais en résistant ; il cessa d'être roi, mais non sans l'avoir été. Il entretint, d'un vrai courage de roi, cette fugitive lueur de vie, que jetait en s'épuisant la vieille monarchie de Chlovis. L'habileté lui manqua peut-être ; le cœur ne lui faillit point. Le temps où il vint lui était contraire ; il fut contraire et supérieur à son temps. Il se trouva trop faible et pas assez grand pour son ennemi ; cet ennemi était Charles-Martel.

Chilpéric n'avait point de fils. Après lui on revint à la branche de Théodoric, plus favorable, à ce qu'il semble, aux Pepin, et que leurs adversaires avaient écartée. On alla chercher dans l'abbaye de Chelles, où il était élevé, un jeune prince, enfant de Dagobert III. Ce fut sur ce faible front que Charles posa la triple couronne des Francs. Ce fut de quelle grossière et vaine apparence de droit il affecta de voiler sa domination. Le nouveau roi portait, comme son aïeul, le nom de Théodoric (1), et devint comme lui l'instrument des spoliateurs de sa race.

(1) Franci verò *Theudericum*, Calâ monasterio enutritum, filium Dagoberti junioris, regem super se statuunt, qui usquè nunc in regno subsistit. (*Gesta reg. Franc.*)

Je donne uniformément, comme on a pu le voir, le nom de Théodoric à quelques-uns de nos rois, que plusieurs historiens modernes ont appelés Thierry. C'est que je ne sais aucun moyen de traduire plus exactement le *Theudericus* ou le *Theodoricus* des vieilles chartes et des chroniques contemporaines. C'est aussi que je ne trouve ni utile, ni satisfaisant, d'avoir à la fois deux manières différentes de rendre ce mot, traduisant, comme on le fait, par Théodoric, le *Theodoricus* des Ostrogoths, des Saxons, ou des Bretons, et par Thierry le *Theodoricus* d'Austrasie, ou de Neustrie, ou de Bourgogne.

et, victorieux du nouvel ennemi qui le retenait, il se montra aussitôt, plus puissant et plus implacable, à cet ancien ennemi. Il en fut encore cette fois de leur résistance comme il en avait été de la première. Leur courage aveugle et impatient soutint faiblement l'effort des soldats éprouvés de Charles. Ils s'enfuirent, laissant au vainqueur de nombreux captifs, et jonchant de cadavres le long chemin de leur fuite. Les Francs entrèrent sur cette sanglante trace dans leur pays, que nulle armée ne défendait plus. Ils y érigèrent d'effroyables trophées de ruines; ils y promenèrent le fer et le feu. Enfin cependant Charles se lassa, régla des tributs, reçut des otages, et laissa à cette terre désolée une paix sinistre, aussi difficile à garder qu'impossible à rompre.

Après sa première victoire contre les Saxons, le duc voulant assurer toute la frontière germaine de l'Austrasie et ne laisser impunie aucune des insultes faites pendant les troubles passés, avait décidé qu'à leur tour les Allemands subiraient sa vengeance. Il passa le Rhin, ensuite le Mein, chercha leur armée, la défit sans peine, leur dicta la paix et les assujettit au tribut. Passant outre, il tourna contre les Suèves, entra sur leurs terres, combattit de nouveau, triompha encore, et força ce peuple à recevoir le joug qu'il lui apportait. Poursuivant toujours, il arriva au Danube, traversa le fleuve, pénétra chez les Bavarois, exerça d'affreuses dévastations sur leur territoire, les mit en fuite quand ils osèrent combattre, et se laissant enfin persuader de les recevoir dans son alliance,

il accepta pour gage de fidélité la nièce du duc Odilon, Sonnéchilde, qui devint sa femme.

Mais de tous ces peuples de la Germanie, celui qui avait le plus à réparer envers lui, était les Frisons. Aussi Charles leur réservait-il une forte part dans la distribution de ses châtimens. Sa puissance était intéressée à leur soumission; sa gloire, à leur défaite. Il avait fui devant eux une fois, et en gémissait. Ils l'avaient vaincu; il irait les vaincre. Il partit donc et vint, malgré le temps écoulé, demander satisfaction à Radbod, de sa vieille injure. Il la voulait; il l'obtint. Que pouvaient les Frisons, quoique guerriers, contre les forces réunies des trois royaumes? Que pouvait Radbod vieilli contre Charles? Ils résistèrent pourtant, assez pour leur renommée, trop pour la puissance et pour la prospérité de leur pays. Ils s'épuisèrent sans fruit et sans espérance. Leurs pertes étaient déjà irréparables, quand ils cédèrent, et quand ils obtinrent la pitié de Charles, ce ne fut qu'au prix des sacrifices les plus douloureux.

La paix toutefois a peu de durée quand on l'achète si cher. Ce qu'avaient tenté les Saxons, les Frisons désespérés le tentèrent. Radbod venait de mourir; c'était à Popon maintenant qu'ils obéissaient. Celui-ci plus jeune, aussi courageux, moins circonspect et moins patient, prit les armes. Il avait cru sa frontière d'Austrasie bien fortifiée, et que Charles, dont les embarras se multipliaient, ne pourrait de long-temps venir le combattre. L'événement ne justifia point ces espérances. L'active prudence de Charles suffisait à

CHAPITRE VIII.

NOUVELLES GUERRES (725-731-734-736-738).

Charles, héritier des grands desseins de son père, en avait également recueilli les sages leçons. Elevé comme lui par la guerre, c'était par elle qu'il entendait s'affermir et se préserver. L'indocilité des Francs inquiétait son ambition; mais il aurait des combats pour occuper leur courage, et de la gloire pour enivrer leur orgueil. Les ennemis ne manqueraient pas, non plus que les occasions et les prétextes. Les Allemands, les Saxons, les Frisons, les Bavarois, les Suèves, les Gascons eux-mêmes s'offriraient tour à tour à sa politique ou à sa vengeance. Mais auparavant, un soin plus pressant l'appelait; un ennemi domestique lui était resté, qui s'obstinait seul, et avec succès, dans sa résistance.

Cet ennemi était Raganfried. Plus heureux ou moins confiant que Chilpéric, il s'était habilement dérobé aux piéges de Eudes, et, demeuré libre, il faisait un courageux usage de sa liberté. L'Anjou reconnaissait encore son pouvoir. Il y avait des villes, un camp, une ombre d'armée. Il disputait avec la fortune, et différant au moins le jour de sa chute, il lui resterait, en tombant, l'honneur d'avoir été le dernier. Mais le moment arrivait. Charles s'était mis en marche, menant avec lui des troupes nombreuses

et exercées à vaincre. Bientôt il entra dans l'Anjou, traversa, comme en courant, la province et la ravagea. Raganfried, trop faible pour les hasards d'une bataille, se réfugia dans Angers et s'y renferma. Charles suivit, entoura la ville et en fit le siége. Mais touché ou lassé peut-être par la constance de son ennemi, il lui offrit de généreuses conditions et le désarma. Chilpéric était déjà mort en ce temps. Raganfried, d'autant moins à craindre, ne pouvait plus affecter le titre de maire du palais de ce prince. Charles permit qu'il gardât celui de comte d'Anjou.

Cette expédition mise à fin, Charles se ressouvint des Saxons. Le tribut qu'ils ne payaient plus, les pillages qu'ils avaient commis, les terres dont ils s'étaient emparés, l'appui qu'ils avaient accordé à Raganfried, combien de causes pour cette guerre, quand il eût suffi de l'avantage intérieur qu'il s'y proposait? Il alla donc et tira de ce peuple une éclatante vengeance. Enveloppés, vaincus, mis en fuite, ils refoulèrent de nouveau derrière le Weser, et rentrèrent sous la dépendance des Francs. Mais la foi des Saxons était fragile, et leur soumission toujours passagère. Ils obéirent tout le temps qu'ils le crurent nécessaire à leur sûreté. Mais quand leurs pertes eurent été réparées, leur courage et leur fierté s'éveillant, ils saisirent la première occasion qui s'offrit, et se soulevèrent. Charles alors engagé dans une guerre éloignée et plus dangereuse, eût pu difficilement opposer d'assez prompts obstacles à leur agression. Mais il revint,

maient d'ailleurs le zèle de leur religion, tardèrent peu à revendiquer cette utile partie de leur domaine. Ils franchirent donc les montagnes avec une armée que l'émir Zama conduisait. Mais, après avoir recouvré tout ce que les Wisigoths possédaient encore au temps de leur chute, l'ardeur de conquérir les préoccupant, ils crurent facile d'envahir aussi ce que ce peuple avait possédé aux temps antérieurs. Franchissant la limite qui bornait de ce côté les contrées soumises au duc d'Aquitaine, ils avancèrent, et la terreur de leur nom favorisant leurs progrès, en peu de jours Toulouse les vit à ses portes. Cette ville, toutefois, ne se soumit point, et pendant que leur ardeur s'épuisait aux lentes attaques d'un siége dont la persévérance des habitans renouvelait de jour en jour les difficultés, Eudes, hâtant ses préparatifs, achevait de réunir son armée, et marchait déjà pour arrêter l'invasion. Toulouse résistait encore quand il arriva. A peine venu, il fallut combattre; car les Sarrasins, accoutumés au succès, en étaient avides et impatiens. Mais les Gascons, plus heureux que les Wisigoths, trompèrent durement leur confiance. Eudes vainquit, l'émir Zama fut tué, la ville était délivrée, les Sarrasins humiliés changeaient de dessein.

Ils firent la paix avec les Gascons. Mais bientôt après survinrent l'incursion de Charles en Aquitaine et ses deux victoires. Eudes, que rassurait faiblement le nouveau traité obtenu après sa défaite; menacé de toutes parts à la fois, d'un côté par les Sarrasins, de l'autre par l'implacable duc de Neustrie, conçut la funeste

idée de chercher un appui parmi les premiers. Charles, il le voyait clairement, n'aspirait qu'à lui reprendre l'Aquitaine; aucune alliance n'était sincère avec lui. Les Sarrasins au contraire devaient trouver préférable que l'Aquitaine fût indépendante, et qu'un voisin moins puissant et moins dangereux les séparât du redoutable empire des Francs; l'union formée avec eux serait garantie par leur intérêt. Un émir, venu de Mauritanie, s'était signalé par de brillantes actions, durant la conquête, et exerçait maintenant une grande influence chez les Sarrasins. Son nom était Munuza. Il commandait dans une partie considérable du nouvel Etat, et la plus rapprochée du territoire de Eudes. Ce fut à lui que le duc adressa ses propositions. L'émir accepta; mais au lieu d'une convention générale où son peuple s'engagerait tout entier, il substitua un pacte moins favorable et moins étendu où il ne stipulait que pour lui-même. Encore ajouta-t-il une condition bien autrement étrange et fâcheuse, et que l'extrême nécessité de ses affaires contraignit cependant le duc de subir. Il demanda, lui enfant de l'Afrique et disciple de Mahomet, la fille de Eudes; Eudes la donna.

Mais l'émir, quand il accordait en apparence un si favorable appui au duc d'Aquitaine, ne songeait en réalité qu'à s'en ménager un à lui-même pour les secrets desseins que son ambition méditait. Il aspirait à son tour, et comme Eudes, à l'indépendance. Peut-être même avait-il l'espoir d'étendre par degrés sa domination sur toute l'Espagne, et de s'asseoir à la fin

sur le trône des rois wisigoths. Ces hautes et hasardeuses entreprises demanderaient long-temps d'être cachées, et le sont toujours difficilement. Celle-ci, trop tôt connue chez les Sarrasins, souleva aussitôt un parti puissant contre Munuza. Abdérame, chef renommé, réunit ses troupes, entra sur les terres du gouvernement de l'émir, le pressa, l'enveloppa, l'accabla et le réduisit, pour dernière ressource, à se précipiter du haut d'un rocher. La fille du duc d'Aquitaine eut un sort différent, quoique aussi funeste : tombée aux mains d'Abdérame, elle fut envoyée à Damas et prostituée au harem du calife.

Car lés Sarrasins étaient informés de l'alliance que Eudes avait contractée avec Munuza, et ne doutant point qu'il n'eût secondé ou encouragé ses ambitieuses manœuvres, ils les confondaient tous deux dans la même haine. Aussi Abdérame différa-t-il peu la nouvelle vengeance qu'ils sollicitaient. Ayant assemblé une nombreuse et puissante armée, il franchit les montagnes, se répandit précipitamment sur le territoire des Gascons, renversa tout ce qui tentait d'arrêter sa marche, et, par un vaste chemin de désolation et de carnage, il arriva enfin jusques à Bordeaux. Cette ville tomba à son tour. Abdérame alors passa la Garonne, poursuivit toujours, trouva la Dordogne et la traversa. Mais en ce lieu campait le duc d'Aquitaine ; une bataille était nécessaire pour s'ouvrir de nouveaux chemins. Abdérame l'offrit, l'engagea, fut victorieux, détruisit l'armée ennemie, et prit une signalée revanche de la défaite de Zama.

Eudes désespéré eut recours à Charles; car quel autre espoir avait-il? Charles, de son côté, l'accueillit; car les projets toujours plus étendus d'Abdérame menaçaient déjà toute la France, et le duc, malgré ses revers, était encore un important allié. Charles donc jugeant le péril, et prévoyant la nécessité d'un effort puissant, appela ses soldats des provinces germaines, de l'Austrasie gauloise et de la Neustrie. Jamais armée si nombreuse et si formidable n'avait jusque-là marché avec lui.

Cependant les Sarrasins avançaient. Saintes avait péri, Limoges cédait; Poitiers, livrée au pillage, voyait le feu dévorer sa riche basilique de Saint-Hilaire. Rien n'était préservé; l'épée ne distinguait et n'épargnait rien. On eût dit cette terre elle-même vouée à l'extermination. C'était comme une bataille de peuples, et un massacre qui ne cesserait qu'où manqueraient les êtres vivans. Charles vint enfin. Il avait passé Tours, et s'était établi, non loin de Poitiers, dans une position favorable. Eudes, de son côté, réunissant les débris de son armée vaincue, s'en était fait un corps de troupes légères qui, changeant chaque jour de poste et de mouvement, menaçaient incessament, et sur tous les points, les flancs de l'armée d'Abdérame. Sept jours entiers les Francs et les Sarrasins s'observèrent, essayant seulement quelques attaques partielles et sans résultat. Mais à la huitième journée, les Sarrasins lassés quittèrent leur camp, n'y laissant après eux, pour la défense de leurs blessés, de leurs nombreuses femmes et de leur butin,

qu'une faible garde. Charles attendait : l'attaque fut impétueuse, selon la coutume des Arabes ; mais elle fut tumultueuse aussi, et irrégulière, et l'inébranlable fermeté des soldats germains la rendit vaine. Abdérame, pour qui le nombre très-supérieur de ses troupes rendait ce premier désavantage peu considérable, la renouvela aussitôt, mais avec le même succès. Il revint encore, et fut encore repoussé. On vit long-temps se succéder de longues et profondes lignes d'Arabes qui, n'ayant pas encore combattu, venaient à leur tour, pleines d'ardeur et de confiance, se rompre et se disperser sous la francisque du soldat germain.

Charles cependant, malgré tant de tentatives surmontées, s'arrêtait encore et différait d'achever, par une défaite plus générale et plus décisive, cette perpétuelle succession de défaites. L'avantage de sa position le dissuadait d'en sortir, et l'inépuisable multitude de ses ennemis lui faisait craindre d'être enveloppé. Tout-à-coup un bruit effroyable, dominant même celui du combat, se fit entendre dans l'éloignement, du côté que les Sarrasins occupaient. C'était un sourd retentissement de voix confuses et tumultueuses. Eudes, arrivait; Eudes pénétrant entre la dernière ligne des Sarrasins et leur camp, s'était inopinément jeté sur la garde qui le défendait, et, après l'avoir accablée, prolongeait sur les femmes et sur les blessés le massacre. L'armée d'Abdérame s'émut ; mais lui, sacrifiant tout autre soin à celui de vaincre, abandonna son camp aux fureurs de Eudes, et persé-

véra dans ses attaques toujours plus fréquentes et plus acharnées contre les Francs. Ses efforts toutefois, quoique dignes de son habileté et de son courage, furent tous impuissans et infructueux. Enfin le jour déclinant, et les dernières espérances étant épuisées, il s'avança généreusement au lieu où le combat était le plus animé, et vint y chercher la seule gloire qui ne lui fût pas encore refusée, une illustre mort.

Alors finit cette mémorable bataille qui fut le salut de l'empire franc. Les lieutenans d'Abdérame se retirèrent, quoique sans désordre et sans fuite, et Charles, toujours circonspect, ne troubla pas d'abord leur retraite. Ils retournèrent à leur camp; mais, à son aspect, leur consternation déjà si grande passa toute borne : ils le trouvaient, comme le champ d'où ils venaient de sortir, jonché de cadavres. Eudes n'y avait rien laissé de vivant. Ils délibérèrent aussitôt, et sous l'influence des sentimens douloureux qui les oppressaient. Certains d'être attaqués, s'ils tardaient, dès que le jour serait revenu, les forces et la résolution leur manquèrent pour cette difficile et douteuse épreuve. Ils s'éloignèrent, ou plutôt s'enfuirent sur l'heure même, évitant le bruit, laissant leurs tentes dressées, et n'emportant que leurs armes. Ce fut alors que commença pour eux leur plus véritable et plus funeste désastre. Cette longue fuite au travers de tant de contrées toutes ennemies, et devant les deux armées de Eudes et de Charles, et parmi ces populations soulevées que des malheurs si récens invitaient

à d'impitoyables représailles, quelle espérance leur pouvait-elle inspirer? Ce fut à peine si de faibles débris échappèrent. On fait des récits fabuleux des pertes qu'essuya cette armée si long-temps florissante et victorieuse. Laissons ces absurdes supputations de massacres : elle périt; n'est-ce point assez (1)?

Cinq ans s'écoulèrent, et pendant ce temps, bien loin de renoncer à leurs espérances, les Sarrasins ne cessèrent d'en préparer le succès. Dans le Languedoc, dans la Provence, en Bourgogne même, ils se ménageaient des intelligences, et suscitaient des désordres précurseurs d'événemens plus graves et plus favorables. Dès l'année qui suivit la défaite d'Abdérame, Charles, appelé en Bourgogne par de premières révoltes, y vint avec une armée, châtia les rebelles, substitua des chefs moins douteux à ceux qui avaient déjà le commandement du pays, prit enfin toutes les mesures qu'un danger encore présent ou prochain pouvait conseiller.

Bientôt le duc d'Aquitaine mourut. Ses fils, si l'on en croit quelques historiens, inclinaient à renouveler l'ancienne alliance avec les Arabes. Charles les prévint. Il passa la Loire, se saisit de Poitiers, occupa Bordeaux, réduisit le château de Blaye, et néanmoins, traitant avec Hunoald, fils aîné de Eudes, il lui remit la plupart des villes qu'avait eues son père, à titre

(1) Paul diacre raconte sérieusement que, dans la bataille perdue par Abdérame, il mourut trois cent soixante-quinze mille combattans du côté des Sarrasins.

toutefois de duc dépendant, et sous l'obligation du serment de fidélité, qu'il exigea, dit-on, pour lui-même, au lieu de Théodoric.

Ce fut le temps où mourut ce prince à son tour, après avoir non pas régné, mais vécu roi quinze années. Son obscurité fut si profonde, même sur ce trône, qu'on ne saurait dire ni quel il était, ni quelles choses il fit. Son nom est la seule trace qui soit restée de sa vie. Quelle résolution allait prendre Charles? Quel successeur donnerait-il à Théodoric? Sa gloire était-elle un si faible droit, et sa puissance reconnaissait-elle des choses qu'il lui fût encore interdit d'oser? Le jour était-il venu où devait être accomplie l'œuvre de Pepin et de Grimoald? Charles l'espéra, et toutefois il y voulut encore un degré. Le temps ne lui manquerait pas apparemment pour le franchir : sa vie, à ce qu'il semblait, était loin du terme. Il ne donna donc point le titre de roi; mais aussi il ne le prit point. Régnant en effet, le trône lui importait peu, pourvu qu'il ne fût pas occupé. Il se faisait roi d'une façon étrange et nouvelle, en évitant d'en avoir. Il usurpait négativement, par négligence et par omission. S'il eût vécu ce qu'il pouvait légitimement se promettre, la seconde race commençait à lui.

Mais les Sarrasins continuaient d'entretenir l'agitation, et les vieux débris du parti vaincu avec Raganfried se relevaient par degrés et se ranimaient. Lyon semblait menacer; la Bourgogne entière était de nouveau soulevée. Charles y revint. Ce fut cette fois une vraie et sérieuse guerre. On lui résista, on le combat-

tit, on le réduisit à combattre lui-même et à vaincre. Les grands avaient donné le signal; les villes s'étaient préparées à la défense; Lyon même avait éclaté, et souffrit un siége. Mais ces tentatives, trop faiblement soutenues, eurent le succès qu'on pouvait prévoir. Charles en eut bientôt triomphé; après quoi, la Provence aussi chancelant, il suivit le Rhône, se montra à Arles, entra dans Marseille, et rétablit ou confirma partout son autorité.

Ces difficultés cependant n'étaient pas les seules; de plus profonds et plus dangereux desseins se tramaient. On préparait des conjurations. Geoffroi, comte de Paris, Widdon, abbé du monastère de Fontenelle, Sonnéchilde elle-même y étaient entrés. Quels motifs, quels moyens, quel but avaient-ils? Le récit n'en est pas venu jusqu'à nous. Le péril néanmoins dut être pressant, s'il ne fut pas de longue durée; car le duc, si puissant et courageux qu'il était, fut contraint un instant à fuir de Paris. Le comte et l'abbé payèrent de leur tête l'audace et le mauvais succès de leur entreprise. Sonnéchilde seule fut épargnée, et ne laissa pas de garder ses ressentimens.

Enfin, le moment venait où devaient éclater les secrètes résolutions des Arabes. Le duc Mauronte, qui commandait en Provence, entraîné par l'ambition de se soustraire à la dépendance de Charles, s'était engagé à eux, et leur avait promis de les seconder. Il tint sa promesse. Avignon, ville forte et considérable, leur devait être livrée; il s'y prépara, et lorsque Athima, l'un de leurs émirs, arriva pour la

recevoir, l'odieux traité s'exécuta religieusement. Charles aussitôt, le rapport lui en étant parvenu, envoie les premières troupes qu'il peut réunir, fait partir Childébrand son frère avec elles, et lui prescrit d'investir diligemment la ville surprise, annonçant qu'il suivrait lui-même et ne tarderait pas. Il ne tarda point en effet. L'attaque fut prompte, habile, obstinée; mais la résistance à son tour ne fut ni moins intelligente, ni moins active. De nombreuses machines battaient les remparts, de fréquens assauts y entretenaient des combats sanglans. Long-temps il fut incertain si la ville ne l'emporterait pas. Elle n'en eut pas la gloire pourtant. Un dernier assaut en ouvrit l'accès aux troupes de Charles. Le feu qui la dévora, le pillage qui la ruina, les massacres qui la dépeuplèrent, furent les seuls fruits de sa persévérance et de son courage.

Avignon vaincu, Charles poursuivit, et porta la guerre sur le teritoire même où les Sarrasins, successeurs des Wisigoths, étaient établis. Il vint à Narbonne, principale cité de leurs possessions dans les Gaules, résolu d'en faire le siége et de la soumettre. Pendant ce temps, les Sarrasins avaient rassemblé une forte armée en Espagne. A sa tête, était l'émir de Cordoue. Formée trop tard pour préserver Avignon, elle voulut au moins essayer la délivrance de Narbonne. En peu de jours sa flotte l'eut transportée à l'embouchure de la Bèze. Elle y descendit, et campa. Charles laissa le siége entrepris, et courut. Venir et combattre, attaquer et vaincre, ce ne fut pour lui

révolte, et voulut un instant proclamer un autre empereur. On réussit à lui faire abandonner ce dessein; mais Luitprand, qui régnait alors chez les Lombards, profitant d'un événement si favorable à son ambition, marcha aussitôt, s'offrit comme un protecteur à cette armée, déjà coupable quoique irrésolue, proposa et obtint que Ravenne se donnât à lui, et ce fut comment une si importante ville fut perdue pour l'empire grec.

Grégoire II occupait en ce temps le siége de Rome. Consterné des changemens qu'entreprenait l'empereur, il convoqua un concile, lequel, approuvant qu'on honorât les images, condamna l'édit qui le prohibait. Léon en fut profondément offensé, et comme il imputait d'ailleurs à Grégoire tous les soulèvemens qui se faisaient contre lui en Italie, il se laissa facilement entraîner à des résolutions violentes. Il envoya l'ordre à l'exarque d'enlever le Pape, et de le faire conduire, comme autrefois Vigile, à Constantinople. Mais cet ordre rencontra des obstacles que Léon ne prévoyait pas. Luitprand annonça la volonté d'en empêcher l'exécution. L'armée grecque d'ailleurs refusa hautement d'obéir, et se déclara pour le pape.

Les choses à ce point, Grégoire mourut. Un autre Grégoire fut son successeur, prêtre courageux et non moins animé que lui contre les entreprises de Léon. Le nouveau pape assembla un nouveau concile. Rien n'était changé dans les sentimens des évêques; le second concile, comme le premier, condamna inflexiblement l'empereur. Inflexible lui-même, et de plus

en plus irrité, ce prince fit saisir d'abord tous les revenus que le pape avait en Sicile, et bientôt après il envoya une flotte en Italie, pour aider l'exarque à l'exécution de ses ordres. Mais la tempête dispersa la flotte, plusieurs galères furent brisées ; cette expédition n'eut aucun succès, et ne changea rien.

Cependant des différends éclatèrent entre Luitprand et le pape ; faible origine d'un événement mémorable, cause première, quoique éloignée, du renversement de l'Etat lombard. Deux ducs de cette nation avaient pris les armes contre leur prince, les ducs de Spolette et de Bénévent. Vaincus et contraints de fuir, ils demandèrent asile à Grégoire. L'asile leur fut accordé ; car ils avaient montré l'un et l'autre un grand zèle pour les intérêts de l'Eglise, et c'était même d'où était venue leur révolte contre Luitprand. Le roi s'offensa de l'appui que donnait le pape à ses adversaires. Imitant donc à son tour l'exemple de l'empereur grec, il fit saisir tous les biens qu'avait Grégoire sur le territoire de Ravenne, et sur le territoire de Rome il envoya une armée, qui ravagea et brûla les terres, les fermes, les palais du domaine de cette Eglise. Le pape, qui méditait dès long-temps l'entière séparation de Constantinople et de Rome, n'avait jusqu'alors fondé ce dessein que sur l'alliance et la participation du prince lombard. Mais l'espoir qu'il en avait eu se perdant, et cet ami qu'il croyait trouver secourable, lui devenant, au contraire, un second et plus dangereux ennemi, il tourna vers Charles toutes ses pensées.

D'abord il lui écrivit, sollicitant ses secours, retraçant les violences commises par le roi lombard, justifiant les deux fugitifs, priant qu'une prompte et éclatante intervention délivrât les terres romaines des troupes qui les désolaient. Charles hésita. L'alliance avec les Lombards était profitable; il y avait d'anciens traités avec eux; il en avait même formé de nouveaux; son fils Pepin avait été adopté par Luitprand; récemment encore, lorsqu'après avoir soumis Avignon, il délibérait de tenter l'expédition de Narbonne, ce prince lui avait envoyé de ses troupes qui combattirent avec lui dans la dernière bataille contre les Arabes. Charles d'ailleurs n'avait jamais embrassé qu'avec discrétion les intérêts de l'Eglise, et il avait peu de penchant à leur sacrifier l'affection d'un roi puissant et voisin.

Ces irrésolutions troublèrent et déconcertèrent Grégoire. Mais voulant les vaincre, et nulle difficulté ne décourageant cet esprit patient et ferme, il fit voir ce qui ne s'était jamais vu, une solennelle ambassade envoyée de Rome avec appareil, pour négocier et solliciter chez les princes francs. C'était peu toutefois de cette démarche, de cette pompe, des présens mèmes, quoique abondans et précieux, qu'ajoutait Grégoire : les satisfactions de l'orgueil devaient avoir perdu de leur empire sur l'esprit de Charles. Grégoire fit bien davantage : embrassant d'un même dessein les deux intérêts de sa défense contre Luitprand et contre Léon, confondant dans une seule pensée l'expulsion des Lombards et la grande révolution

d'Etat qui se préparait, il offrit à Charles, avec le titre de consul de Rome, la souveraineté de tout ce qui restait, en Occident, à l'empire grec.

Le duc fut ébranlé cette fois, et l'on eut sujet de prévoir que cette audacieuse résolution tarderait peu à s'exécuter. Des honneurs inaccoutumés avaient accueilli les ambassadeurs de Grégoire. D'inestimables présens leur furent distribués avec profusion. De favorables réponses leur furent promises; et bientôt en effet partirent pour Rome un moine de Saint-Denis, nommé Sigebert, et Grimon, abbé de Corbie, envoyés par Charles pour porter au pape son consentement et ses conditions. Mais les temps assignés n'étaient pas venus, et il était arrêté, dans des conseils plus infaillibles que ceux des plus puissans rois de la terre, que ces grands événemens seraient différés.

FIN DE ONZIÈME LIVRE.

LIVRE XII.

HUITIÈME PARTAGE,

ET

HUITIÈME RÉUNION.

Sommaire du douzième Livre.

Maladie de Charles-Martel. — Ses femmes. — Ses fils. — Partage. — Exclusion de Griffon. — L'Austrasie attribuée à Carloman. — La Neustrie à Pepin. — Soulèvement en Bourgogne. — Apaisé par Pepin. — Manœuvres de Sonnéchilde. — Rectification du partage. — Lot de Griffon. — Chapitre Ier. Mort de Charles-Martel. — Ses funérailles. — Son caractère. — En quoi sa politique différa de celle de son père. — Usurpation des biens de l'Eglise. — Quelle en fut la cause. — Jugement qu'on en porta après la mort de Charles-Martel. — Vision attribuée à l'évêque Eucher. — Chapitre II. — Gouvernement de Pepin et de Carloman. — D'abord collectif. Projets d'Hiltrude. — Son évasion. — Son mariage avec Odilon, duc de Bavière. — Convocation des leudes. — Délibération sur la donation faite à Griffon. — Guerre civile. — Griffon se réfugie à Laon. — Siége. — Réduction de la ville. — Griffon prisonnier à Neufchâtel. — Sonnéchilde enfermée dans l'abbaye de Chelles. — Révolte du duc d'Aquitaine. — Les Francs passent la Loire. — Assiègent Bourges. — Lèvent le siége. — S'emparent de Loches. — Avancent jusqu'à Châtellerault. — Soumission d'Hunoald. — Convention de Vieux-Poitiers. — Chapitre III. — Formes des deux gouvernemens d'Austrasie et de Neustrie. — Avènement de Childéric. — Affaire des biens de l'Eglise. — Conciles. — Transaction. — Expédition contre les Allemands. — Victoire de Carloman. — Chapitre IV. — Ligue chez les peuples germains. — Accession d'Hunoald. — Pepin et Carloman passent le Rhin. — Hunoald passe la Loire. — Ses progrès. — Prise et incendie de Chartres. — Passage du Lech par les Francs. — Défaite des Bavarois. — Fuite d'Odilon. — Intervention du pape Zacharie. — Carloman pénètre en Saxe. — Le duc Théodoric achète la paix.

CHAPITRE PREMIER.

PARTAGE (741).

Charles n'avait guère que cinquante ans, et des pressentimens de mort le saisirent. Ses travaux, ses combats, sa gloire, plus que le temps, l'avaient épuisé. Il était sur les bords de l'Oise, dans la maison royale de Verberie; une maladie grave lui vint. Il y résista quelque temps, mais sans l'avoir surmontée, et il continua de languir dans cet état indécis où se mêlent douloureusement la mort et la vie. Alors les soins de l'avenir le préoccupant, il voulut, pour dernier témoignage de sa puissance, anticiper sur lui et lui commander. Il appela les grands de ses trois royaumes, et leur annonça le partage qu'il entendait faire, non plus entre les princes de la race de Mérovée, mais entre les enfans de la sienne.

Charles avait eu deux femmes, Rotrude et Sonnéchilde. De la première étaient nés Carloman, Pepin et Hiltrude; de la seconde, Griffon. Trois autres fils lui avaient été donnés par ses concubines (1).

(1) Ils se nommaient Remi, Jérôme et Bernard. Le premier fut évêque de Rouen; le second était abbé de Saint-Quentin; le dernier eut trois fils qui se firent moines. On donne encore deux filles naturelles à Charles, Gondrade et Théodrade, qui vécurent aussi dans des monastères.

Les droits de ceux-ci étaient faibles; il les oublia. Mais ceux des trois premiers étaient plus puissans. Un seul moyen s'offrait pour y satisfaire; rompre l'union nécessaire et déjà ancienne de la Bourgogne et de la Neustrie. On aurait eu de la sorte autant d'Etats que de prétendans. Mais on eût rétrogradé aussi vers le passé, et le souvenir de ses sanglantes divisions effrayait. Griffon, né d'une autre mère, se ferait peu de scrupule de troubler ses frères, et d'entrer en lutte avec eux. Sonnéchilde elle-même, qui déguisait mal son humeur inquiète et ambitieuse, n'omettrait pas de l'y exciter. Les vieilles discordes se ranimeraient; les temps désastreux de Théodebert seraient ramenés; on n'aurait plus d'accord ni de force contre l'ennemi extérieur; l'égalité de puissance, importante source de sécurité, serait effacée entre les autres fractions de l'empire et l'Austrasie. Et avant tout cela, le danger pour la grande entreprise des Pepin, déjà infaillible et presque achevée; car il serait difficile, dans ces morcellemens et dans ces rivalités, qu'il ne se formât point quelque part une faction active et heureuse qui, s'autorisant des droits de l'ancienne race, interrompît ou ruinât même les justes espérances de la nouvelle.

Il fallait donc exclure Griffon, et il le fut. Charles ne fit que deux parts; l'une de l'Austrasie avec les tributaires germains; l'autre de la Neustrie avec la Bourgogne et la Provence. La première fut à Carloman; la seconde échut à Pepin. Les grands, ou convaincus ou effrayés, consentirent, et dans cette

grande délibération, rien ne se mêla de relatif à la royauté. Cinq ans s'étaient déjà écoulés depuis la mort de Théodoric; on ne s'occupa nullement de sa succession. On n'y pourvut ni pour le temps actuel, ni pour les temps postérieurs à Charles, auxquels devait appartenir l'acte solennel que l'on acceptait. On approuvait, au moins indirectement, que la condition de ses fils devînt égale à la sienne. On laissait dans l'oubli le titre de roi; on semblait vouloir prendre exemple de l'Austrasie, et répéter pour la France entière ce qui s'était fait dans ce royaume pendant les trente-sept années qu'avait duré l'interrègne après le meurtre de Dagobert II. Le partage ne se faisait ni par un roi, ni pour des rois : que manquait-il désormais à l'usurpation?

Quand le bruit s'en fut répandu dans les trois royaumes, on ne s'en plaignit ni en Neustrie, ni en Austrasie. Mais la Bourgogne, toujours ennemie de Charles, eut moins de condescendance et de soumission. Soit que Griffon irrité l'en sollicitât, ou le regret de ses rois, ou les rigueurs infligées dans ses précédentes révoltes, ou la fin prévue et imminente du duc, elle murmura, elle menaça, elle prit les armes. Charles ne pouvait plus, comme autrefois, devancer et confondre par sa vigilance les desseins de ses ennemis. Mais celui de ses fils à qui la Bourgogne était réservée devait bientôt faire voir qu'il le saurait imiter. Ce fut à lui et à son oncle Childebrand, que le duc confia le soin d'aller en sa place combattre et réduire les Bourguignons.

Ils partirent donc avec une armée. Mais pendant qu'ils étaient retenus au loin par les embarras de cette révolte, devenue déjà une guerre, Charles déclinait de plus en plus, et s'affaiblissait. Sonnéchilde de son côté, et Griffon, profitant de l'abattement de son esprit et de l'éloignement de Pepin, travaillaient avec une infatigable constance à persuader la nécessité d'un nouveau partage. « Les droits de Griffon étaient-» ils douteux? Ceux de ses frères étaient-ils meil-» leurs? Par quelle faute avait-il mérité qu'on le dé-» pouillât? Quel prétexte pourrait excuser cette » injustice? Quelle espérance avait-on qu'il s'y rési-» gnât? Quelle ressource lui laissait-on, que la guerre? » Quel serait le jugement de Dieu contre Charles, s'il » persévérait? »

Il fut ébranlé. Mais le temps manquait pour assembler de nouveau les grands, et Griffon d'ailleurs eût douté qu'ils lui voulussent être favorables. D'un autre côté, les repentirs de Charles n'allaient pas jusqu'à lui faire perdre toute prévoyance, et quoique inclinant à dédommager son troisième fils, il ne consentait cependant ni à changer la division des royaumes, ni à renouveler celle que le temps avait si heureusement effacée. Il omit donc, comme la nécessité l'y contraignait, de demander le consentement de ses leudes. Le nouvel acte fut l'œuvre isolée de sa volonté. Ensuite, au lieu d'un Etat que prétendait obtenir Griffon, il ne lui accorda qu'un territoire borné, qu'il retrancha uniformément et à parts égales, aux deux lots de Pepin et de Carloman. Disposition mal ha-

bile, qui laissait tous ses mécontentemens à Griffon en lui donnant plus de moyens pour les satisfaire, et offensait l'ambition de ses frères en leur laissant une supériorité qui tenterait infailliblement et favoriserait leur vengeance.

Ce fut toutefois le seul fruit qu'eussent produit les soulèvemens de la Bourgogne. Pepin ne s'était montré ni moins actif, ni moins heureux que son père; il avait vaincu, et ce pays, rappelant ses craintes passées, était rentré dans la soumission. L'armée revenait; Pepin allait reprendre sa place et son ascendant dans les conseils de son père. Mais Griffon était déjà investi, et le titre de la concession était dans ses mains. Charles d'ailleurs n'avait plus maintenant assez de vie pour changer encore une fois de volonté.

CHAPITRE II.

MORT DE CHARLES-MARTEL (741).

Il y avait vingt-six ans que Charles gouvernait l'Austrasie, et vingt-cinq qu'il était devenu maître de la Neustrie et de la Bourgogne. C'était le terme : ses forces achevèrent de s'épuiser, et il expira. Sa fin résuma sa vie : ses funérailles mêmes furent ambitieuses, et il s'élevait encore dans la mort. Il eut son sépulcre dans la basilique de Saint-Denis, avec ceux

des rois. On lui fit place à côté de Nantéchilde et de Dagobert. La couronne même fut mêlée aux ornemens sculptés sur sa tombe; et le nom de roi se lisait dans l'inscription qu'on y ajouta. Ce titre, dont il n'osait se parer vivant, on en décora son cadavre.

Charles ne créa rien et avança tout. Il n'eut point de vues à lui, ni d'ambition qui lui appartînt. Tout lui venait de son père; aussi bien ses déterminations que ses titres. Ni pour la France, ni pour les siens, aucun changement ni de direction, ni de politique. Il renouvela le passé; mais en l'agrandissant pour le maintenir. Reprendre, continuer, accomplir, c'était toute sa pensée. Imiter, mais en étendant; poursuivre, mais pour achever, c'est toute sa gloire. Ce fut un admirable accord toutefois de nécessités et d'inclinations. Son génie se trouva tel que l'exigeait sa fortune. A tenter de nouvelles choses, il eût échoué; à chercher d'autres voies, il se fût perdu. Assez d'obstacles déjà l'arrêtaient dans la voie tracée. Habile et heureux exécuteur d'un dessein conçu avant lui, Charles fut grand, quoique d'une grandeur transmise et d'emprunt.

Sa gloire propre est celle des armes. Il n'a que la guerre; mais elle suffit. Amblef, Vinci, Poitiers, le Bude, la Bèze, combats mémorables, et où tout fut grand, le péril, le succès, les résultats obtenus. Vainqueur, au commencement, des forces unies des Frisons, des Saxons et des Neustriens; vainqueur une seconde fois des armées unies de Eudes et de Raganfried; vainqueur encore des Gascons, des

Saxons, des Frisons, des Bavarois, des Allemands, des Suèves ; vainqueur d'Abdérame et des Sarrasins. Il gouverna la France selon les exemples de Pepin ; mais après que son épée la lui eut ouverte. Il l'envahit ; mais aussi il la délivra. Il s'éleva au-dessus d'elle ; mais il lui épargna l'irréparable malheur de passer sous le joug des Arabes. Il la conserva glorieuse et chrétienne. Au nord, il assura ses frontières ; au midi, il les étendit et les recula. Nulle part il ne lui laissa d'ennemis. Tous étaient vaincus ; la plupart alliés, assujettis, tributaires. Et sur quoi s'était appuyé ce dominateur pour monter à un si haut rang ? Sur un droit dénié et douteux. Et quels furent ses premiers secours ? Un peuple abattu et découragé. Et d'où sortait-il ? De la prison de Plectrude.

Sa modération toutefois fut grande et sage envers cette femme ; sage et grande aussi envers Raganfried. Il ne s'écarta pas non plus en ce point de la politique de son père. Il n'en est qu'un seul où il s'en soit écarté, et la nécessité l'y encouragea, ou l'y contraignit. Pepin, si merveilleusement secondé dans sa lutte contre Berthaire, par les ressentimens des évêques, n'avait pu refuser après la victoire le prix exigé d'un si favorable secours. Appelé pour la protection des églises imprudemment dépouillées, la restitution de leurs biens était comme la première condition de ses succès. Il n'avait garde d'ôter à ce pouvoir à peine établi son appui le plus certain et le plus utile. Il servait l'Eglise qui l'avait servi.

Charles au contraire, mal accueilli par les évêques

de Neustrie, n'était pas tenu des mêmes obligations. Il avait aussi d'autres intérêts. Quand il eut vaincu Raganfried, il trouva le fisc épuisé. Tout s'était dissipé, terres et trésors; tout avait été donné pour la guerre. Et cependant il devait un salaire à ses compagnons; il fallait des encouragemens à l'armée, unique force qu'il eût. Quelles ressources trouver, si ce n'est celles dont on avait tant de fois fait usage (1)? De qui reprendre les terres, si ce n'est de l'Eglise, à qui l'on en avait tant donné? Il en reprit donc, et abondamment, et sans discrétion. L'abus alla même à un point qui ne s'était jamais vu. Ce ne furent plus seulement les biens de l'Eglise, mais ses dignités. On fit des plus saintes choses des récompenses de guerre; on vit des évêchés donnés en proie à des comtes (2).

(1) Ce n'était pas une chose si récente qu'on l'a quelquefois supposé. J'en trouve un exemple dès le temps des premiers successeurs de Chlovis. « Le roi Chlotaire (Chlotaire Ier) avait ordonné que toutes les » églises de son royaume paieraient au fisc LE TIERS de leurs revenus. » Tous les évêques, quoique contre leur gré, avaient consenti et souscrit » ce décret. » (Grégoire de Tours, liv. 4.)

(2) « Plus audacieux que tous les rois ses prédécesseurs, il donna non-» seulement l'évêché de Reims, mais encore beaucoup d'autres du » royaume, à des laïques et à des comtes. En sorte qu'il ôta tout » pouvoir aux évêques sur les biens et sur les AFFAIRES des églises. » (Frodoard, *Hist. de l'Eglise de Reims*, liv. 2, ch. 12.)

On lui a même attribué long-temps les dîmes inféodées. « Toutesfois » ie ne fais nulle doubte que ceste opinion ne soit fausse. » (Pasquier, *Rech.*, liv. 3, ch. 41.)

Montesquieu, d'ailleurs, prouve fort bien, ce me semble, que les dîmes elles-mêmes ne furent établies que par Charlemagne. (*Esp. des Lois*, liv. 31, chap. 12.)

J'incline à penser comme lui, que l'établissement légal et régulier des dîmes eut précisément pour objet de dédommager les églises des pertes

Il est vrai que l'invasion des Sarrasins était survenue, et que, dans un péril si grand pour la religion, les clercs eussent pu difficilement disputer sur leurs sacrifices. Ne cherchons point d'autres causes à leur patience (1). La crainte des Sarrasins avant leur défaite, et celle de Charles lui-même après ses victoires, c'est d'où vint qu'on souffrit ces distributions, et qu'on différa de s'en plaindre.

Mais sa mort venue, on se dédommagea de cette contrainte. On se vengea, quand on y trouva plus de sûreté, sur sa mémoire. On voulait à la fois flétrir un ennemi qui n'effrayait plus, et effrayer ceux qui lui

qu'elles avaient éprouvées sous Charles-Martel. La restitution de leurs terres était devenue impossible.

(1) Montesquieu assigne bien d'autres causes au succès des entreprises de Charles-Martel sur les biens du clergé. « Le pape, à qui il était né- » cessaire, dit-il, lui tendait les bras : on sait la célèbre ambassade que » lui envoya Grégoire III..... Le pape avait besoin des Francs pour le » soutenir contre les Lombards et contre les Grecs. » (*Esprit des Lois*, liv. 31, chap. 11.)

L'ambassade de Grégoire III prouve peu de chose pour des terres reprises sous le pontificat de Grégoire II; une ambassade envoyée en 741, peu de chose encore pour une disposition de biens consommée en 731 ; une ambassade arrivée l'année même de la mort de Charles, peu de chose pour la facilité qu'il trouva à dépouiller les églises en un temps où son administration n'était qu'à la moitié de son cours.

Le besoin d'être soutenu contre les Lombards ne prouve pas davantage, parce que la querelle de Grégoire et de Luitprand n'éclata qu'en 740, neuf ans après la spoliation ; et le besoin d'être soutenu contre les Grecs n'est pas lui-même une preuve plus concluante ; car le pape n'eut recours aux Francs, pour se défendre des Grecs, que lorsque Luitprand eut cessé de le défendre, c'est-à-dire après leur rupture de 740.

Je doute beaucoup d'ailleurs qu'en 731 l'autorité des papes fût telle qu'elle pût aider les rois francs à reprendre les biens dont ils avaient enrichi les églises, et dissuader les évêques de s'y opposer.

succédaient, de peur qu'ils ne s'obstinassent à maintenir son ouvrage. Ce furent, ainsi qu'il en avait été après Dagobert, des visions, des révélations, de merveilleux et lamentables récits. Seulement, comme Charles avait beaucoup pris sans rien accorder, et que Dagobert, après avoir pris à beaucoup, avait donné cependant à plusieurs, les fables s'étaient arrêtées pour celui-ci à une menace de damnation; mais pour l'autre elles allaient à la damnation même.

On racontait que l'évêque d'Orléans, Eucher, avait eu une vision. Un jour qu'il s'était mis en prières, et qu'il méditait, de toute l'attention de son esprit, les mystérieuses vérités de la loi chrétienne, un ange lui était apparu, qui, l'enlevant de la terre, l'avait conduit au plus profond des enfers. Charles était déjà, dans ce triste lieu, condamné à d'éternelles tortures. Et comme l'évêque eut demandé pourquoi de si terribles tourmens, l'ange répondit : « Parce qu'il a envahi la terre des Saints. » Eucher, ajoutait-on, en avait fait le récit à l'évêque Boniface, et à Fulrad qui était abbé de Saint-Denis et chapelain de Pepin, proposant qu'on ouvrît le tombeau de Charles, et prophétisant qu'on n'y trouverait plus ses restes. On l'avait cru; on avait rompu les liens de fer qui scellaient le sépulcre, et il ne s'y était trouvé en effet qu'un serpent, avec de profondes traces de feu (1).

Cent seize ans après, l'impression de ces récits

(1) Frodoard, *Hist. de l'Eglise de Reims*, liv. 2, ch. 12.

était encore si profonde qu'un synode d'évêques assemblé à Reims les répétait, avec une pleine conviction, dans une lettre qu'il adressait à Louis le Germanique (1). On oubliait ce qu'exigeait pourtant la vision, qu'Eucher eût survécu à Charles-Martel; et c'était Charles au contraire qui avait survécu à Eucher (2). Mais on trouvait juste que la main de Dieu se fût appesantie sur ce prince (3); et de la justice du châtiment se concluaient, sans trop d'examen, la nécessité et la certitude. Charles avait bien servi la religion cependant non-seulement par la défaite des Arabes, mais par la conversion des Frisons. Car il avait travaillé à cette conversion avec zèle et avec succès (4).

(1) Nos autem illos vidimus qui usque ad nostram ætatem duraverunt, qui huic rei interfuerunt, et nobis vivâ voce veraciter sunt testati quæ audierunt atque viderunt. (*Epistola Episcoporum ad Ludovicum regem*, *art.* 7. *Anno incarnationis dominicæ* 858 *in mense novembris*. Baluze, tom. 2, pag. 109.)

(2) « Charles exila l'évêque Eucher vers l'année 732. Ce prélat mourut » la sixième année de son exil. Il n'avait pas pu avoir de révélation de la » damnation d'un prince qui lui avait survécu plusieurs années. » (L'abbé de Vertot, *Dissertation*. — *Annales ecclésiastiques de Baronius*, tome 3.)

(3) Pro hoc solo maximè est æternaliter perditus. (*Epistola Episcoporum ad Ludovicum regem*, art 7.)

(4) Il a contribué à la conversion de plus de cent mille ames. (*Lettre de Grégoire III à l'évêque Boniface*.)

CHAPITRE III.

ADMINISTRATION COLLECTIVE (741-742).

De nombreux obstacles allaient s'élever contre Carloman et Pepin; ils le prévoyaient. Les prétentions de Griffon, l'indocilité des tributaires germains, l'orgueil du duc d'Aquitaine, la foi douteuse des grands de Neustrie, les ressentimens et les réclamations des évêques, quelles difficultés, et comment les vaincre? Il n'y avait de succès pour eux que dans la plus étroite union. Aussi, nonobstant le partage de Verberie, ils ne se séparèrent point au commencement, et comme l'Austrasie, plus accoutumée à la domination de leur famille, leur inspirait de bien moindres craintes, ce fut en Neustrie d'abord qu'ils établirent le siége de cette espèce de gouvernement double et commun.

Mais quelques jours à peine passés, déjà les embarras commençaient. Le premier vint de leur propre maison et de leur famille. Pendant qu'incertains encore, ils délibéraient sur leur frère, Hiltrude leur sœur, née comme eux de Rotrude, renonçait avec éclat à leur amitié, et prenait parti pour Griffon et pour Sonnéchilde. Celle-ci, nièce, comme on sait, du duc de Bavière Odilon, avait inspiré à Hiltrude la pensée d'épouser ce duc. Mais les deux princes avaient condamné ce dessein. Hiltrude que la vie

monastique effrayait, et qui ne voyait aucun autre moyen de s'y dérober, se laissa persuader aisément de persévérer malgré les refus de ses frères. Mais c'eût été peu de sa persistance, si ses actions n'y avaient pas répondu. Achevant donc, et bravant jusqu'au bout l'autorité de Pepin et de Carloman, elle sort secrètement de Paris, passe le Rhin, atteint la Bavière, épouse le duc, et, ennemie de ses frères, le rend comme elle ennemi.

Ce n'était toutefois qu'un danger douteux et une menace éloignée. Une plus prochaine occasion de sollicitude était le débat qu'allait faire éclater la donation de Griffon. Il n'y avait aucune espérance que ce prince réduisît volontairement ses vœux à un si modeste partage; aucune, qu'il s'abstînt de faire servir ce qu'il avait obtenu à lui acquérir ce qui avait été refusé. Ses frères à leur tour ne pouvaient se résoudre au démembrement de leurs Etats, qui en seraient affaiblis, ni à l'établissement d'une puissance rivale, qui troublerait incessamment leur sécurité. On ne pouvait éviter de rompre et d'agir, soit pour attaquer, si l'on se hâtait, soit pour se défendre, si peu que l'on différât.

Carloman et Pepin jugèrent plus avantageux de ne pas attendre. Leur supériorité actuelle était excessive et les rendait arbitres de tout. Il fallait craindre, si le temps lui en était laissé, que Griffon cherchant et obtenant des auxiliaires, ses forces devinssent bientôt plus égales. Il fallait aussi, puisqu'on devait contester les dernières dispositions de Charles, ôter le droit d'objecter qu'on les eût jamais reconnues. Un moyen

s'offrait, favorable et apparemment infaillible; Carloman et Pepin ne le pouvaient pas négliger. Ils convoquèrent les grands qui l'avaient été, l'année précédente, à Verberie; et ils leur dirent : « Qu'ils délibérassent, » qu'ils vissent si l'acte arraché par les obsessions de » Sonnéchilde devait l'emporter sur leur propre dé- » cision; si le partage auquel ils avaient assisté » avait pu, sans eux, subir de si dangereux change- » mens; si les forces de l'Austrasie et de la Neustrie » leur semblaient si grandes qu'il n'y eût, à leur avis, » aucune imprudence à les diviser; s'ils approuvaient » l'élévation d'un prince nouveau qui déguisait si peu » ses inimitiés, et dont l'ambition troublerait bientôt » tout l'Etat? »

On fut unanime. Aucune voix n'entreprit de justifier le second partage; tous décidèrent que Griffon serait dépouillé. Il ne pouvait l'être que par les armes; Carloman et Pepin n'hésitèrent pas. Ils allèrent immédiatement, et avec des troupes nombreuses, sommer les villes dont leur frère s'était emparé. Elles se rendirent. Griffon, provoqué bien avant qu'il l'eût prévu, n'avait encore réuni que peu de soldats, et, quoiqu'il poursuivît dès ce temps de sérieuses négociations en Bavière et en Aquitaine, il n'en avait pu recueillir jusque-là que des espérances. Obligé de fuir, lui qui n'aspirait qu'à combattre, il atteignit à grand'-peine la ville de Laon, et s'y renferma, pour dernière ressource, avec Sonnéchilde. Mais ses frères suivirent. Bientôt la place fut investie; bientôt le siége commencé; bientôt la résistance vaincue : il fallut

céder et ouvrir les portes. Réduit en si peu de jours à cette extrême détresse, Griffon n'avait déjà plus rien à attendre, si ce n'est de la commisération de ses ennemis. Il ne l'obtint qu'imparfaite. Sa mère fut reléguée dans le monastère de Chelles, et lui, on l'envoya prisonnier dans les Ardennes, en une maison fortifiée qui se nommait Neufchâtel.

Mais pendant que, prolongeant encore sa défense, il détournait sur lui toutes les forces de Pepin et de Carloman, l'Aquitaine, toujours menaçante, quoique indécise, depuis la mort de Charles-Martel, prenait enfin sa résolution et courait aux armes. Hunoald, fils de Eudes, prétendait être, comme lui, souverain et indépendant, et quoiqu'il eût fait autrefois serment de fidélité et de sujétion à Charles et même à ses fils, ce serment, selon sa pensée, ne survivait pas à celui qui l'avait imposé et reçu. Au contraire de Pepin et de Carloman; car ceux-ci soutenaient le serment inviolable et perpétuel, et quel que fût d'ailleurs cet engagement, ils n'entendaient point consentir que l'Aquitaine s'arrachât à la dépendance de la Neustrie.

Les deux frères donc, sitôt que Laon eut tombé, retournèrent précipitamment en arrière et vinrent à la rencontre d'Hunoald. Mais le duc se repliant toujours devant eux, et refusant le combat qu'il ne pouvait engager sans désavantage, ils passèrent la Loire, entrèrent dans le Berry, occupèrent une grande partie de la province et la ravagèrent. Ils essayèrent même le siége de Bourges, et brûlèrent les faubourgs de cette cité. Mais, comme elle résistait et les arrêtait

trop long-temps, craignant de s'épuiser sans fruit devant ses murailles, ils l'abandonnèrent.

Ce fut sur Loches, après Bourges, qu'ils firent retomber leurs efforts. Loches, château romain, élevé sur une colline, pouvait soutenir de longues attaques, et ne trompa point cette prévoyance. Il s'obstina; mais les ducs aussi s'obstinaient. Plus nombreux, plus forts, non moins persévérans, ils vainquirent. Un dernier assaut mit le château dans leurs mains. Ils usèrent avec peu de modération de cette victoire : les remparts, les tours, la ville même furent renversés; les soldats et les habitans furent faits esclaves.

Loches réduit, Carloman et Pepin reprirent leur marche au travers du territoire d'Hunoald, toujours pillant, brûlant, dévastant. Ils s'avancèrent ainsi jusqu'auprès de Châtellerault. Hunoald alors, sa fierté cédant au regret de tant de désastres, implora la paix, et s'humilia. Il renonçait à l'indépendance; il acceptait la suzeraineté des rois francs ; il ne disputait plus sur l'autorité du serment, et consentait à le répéter. Ces conditions furent accordées; la guerre cessa ou s'interrompit; les Francs durent repasser la Loire, et s'y préparèrent.

Mais auparavant une importante délibération s'ouvrit entre les deux frères. Ils s'étaient arrêtés à Vieux-Poitiers entre la Vienne et le Clain. Là furent agitées et convenues les relations, les conditions réciproques, les règles communes de leur future administration. Les plus redoutables dangers n'étaient plus maintenant en Neustrie. Les leudes servaient leurs desseins; la

Bourgogne ne menaçait plus; Hunoald cédait; Griffon était détruit : quelles craintes eussent resté? Les Allemands, les Bavarois, les Saxons, tous les tributaires de la Germanie, qui s'agitaient sourdement depuis la mort de Charles-Martel, croyant l'occasion favorable pour secouer un joug honteux et pesant. C'était donc en Austrasie, à présent, qu'étaient appelés leur attention et leurs soins. Le moment venait, et il n'était guère moins pressant qu'opportun. Les deux Etats réclamaient également et à la fois leur présence. Il fallait se séparer enfin, exécuter le partage, entrer en possession des lots assignés, diviser ces gouvernemens artificiellement réunis. Et ce fut l'objet de la convention faite à Vieux-Poitiers.

CHAPITRE IV.

CHILDÉRIC III (743).

C'était peu de séparer les Etats, et de déterminer leurs rapports. Il fallait de plus et surtout régler la forme des gouvernemens. Carloman s'irait établir en Austrasie : à quel titre? Pepin disposerait de la Neustrie : en quel nom? Prendraient-ils exemple des premières ou des dernières années de leur père? Auraient-ils un roi, ou plusieurs; n'en auraient-ils point et le seraient-ils?

Ils adoptèrent une résolution mixte et qu'on n'eût peut-être pas attendue, mais que la sagesse pourtant conseillait. Ils consultèrent les lieux, les temps, l'inclination des esprits. Dans l'Austrasie, mieux préparée par les exemples du passé à l'usurpation, ils évitèrent tout ce qui l'eût pu retarder. Dans la Neustrie, où l'essai de Charles avait eu si peu de durée, ils craignirent de trop hasarder en précipitant. Un dernier roi leur était nécessaire en Neustrie, ils s'y résignèrent. Il n'en était plus besoin en Austrasie; ils s'en épargnèrent l'inutile et embarrassante fiction.

Carloman donc s'en alla dans son Austrasie, prenant le titre de duc et de prince; disant de l'Etat, mon Etat; appelant les leudes, ses leudes (1); gouvernant souverainement et pour lui-même; répétant tout ce qu'avait fait Pepin d'Héristal, avant qu'il eût vaincu Berthaire à Testri. Pepin au contraire, dissimulant et temporisant, ne voulut prendre d'abord, quoique prince et duc aussi, d'autre autorité que celle de maire du palais de Neustrie. Les pouvoirs étaient pareils; les titres seulement inégaux. Faible différence, à ce qu'il semble; considérable toutefois par son influence sur l'esprit des peuples.

Un jeune prince, encore en assez bas âge, languissait, délaissé et déshérité, dans la silencieuse obscurité d'un monastère. Il se nommait Childéric, et avait

(1) Ego Karlomannus dux et princeps Francorum, cum consilio.. optimatum MEORUM... qui in REGNO MEO sunt... (*Karlomanni capitul. prim.*)

eu pour père Théodoric IV (1). C'était de lui que Charles-Martel avait dédaigné les droits et l'enfance; ce fut de lui que Pepin consentit à se servir quelque temps, afin que, devenu roi, il lui aidât à son tour et plus sûrement à le devenir. Il lui ôta donc ses habits de moine, l'assit sur le trône, et souffrit que son nom fût mis dans le préambule des actes publics. Mais ce fut toute sa part de puissance et de royauté (2).

Une autre difficulté, peut-être encore plus sérieuse, et où manquait, plus qu'en aucune, l'autorité de Charles-Martel, était les murmures de l'Eglise, et ses biens dont elle pressait la restitution. On ne pouvait les lui rendre sans les retirer à l'armée; et l'appui de l'armée était nécessaire. On ne pouvait les laisser à l'armée qu'en les refusant à l'Eglise, et l'appui de l'Eglise, toujours si utile, l'allait devenir bientôt encore

(1) Quelques-uns ont dit qu'il était son frère; d'autres qu'il était fils de Chilpéric II; d'autres enfin qu'il était fils de Chlotaire IV. Mais voici ce qu'on trouve dans la chronique de Fontenelle: « Anno undecimo Theodorici regis PATRIS HILDERICI demum regis novissimi ex genere Mero- » vingiorum. » Et M. de Foncemagne dit avec toute raison, que, « cette « chronique, qui paraît avoir été écrite sous le règne de Louis-le-Débon- » naire, doit l'emporter sur les monumens postérieurs qui font Childéric » fils de Chilpéric. »

(2) Pour se faire une exacte idée de cette dégradation de la royauté, il faut lire le préambule du capitulaire de Soissons. Le nom du roi n'y est rappelé que pour la date de l'acte. Quant à l'acte lui-même et aux dispositions qu'il renferme, c'est l'œuvre de Pepin seulement. C'est lui qui a convoqué, qui a décrété, qui a fait. « In anno secundo Childerici regis Francorum, EGO Pippinus, dum pluribus non habetur incognitum » qualiter NOS in Dei nomine .. apud Suessionis civitatem synodum, » vel concilium facere DECREVIMUS : quod ita in Dei nomine, FECIMUS. » (Baluze.)

plus. Les deux mesures contraires étaient également sollicitées par la politique. Elles l'étaient même, et également encore, par la justice; car d'un côté étaient de plus anciens possesseurs, et de l'autre des possesseurs plus nouveaux, mais qui l'étaient devenus au prix de leur sang.

On chercha des expédiens, des combinaisons temporaires, des transactions, et pour en mieux assurer le succès on convoqua des conciles. Il y en eut deux en Austrasie. Le dernier, et qui fut aussi le plus important, se rassembla dans le palais royal des Estines. Parmi d'autres réglemens fort étendus et fort rigoureux, que le relâchement de la discipline avait malheureusement rendus nécessaires, il s'en fit un qui mérite d'être conservé, sur la difficile question dont tous les esprits se préoccupaient. On reconnut l'impuissance où les besoins de la guerre avaient réduit Carloman, de restituer les biens envahis. On consentit qu'ils restassent aux nouveaux possesseurs pour toute leur vie. Mais en même temps on exigea d'eux de confesser qu'ils les tenaient de l'Eglise, et de lui payer, pour chaque ferme, un sou d'or de redevance annuellement. On décida que leur mort venant, tous ces biens retourneraient aux établissemens religieux qui en avaient été dépouillés. Toutefois Carloman se réserva le droit d'en disposer alors de nouveau, s'il y était contraint encore par les embarras de la guerre (1).

Ce n'était point une si désavantageuse conciliation;

(1) Karlomanni capitulare secundum, art. 2.

Pepin n'en pouvait négliger l'exemple. Il l'imita donc, et même il y ajouta. Il convoqua à son tour des conciles et des synodes à Soissons, à Duren, à Leptines. Tout ce qu'avait déjà établi son frère, il le répéta. Mais plus hardi peut-être envers son armée, ou plus timide avec son église, il osa des choses qui ne s'étaient point faites en Austrasie. Ses refus, moins rigoureux que ne l'étaient ceux de Carloman, ne comprirent point toutes les terres usurpées. Il en restitua un grand nombre (1). Il n'y eut de redevances et de reversion stipulées que pour celles dont il n'avait pas pu recouvrer la possession. Ses desseins, bien différens de ceux de son frère, l'obligeaient à d'autres ménagemens.

Une courte et heureuse expédition de guerre signala aussi les commencemens du nouveau duc d'Austrasie. Entre tous ces peuples de l'autre rive du Rhin qui, depuis la mort de Charles-Martel, affectaient à l'envi tant d'indocilité et de lassitude, les Allemands, plus présomptueux, se montraient aussi les plus menaçans. De prompts exemples étaient devenus nécessaires; car on commençait à prévoir des ligues, et si ces peuples, déposant leurs vieilles rivalités, s'al-

(1) Quod cognoscens filius ejus Pippinus synodum apud Leptinas congregari fecit..... et quantumcunque de rebus ecclesiasticis, quas pater suus abstulerat, potuit, ecclesiis reddere procuravit. Et quoniam omnes res ecclesiis à quibus ablatæ erant restituere non prævaluit, nonas ac decimas ad restaurationes tectorum, et de unaquaque casata duodecim denarios ad ecclesiam undè res erant beneficiatæ, dari constituit, usque dum ipsæ res ad ecclesiam revenirent. (*Epistola episcoporum ad Ludovicum regem*, art. 7.)

liaient, une telle confédération serait formidable. Carloman donc résolut d'aller au devant, et de rompre cette alliance avant qu'elle s'achevât. Les Allemands étaient ceux qui avaient fourni le plus de motifs ; ce furent eux qu'il choisit pour raffermir, par le châtiment qui leur serait infligé, la fidélité chancelante de tous les autres tributaires.

Quelques jours suffirent. Il marcha, entra sur leurs terres, et commença à les dévaster. Ils accoururent, voulant arrêter ses progrès ; mais ce fut en vain. Il les repoussa, et continua toujours d'avancer et de ravager. Il se montrèrent encore, et furent de nouveau mis en fuite. Il les chassait devant lui, sans que le combat même retardât sa course. Arrivé ainsi au Danube, il s'arrêta, et attendit leurs soumissions. Elles vinrent, et ne tardèrent pas d'un seul jour. Tout ce qu'exigea Carloman, il l'obtint. Sermens, otages, tributs, rien ne lui pouvait être refusé, et rien ne le fût. Il donnait la paix : à quel prix ne l'eussent-ils point achetée, en l'état où les avaient réduits leurs défaites?

CHAPITRE V.

LIGUE CONTRE CARLOMAN ET PEPIN (743-744).

Carloman se glorifiait, et ce n'était cependant qu'une victoire vaine et sans fruit. A peine s'il éloi-

gnait le péril qu'il croyait dissipé et anéanti. Ces peuples se souvenaient de leurs fautes, lorsque, bravant tour à tour Pepin d'Héristal et son fils, ils conviaient follement ces princes à d'infaillibles triomphes. Unis, ils eussent triomphé eux-mêmes ; divisés, ils ne pouvaient manquer d'être vaincus. La récente catastrophe des Allemands en était encore un éclatant témoignage. Elle prouvait de nouveau l'imprudence des agressions isolées contre les Francs et la nécessité des résistances combinées.

Cet événement donc, car telle était alors la propension des esprits, bien loin de déconcerter les desseins qui s'agitaient déjà chez les tributaires, les favorisa. On ne les embrassait nulle part avec plus d'ardeur qu'en Bavière. Hiltrude sollicitait incessamment Odilon, et Sonnéchilde, du fond de son abbaye, incitait Hiltrude. On eût cru qu'il n'était question que de l'intérêt de ces peuples, et celui de Griffon, qui s'y mêlait secrètement, dominait.

Odilon, sa résolution étant arrêtée, demanda et obtint l'appui des Saxons. Il obtint aussi celui des Vénèdes. Les Frisons, on ne sait pour quel motif, lui manquèrent. Mais les Allemands, plus oublieux de leurs sermens que de leurs malheurs, saisirent avec joie cette occasion de les venger, et promirent. C'était beaucoup ; Odilon voulait davantage. Il voulait d'autres alliés, de plus grandes forces, plus d'un théâtre de guerre. Il méditait sagement de contraindre les deux frères à se diviser. Hunoald pouvait l'y servir. Il était, comme eux, fatigué du joug qu'on lui imposait.

Il avait de plus, ainsi que les Allemands, des humiliations, des défaites, des pertes récentes. Tout leur était commun avec lui; les injures, les ressentimens, l'ambition. Pourquoi hésiterait-il? Il les seconderait; ils le seconderaient à son tour : ils auraient moins d'ennemis; il en aurait moins : ils résisteraient plus facilement; il combattrait avec plus de sécurité. Hunoald se laissa séduire, et jugeant en effet les propositions favorables, il y consentit.

Un profond secret avait enveloppé cette dernière négociation; mais les autres desseins d'Odilon avaient été bientôt pénétrés. Carloman et Pepin, sachant que leurs ennemis s'unissaient contre eux, s'unirent à leur tour, et se concertèrent. Les Francs prirent les armes dans les deux royaumes, et comme on n'avait en Neustrie aucune prévoyance de l'infidélité d'Hunoald, l'armée qui s'y rassembla marcha tout entière en Austrasie, croyant n'avoir à combattre qu'avec les peuples germains. Fidèles à leurs anciennes habitudes de guerre, les Francs se hâtaient, voulant attaquer, et jugeant désavantageux de se laisser prévenir. Leur jonction faite, ils remontèrent quelque temps le Rhin, puis tournant vers la frontière des Bavarois, ils allèrent camper sur les bords du Lech. Odilon campait lui-même de l'autre côté, dans une position formidable, protégée au-devant par le fleuve, et sur les flancs, par d'inabordables marais. Théodoric, duc des Saxons, et Théodald, duc des Allemands, étaient avec lui. Les Francs hésitèrent; car le passage était périlleux, et le succès de l'attaque

au moins incertain. Les Bavarois à leur tour ne tentaient aucun mouvement, satisfaits de braver à l'abri de leurs retranchemens et de leurs marais l'impuissante menace de leur ennemi. Ils ne cherchaient point la guerre, disaient-ils, mais l'indépendance. Ils n'allaient point chez les Francs et n'avaient nul dessein de les attaquer. Mais qu'ils vinssent chez eux et les attaquassent, ils se défendraient.

Quinze jours passèrent ainsi, longs et fâcheux à l'impatience des Francs. Et pendant qu'ils s'irritaient et se consumaient dans cette inaction, les autres dangers qu'ils n'avaient pas prévus menaçaient tout-à-coup et se découvraient. Hunoald, quand il avait vu Pepin s'engager si avant dans les provinces de Germanie, reconnaissant le moment venu d'exécuter la promesse faite à Odilon, il avait précipitamment réuni ses troupes, et les avait dirigées vers la Loire. Bientôt il en tenta le passage, et il ne se trouva plus assez de soldats francs pour le disputer. Voilà donc Hunoald qui se précipite, qui se répand en Neustrie, qui tire librement et en sûreté vengeance des dévastations commises sur son territoire. Il arriva jusqu'à Chartres. On crut un instant que cette ville pourrait l'arrêter; on s'abusait, elle succomba. Il la prit, la pilla et y mit le feu. Tout périt, même sa basilique, temple vénéré, que les évêques avaient dédié à la mère du Christ, et que la pieuse libéralité des chrétiens avait magnifiquement enrichi.

Mais cette agression, heureuse et opportune pour Hunoald, ne fut pour Odilon qu'une diversion tardive

et infructueuse. Pepin était déjà sur le Lech; la guerre de Bavière était engagée; les ennemis étaient nombreux et puissans. On ne pouvait ni se retirer ensemble, car on se fût avoué vaincus; ni persévérer en se séparant, car les forces de l'Austrasie n'auraient pas suffi. On résolut donc de poursuivre, et Pepin, quelle que fût son impatience, consentit à différer le châtiment d'Hunoald. Il serait vaincu de la seule défaite d'Odilon. Qu'ils triomphassent sur les bords du Lech; ceux de la Loire seraient déjà libres.

Cependant il fallait vaincre au moins une fois, et l'espérance en était douteuse. Renonçant, tant les difficultés étaient grandes, au projet de passer le Lech en vue du camp ennemi, Carloman et Pepin conçurent et tentèrent un projet nouveau. Aux deux côtés, mais à de longues distances de la position qu'occupait le duc de Bavière, des gués avaient été découverts. Enveloppés de bois épais et profonds, ils n'en eussent été que plus favorables, si des marais bourbeux et sans fin n'eussent rendu ces bois eux-mêmes presque inaccessibles. Toutefois, nul autre moyen ne s'offrant, il fallut bien se résoudre à essayer celui-là. La nuit venue, les Francs firent trois corps de leurs deux armées : l'un qu'ils laissèrent pour la défense du camp; les autres qui durent marcher, conduits par Pepin et par Carloman. De ces deux corps, le premier monta vers la source du Lech; le second descendit vers le point où il jette ses eaux dans le Danube. Les obstacles semblaient se multiplier; mais la constance des Francs croissait avec eux. On fit dans

le chemin de fâcheuses rencontres et de regrettables pertes ; on arriva cependant, et comme les gués que les Bavarois ignoraient n'étaient point gardés, quand le jour commença de poindre, les deux troupes des Francs atteignaient déjà la rive droite du Lech. Elles s'arrêtèrent alors, joyeuses d'un succès qui en présageait de plus décisifs ; après quoi, et de courts momens ayant été donnés au repos, elles reprirent leur marche, tournant cette fois devers le camp ennemi. L'attaque ne tarda que le temps qu'il fallait à une prompte et ardente course pour en franchir la distance. Surpris, mais non découragé, Odilon suppléa, autant que le pouvait la prudence, aux avantages que le passage imprévu du Lech lui avait fait perdre. Sa défense fut opiniâtre et désespérée ; et cependant elle n'eut d'autre succès que de faire acheter plus chèrement leur triomphe à ses ennemis. Car les premières tentatives repoussées, d'autres succédèrent, d'autres encore après celles-ci, et le moment vint où les retranchemens furent forcés, le camp envahi, l'armée des Bavarois accablée. Odilon ne se déroba qu'à grand'peine, et prolongea sa fuite jusqu'aux bords de l'Inn. Théodoric retourna en Saxe ; Théodald chez ses Allemands ; car le malheur, comme il arrive toujours, rompait l'alliance.

On raconte que le prêtre Serge se trouvait au nombre des prisonniers laissés au pouvoir des Francs. C'était un prêtre romain, envoyé du pape Zacharie auprès du duc de Bavière. Ce prêtre était venu, la veille même du combat, au camp de Pepin et de Car-

loman, et, chose étonnante en ce temps, et qui était encore sans exemple, il les avait sommés, au nom de son maître, de cesser cette guerre impie contre leur beau-frère; les menaçant d'être abandonnés de saint Pierre et poursuivis de la colère de Dieu. Pepin, averti qu'il n'avait pu réussir à se dérober avec Odilon, le fit amener devant lui, et lui dit : « Je le savais » bien que tu nous trompais, et que tu n'étais envoyé » ni par Zacharie, ni par saint Pierre. Le comprends- » tu maintenant que les Bavarois sont, de l'ordre » même de Dieu, soumis à la puissance des » Francs (1)? Pour qui a combattu saint Pierre, si ce

(1) La souveraineté des rois francs comprenait de grandes prérogatives en Bavière. On en retrouve les traces dans le titre 2 de la loi des Bavarois, donnée par Théodoric d'Austrasie, et renouvelée par Dagobert I[er].

Le roi pouvait, dans de certaines occasions, choisir le duc. — *Ducem quem rex ordinavit.* — *Dux quem rex ordinaverit*, tit. 2, chap. 1 et 9. — Seulement il devait être de la race des Agilolfingiens; mais parce que les rois francs l'avaient accordé à cette race. — *Quia sic reges antecessores nostri, concesserunt eis*, chap. 22. — Si le duc résistait aux ordres du roi, il était dépouillé de sa dignité. — *Qui decretum regis contempserit, donatu dignitatis ipsius duçati careat*, chap. 9. — Si le fils du duc se soulevait contre son père, le roi pouvait l'exiler. — *Hoc in potestate regis erit ut exiliet eum, si vult*, chap. 10. — Le rebelle ne conservait de ses biens que ce que la clémence du roi consentait à lui accorder. — *Nihil aliud nisi quod per misericordiam rex dare ei voluerit*, chap. 10. — Si le rebelle était le seul héritier du duc, le roi était libre de disposer de la succession. — *In regis erit potestate : cui vult donet, aut illi, aut alteri*, chap. 10. — Le roi avait le droit de lever des troupes. — *In exercitu quem rex ordinavit*, chap. 4. — Le roi pouvait punir de mort dans le duché. — *Si quis hominem per jussionem regis occiderit, non requiratur, quia jussio domini sui fuit*, chap. 8. — *Ille homo qui hæc commisit benignum imputet regem, si ei vitam conces-*

» n'est pour nous? Nous eût-il voulu assister, si notre » cause eût été injuste comme tu disais? » L'événement en effet avait mal secondé cette tentative de Zacharie.

On avait vaincu, mais on n'était pas vengé. Les Francs donc se répandirent dans la Bavière, et prirent sans pitié dans ce malheureux pays leur satisfaction accoutumée de meurtre, de pillage, de dévastation. Ils s'y arrêtèrent cinquante-deux jours, et n'en voulurent sortir qu'après avoir achevé sa ruine; n'estimant bonnes, entre toutes les garanties de soumission, que l'impuissance et la crainte.

Cette exécution mise à fin, Pepin et Carloman se séparèrent; Pepin se rappelant Hunoald, Carloman n'ayant oublié ni les Saxons, ni les Allemands. Celui-ci d'abord entra dans la Saxe. Théodoric, mal préparé pour une si dangereuse guerre, résista plus faiblement qu'il n'était d'habitude chez ce peuple fier et audacieux. Il reculait toujours et pas à pas devant les Austrasiens, n'osant plus combattre à découvert cette armée, à qui sa récente victoire donnait un insurmontable ascendant. Bientôt enveloppé, resserré, manquant d'espace pour fuir, manquant de force et de confiance pour attendre, il se jeta dans le château d'Hochsibourg; faible et dernière espérance. Carloman l'investit, le pressa, le réduisit presque aussitôt

serit, chap. 4. — Le roi enfin imposait et changeait les lois. (*Præfat. ad legem Bajuvariorum.*)

Ces détails sont utiles à connaître afin de mieux juger l'espèce de dépendance en laquelle étaient tous ces peuples.

aux extrémités les plus malheureuses. Que lui restait-il qu'il pût encore tenter? La soumission et la feinte, d'artificieuses promesses et de faux regrets. Il s'y résigna et eut sujet de s'en réjouir. Ses prières ne furent point repoussées; ses sermens ne furent point méprisés. On lui permit d'acheter la paix, et le prix acquitté, on la lui donna.

Après les Saxons, venaient pour la seconde fois Théodald et les Allemands. Carloman, les offres de Théodoric acceptées, retourne en arrière, traverse le territoire des Thuringiens, passe le Mein, et se montre, terrible et implacable, à ce peuple que n'ont pu dompter ses premiers malheurs. Ce ne fut point une guerre, mais une vengeance furieuse et qui n'était pas disputée. On fuyait, n'ayant nul espoir de vaincre, et l'on s'épargnait du moins, entre tant de pertes, celles qu'auraient coûtées les combats. On leur prenait tout; les guerriers restèrent, et les haines.

Pepin à son tour préparait aussi ses vengeances. Sitôt qu'il eut repassé le Rhin, il prit le chemin des provinces qu'avait envahies le duc d'Aquitaine. Mais ce duc, qui n'avait pas le dessein de s'y maintenir, et qui ne voulait ni exposer son butin, ni tenter loin de sa frontière les périlleuses chances d'une bataille, rétrograda successivement jusques à la Loire, et se contenta d'en occuper les passages. L'hiver approchait; l'armée de Pepin avait supporté de longues fatigues; aller plus avant ne se pouvait pas. On s'arrêta donc, et à défaut de meilleur succès, Pepin dut

se contenter pour ce temps de la délivrance de son territoire.

Mais quel eût été ce succès, si d'autres n'eussent pas suivi? La Loire affranchie d'Hunoald, il restait l'Aquitaine, qui prétendait l'être de Pepin. Il restait ce duc des Gascons, infidèle et ambitieux, qui se déclarait souverain, et, rappelant le traité du roi Chilpéric, se disait l'égal des ducs de Neustrie. Il triomphait si l'on ne poursuivait pas; si la guerre cessait à ce point, il conservait tout ce qu'il s'était promis d'obtenir. Aussi, le printemps venu, Pepin sortit promptement de son inaction. Les troupes furent rappelées; une belle et nombreuse armée se forma; on se rapprocha de la Loire; on se prépara à forcer cette difficile barrière qui protégeait encore Hunoald. On allait revoir, s'il en fallait juger par les apparences, les mêmes désastres qui avaient épouvanté l'Aquitaine dans cette expédition si funeste, où Loches avait succombé.

Le duc n'en eut point une autre espérance, et comme il vit les Bavarois, les Allemands, les Saxons, tous ses alliés de Germanie réduits à l'impuissance de le seconder, il comprit qu'impuissant lui-même pour résister seul aux forces unies des Francs, l'occasion présente avait cessé d'être favorable, et qu'il ne restait plus qu'à temporiser, jusqu'à ce qu'il s'en offrît de nouvelles. Il répéta donc ce qu'il avait déjà fait une fois. Il proposa encore de traiter, et subit avec la même résignation tous les sacrifices qu'on lui imposa. Pepin, quelques méfiances qu'il eût, se laissa pour-

tant entraîner. Il obtenait, sans la guerre, les seules choses qu'il pût alors espérer par elle. D'autres temps permettraient peut-être une autre ambition; celui-ci la condamnerait. De plus importans intérêts d'ailleurs occupaient déjà l'esprit de Pepin, et l'eussent détourné d'une entreprise qui, si on l'étendait jusqu'à la dépossession d'Hunoald, eût exigé trop de temps et de trop difficiles efforts. Ce duc abdiquait ses prétentions, et se reconnaissait dépendant; il suffisait, et l'on ne devait encore rien vouloir de plus.

Ainsi se rompit et se dissipa cette ligue qui, habilement concertée, eût pu, sans la victoire long-temps douteuse du Lech, mettre en péril la puissance de Pepin et de Carloman. Qui pourrait dire, s'ils n'eussent pas triomphé dans cette journée, ce qu'il en fût advenu des vieux desseins de Charles-Martel et de son père? Soixante ans de gloire et de patience s'allaient confondre peut-être dans une seule défaite et dans un seul jour. Victorieux sur le Lech, Pepin devint roi; vaincu, d'autres défaites devaient succéder, les Germains étaient affranchis, Griffon reprenait les armes, Hunoald ne s'arrêtait point; vaincu, qu'en eût-il été de sa race? Fatalité des œuvres humaines : dans ces changemens progressifs, où tant d'efforts et de succès sont requis, qu'un seul anneau manque à la longue chaîne, et plus puissant à lui seul par son absence que tous les autres ensemble par leur énergie et leur union, il interrompt, dissipe et efface; il change en un instant tout ce qui changeait!

CHAPITRE VI.

ABDICATION. — RÉUNION (745-746-747).

Un événement se préparait, étrange, inattendu, presque inexplicable, et qui devait avoir sur la fortune de cet Etat la plus décisive influence. Il allait se réunir de nouveau ; mais non plus par la mort, cette fois, ni par la conquête. On allait voir une abdication volontaire et libre; une abdication comme il ne s'en était pas encore rencontré ; non personnelle seulement et de prince, mais collective et de race.

Carloman était jeune encore, et il avait un esprit élevé, un courage brillant, de la gloire. Ses peuples aimaient sa domination; ses ennemis, contraints au repos, avaient cessé de troubler le sien. Aucune adversité n'avait encore éprouvé sa vie ; aucune joie ne lui avait été refusée; aucune espérance ne lui était interdite. Il avait un fils et plusieurs autres enfans; la plus parfaite intelligence régnait entre lui et son frère : tout l'encourageait et lui succédait.

Et il voulut cependant, lui prince redouté, politique sage, guerrier vigilant et victorieux, homme en qui surabondaient encore la jeunesse, l'ardeur et la force, il voulut délaisser le monde, abdiquer sa gloire, répudier la puissance, entrer vivant dans la mort. Il voulut bien plus ; il voulut, heureux et bon père, dégrader avec lui et déshériter ses enfans.

Quels dégoûts si amers l'avaient si promptement détaché des intérêts de la vie? Quel sentiment si profond avait subitement étouffé tant d'autres sentimens qui le dominaient? Pourquoi cette humilité, cette abnégation de soi, cette aversion de régner si nouvelles en lui et si vives? Pourquoi surtout cette renonciation inouïe, que la violence ne lui prescrit point, et qu'il accorde cependant pour lui-même et toute sa race? On ne s'étonnait point de l'exemple que donnait Hunoald dans ce même temps; car il avait répandu le sang de son frère, et l'on trouvait juste qu'il voulût cacher dans un cloître la honte et l'expiation d'un tel crime. Mais la vie de Carloman était innocente, et Hunoald au moins n'aliénait pas les droits de ses fils (1).

Le zèle religieux échauffait peut-être l'esprit de ce prince. Les sages et austères conseils du christianisme

(1) Le P. Daniel cite deux autres exemples contemporains, dans les royaumes de Northumberland et de Mercie. Cela est vrai, et il y en a même quatre : Ethelred et Cœnred en Mercie; Céolwulf et Eadbert dans le Northumberland. Mais Eadbert cédait à la violence, et laissait la couronne à son fils Oswulf. Céolwulf, prince faible, et déjà détrôné une première fois, cherchait sa sûreté dans un cloître, et ne dépouillait pas non plus son héritier naturel. Ethelred descendait du trône, l'esprit troublé par le meurtre de la reine Osthryde, auquel il n'était pas, dit-on, étranger. Cœnred se faisait moine, mais en rendant la couronne au fils d'Ethelred à qui elle appartenait, et que son extrême jeunesse en avait privé jusqu'alors. On peut ajouter un cinquième et même un sixième exemple dans l'histoire contemporaine de l'Heptarchie, celui d'Offa, roi d'Essex, mais qui n'était pas marié; et celui d'Ina, roi de Wessex, mais qui était fort vieux et n'avait point de fils. On ne peut trop le redire, ce n'est pas l'abdication de Carloman qui étonne; c'est qu'il ait dépouillé ses enfans.

lui inspiraient peut-être ce détachement des choses humaines, et ce juste dédain de la terre. Sans doute, et l'on explique avec vraisemblance ainsi, qu'il soit descendu de la puissance pour s'élever, dans une vie pénitente et sainte, aux grandeurs du ciel. Mais le sort auquel il réduit sa famille; mais cet abaissement volontaire qu'il impose aux siens, où en chercher l'interprétation et la cause? La même loi qui l'exhortait pour lui à l'oubli du monde et à la retraite, lui eût interdit plutôt que persuadé cette spoliation téméraire et prématurée qu'il exerçait contre ses enfans. Le christianisme lui aurait prescrit de ne pas les priver de leur héritage, et de ne pas devancer pour eux les desseins inconnus de la Providence. N'y eut-il en effet qu'une pensée de piété dans cette grande résolution? La politique en fut-elle entièrement écartée? Ne voulut-on point prévenir les dissensions futures de la nouvelle race, déja divisée avant d'avoir achevé son élévation; ramener l'État à l'union pour perpétuer sa prééminence; favoriser et hâter l'exaltation du nouveau roi qui se préparait; assurer, en lui donnant plus d'éclat, l'avènement de cette famille à qui une si grande puissance était nécéssaire pour envahir celle où elle osait aspirer? Le sentiment religieux déterminait Carloman pour lui-même; le sentiment religieux et le sentiment politique concoururent à le déterminer pour ses enfans. Son sacrifice arrêté, il crut le leur utile à l'État, et peu regrettable pour eux. Il les obligeait à la régulière et paisible vie où il cherchait pour lui-même les joies légitimes et le

bonheur sans périls. Sa tendresse s'en alarmait faiblement; sa prudence et sa piété s'en réjouissaient.

Une autre pensée se présente encore; mais injurieuse à l'excès pour le caractère de Pepin, et que l'amitié des deux princes semble repousser. Peut-être Carloman n'avait-il point consenti à l'exclusion de ses enfans. Peut-être ne remettait-il l'Austrasie à Pepin que temporairement, et parce qu'ils étaient encore en bas âge. Peut-être avait-il reçu sa promesse qu'il la leur restituerait, sitôt que, devenus hommes, ils seraient en état de la gouverner. Peut-être Pepin trahit-il la confiance de son frère, et abusa-t-il tour à tour de sa retraite, qui ne lui laissait plus ni droit ni pouvoir, et de sa mort, qui tarda trop peu. Peut-être usurpa-t-il l'Austrasie sur ses neveux, comme Laon sur son second frère, comme la Neustrie sur son roi.

Enfin (car cette supposition n'est pas non plus entièrement dépourvue de vraisemblance), peut-être que Carloman, docile comme il l'était aux plus rigoureuses règles de la doctrine religieuse, se faisait scrupule de retenir une souveraineté que le droit établi réservait à une autre race. Peut-être condamnait-il lui-même l'ambition de la sienne, et ne voulait-il ni participer à cette spoliation, ni encourir le reproche d'avoir souffert que ses enfans y participassent.

Carloman ne se contentait pas d'abdiquer; il s'enfermait dans un monastère. Il ne se bornait même pas à se faire moine; il prenait encore, ou pour lui-même ou pour la sûreté de son frère, de plus infailibles précautions contre ses propres regrets et contre les pro-

vocations de ses partisans. Prince éprouvé et vaillant homme de guerre, les mécontentemens et les espérances pouvaient quelque jour se tourner vers lui. Sa retraite, s'il la choisissait sur le territoire des Francs, pouvait n'être pas sans retour. Il s'exilait donc doublement, du monde et de son pays. Il allait chercher, dans les monastères d'Italie, un repos plus sûr et un oubli plus profond.

Son frère toutefois ne consentit point qu'il descendît si tôt de son rang. Il exigea qu'il demeurât prince jusqu'à ce qu'il eût échangé ce titre contre ceux que lui assignerait la religion. Son voyage, dont Pepin voulut régler les apprêts, eut l'éclat et le faste de ceux des rois. Des leudes, des gens de guerre, une nombreuse troupe de serviteurs, le suivirent. Il montrait, jusqu'aux derniers momens de sa vie mondaine, quelle était pour lui cette vie, et de quelles prospérités il se détachait. Arrivé à Rome, il offrit au pape de magnifiques présens. Ensuite, et quelques jours seulement écoulés, il consomma généreusement le sacrifice qu'il s'était prescrit. On lui coupa les cheveux; on lui ceignit la robe de bure; il consacra ce qui lui restait de vie à l'humble service de Dieu.

Il fit construire un monastère, à quelques milles de Rome, sur le mont Soracte, et ce fut dans ce lieu qu'il établit d'abord sa retraite. Mais, trop voisine de la ville sainte, elle ne fut pas long-temps solitaire. Les Francs, que de profonds souvenirs attachaient au pieux reclus, accouraient en foule sur le mont Soracte. Peut-être l'ambition de Pepin s'en alarma-

t-elle; peut-être l'inquiète rigidité de Zacharie. Ce pape, soit que la pensée lui en appartînt, soit que le conseil lui en eût été suggéré, exigea que Carloman renonçât encore à cette maison où il se plaisait, et où sa vie ne saurait avoir, disait-il, assez de recueillement et de régularité. Le moine se résigna, et on l'envoya au monastère du mont Cassin, où depuis ce temps, il dut vivre soumis à la direction et à l'obéissance de l'abbé Optat.

Et ce fut par quel admirable concours de circonstances fortuites et inespérées l'empire des Francs se trouva de nouveau réuni, lorsque tant de causes au contraire semblaient en devoir prolonger, accroître peut-être la division. Ce fut comment le second des trois fils de Charles-Martel devint possesseur, ses frères vivans, de l'héritage entier de son père. C'était déjà un assez difficile succès que Griffon eût été exclus du partage fait à Verberie; un difficile et heureux succès, d'avoir empêché l'effet du second partage, accordé aux légitimes obsessions de Sonnéchilde. C'était beaucoup; et quel avantage si grand, si bien garanti, si durable en eût-on recueilli cependant, si Carloman n'abandonnait pas l'Austrasie, si ses enfans conservaient le droit de la retenir après lui? Et quelle autre volonté que celle de Carloman même pouvait provoquer un tel abandon, et quelle puissance pouvait donner une telle impulsion à sa volonté? Humilions-nous! la main des hommes était trop faible pour cette œuvre.

CHAPITRE VII.

GRIFFON (747-748).

Il y avait toutefois un danger sérieux dans cette abdication de Carloman. Les droits de Griffon étaient si certains, l'injustice qu'on lui faisait si bien reconnue, les habitudes du partage si anciennes et si respectées, que l'Austrasie devenant libre, il était à craindre qu'elle n'appelât ce troisième prince, captif et dépossédé. On n'avait plus les mêmes motifs qu'autrefois pour l'exclure. Il n'était plus besoin, pour lui faire justice, d'affaiblir la Neustrie, et de rétablir l'ancienne séparation de la Bourgogne. Quel danger aurait, avec le fils de Sonnéchilde, une division qui n'en avait pas avec Carloman? Pourquoi faire violence aux vœux des Austrasiens, et leur refuser, quand la nécessité n'y obligeait pas, l'avantage dont ils étaient si jaloux d'un gouvernement séparé et indépendant?

Il fut facile à Pepin de prévoir un embarras si probable et si naturel. Cherchant donc comment il y pourrait obvier, et n'osant à la fois ni continuer de retenir Griffon à Neufchâtel, car ce château était en Austrasie; ni l'envoyer dans un autre, de peur d'irriter les Austrasiens par cet aveu de ses méfiances, il conçut l'idée d'affecter une générosité qui préviendrait toute plainte, et de rendre son frère libre pour mieux assurer sa captivité. C'est pourquoi, sa résolution ar-

rêtée, il feignit de se réconcilier avec ce prince, et le retira de Neufchâtel pour le retirer en effet de l'Austrasie. Mais en même temps la joie qu'il avait de cette réconciliation se trouva si grande, et si profonde sa nouvelle affection pour son frère, qu'il ne put se résoudre à le souffrir loin de lui, ni consentir même qu'il habitât un autre palais que le sien.

Le peuple y fut peut-être trompé; mais Griffon ne pouvait pas l'être. Si sa délivrance profita d'abord à son frère, elle contraria peu ses propres desseins. Il ne cessa point, malgré ces obstacles, d'entretenir et d'étendre les intelligences qu'il avait déjà formées en Austrasie. Bientôt ce fut un parti redoutable; bientôt le duc des Saxons, jaloux de diviser la puissance qui lui était ennemie, embrassa lui-même les intérêts de ce parti, et prit l'engagement de le seconder. Les choses conduites à ce point, Griffon sut se dérober à l'obséquieuse vigilance de ses surveillans, et réussit à gagner la Saxe, sans que nul des officiers de Pepin pût ou osât l'arrêter.

A peine y fut-il, de nombreuses troupes de jeunes Austrasiens accoururent, qui le proclamèrent leur chef, et lui formèrent dès les premiers jours quelque apparence d'armée. Fidèle à son tour, et ne manquant ni à sa politique, ni à sa promesse, Théodoric vint aussi, et lui amena ses Saxons. La promptitude, utile à presque toutes les entreprises, était à celle-ci nécessaire. Ils eurent toute celle qu'exigeaient d'eux de si importans intérêts. Sitôt réunis, ils commencèrent leur incursion. Ce fut d'abord sur la Thuringe qu'ils

la dirigèrent; car cette province, étrangère aux Francs, quoique sujette, résisterait apparemment d'une ardeur moins opiniâtre, et Griffon savait de quel avantage il serait pour lui que ses premiers efforts fussent des succès.

Il en fut ainsi en effet : la Thuringe, laissée à elle-même, se défendit faiblement, et les deux alliés en eurent promptement envahi d'assez considérables parties. Mais Pepin, quoiqu'il fût encore éloigné, ne laissait pas de leur préparer déjà de graves obstacles. En même temps qu'il faisait marcher vers le Rhin une forte armée de Neustriens et de Bourguignons, il travaillait à se ménager, au cœur même de la Germanie, de puissans et secourables alliés. Les Allemands, les Bavarois, les Frisons, lui eussent donné moins d'espérances que de craintes : il n'eût osé recourir à eux. A peine s'il pouvait s'assurer qu'ils n'imitassent pas les Saxons. Mais par-delà ces peuples étaient les Vénèdes, ennemis autrefois des rois de Neustrie, amis aujourd'hui, ou indifférens. Séparés de la frontière des Francs par d'assez vastes territoires, leur ambition et leur jalousie ne s'étendaient plus depuis long-temps au-delà des Etats voisins. Ce fut d'eux que Pepin se promit d'avoir l'assistance. Il la demanda ; ils la lui vendirent.

Cent mille de ces Vénèdes entrèrent inopinément par la frontière septentrionale des Saxons. Il ne fut jamais ni surprise plus grande, ni consternation plus profonde. Car de son côté Pepin aussi approchait, et l'on était faible pour résister à la fois dans la Saxe et

dans la Thuringe. On prit néanmoins de promptes et courageuses résolutions. Pendant que Théodoric, se séparant à regret de ses alliés, courait pour protéger son pays contre les Vénèdes, Griffon, craignant le reproche de fuir, et ne voulant abandonner aucune des conquêtes déjà obtenues, choisit une position favorable et s'y retrancha. Pepin, satisfait d'avoir arrêté les progrès de son frère, et ne se proposant point alors de plus grands succès contre lui, prit la meilleure part de son armée, et se dirigea vers la Saxe, sur les pas de Théodoric. Bientôt il eut fait sa jonction avec les Vénèdes, et ensemble ils accablèrent et dispersèrent tout ce qu'on essaya de leur opposer. Il y eut quarante jours de massacres et de pillages. Toutes les cités furent prises, et tous les forts renversés. Les Saxons, découragés, ne résistaient plus. Théodoric seulement, enfermé comme il avait fait d'autres fois dans son château d'Hocsigbourg, y faisait encore, quoique sans espoir, un dernier et généreux essai de défense. Mais ce furent des efforts perdus; la place tomba, et lui-même il tomba aussi, et vivant, au pouvoir de son ennemi. Pepin se montra, dit-on, implacable. On croit que, fatigué des perpétuelles trahisons de Théodoric, il le fit inexorablement mettre à mort. Mais ce n'est guère qu'une conjecture douteuse, et qu'il faut peut-être écarter (1).

(1) On voit par le chapitre IX du titre 2 de la loi des Bavarois, que la dépossession était la peine des ducs révoltés. — *Si protervus vel rebellis fuerit, donatu ipsius ducati careat.*

Ce prince, le duc des Saxons abattu, revint aussitôt vers son frère. Mais celui-ci, toujours résolu et inébranlable, se maintenait dans le poste où il s'était établi, ne recherchant, ni ne refusant le combat. Son projet se découvrait aisément : il ne hasarderait rien, et sa résistance, si on l'assaillait, serait intelligente, opiniâtre, désespérée. Au nombre, qui lui manquait, suppléeraient l'avantage de la position, la force des retranchemens, le dévoûment intéressé de ses Austrasiens, coupables comme lui de rébellion. Pepin s'en inquiéta. L'embarras, dans les conjonctures présentes, était moins de vaincre que de vaincre au prix qu'il en coûterait ; de combattre contre son frère ; de prolonger la guerre civile ; d'irriter encore plus l'orgueil des Austrasiens par une défaite. Préoccupé du grand événement dont il appelait déjà et hâtait le jour, il comprenait que les actes de modération aideraient mieux maintenant à ce difficile succès que les triomphes. Il lui importait de différer au moins et de feindre. Qu'exposerait-il? De tous ces peuples qui eussent pu seconder son frère, le seul qui l'eût en effet suivi, était désarmé. Griffon, réduit à ce petit nombre de fugitifs qui s'étaient attachés à sa fortune, ne serait jamais redoutable, en quelque temps qu'on voulût achever sa ruine.

Pepin donc consentit à négocier, ou plutôt il le souhaita. A son tour Griffon, dans l'état périlleux où étaient alors ses affaires, n'eût pu concevoir de plus favorables vœux. On écouta des deux parts les salutaires conseils de la prudence. On convint de ne pas

combattre. Griffon promit de ne pas aller plus avant; Pepin, de ne pas pousser plus loin ses succès. Rien ne se poursuivrait; mais rien aussi n'était désavoué ni abandonné. L'armée de Neustrie se retirerait; mais Griffon conservait ses Austrasiens. Il n'obtenait point d'établissement; il ne lui en était pas non plus refusé. On remettait à d'autres temps l'examen et le réglement de ses intérêts. C'était une paix promise plutôt qu'accordée. On ne renonçait pas à la guerre, on l'interrompait.

Toutefois Pepin revint en Neustrie; car, durant son absence, son plus important dessein se ralentissait et périclitait. Sur ces entrefaites mourut, en Bavière, le duc Odilon. Griffon avait long-temps espéré que ce duc, avec lequel il avait eu naguère de si intimes rapports, lui accorderait, comme les Saxons, des secours pour sa nouvelle entreprise. Mais ce calcul, si vraisemblable qu'il fût, s'était trouvé faux. Odilon, se souvenant des malheurs qu'avait attirés sur lui sa précédente tentative d'affranchissement, craignit d'encourir de nouveau la redoutable colère du duc de Neustrie. Hiltrude d'ailleurs ne l'excitait plus, comme autrefois, à la guerre. Elle s'appliquait au contraire à l'en détourner. Car depuis la défaite du Lech, elle s'était par degré détachée des intérêts de Griffon, et maintenant elle était réconciliée avec Pepin.

Griffon, que ne retenait plus l'amitié d'Hiltrude, et qu'entraînait bien plutôt le ressentiment de son infidélité, jugeant l'occasion favorable pour sa vengeance et pour son ambition, forma le projet de pro-

fiter de la mort du duc, de surprendre la Bavière, et de chercher dans cette province l'établissement que Pepin différait toujours de lui assigner. Hiltrude, il est vrai, avait un fils d'Odilon. Mais Tassillon (ainsi se nommait l'héritier du dernier duc) était en bas âge. Un si faible obstacle n'était pas pour décourager cette impatiente convoitise de puissance. Griffon d'ailleurs, né de Sonnéchilde, était du sang des Agilolfingiens, et, par la loi du pays, cette condition suffisait pour prétendre à le gouverner.

Le projet conçu et proposé aux Austrasiens, il fut reconnu unanimement avantageux et facile. On l'embrassa donc, on l'entreprit, on l'exécuta. Tout s'accomplit d'abord comme ils l'avaient espéré. Il avait suffi à Griffon d'être venu. Sitôt qu'il se montra et qu'il dit : « Me voici, moi, le fils de Charles-Martel et « de Sonnéchilde, » toutes les villes lui furent ouvertes, et le titre de duc ne lui fut plus disputé. Par une autre faveur, ou plutôt une autre dérision de la fortune, Hiltrude et Tassillon tombèrent tous deux dans ses mains.

Ce n'était pas ce que Pepin espérait quand il s'était arrêté au pied des retranchemens de Griffon. Il l'y laissait et l'y dédaignait impuissant et abandonné. Et tout-à-coup il le retrouvait souverain, chef d'un peuple ardent à la guerre, possesseur d'un territoire étendu, soutenu même par de nouveaux alliés, car les Allemands s'étaient engagés cette fois dans sa querelle. Si la ligue qu'avait formée Odilon avait été quelque temps si menaçante et si dangereuse, quand

l'Austrasie servait avec docilité Carloman, que serait-ce aujourd'hui sous Griffon, lorsque les Austrasiens divisés n'obéissaient qu'avec répugnance à Pepin?

Ce prince se repentit alors; mais qui eût pu prévoir de si prompts et si prodigieux changemens? Au moins se promit-il, puisque le mal ne pouvait plus être prévenu, d'y porter de bons et efficaces remèdes. Griffon, qu'il avait imprudemment laissé croître, croîtrait encore plus s'il ne se hâtait. Il le vit bien, et sa résolution fut à l'instant même arrêtée. Mais l'hiver était survenu, et quelque impatience qu'éprouvât Pepin, il était forcé de suspendre. Griffon cependant, à qui ces délais étaient favorables, n'en profitait pas seulement pour se mieux préparer à la guerre; il en profitait aussi pour essayer de la conjurer. La Bavière entretenait, depuis Odilon, d'actives relations avec Rome. Griffon, bien loin de les interrompre, les avait rendues plus actives encore et plus fréquentes. Menacé comme il l'était par Pepin, il eut l'idée d'implorer le pape et de solliciter sa médiation. Zacharie, dont cette proposition flattait à la fois l'orgueil et la piété, ne refusa point. Les plaintes de Griffon ne lui semblaient point si injustes; il condamnait son exclusion; il détestait cette guerre où deux frères allaient s'engager; et, en échange, il ne regrettait point qu'une occasion lui fût offerte d'interposer solennellement son autorité entre deux princes. Aussi déploya-t-il un grand zèle dans l'exercice de ce suprême arbitrage. Non content des lettres qu'il adressa à Pepin et aux évêques de Neustrie, il voulut qu'Optat permît à

Carloman de sortir quelque temps de son cloître, et que celui-ci vînt lui-même exhorter son frère à ne plus poursuivre un dessein qui offenserait la loi chrétienne. Mais Zacharie, Optat, Carloman, perdirent leurs soins. Rien ne put détourner le duc d'une résolution nécessaire, où sa vengeance avait moins de part que sa prévoyance et l'intérêt de sa sûreté.

Dès les premiers jours du printemps il partit, menant avec lui une immense armée. Bientôt le Rhin fut passé, et la distance qui les séparait encore de la Bavière, franchie. Que pouvait Griffon contre une si grande puissance? La terreur de Pepin l'avait empêché d'obtenir les auxiliaires qu'avait eus autrefois Odilon. Il résista cependant, et avec constance; car sa faiblesse même l'excitait à de plus grands efforts de courage. Mais le moment vint où le courage demeurant seul, et toutes les ressources étant épuisées, il n'y eut plus d'emploi pour cette vertu, si ce n'est contre le malheur. Il était complet; la Bavière n'avait plus d'armée, et par un bizarre retour de fortune, ainsi qu'il était arrivé à Hiltrude et à Tassillon, Griffon abandonné tombait au pouvoir de son ennemi.

Pepin rétablit Tassillon dans sa dignité, et le confia à la tutelle de sa mère. Ensuite il retourna en Neustrie, traînant après lui son frère vaincu. Quel sort lui allait-il imposer? L'extrême rigueur n'eût pas excité de favorables sentimens dans l'esprit des peuples, et jamais il ne lui avait été plus nécessaire de ménager leur inclination. Il suffisait bien de l'injuste spoliation de son frère, sans qu'il ajoutât de plus durs et plus

fâcheux traitemens. Il s'en abstint donc, et s'efforçant même d'associer quelques semblans de volonté généreuse avec de réelles mesures de prudence, il lui constitua un duché avec des lambeaux de territoire choisis au centre même de la Neustrie, et lui assigna pour résidence la ville du Mans (1).

Mais cette fausse munificence n'inspira pas à Griffon une gratitude plus sincère. Il avait le cœur élevé, s'il est vrai qu'il eût l'esprit inquiet; et si les ambitieuses vues de sa race mettaient obstacle à ses droits, la justice au moins ne pouvait pas les désavouer. Il prétendait, non sans raison, au commandement, et se refusait, non sans générosité, à l'obéissance. On l'a jugé à la façon des vaincus; ne jugeons pas nous-mêmes sur la foi de ceux dont l'admiration toujours prête s'incline invariablement devant le succès. Fils, comme Pepin, de Charles-Martel, Griffon, l'égal de son frère, n'en voulait pas être le sujet. C'était le droit public de son temps. La force et la fortune l'ont condamné; mais ce sont d'aveugles et fantasques juges, et il ne céda qu'à eux seuls. Car il préféra l'exil même à la dépendance. A peine établi au Mans, il s'enfuit, et alla demander asile au duc d'Aquitaine, estimant les bienfaits de l'étranger moins humilians que l'injuste et méfiante libéralité de son frère. Ne méprisons pas cette constance.

(1) » Il mit Griffon, en *qualité de duc*, et *selon l'usage*, à la tête de » *douze comtés*. » (Eginhard, *Annales*.) On voit par là quelle était, dès ce temps, l'importance relative des deux titres.

CHAPITRE VIII.

USURPATION (751-752).

Le temps en était venu : l'audacieuse et précoce tentative de Grimoald allait se renouveler. Ce que n'avaient osé ni Pepin d'Héristal, ni son fils, son petit-fils l'oserait et l'accomplirait. Il avait, ce qui leur avait manqué, une plus longue habitude prise par le peuple de la dégradation de l'ancienne race. Ils n'avaient eu que leur gloire ; il avait la leur et la sienne. Ils ne s'étaient trouvés qu'assez forts pour conquérir la puissance ; il en conquerrait le titre, lui plus fort qu'eux, parce qu'il venait après eux.

Childéric vivait ; mais nulle action extérieure ne révélait sa vie de roi. Il ne délibérait, ni ne commandait. Il était seulement, et ne servait de rien à l'Etat. Le temps était même passé pour lui de servir aux secrètes combinaisons de Pepin. Il y avait déjà dix ans de la mort de Charles-Martel, et, dans l'intervalle, de graves difficultés s'étaient aplanies, de brillans succès avaient été obtenus, Pepin avait acquis un irrésistible ascendant. On n'en était plus à cette première époque de timidité et d'incertitude, où le duc, jeune encore et non éprouvé, avait besoin de déguisemens, et craignait d'être maître en son nom. L'unique appui de Childéric lui manquait : il n'était même plus nécessaire à son ennemi.

Inutile à tout, ce prince était pourtant un obstacle, et l'entreprise était encore difficile, de lui enlever cette ombre de droit, si vaine qu'elle fût et si impuissante. Ce n'est pas qu'on eût à s'effrayer de sa volonté ; il ne voulait point : ni de son ambition ; il ignorait la puissance : ni d'aucun parti qui dût se former à la faveur de son nom ; le malheureux prince, inconnu et délaissé, n'avait point d'amis. Le bruit même avait été répandu, peut-être frauduleusement et sans vérité, que sa raison défaillante achevait de se perdre dans les excès de la plus brutale débauche. Mais il était du sang de Chlovis, et le culte de cette race était profondément établi dans le cœur des peuples (1): deux générations de héros s'étaient succédé qui n'avaient pu l'abolir. Mais ce prince était roi, et les évêques, les grands, l'armée, le peuple lui avaient fait serment de fidélité. Mais il lui était né un fils, et si le trouble de son esprit le rendait incapable du trône, ce fils au moins pouvait s'y asseoir.

Ces difficultés exceptées, tout provoquait et favorisait la résolution de Pepin. Au dedans, la sécurité, l'obéissance, même l'affection. Les Austrasiens, détachés de Griffon par la dernière expédition de Bavière, s'étaient réconciliés. Il ne restait plus rien, dans la Bourgogne, des anciennes factions qui l'avaient si long-temps troublée. On se ressouvenait, en Aqui-

(1) « La chose en quoy se trouua le plus empesché Pepin, fust à des- » raciner ceste ancienne opinion que le peuple avoit conceue de la lignée » de Chlovis. (Pasquier, *Recherches*, liv. 2, chap. 1.)

taine, des récentes et désastreuses défaites d'Hunoald. Les leudes, presque unanimes, n'embrassaient plus maintenant d'autres intérêts. Tant de guerres heureuses, faites par son père et par lui, les avaient tour à tour attirés et attachés à Pepin. L'Eglise elle-même, dont il avait habilement réparé les pertes, célébrait avec zèle sa piété, sa fidélité, sa sagesse. Carloman enfin et Griffon, tous deux éloignés et dépossédés, et qui lui laissaient, par leur retraite volontaire ou forcée, un empire vaste, puissant, réuni, où ne se fût plus trouvée une seule cause de discorde et de division.

Au dehors, même sécurité et même repos. Les peuples germains, vaincus si souvent et découragés, n'entretenaient plus les dangereuses espérances qu'ils avaient conçues à la mort de Charles-Martel. Hiltrude, fidèle et reconnaissante, contenait et apaisait la Bavière. Les Saxons étaient désarmés, les Allemands épuisés, les Frisons dociles, les Vénèdes amis. Par-delà les Alpes, des amis encore ou des alliés : les Lombards, que détournaient leurs intérêts d'Italie; le pape, favorable et obséquieux, et que de graves périls engageaient en toutes sortes de ménagemens. Seuls, à la frontière opposée de l'empire, les Sarrasins, toujours maîtres de l'ancien royaume des Wisigoths, menaçaient encore et inquiétaient. Mais ce danger même était avantageux à Pepin; car on espérait d'autant plus en lui, et il en était plus nécessaire.

Zacharie, fidèle aux vues politiques de Grégoire III,

et, comme celui-ci, fidèle aux doctrines religieuses de Grégoire II, n'avait cessé, ni de condamner l'hérésie des iconoclastes, ni d'aspirer à l'expulsion des Grecs de l'Italie. Mais il avait recueilli, de son prédécesseur, un autre héritage; l'inimitié des Lombards. Rachis, qui avait succédé à Luitprand, continuait, après lui, de menacer Rome et de désoler son territoire. De même, Constantin Copronyme, héritier de Léon à Constantinople, persévérait dans les changemens prescrits par son père, et dans ses ressentimens contre les papes qui s'y étaient opposés. Entre ces deux dangers toujours imminens, Zacharie, ainsi que Grégoire III, avant lui, n'avait d'espérance que dans la bienveillance des Francs. Il était à la fois réduit et contraint à l'amitié de Pepin.

D'autres intérêts aussi l'excitaient à de prudentes déférences. La conversion des Frisons et des Saxons n'était pas encore achevée, et quoiqu'elle dût être de quelque avantage pour les Francs, le zèle de Zacharie y mettait bien plus d'empressement et de prix. Qui protégerait ses missionnaires chez ces idolâtres, si Pepin, offensé ou indifférent, se lassait d'autoriser leurs prédications ou d'en seconder l'effet par son influence? Quel autre défenseur avaient les chrétiens contre les Arabes, et qui pouvait, si ce n'est lui, empêcher le mahométisme de déborder de l'Espagne, comme il avait fait de l'Afrique? Qu'arriverait-il même si Pepin, cédant aux exemples et aux importunités de l'empereur grec, cessait d'entretenir l'union de l'Eglise des Gaules et de l'Eglise de Rome, et favo-

risait à son tour l'hérésie, maîtresse à Constantinople? Les intérêts politiques et religieux s'accordaient pour mettre le pape à la merci de ce prince.

Ce fut aussi sur quelle base fonda Pepin le succès qu'il prétendait obtenir. Rien ne lui manquant plus du côté de la force, et nul autre obstacle ne l'arrêtant que les scrupules religieux du peuple et ses habitudes de fidélité, il imagina d'emprunter à la religion elle-même les moyens de vaincre ces difficultés qui lui venaient d'elle. Les embarras de Zacharie lui garantissaient sa docilité, et cette docilité, à son tour, les résultats de sa tentative. Par les Sarrasins, les Grecs, les Lombards, il avait le pape; par le pape, il aurait l'église de France; par l'église, le peuple et les grands. Quand les papes méditaient eux-mêmes de renier la souveraineté des empereurs grecs, l'époque était favorable pour obtenir d'eux qu'ils approuvassent les changemens de souveraineté.

En ce temps florissait l'évêque de Mayence, Boniface. C'était le plus éclairé, le plus éloquent, le plus religieux, le plus illustre prêtre de France. Son autorité était fort étendue dans cette église, son influence fort grande sur Zacharie, ses conseils puissans sur Pepin. On l'avait vu intervenir, comme légat du siége de Rome (1), aux conciles où s'était réglée, après la mort de Charles-Martel, l'épineuse affaire de la restitution des biens pris à l'Eglise. Depuis il s'en était allé prêcher l'Evangile aux idolâtres de la Germanie,

(1) In synodo cui interfuit Bonifacius apostolicæ sedis legatus. (*Capit. incert. ann. circ. ann.* 744. Baluze)

et son apostolat avait eu des fruits abondans. Nul autre médiateur, s'il consentait à le devenir, ne pouvait rendre de plus utiles services ; personne ne pouvait persuader mieux par ses exhortations et par son exemple.

Pepin s'était concilié dès long-temps l'affection et la reconnaissance de Boniface. Des bienfaits, des faveurs, des témoignages réitérés de considération et de confiance l'avaient insensiblement subjugué. L'appui obtenu pour le succès de ses périlleux travaux parmi les barbares, était encore pour lui une nouvelle et plus dangereuse séduction. Sa piété même aidait à cette excusable faiblesse, et il en était venu au point de ne plus douter que la religion ne fût profondément intéressée à la grandeur de Pepin.

Ce prince donc, sachant les favorables dispositions de l'évêque, arrêta ses vues sur lui, et ne chercha plus d'autres instrumens. Ce fut de lui qu'il fit choix pour informer de ses desseins Zacharie, et le préparer à l'assentiment qui lui serait demandé. Les suppositions de Pepin se trouvèrent justes. Tout ce qu'il proposa à Boniface fut approuvé et exécuté. Cet évêque avait auprès de lui un de ses disciples, homme circonspect et habile, et qui lui succéda même plus tard au siége de Mayence. Lulle, tel était le nom du disciple, partit pour l'Italie avec des lettres que Boniface écrivait au pape. Ces lettres, outre les affaires communes dont elles contenaient les détails, contenaient aussi la prière d'écouter favorablement les secrètes communicatious qu'ajouterait verbalement l'envoyé,

et d'y répondre solennellement, au nom et de l'autorité de saint Pierre. Le pape entendit, et il répondit par une lettre pareille, où il était aussi exprimé que Boniface eût confiance aux autres explications que Lulle devait lui transmettre de vive voix.

Quelles étaient ees explications, et même quel en était le sujet? On ne peut guère que les supposer. Mais depuis ce jour, renonçant aux communications détournées et mystérieuses, Pepin commença d'agir en son nom et ouvertement. Ce ne fut plus Boniface, mais lui-même; ce ne fut plus Lulle, agent secret et non avoué, mais des ambassadeurs reconnus, parlant authentiquement et de l'ordre du maître. Burchard, évêque de Wurtzbourg, et Fulrad, abbé de Saint-Denis, étaient les ministres de cette imposante négociation. Ils partirent donc, et allèrent trouver Zacharie. Que venaient-ils demander? Un simple conseil, un éclaircissement, une instruction. On avait des doutes sur une question qui intéressait la conscience, et l'on venait humblement proposer au chef de la religion de les dissiper. « Dans un État où le roi » était réduit à son titre, et où la royauté était au » pouvoir d'un autre que lui, convenait-il de perpé» tuer cette inutile séparation, et n'était-il pas sage et » licite de réunir le titre à la royauté? » Que répondit Zacharie? Ce que Pepin prévoyait et attendait infailliblement : « Qu'il était en effet plus utile que le titre » de la puissance fût à celui qui l'avait déjà elle-même. »

L'effet de cette réponse fut rapide et prodigieux, car depuis le temps de Grégoire III le respect et l'in-

fluence des papes avaient fait d'étonnans progrès chez les Francs. Il n'y eut plus d'hésitation, ni de scrupule. On n'était ni assez éclairé, ni assez favorable au malheureux Childéric, pour disputer sur une décision venue de Rome, et inspirée, croyait-on, par saint Pierre. On ne douta plus que Pepin ne pût être roi, et, s'il pouvait l'être, il l'était.

Les grands furent convoqués à Soissons; vain simulacre de délibération et de conseil. Tout était déjà consommé, et il ne restait plus qu'à souscrire. Les raisons ne manquèrent point sur l'impuissance des princes de l'ancienne race; sur les services et l'habileté de Pepin; sur les inconvéniens d'une royauté double et divisée, qui s'embarrasse et s'affaiblit en se partageant; sur les dangers de l'Etat, qui appelait un chef éprouvé, c'est-à-dire Pepin, et une autorité forte, c'est-à-dire unique; sur la prééminence du siége apostolique de Rome, et la confiance qu'on devait avoir en ses décisions. Qui eût contredit? Ce ne furent qu'applaudissemens, joies tumultueuses, ardentes et unanimes acclamations. On ne vit que ce qui se voit d'ordinaire dans ces sortes de solennités, une imposante mais dérisoire cérémonie, expression tardive d'un événement déjà accompli. L'assemblée entière salua Pepin du nom de roi. Et à son tour Boniface, si aimé des peuples et si vénéré, lui donna au pied de l'autel l'onction sacrée, comme avait fait autrefois Rémi à Chlovis (1).

(1) M. l'abbé de Vertot dit que « Pepin fut le premier de nos rois qui » se fit couronner avec les cérémonies de l'Église, pour consacrer sa per-

Pepin donc s'assit enfin sur le trône, et ne craignit plus, lui qui l'y avait élevé, d'ordonner à Childéric d'en descendre. Il n'y eut point d'obstacle, ni de résistance. Avec la même docilité qu'il avait autrefois reçu la couronne, ce malheureux prince accepta sa dégradation. Il se laissa consacrer au cloître, ainsi qu'il s'était laissé consacrer à la royauté. On lui coupa sa chevelure de roi; on lui ôta ses riches habits et ses armes; on le couvrit de l'humble vêtement des moines; on l'enferma dans l'abbaye de Sithieu, où il ne tarda guère à mourir. Quel autre sort pouvait espérer son fils? On dégrada aussi cet enfant; on dépouilla cette jeune tête de la chevelure qui promettait les couronnes; il alla languir en Normandie, dans le monastère de Fontenelle; prince pourtant, mais un jour à peine, et moine au berceau.

C'en était fait. La race de Mérovée avait disparu; cette grande et glorieuse destinée s'achevait. D'autres

» sonne, et la rendre plus respectable aux peuples, etc. » (*Dissertation sur l'ancienne forme des sermens.*)

Le testament de saint Rémi que Frodoard nous a conservé, et que l'abbé de Vertot croit authentique lui-même, puiqu'il s'en prévaut dans sa dissertation sur la Sainte-Ampoule, prouve l'inexactitude de cette assertion. Voyez la note de la page 40 du tome premier.

Daniel, qui est du même sentiment que Vertot, dit à son tour « que » c'est le premier sacre de roi, qui soit marqué dans notre histoire, par » des écrivains dignes de foi. » (*Hist. deuxième race*, Pepin.)

Grégoire de Tours cependant dit, comme saint Rémi et Frodoard, « que Chlovis fut oint du Saint-Chrême. » (Liv. 2.) Il le dit même de Brunehault. (Liv. 4.)

Pepin se fit sacrer de nouveau par le pape Etienne; mais cet événement qui eut lieu en 754 appartient à l'histoire de la seconde race.

races étaient suscitées pour faire fleurir à leur tour l'État puissant que celle-ci venait de fonder. Le temps eût peut-être moins hâté sa perte ; mais il était trop bien secondé dans son œuvre, par les deux vices qui minaient profondément cette monarchie : la loi du partage, et le fatal établissement des maires du palais. Les chroniqueurs, adulateurs insensés des rois de leur temps, ont flétri du nom de *Fainéans* les princes que ceux-ci avaient renversés. Repoussons cette méprisable flatterie. On ne peut dire ce qu'eussent fait les derniers descendans de Chlovis, eux qui depuis que Chilpéric eût été livré par Eudes à Charles-Martel, n'eurent pas un seul jour de vraie puissance et de liberté (1). Ils furent oisifs en effet, mais par oppression.

Ce qui doit le plus étonner dans cette race, n'est pas qu'elle soit tombée si tôt, mais si tard. Ce qu'il faut admirer, c'est le long temps, les efforts pénibles, l'étrange succession d'hommes habiles, qui ont été nécessaires pour étouffer dans le cœur des Francs l'amour de leurs premiers rois.

(1) Voyez la dissertation de l'abbé de Vertot, au sujet de nos derniers rois de la première race.

FIN DE LA DEUXIÈME ÉPOQUE ET DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE

DU DEUXIÈME VOLUME.

LIVRE VI.

Deuxième partage (suite).

(De 595-615.)

LIVRE VII.

Deuxième réunion.

(De 615-628.)